U d'/of OTTAWA
39003CJ1666592

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

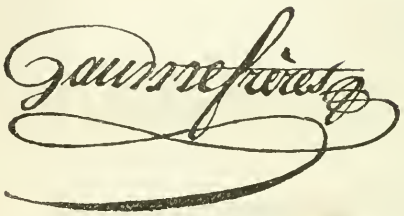
http://www.archive.org/details/catchismedeper03gaum

1
4C
8

CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous, seront réputés contrefaits.



Cet Ouvrage se trouve aussi :

A BESANÇON,
CHEZ PERRENOT, LIBRAIRE.

A LYON,
CHEZ GIBERTON ET BRUN, LIBRAIRES;
— STEYERT ET Cie, LIBRAIRES.

A ROUEN,
CHEZ FLEURY, LIBRAIRE.

A VALENCE,
CHEZ JAMONET, LIBRAIRE.

NEVERS. — IMPRIMERIE DE N. DUCLOS.

CATÉCHISME

DE

PERSÉVÉRANCE,

OU

EXPOSÉ HISTORIQUE, DOGMATIQUE, MORAL ET LITURGIQUE
DE LA RELIGION, DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE
JUSQU'A NOS JOURS;

Par l'abbé J. GAUME,

CHANOINE DE NEVERS.

Jesus-Christus heri et hodie, ipse et in secula. Hebr. XIII, 8.
Jésus-Christ hier, aujourd'hui et dans tous les siècles.

Deus charitas est. I Joan. IV, 8.
Dieu est charité. I Jean, IV, 8.

UNIVERSITY OF OTTAWA
ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

TOME TROISIÈME.

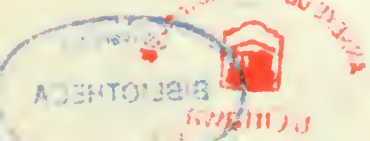
PARIS,

GAUME FRÈRES, ÉDITEURS-LIBRAIRES,
Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 5.

1838.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
uOttawa

BX
1962
.A36
1838
v.3



CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE.

DEUXIÈME PARTIE.

Ire LEÇON.

ÉTAT DU MONDE A LA VENUE DU MESSIE.

État des Gentils. — Politique. — Domination romaine. — Religion. — Idolâtrie. — État des Juifs. — Politique. — Division de leur territoire. — Dépendance des Romains. — Religion. — Sectes. — Pharisiens. — Esséniens. — Sadducéens. — Hérodiens.

L'empire romain qui, suivant la prophétie de Daniel, devait renverser et absorber tous les autres empires, était parvenu à son plus haut degré de gloire. Il embrassait dans son vaste sein presque toutes les nations connues. Après une lutte longue et sanglante, Auguste, vainqueur de tous ses rivaux, était tranquillement assis sur le trône des Césars. Le monde entier reposait dans une paix profonde.

Mais toutes les nations, excepté le peuple juif, étaient plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie : l'uni-

vers n'était plus qu'un vaste temple d'idoles; jamais la corruption ne fut plus profonde ni plus universelle. Les hommes ne rougissaient pas d'offrir leur encens aux divinités les plus ridicules et les plus infames. Les uns adoraient le soleil, la lune, la terre, l'eau, le feu; les autres se prosternaient devant des bœufs, des chats, des crocodiles et des serpents, et jusque devant les légumes qui croissent dans les jardins.

Rome, maîtresse du monde entier, Rome, qui avait mis tous les peuples dans les fers, devint à son tour esclave de leurs erreurs et de leurs désordres : elle encensa les divinités mêmes qu'elle avait menées en triomphe. Pas une, si absurde, si infame qu'elle fût, à qui elle n'offrît un asile : elle compta enfin jusqu'à trente mille dieux. On ne se contenta pas de changer les bêtes en dieux, on changea aussi les dieux en bêtes, puisqu'on leur attribua les passions les plus brutales. On se fit des dieux si abominables, qu'on les punirait ici-bas comme de vils scélérats. Loin de porter à la vertu, leur exemple n'offrait pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre et des passions à satisfaire. L'adultère, l'impudicité, le vol, l'ivrognerie, avaient leurs dieux protecteurs.

Nous ne raconterons pas ici les cérémonies par lesquelles les différents peuples honoraient ces dieux immortels. Toute ame honnête sait pourquoi. La gravité romaine ne traitait pas la religion plus sérieusement, puisqu'elle consacrait à l'honneur des dieux les impuretés du théâtre et les sanglants spectacles des gladia-

teurs, c'est-à-dire tout ce qu'on pouvait imaginer de plus corrompu et de plus barbare. Les sages et les philosophes anciens étaient impuissants à retirer les peuples de ce profond abîme, et plus souvent encore ils étaient les complices de leurs erreurs et de leurs désordres. Ces hommes si vantés ont professé des maximes qu'on ne pourrait rapporter sans rougir.

Le genre humain en était venu, dit Bossuet, au point de ne pouvoir supporter la moindre idée du vrai Dieu. Si quelqu'un osait enseigner que les statues n'étaient pas des dieux comme l'entendait le vulgaire, il se voyait contraint de s'en dédire; encore après cela était-il banni comme un impie. Toute la terre était possédée de la même erreur : la vérité n'y osait paraître. Le Dieu, créateur du monde, n'avait de temple ni de culte qu'en Jérusalem.

Tel était l'état des nations au moment où Dieu allait accomplir la promesse si souvent réitérée d'un Réparateur qui tirerait les hommes de leurs ténèbres et de leurs vices, et réconcilierait le ciel avec la terre.

Quant au peuple juif, le seul qui eût consacré la connaissance et le culte du vrai Dieu, il avait aussi un besoin pressant du Messie. Depuis long-temps il avait commencé, tant les hommes vont toujours affaiblissant la vérité, non point à oublier le Dieu de leurs pères, mais à mêler dans la religion des superstitions indignes de lui. Quatre sectes principales s'étaient formées parmi eux. Les Pharisiens, les Sadducéens, les Esséniens et les Hérodiens. Comme il en est souvent question

dans la vie de Notre Seigneur, nous allons les faire connaître : cette notion est très-utile pour comprendre l'Évangile.

Sous le règne des Machabées, et dès le temps de Jonathas, fils de Matathias, la secte des Pharisiens commença parmi les Juifs. Les Pharisiens prétendaient que Dieu avait ajouté à la loi donnée sur le mont Sinaï, un grand nombre de rits et de dogmes que Moïse avait fait passer à la postérité sans les écrire. Ils joignaient donc au texte de la loi les traditions des anciens qui s'étaient conservées sans écriture. Soutenant au fond la bonne doctrine, ils y mêlaient quantité de superstitions.

Ils vivaient au milieu du monde, fort unis entre eux, menant une vie simple et sévère au dehors, mais la plupart attachés à leurs intérêts, ambitieux, orgueilleux et avares. Ils se piquaient d'une extrême exactitude dans la pratique extérieure de la loi. Ils donnaient la dîme, non-seulement des gros fruits, mais des moindres herbes, du cumin, de la menthe, du millet. Ils observaient le Sabbat avec un tel scrupule, qu'ils faisaient un crime à Notre Seigneur d'avoir ce jour-là détrempé un peu de terre au bout de son doigt pour guérir un aveugle; et à ses disciples d'avoir arraché en passant quelques épis pour manger le blé. Ils jeûnaient souvent; plusieurs, deux fois la semaine, le lundi et le jeudi. Ils donnaient l'aumône en public afin d'être remarqués; ils se jaunissaient le visage, afin de paraître plus grands jeûneurs; ils séduisaient, par leurs beaux discours, le peuple ignorant et les personnes

simples qui se privaient de leurs biens pour les enrichir. Ils persuadèrent aux Juifs qu'être sortis d'Abraham selon la chair, était une distinction qui les mettait naturellement au-dessus de tous les autres peuples.

De là ce mépris superbe pour les Grecs, les Romains et tous les étrangers. Comme ils ne songeaient qu'à se distinguer des autres hommes, ils multipliaient sans bornes les pratiques extérieures, mais ils négligeaient ce qu'il y avait de plus essentiel dans la religion, et débitaient toutes leurs pensées, quelque ridicules et contraires qu'elles fussent à la loi de Dieu, comme des traditions authentiques.

Nous trouvons ces prétendues traditions, dont les Pharisiens faisaient un si grand mystère, dans les livres des Juifs qui furent écrits environ cent ans après la résurrection de Jésus-Christ. Il est impossible de s'imaginer les questions frivoles dont ces livres sont remplis. En voici quelques-unes : Est-il permis le jour du Sabbat de monter sur un âne pour le mener boire, ou bien faut-il le tenir par le licou? est-il permis le jour du Sabbat de marcher dans une terre fraîchement ensemencée, puisque l'on court risque d'enlever avec ses pieds quelques grains, et par conséquent de les semer? est-il permis ce même jour d'écrire assez de lettres pour former un sens? est-il permis de manger un œuf pondu ce jour-là même?

Sur la purification du vieux levain avant la Pâques, faut-il recommencer à purifier une maison lorsqu'on y voit passer une souris portant quelques miettes de pain?

et un millier d'autres cas de conscience de cette sorte dont est rempli le Talmud avec ses commentaires[1]. Tels étaient les Pharisiens. Notre Seigneur qui en toute occasion démasquait leur hypocrisie, n'eut pas de plus mortels ennemis.

La seconde secte était celle des Sadducéens. Suivant toute apparence, ils rejetaient toutes les traditions des anciens, et ne s'attachaient qu'à la parole écrite ou à l'Écriture. Ils prenaient donc tous les livres de Moïse à la lettre. Ils reconnaissaient que Dieu a créé le monde par sa puissance, et qu'il le gouverne par sa providence; qu'il avait opéré un nombre infini de prodiges en faveur des Juifs, et que pour les gouverner il avait établi des peines et des récompenses; mais ils croyaient que ces peines et ces récompenses étaient purement temporelles. Ainsi, ils niaient la résurrection future et l'immortalité de l'ame. En conséquence, ils ne servaient Dieu que pour les récompenses temporelles, et donnaient beaucoup aux plaisirs des sens.

Ils avaient peu d'union entre eux, et peu d'autorité sur le peuple : leur nombre n'était pas grand, mais c'étaient les premiers de la nation, et même plusieurs d'entre les sacrificateurs. Notre Seigneur les confondit en leur faisant une question à laquelle ils ne purent répondre. Voici le sens de ses paroles : Vous croyez à l'Écriture, et néanmoins vous niez l'immortalité des ames; comment donc se fait-il que dans l'Écriture Dieu

[1] Voyez Fleury, *Mœurs des Israélites.*

s'appelle le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, longtemps après la mort de ces patriarches? Dieu n'est pas le Dieu du néant, le Dieu de ce qui n'est plus. Concluez donc de ces paroles que ces patriarches ne sont pas morts tout entiers, car Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.

La troisième secte était celle des Esséniens. Ils honoraient Moïse comme le premier législateur; ils regardaient comme autant de blasphémateurs ceux qui parlaient mal de lui, et les condamnaient à la mort. Ils étaient opposés aux Pharisiens en ce qu'ils rejetaient les traditions; et aux Sadducéens, en ce qu'ils croyaient l'immortalité de l'ame. Leurs principales erreurs étaient de nier la résurrection des corps, et de regarder l'ame comme une matière extrêmement subtile qui, attirée dans le corps par un charme naturel, y était renfermée comme dans une prison.

Les Sadducéens ne vivaient que pour le corps; les Esséniens, au contraire, jugeant que tout ce qui flattait le corps augmente la servitude de l'ame, professaient une morale extrêmement sévère. Ils fuyaient les grandes villes, leurs biens étaient en commun, leur nourriture fort simple. Ils donnaient beaucoup de temps à la prière et à la méditation de la loi. Leur manière de vivre avait quelque rapport avec celle des Prophètes. Il y en avait même qui gardaient la continence et menaient une vie entièrement contemplative.

La quatrième secte était celle des Hérodiens. Leur nom montre qu'ils avaient commencé à paraître depuis

le règne d'Hérode. On croit qu'ils étaient des gens de la suite de ce prince, de ses soldats, de ses officiers. Ils étaient liés avec les Pharisiens. Ils paraissent toujours ensemble dans l'Évangile. Ils professaient une morale très-dangereuse, puisque Notre Seigneur précautionna ses disciples contre leur levain.

Les Pharisiens, les Sadducéens, les Esséniens, les Hérodiens, telles étaient donc les quatre sectes qui régnaient chez les Juifs à l'arrivée du Messie. Elles faussaient la religion, et le vrai esprit de la loi était prêt à se perdre. D'un autre côté, la vérité était expirante parmi les nations : elle eût fini par périr entièrement si Dieu ne fût venu à son secours. Jamais le monde n'eut plus besoin d'une nouvelle révélation. Aussi ce fut à ce moment suprême que le Désiré des nations descendit rayonnant de lumières du haut des collines éternelles.

Il se trouvait aussi chez les Juifs une espèce d'hommes dont il est souvent question dans l'Évangile. Ce sont les Scribes. On appelait ainsi les hommes habiles, les docteurs de la loi, dont le ministère était de copier et d'expliquer les livres saints. Quelques-uns placent l'origine de ces Scribes sous Moïse, d'autres sous David, d'autres sous Esdras, après la captivité. Ces docteurs étaient fort estimés chez les Juifs : ils tenaient le même rang que les prêtres et les sacrificateurs, quoique leurs fonctions fussent différentes.

Les Juifs en distinguaient de trois sortes : les *Scribes de la loi*, dont les décisions étaient reçues avec le plus grand respect, les *Scribes du peuple*, qui étaient des

magistrats ; enfin, les *Scribes communs*, qui étaient des notaires publics ou des secrétaires du Sanhédrin.

A la naissance du Messie, le territoire de la Palestine se divisait en trois provinces : la Samarie, la Galilée et la Judée proprement dite. Nous avons vu que la nation des Hébreux, composée de douze tribus, s'était partagée en deux royaumes sous Jéroboam, fils de Salomon.

Les dix tribus séparées prirent le nom de royaume d'Israël, dont Samarie devint la capitale. Ce royaume étant tombé dans l'idolâtrie, fut bientôt puni. Ravagé par les rois d'Assyrie, il fut changé en solitude. Les habitants, au nombre desquels était le saint homme Tobie, furent emmenés captifs à Ninive, par Salmanasar qui fit passer à leur place des colonies étrangères. Ces nouveaux venus furent presque entièrement dévorés par des lions, parce qu'ils avaient transporté leurs idoles dans la Terre-Sainte.

Assarradon envoya un prêtre juif avec une nouvelle colonie, pour y rétablir le culte des Samaritains. Cette nouvelle colonie embrassa la religion judaïque, et les nouveaux Samaritains furent appelés *les prosélytes des lions*, parce que c'était la crainte de ces animaux qui les avait déterminés à suivre la religion des Juifs dont ils s'écartaient en trois points principaux : 1° de toute l'Écriture-Sainte, ils ne recevaient que les cinq livres de Moïse ; 2° ils rejetaient les traditions des docteurs juifs, et ils s'en tenaient à la seule parole écrite ; 3° ils soutenaient qu'il fallait rendre le culte à Dieu sur le mont Garisim où les patriarches l'avaient adoré, au lieu que les Juifs

voulaient, et avec raison, qu'on ne lui offrît des sacrifices que dans le temple de Jérusalem.

Les Juifs les regardaient donc comme des schismatiques, et ils portaient si loin la haine contre eux, qu'ils se seraient crus souillés par leur commerce. Pour eux, le nom seul de Samaritain était une grossière injure. Tels étaient les Samaritains, habitants d'une partie de l'ancien royaume d'Israël.

La seconde province de la Palestine, au temps du Messie, était la Galilée. La moitié des dix tribus emmenées captives à Ninive, profitèrent des circonstances pour rentrer à différents temps et par grosses troupes dans une partie des terres du royaume d'Israël, leur ancienne demeure. Elles rebâtirent et repeuplèrent un assez grand nombre de villes. Ce furent ces restes de l'ancien royaume des dix tribus, qui depuis leur retour furent appelés Galiléens. Le pays qu'ils occupèrent se nomma la haute et la basse Galilée. Mais la Galilée, voisine de la Décapole ou de la Syrie de Damas, portait aussi le nom de Galilée des nations, parce que les Israélites y étaient confondus avec les Gentils pour la société civile, quoique sans commerce pour la religion. La ville de Nazareth était dans la Galilée.

La troisième province de la Palestine était la Judée proprement dite. Elle était formée du territoire des tribus de Juda et de Benjamin, et occupée par les restes de ces tribus, revenus de la captivité de Babylone. Ces Hébreux, qui habitaient cette partie de la Palestine, qui étaient maîtres de Jérusalem et du Temple, se nommaient proprement les Juifs. Leurs Grands-Prêtres portèrent

successivement le nom de chefs de la nation sainte. Mais les Romains s'étant emparés de la Palestine, les Juifs furent obligés de recevoir un maître de la main de ces conquérants.

C'est alors que la Judée fut réduite en province au profit d'Auguste et de ses successeurs; que les Juifs eux-mêmes reconnurent les Césars pour leurs souverains; qu'ils n'eurent plus la liberté de faire exécuter à mort les criminels qu'ils avaient condamnés : la sentence étant de nul effet jusqu'à ce qu'elle eût été ratifiée par l'empereur ou par le président qui commandait en son nom. Rien ne marque mieux que le sceptre était sorti de leurs mains; et les enfants de Jacob, instruits de la prédiction de leurs pères, durent alors attendre le Messie, et se promettre que son règne n'était pas éloigné.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'être venu vous-même en personne au secours de la vérité qui périssait sur la terre, et de nous avoir tirés des ténèbres du paganisme pour nous faire passer dans la lumière admirable de l'Évangile. Faites, divin Réparateur du monde, que nous ne suivions jamais d'autre maître que vous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je mettrai le plus grand soin à étudier cette seconde partie du Catéchisme*.

PETIT CATÉCHISME.

ÉTAT DU MONDE A LA VENUE DU MESSIE.

Q. Quel était l'état des nations à la venue du Messie?

R. Suivant la prophétie de Daniel, l'empire romain avait renversé tous les autres empirès et assujéti tous les peuples à ses lois. César Auguste régnait en paix sur le monde, mais toutes les nations étaient plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie.

Q. Qu'était-ce que l'idolâtrie?

R. L'idolâtrie était le culte des fausses divinités. On ne se contentait pas d'adorer le soleil, la lune, la terre et les éléments : on adorait encore les plus vils animaux, les crocodiles et les serpents, et jusqu'aux légumes qui croissent dans les jardins. On prêtait aux dieux toutes les passions des hommes : il y avait un dieu du vol, un dieu de la débauche et de l'ivrognerie, un dieu des péchés les plus abominables. C'est à de semblables divinités qu'on offrait des victimes humaines.

Q. Quel était l'état des Juifs à la venue du Messie?

R. La vérité qui était expirante chez les nations payennes, menaçait aussi de se perdre chez les Juifs. Il y avait en Judée quatre sectes principales qui l'altéraient et lui faisaient perdre son empire sur les esprits.

Q. Quelles étaient ces différentes sectes?

R. Les différentes sectes qui régnaient chez les Juifs à

la venue du Messie étaient les Pharisiens, les Sadducéens, les Esséniens et les Hérodiens.

Q. Qui étaient les Pharisiens et les Sadducéens ?

R. Les Pharisiens étaient une secte qui avait ajouté à la loi de Moïse une foule de traditions et de pratiques superstitieuses et ridicules. Les Pharisiens étaient orgueilleux, avares, ambitieux, hypocrites, et par leurs dehors de piété, ils avaient acquis un grand ascendant sur le peuple. Ils méprisaient tous ceux qui ne pensaient pas comme eux, et qui n'étaient pas issus de la race d'Abraham. C'est à eux qu'il faut surtout attribuer les persécutions et la mort du Messie, et l'aveuglement des Juifs qui refusèrent de le reconnaître. Les Sadducéens étaient des hommes qui niaient la tradition des anciens, l'immortalité de l'ame et la résurrection des corps. Moins nombreux que les Pharisiens, ils avaient cependant beaucoup d'influence, parce qu'ils étaient les premiers de la nation.

Q. Qui étaient les Esséniens et les Hérodiens ?

R. Les Esséniens étaient des sectaires qui niaient la résurrection des corps, qui regardaient l'ame comme une matière extrêmement subtile qu'un charme naturel avait attiré dans le corps ; et tandis que les Sadducéens donnaient tout aux plaisirs des sens, les Esséniens recherchaient par-dessus tout le bien de l'ame. Ils vivaient loin des grandes villes et se livraient à de grandes austérités ; ils rejetaient toutes les traditions. Les Hérodiens étaient des hommes attachés à la cour d'Hérode, ses officiers et ses soldats. Ils professaient une morale très-

dangereuse, puisque Notre Seigneur recommande à ses disciples de se mettre en garde contre leur *levain*.

Q. Comment se divisait la Palestine à la venue du Messie?

R. A la venue du Messie, la Palestine se divisait en trois parties : 1° la Samarie, dont les habitants s'appelaient Samaritains. C'étaient des idolâtres convertis à la religion judaïque, mais à laquelle ils mêlaient beaucoup d'erreurs. Ainsi, 1° ils ne reconnaissaient de toute l'Écriture-Sainte que les cinq livres de Moïse; 2° ils rejetaient la tradition des docteurs juifs; 3° ils soutenaient qu'il fallait adorer Dieu sur le mont Garisim et non point à Jérusalem. Les Juifs les avaient en horreur. 2° La Galilée, dont les habitants s'appelaient Galiléens. C'étaient les Israélites des dix tribus qui, après le retour de la captivité de Ninive, avaient rebâti une partie des villes de l'ancien royaume d'Israël. Ils pratiquaient la même religion que les Juifs; 3° la Judée proprement dite, dont Jérusalem était la capitale. Cette partie de la Palestine était occupée par les tribus de Juda et de Benjamin, qui, au retour de la captivité de Babylone, avaient rebâti Jérusalem et le Temple.

Q. De qui dépendaient les Juifs à la naissance du Messie?

R. Les Juifs, qui avaient d'abord été tributaires des successeurs d'Alexandre, étaient enfin tombés sous la domination des Romains. Ils étaient gouvernés par des présidents ou par des rois envoyés par le sénat ou par les empereurs de Rome; ils reconnaissaient les Césars

pour leurs souverains, leur payaient un tribut; ils n'avaient plus le droit de faire exécuter à mort les criminels. Ceci marque bien que le sceptre ou la souveraine puissance était sorti de leurs mains, par conséquent que le Messie était proche.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'être venu vous-même en personne, au secours de la vérité qui périssait sur la terre; de nous avoir tirés des ténèbres du paganisme, et appelés à la lumière admirable de l'Évangile; faites, ô divin Réparateur du monde! que nous ne suivions jamais d'autre maître que vous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même, pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je mettrai le plus grand soin à étudier cette seconde partie du Catéchisme.*

IIe LEÇON.

NAISSANCE DU MESSIE.

Attente générale — chez les Juifs, — chez les Gentils, — en Orient, — en Occident. — Édit de l'empereur Auguste. — Voyage à Bethléem. — Naissance du Messie. — Adoration des Mages.

Depuis le passage d'Alexandre en Orient, les Juifs avaient été soumis à différents princes, quoique leurs Grands-Prêtres conservassent le titre et l'autorité de chefs de la nation. Ces rois étrangers furent tour à tour avares, cruels, impies, persécuteurs. Ils avaient pillé les trésors du Temple, ravagé le pays, proclamé le culte des idoles, fait mourir dans les supplices le saint vieillard Eléazar, la mère des Machabées et ses sept enfants. Enfin, les Romains, non contents d'exiger un tribut de ce peuple qui se croyait libre par nature, lui avaient encore ôté la puissance souveraine.

Les Pharisiens, et le peuple qui n'écoutait que leurs sentiments, souffraient cet état avec impatience. Plus ils se sentaient pressés du joug des Gentils, plus ils conçurent pour eux de dédain et de haine. Ils ne voulurent plus de Messie qui ne fût guerrier et redoutable aux puissances qui les captivaient. Ainsi, oubliant tant de prophéties qui leur parlaient si expressément de ses humiliations, ils n'eurent plus d'yeux ni d'oreilles que

pour celles qui leur annonçaient des triomphes, quoique bien différents de ceux qu'ils voulaient. Voilà pourquoi ils méconnurent et crucifièrent Jésus-Christ.

Cet aveuglement est une preuve de plus en faveur des prophéties; car il était prédit, oui, il était prédit que le peuple choisi serait infidèle, ingrat, incrédule; qu'il nierait le Christ, qu'il le mettrait à mort; qu'en conséquence, les Juifs seraient rejetés de Dieu, errants, sans Roi, sans Sacrifice, sans Autel, sans Prophètes, attendant le salut et ne le trouvant point[1].

Cependant, instruits par la prophétie de Jacob qui marquait la venue du Désiré des nations au moment où le sceptre de Juda serait porté par un étranger, ils sont dans l'attente de sa prochaine venue. Leurs oreilles sont ouvertes à tous les imposteurs qui, se disant le Messie, promettent de les affranchir du joug des nations : on ne conçoit rien à la facilité jusque-là sans exemple avec laquelle ils s'attachent à ces faux messies[2]. L'histoire atteste que ce qui les détermina surtout à la guerre étonnante qu'ils soutinrent alors contre les Romains, ce fut un oracle des Écritures sacrées, annonçant qu'il s'éléverait en ce temps-là dans leur patrie un homme qui dominerait sur toute la terre[3].

Cette attente de la prochaine arrivée du Messie n'était pas particulière aux Juifs. Toutes les nations du

[1] Daniel IX. 26. — T. V. — Osée III.

[2] Act. 36, 37, etc.

[3] Josephe *de Bello judaïco*, l. 6, c. 5, n. 4.

monde la partageaient. Il fallait bien qu'il en fût ainsi ; autrement, comment les Prophètes auraient-ils pu appeler le Messie le *Désiré de toutes les nations?* Les Gentils la devaient ou à la tradition primitive ou au commerce des Juifs répandus depuis plusieurs siècles dans une grande partie du monde. Quoi qu'il en soit, « on était *généralement* convaincu, dit Tacite, que les » anciens livres des Prêtres annonçaient qu'à cette » époque l'Orient prévaudrait, et que de la Judée sor- » tiraient les maîtres du monde ». *Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris contineri : eo ipso tempore fore, ut valesceret oriens, profectique Judea rerum potirentur* [1]. Toute l'Asie était émue. Un grave et célèbre historien de l'empire romain, Suétone, qui vécut en ces anciens âges, l'atteste positivement. « Tout » l'Orient, dit-il, retentissait de l'antique et cons- » tante opinion que les destins avaient arrêté qu'à cette » époque la Judée donnerait des maîtres à l'univers ». *Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio : esse in fatis, ut eo tempore Judea profecti rerum potirentur* [2].

Dans l'Occident, le premier poète de l'empire romain, interprète de l'attente générale, chantait la prochaine arrivée d'un fils de Dieu, qui, descendant du ciel, allait ramener l'âge d'or sur la terre, effacer le crime, et faire périr le serpent [3]. En un mot, cette vive et com-

[1] Historiæ, l. 5, n. 13.

[2] In Vespas, n. 4,

[3] Virgile, dans sa quatrième Églogue, n'a fait que revêtir des graces

mune attente du Messie se trouvait chez tous les peuples, quelque défigurée que fût devenue entre leurs mains la religion primitive [1]. « Des traditions immémoriales, » dit un savant anglais, dérivées des patriarches et ré- » pandues dans tout l'Orient, touchant la chute de » l'homme et la promesse d'un futur Médiateur, avaient » appris à tout le monde payen à attendre, vers le temps » de la venue de Jésus-Christ, l'apparition d'un per- » sonnage illustre et sacré [2]. »

Les plus grands ennemis de la religion n'ont pu nier cette attente universelle d'un libérateur. « Les tra- » ditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs » à la ruine de Jérusalem, dit un impie fameux, avaient » répandu dans toute l'Asie un dogme parfaitement ana- » logue à celui des Juifs sur le Messie. On n'y parlait

de la poésie l'oracle de la Sybille de Cumes. N'est-ce pas une chose fort remarquable que cette Sybille décrive le règne du Messie, à-peu-près dans les mêmes termes que le prophète Isaïe ? C'est à ces oracles que saint Justin, martyr, renvoie les Payens pour les préparer aux mystères du Christianisme. A mesure qu'approchait l'avènement du *Désiré* des nations, une lumière extraordinaire se répandait dans le monde. C'étaient comme les premiers rayons de l'étoile de Jacob : elle va paraître, et Cicéron annonce une loi éternelle, universelle, la loi de toutes les nations et de tous les temps ; un seul maître commun, qui serait Dieu même, dont le règne allait commencer. *Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthac; sed et omnes gentes, et omni tempore una lex et sempiterna, et immortalis continebit; unusque erit communis quasi magister, et imperator omnium Deus.* Cicer. de Repub. lib. III. apud Lactant. divin. inst. lib. VI, c. 8. — Voyez Rédemption du genre humain, par Schmid ; le Christ *devant le Siècle*, etc., etc.

[1] M. Drach, dans ses notes sur la Bible, 1^er^ chapitre du 2^e^ livre des Rois.

[2] M. Maurice.

» que d'un grand Médiateur, d'un Juge final, d'un » Sauveur futur, qui, Roi, Dieu, Conquérant et Légis- » lateur, devait ramener l'âge d'or sur la terre, la déli- » vrer de l'empire du mal, et rendre aux hommes le règne » du bien, la paix et le bonheur [1]. » Cette croyance était si vive que, suivant une tradition des Juifs, consignée dans le Talmud et dans plusieurs autres ouvrages anciens, un grand nombre de Gentils se rendirent à Jérusalem vers l'époque de la naissance de Jésus-Christ, afin de voir le Sauveur du monde quand il viendrait racheter la maison de Jacob [2].

C'est donc un fait certain comme l'existence du soleil, qu'avant la venue de Jésus-Christ non-seulement les Juifs, mais encore tous les peuples de la terre, attendaient un libérateur; il est également certain que depuis la venue de Jésus-Christ, cette attente générale a cessé; il faut donc en conclure ou que tous les peuples instruits par les traditions primitives et par les prophéties, se sont trompés, et en attendant un Messie et en reconnaissant Jésus-Christ comme tel, ou que Jésus-Christ est véritablement le Désiré des nations.

Le monde était dans cette religieuse attente, les regards tournés vers la Judée; un vaste silence s'était fait; depuis 500 ans on n'avait point entendu de prophète en Jacob, lorsque tout à coup un prince de la cour céleste, l'archange Gabriel est envoyé de Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth, à une vierge qui avait pour

[1] Volney. *Les Ruines*, ch. 22, n. 13.

[2] Talmud, cap. 11.

époux un homme de la maison de David, appelé Joseph, et cette vierge se nommait Marie. L'Ange étant entré chez elle, lui dit : Je vous salue, vous qui êtes pleine de graces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes.

A ces paroles de l'Ange, Marie se troubla et elle songeait à ce que voulait dire cette sorte de salut. Ne craignez point, Marie, lui dit l'Ange, vous avez trouvé grace devant Dieu. Vous mettrez au monde un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu. Le Seigneur le mettra sur le trône de David, son père ; il régnera éternellement dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.

L'humble Vierge répondit : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. Alors l'Ange la quitta, et l'Homme-Dieu se trouva formé par le Saint-Esprit dans le chaste sein de Marie, aussitôt qu'elle eut donné son consentement à ce grand mystère.

La sainte Vierge et saint Joseph habitaient Nazareth; cependant il était écrit que le Messie naîtrait à Bethléem. Sa naissance, dans la ville de David, était un signe auquel on devait le reconnaître. Dieu qui fait concourir à l'accomplissement de ses desseins, les passions et même les crimes des hommes, se servit de la vanité ou de l'avarice de l'empereur Auguste pour conduire Joseph et Marie à Bethléem, et le fier empereur devint, sans

le savoir, l'humble ministre du grand Roi qui gouverne le monde du haut du ciel.

En effet, en ce temps-là un ordre fut publié de la part de César-Auguste, pour faire le dénombrement des habitants de toute la terre. En conséquence, tous les sujets de l'empire romain allèrent se faire écrire chacun dans la ville dont il était originaire. Comme Joseph était de la maison et de la famille de David, il alla de Galilée en Judée, de la ville de Nazareth à celle de David qui se nommait Bethléem, pour se faire écrire avec Marie, son épouse. Ils parcoururent les rues de la ville, demandant à loger. Partout on leur répondit : Il n'y a point de place pour vous. C'est ainsi que le Sauveur commençait à souffrir dès avant son entrée dans le monde.

Joseph et Marie furent donc obligés de sortir de la ville et de chercher un asile dans la campagne. Ils trouvèrent une grotte qui servait d'étable aux troupeaux, ils résolurent d'y passer la nuit. C'était l'an du monde 4004, mille ans après la dédicace du temple de Salomon, 752 ans depuis la fondation de Rome, le vingt-cinquième jour de décembre, vers le milieu de la nuit : les temps étaient accomplis, l'heure de la Rédemption du genre humain avait sonné, et le Verbe éternel incarné dans le sein de la plus pure des Vierges, fit son entrée dans le monde.

A peine fut-il né que Marie, sa mère, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche. Cependant le fils de Dieu ne voulut point que sa naissance demeurât

cachée aux hommes pour lesquels il est *descendu des cieux;* mais c'est aux simples et aux pauvres, plutôt qu'aux savants et aux riches, qu'il lui plut de se manifester.

Il y avait là aux environs des bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup un Ange du Seigneur leur apparut. Une grande lumière se répandit autour d'eux, et ils furent fort effrayés. Mais l'Ange leur dit : N'ayez point de peur, car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple un grand sujet de joie : il vous est né aujourd'hui un Sauveur dans la ville de David, c'est le Christ, le Seigneur; et voici à quoi vous le reconnaîtrez : vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Aussitôt une troupe nombreuse de la milice céleste se mit avec l'Ange à louer Dieu et à dire : Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Oui, à Dieu la gloire, aux hommes la paix. Voilà pourquoi le divin enfant venait de naître, voilà le but de tout le Christianisme. Pour l'atteindre, que faut-il de notre part? Il ne faut ni richesses ni science, il suffit de la bonne volonté.

Dès que les Anges eurent quitté les bergers pour retourner au ciel, ceux-ci se dirent les uns aux autres : Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui vient d'arriver. Ils y allèrent en toute hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant qui était couché dans une crèche. Premiers apôtres de Jésus naissant, ils publiè-

rent les merveilles qu'ils avaient vues. Tous ceux qui en ouïrent parler furent ravis d'admiration, pendant que la sainte Vierge ne perdait rien de toutes ces choses et les méditait dans son cœur. Ainsi se passa cette nuit à jamais mémorable. Au bout de huit jours l'enfant fut circoncis et nommé Jésus, ce qui veut dire Sauveur ; nom adorable qui fait fléchir tout genou au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Joseph et Marie étaient encore à Bethléem lorsque Dieu, voulant montrer que son fils était bien, suivant les prédictions des Prophètes, le Désiré des nations, le Sauveur de tous les hommes, fit briller dans le ciel une étoile extraordinaire ; elle avait été annoncée aux Gentils plus de douze cents ans auparavant, sous le nom d'étoile de Jacob. Elle parut dans l'Orient. Des Mages la reconnurent et comprirent que le Messie tant désiré était entré dans le monde. Une tradition constante nous apprend que les Mages étaient Rois, et qu'ils étaient au nombre de trois. Le nom de Mages veut dire savants. A peine eurent-ils vu l'étoile, que dociles à la voix de Dieu, ils se mirent en marche pour la Judée.

Conduits par ce guide céleste, ils arrivèrent à Jérusalem au temps du roi Hérode. Où est le roi des Juifs qui vient de naître, demandèrent les Mages? car nous avons vu son étoile dans l'Orient et nous sommes venus l'adorer. A cette nouvelle le roi Hérode fut troublé et tout Jérusalem avec lui, et ayant assemblé tous les Princes des Prêtres et les Scribes de la nation, il leur demanda où devait naître le Christ. Instruits

par les prophéties, ils n'hésitèrent pas un instant ; ils lui dirent : A Bethléem de Juda, car voici ce qui a été écrit par le Prophète, et vous Bethléem de Juda, vous n'êtes pas la moindre entre les principales villes de Juda, puisque de vous sortira le conducteur d'Israël mon peuple.

Alors Hérode, qui joignait à la cruauté du tigre la fourberie du renard, résolut de se défaire de ce nouveau roi. Il fit donc venir secrètement les Mages, s'informa exactement d'eux du temps auquel ils avaient vu paraître l'étoile, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, enquérez vous soigneusement de l'enfant, et quand vous l'aurez trouvé, donnez-m'en avis afin que j'aille aussi l'adorer.

Hérode faisait ce raisonnement : si l'enquête se fait en mon nom et par mes gens, la défiance fera cacher l'enfant, au lieu qu'on s'empressera de le faire trouver à ces bons Orientaux dont personne ne se défie. C'était raisonner subtilement ; mais il ne raisonnait pas lorsqu'il ordonna le meurtre des innocents. En effet, ce meurtre était inutile si le Messie n'était pas né ; et si le Messie était né, Dieu, qui l'avait promis au monde, ne pouvait pas permettre qu'il fût enveloppé dans le massacre général. Ainsi lorsque Hérode fut subtil, Dieu se joua de sa subtilité ; lorsqu'il déraisonna, Dieu le laissa commettre, sans aucun fruit pour lui, un crime qui l'a rendu l'exécration de tous les siècles. Sages et Puissants du monde, que vous êtes fous, et que vous êtes faibles lorsque vous osez traverser les desseins du Seigneur !

Cependant les Mages ayant entendu ce qu'Hérode leur disait, ils s'en allèrent sans défiance et disposés à le satisfaire. Or, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient reparut et continua sa course devant eux jusqu'à ce qu'elle vînt s'arrêter sur le lieu où était l'enfant. A la vue de l'étoile ils furent saisis d'une grande joie; et entrant dans la maison ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère, et se prosternant ils l'adorèrent. Puis ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Ces présents étaient mystérieux : par l'or, les Mages reconnaissaient la royauté de Jésus-Christ; par l'encens, sa divinité, et par la myrrhe, qui servait à embaumer les corps, son humanité dans une chair possible et mortelle. Nous les imiterons, dit un Père de l'Eglise, en offrant à Dieu l'or de la charité, l'encens de la prière, et la myrrhe de la mortification. Les Mages furent nos prémices, et la vocation des Gentils commence par eux, de là vient la joie extraordinaire avec laquelle nous célébrons la fête de l'Epiphanie. Ne nous étonnons pas que les sages de l'Orient aient reconnu, sans hésiter pour le Rédempteur du monde, le petit enfant de Bethléem. Ses souffrances, ses humiliations, son dénuement absolu, étaient des preuves éclatantes de sa divinité. Il me faut un Sauveur, dit Bossuet qui, par son exemple, foule aux pieds le faste et les faux-biens des enfants d'Adam. C'est à cela que je le reconnaîtrai.

En effet, pour comprendre l'abaissement prodigieux dans lequel le Messie, si magnifiquement prédit, se

montre à nos regards, il faut nous rappeler le but de sa venue sur la terre. Le Sauveur venait pour ôter le péché du monde, c'est-à-dire, pour réconcilier l'homme avec Dieu, satisfaire à la justice de son père, et guérir l'homme des maux qui avaient été la suite du péché. Pour expier, le Messie doit souffrir, car il n'y a point d'expiation sans souffrances, sans effusion de sang. Voilà pourquoi Jésus-Christ souffre dès son entrée dans le monde; voilà pourquoi sa vie n'est qu'une longue douleur; voilà pourquoi il naît dans une crèche et meurt sur une croix.

L'ignorance de ce qu'il devait aimer, la concupiscence ou l'amour aveugle, déréglé, tyrannique des créatures, telles étaient les principales suites du péché par rapport à l'homme. Pour le guérir, le Messie doit apprendre à l'homme à mépriser toutes ces choses, et à reporter son amour vers Dieu, vers les biens surnaturels; voilà pourquoi le Messie foule aux pieds les honneurs, les richesses, les plaisirs; voilà pourquoi il naît, il vit, il meurt dans la pauvreté et les humiliations. C'est ainsi qu'il se montre le véritable médecin de l'homme déchu; c'est à ce prix qu'il sera son Sauveur.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé le Sauveur tant de fois promis, et si ardemment attendu; ne permettez pas que nous le méconnaissions comme les Juifs; donnez-nous au contraire la docilité des Bergers et la foi des Mages, afin que

nous comprenions comme eux que c'est pour ôter le péché du monde qu'il naît, qu'il vit et qu'il meurt dans la pauvreté, les humiliations et les souffrances.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux imiter la douceur et l'humilité de Jésus naissant*

PETIT CATÉCHISME.

NAISSANCE DU MESSIE.

Q. Tous les peuples attendaient-ils le Messie lorsque Notre Seigneur Jésus-Christ vint au monde?

R. Oui, lorsque Notre Seigneur vint au monde, tous les peuples attendaient un personnage extraordinaire qui devait régner sur le monde et y rétablir le règne de la justice et de la vertu. D'abord les Juifs : ils savaient, d'après les prophéties, que la venue du Messie était proche ; mais aveuglés par les Pharisiens, ils attendaient un Messie conquérant qui les délivrerait du joug des nations. C'est dans cette espérance qu'ils entreprirent, malgré leur faiblesse, de soutenir la guerre contre toute la puissance de l'empire romain.

Q. Continuez la même réponse.

R. Fondés sur d'anciennes traditions, tous les peuples s'attendaient aussi vers le même temps à la venue

d'un personnage extraordinaire. Voici ce que nous lisons dans deux auteurs payens, Tacite et Suétone : On était généralement convaincu, dit Tacite, que les anciens livres des Prêtres annonçaient qu'à cette époque l'Orient prendrait le dessus, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde. Tout l'Orient, dit Suétone, avait retenti de l'antique et constante opinion que les destins avaient arrêté qu'à cette époque la Judée donnerait des maîtres à l'univers. Cette attente était si vive, qu'un grand nombre de Gentils se rendirent à Jérusalem vers le temps de la naissance de Jésus-Christ pour voir le Sauveur du monde quand il viendrait racheter la maison d'Israël. Les plus grands ennemis de la religion conviennent qu'à cette époque l'univers entier attendait un grand Médiateur qui, Roi, Dieu, Législateur, devait rendre aux hommes le règne du bien, la paix et le bonheur.

Q. Que remarquez-vous là-dessus?

R. Je remarque là-dessus que depuis la venue de Jésus-Christ, tous les peuples ont cessé d'attendre un Messie. D'où il faut conclure, ou bien que tous les peuples se sont trompés en attendant un Messie et en reconnaissant Jésus-Christ pour tel, ou bien que Notre Seigneur Jésus-Christ est véritablement le Messie promis par les Prophètes et attendu par les nations. Peu importe que les Juifs ne l'aient pas reconnu : cela même est la plus grande preuve que Jésus-Christ est le Messie; car il était prédit que les Juifs le méconnaîtraient. S'ils l'avaient reconnu, il ne serait pas le Messie annoncé par les Prophètes.

Q. Rapportez-nous l'histoire de la naissance du Messie?

R. Lorsque les temps marqués par les Prophètes furent accomplis, Dieu envoya l'archange Gabriel vers la sainte Vierge qui habitait dans la ville de Nazareth. Je vous salue pleine de graces, lui dit l'Ange, le Seigneur est avec vous. Vous mettrez au monde un fils : il sera grand, on l'appellera le Fils du Très-Haut. L'humble Marie répondit : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole. Alors l'Ange la quitta et l'Homme-Dieu se trouva formé par l'opération du Saint-Esprit dans le chaste sein de Marie. Un édit de l'empereur Auguste obligea la sainte Vierge et saint Joseph à se rendre à Bethléem. C'est là que devait naître le Messie. En effet, c'est là qu'il naquit dans une pauvre étable. Aussitôt qu'il fut né, un Ange annonça sa naissance à des bergers qui veillaient dans les environs à la garde de leurs troupeaux. Et bientôt un grand nombre d'Anges firent entendre ce cantique qui est l'abrégé de toutes les œuvres du Messie : Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Q. Par qui le Messie naissant fut-il adoré?

R. Le Messie naissant fut adoré d'abord par la sainte Vierge et saint Joseph, et par les Bergers qui s'empressèrent de publier partout les merveilles dont ils avaient été les témoins. Peu de temps après une étoile miraculeuse apparut dans le ciel. Des Mages, c'est-à-dire des savants de l'Orient, l'aperçurent et

vinrent à Jérusalem demandant où était né le Roi des Juifs. On croit que les Mages étaient Rois. Les Juifs leur ayant répondu que le Messie devait naître à Bethléem, ils vinrent l'adorer et lui offrirent en présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Q. Pourquoi le Messie est-il né dans la pauvreté, les humiliations et les souffrances?

R. Le Messie est né, a vécu, est mort dans la pauvreté, les humiliations et les souffrances, pour expier le péché et pour nous guérir des suites du péché, qui sont l'ignorance et la concupiscence.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur; ne permettez pas que nous le méconnaissions comme les Juifs; donnez-nous au contraire la docilité des Bergers et la foi des Mages, afin que nous comprenions comme eux que c'est pour ôter le péché du monde qu'il naît, qu'il vit et qu'il meurt dans la pauvreté, les humiliations et les souffrances.

Je prends pour résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et en témoignage de cet amour, *je veux imiter la douceur et l'humilité de Jésus naissant.*

IIIe LEÇON.

VIE CACHÉE DU MESSIE.

Circoncision. — Purification. — Vieillard Siméon. — Fuite en Egypte. — Massacre des Innocents. — Retour à Nazareth. — Jésus au temple.

Avant d'être adoré des Mages, l'enfant divin avait été circoncis ; car la circoncision avait lieu huit jours après la naissance du nouveau-né. C'est dans cette circonstance que le Messie, versant les premières gouttes de son sang, reçut le nom de Sauveur, nom adorable qui lui avait été donné par l'Ange avant même qu'il fût conçu dans le sein de sa mère. Nom au-dessus de tous les noms et que nul autre que Jésus-Christ n'a vérifié dans toute son étendue. Moïse, Josué, Gédéon, Judas Machabée, délivrèrent, il est vrai, le peuple juif des mains de ses ennemis ; mais ils ne délivrèrent qu'un seul peuple, tandis que Jésus-Christ a sauvé tous les peuples ; ils ne brisèrent qu'un joug temporel, tandis que Jésus-Christ a brisé le joug du démon et du péché, et affranchi l'esprit et le cœur de tous ceux qui veulent participer à sa Rédemption ; ils ne délivrèrent le peuple juif que pour un temps, tandis que Jésus-Christ a sauvé le monde pour toujours.

Cependant Hérode attendait le retour des Mages ; et

comme il comptait sur eux, il paraît qu'il ne faisait pas d'autres informations sur le nouveau Roi des Juifs ; mais les Mages ayant été avertis en songe de ne pas aller retrouver ce prince perfide, ils retournèrent en leur pays par un autre chemin. Joseph et Marie profitèrent de la tranquillité dont ils jouissaient pour accomplir deux nouveaux articles des lois de Moïse. L'un ordonnait à toutes les femmes qui avaient enfanté de venir se purifier au Temple après un certain nombre de jours ; l'autre prescrivait d'offrir au Seigneur tout fils premier né.

Marie, que son divin enfantement n'avait rendue que plus pure et plus vierge, alla néanmoins au Temple se confondre avec le commun des femmes. Grand exemple d'humilité et d'obéissance, qui nous apprend à suivre en tout point l'ordre établi de Dieu, sans en chercher la dispense ! De son côté, Jésus-Christ étant Dieu, se trouvait bien au-dessus de la loi mosaïque, qui obligeait d'offrir au Seigneur tous les premiers nés. Il voulut néanmoins s'y soumettre. Il fut donc porté à Jérusalem quarante jours après sa naissance. Par les mains de ses parents, il s'offrit à son divin Père et lui présenta, pour la première fois, dans son Temple, une hostie digne de lui. Dieu ne permit pas que cette sublime offrande demeurât cachée.

En ce temps-là, il y avait à Jérusalem un saint vieillard nommé Siméon. C'était un homme juste qui attendait avec empressement le Consolateur d'Israël, c'est-à-dire le Messie. Il lui avait même été révélé qu'il

ne mourrait pas sans avoir vu le Christ du Seigneur. Conduit par une inspiration divine, il vint au Temple, lorsque le père et la mère de l'enfant Jésus l'y apportaient pour exécuter à son égard ce qui était en usage selon la loi, c'est-à-dire pour l'offrir au Seigneur et le racheter ensuite en donnant cinq sicles d'argent, comme il est marqué au livre des nombres [1]; car l'offrande de l'agneau ou des tourterelles n'était que pour la purification de la mère.

Non-seulement ce saint vieillard eut le bonheur de voir le Rédempteur du monde, Dieu lui permit encore de le tenir entre ses bras. C'est alors que transporté d'une sainte joie et animé de l'esprit des Prophètes, il rendit graces à Dieu et prédit les futurs triomphes de ce divin enfant. C'est maintenant, Seigneur, s'écria-t-il, que suivant votre parole vous laisserez mourir en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu le Salut qui vient de vous, que vous avez exposé à la vue de toutes les nations pour être la lumière qui se découvrira aux Gentils, et la gloire d'Israël votre peuple.

Tandis que la sainte Vierge et saint Joseph étaient en admiration sur ce que disait le saint vieillard, et qu'il les entretenait de ce qui devait arriver au fils de Dieu dans la suite des temps, et de la douleur qui transpercerait le cœur de Marie, une sainte veuve nommée Anne survint encore au Temple. Véritable fille de Jacob, elle attendait avec ardeur la venue du

[1] Ch. 18.

Messie. Veuve après sept années de mariage, elle avait passé sa vie jusqu'à quatre-vingts ans dans les jeûnes et les prières. Sa demeure ordinaire était le Temple. A peine eut-elle connu le Sauveur, qu'elle joignit sa voix à celle de Siméon, et fit éclater sa reconnaissance et son bonheur en cantiques de louanges.

Qu'il est beau de voir ces deux vénérables vieillards, seuls confidents avec Joseph et Marie de la naissance du Rédempteur, rendre témoignage à sa divinité et mourir sans regret, parce qu'ils ont vu celui qui est la résurrection et la vie! Dignes enfants d'Abraham, plus heureux que votre père vous avez contemplé de vos yeux celui dont le jour, entrevu dans le lointain des âges, fit tressaillir votre illustre aïeul! Après cela vous ne voulez plus rien voir, et vous avez raison. Quand on a vu Jésus-Christ, que reste-t-il à voir? Et nous, chrétiens, que nous reste-il à désirer, lorsque plus heureux que Anne et Siméon, nous avons reçu, non dans nos bras, mais dans notre cœur, le Désiré des nations et la Gloire d'Israël? quel cantique peut alors retentir dans le sanctuaire de notre ame, si ce n'est celui du saint vieillard? C'est maintenant, Seigneur, que vous me laisserez mourir, j'ai assez vécu, mes vœux sont satisfaits.

Quarante jours au moins s'étaient écoulés depuis la naissance du Messie. Hérode voyant que les Mages ne revenaient pas, entra dans une grande colère, et résolut de se défaire à tout prix d'un enfant dont la naissance lui causait tant d'ombrage, et de noyer son berceau dans un fleuve de sang. Mais que sont les conseils des hommes

contre Dieu ! L'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et la mère, fuyez en Egypte, et n'en partez point que je ne vous le dise, car Hérode ne tardera pas à faire chercher l'enfant pour lui donner la mort. Joseph se leva, et la nuit même, prenant l'enfant et la mère, il partit pour l'Egypte.

La conduite que saint Joseph tint en cette circonstance a toujours été regardée comme le modèle d'une obéissance *parfaite*[1]. La sienne fut simple et sans raisonnement. Il n'allègue point que pour garantir son fils de la fureur d'Hérode, Dieu avait une infinité de moyens beaucoup moins pénibles pour l'enfant, pour la mère et pour lui-même. Elle fut prompte et sans retardement. Averti pendant la nuit, il n'attend pas pour sortir que le jour commence à paraître. Elle fut généreuse et pleine de confiance en la Providence. Il part sans préparatifs et sans provisions. Il était pauvre, puisque tout lui manquait ; mais possédant Jésus et Marie qu'il était riche ! La Sainte-Famille arriva heureusement en Egypte où elle resta tant qu'il plût à Dieu de laisser son fils dans cette espèce d'exil[2].

Hérode qui le croyait encore à Bethléem ou aux en-

[1] Voyez Saint-Chrysostôme sur Saint-Mathieu.

[2] L'Evangile ne donne aucun détail sur le séjour de la Sainte-Famille en Egypte. Une tradition porte qu'au moment où le Fils de Dieu mit le pied sur cette terre idolâtre, toutes les idoles furent renversées. Sainte Brigitte, dont les souverains Pontifes ont dit qu'on pouvait croire pieusement les révélations, nous assure que Dieu lui avait appris que la Sainte-Famille y avait souvent manqué de pain. Oh ! que cette pensée est attendrissante !

virons, n'avait pas oublié qu'à compter depuis le temps où l'étoile s'était fait voir aux Mages, l'enfant qu'elle annonçait pouvait avoir environ deux ans. Sur ce calcul, il assembla un nombre suffisant de soldats, et les envoya tuer tout ce qu'il y avait d'enfants dans Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous.

L'ordre du nouveau Pharaon fut exécuté. Tout regorgeait de sang innocent dans le territoire de Bethléem. On n'entendait que les lamentations des mères désolées sur la mort de leurs petits enfants. Leurs larmes ne leur rendaient pas les chères victimes que le roi barbare avait sacrifiées à sa jalousie, et elles étaient inconsolables. Alors s'accomplirent ces paroles que Dieu avait prononcées par la bouche du prophète Jérémie : On a entendu une voix dans Rama, de grandes lamentations, de grands cris; c'est Rachel qui pleure ses enfants et qui ne veut point se consoler parce qu'ils ne sont plus [1].

Cependant Hérode, par sa cruauté, n'avait gagné, en faisant répandre bien du sang, que d'allumer contre lui la colère du ciel et d'attacher son nom à l'exécration de la terre. Peu de temps après sa barbare exécution, il perdit avec la vie le trône qu'il se proposait de conserver à tant de frais.

Aussitôt après la mort du tyran, l'Ange du Seigneur

[1] Hérode poussa si loin sa barbare défiance, qu'il fit envelopper dans le massacre un de ses propres enfants. *Ce fut à cette occasion*, dit Macrobe, auteur payen, *que l'empereur Auguste dit agréablement qu'il valait mieux être le pourceau d'Hérode que son fils, faisant allusion à la loi des Juifs qui leur interdit la chair de pourceau.*

Saturnal. chap. IV.

apparut en songe à Joseph et lui dit : Prenez avec vous l'enfant et la mère, retournez dans la terre d'Israël, car ceux qui en voulaient au fils de Marie sont morts. Joseph, sans différer, se dispose à l'obéissance. Il prend avec lui Jésus et Marie ; il quitte l'Egypte, et il se met en marche pour rentrer dans la terre de ses pères. Mais entendant dire qu'Archélaüs régnait dans la Judée à la place d'Hérode, son père, il n'osa y aller; et ayant été averti en songe, il se retira dans la Galilée, et établit sa demeure à Nazareth.

Le Seigneur, qui avait prévu de toute éternité que son fils passerait sa jeunesse dans cette ville, et qu'il serait même censé en être originaire, avait voulu que cette circonstance de sa vie fût prédite par les Prophètes, et que cette prédiction, comme les autres, servît de signal aux fidèles pour reconnaître le Messie. Aussi l'Evangile remarque avec grand soin que le retour et la demeure de la Sainte-Famille à Nazareth, furent les moyens dont Dieu se servit pour accomplir ses oracles, selon lesquels son fils bien-aimé devait être appelé Nazaréen, mot qui exprime tout à la fois et la sainteté et la consécration parfaite du Sauveur, et le lieu où il passa la plus grande partie de sa vie.

Jésus devait un jour abandonner la ville de Nazareth pour se répandre dans l'étendue de sa mission, et pour jeter, par ses travaux, les fondements de son Eglise. En attendant, il devait y rester inconnu, ou du moins ne s'y distinguer que par les traits de douceur, de soumission et de docilité qui rendent un enfant plus aimable que les autres, mais qui ne dévoilent pas un Enfant-Dieu.

Admirable disposition de la Providence qui fait de l'inaction même d'un Dieu un spectacle divin ! La maison d'un particulier, qui renfermait tous les trésors du ciel et toute l'espérance de la terre, n'était aux yeux des hommes que la retraite d'un bon artisan, où l'on voyait régner la paix, la simplicité, l'amour du travail. Il n'y avait là aucun de ces traits éblouissants qui enrichissent l'histoire des héros profanes. Mais c'est ainsi que devait se préparer le règne du Messie ; c'est ainsi que le Fils de Dieu continuait les leçons d'humilité et de pauvreté qu'il avait commencé de donner à la crèche ; c'est ainsi qu'il se montrait véritablement le Sauveur du monde, en expiant, par ses humiliations volontaires, l'outrage que l'orgueilleuse révolte du péché avait fait à son père, et en guérissant l'homme de l'amour des faux biens par le mépris solennel des richesses et des grandeurs. Caractère admirable de Sauveur et de Messie que Notre Seigneur soutint dans toutes les circonstances, depuis sa naissance jusqu'à sa mort !

Pendant le règne d'Archélaüs, fils d'Hérode, il est vraisemblable que Joseph et Marie ne conduisirent point le Fils de Dieu à Jérusalem célébrer la grande fête de Pâque. Il y avait lieu de craindre que leur présence et celle de l'enfant qui pourrait être reconnu dans la capitale, depuis surtout que sa présentation avait éclaté parmi quelques fidèles, ne réveillassent les soupçons et ne ranimassent les jalousies du roi de Judée.

Mais après un règne d'environ dix ans, Archélaüs fut privé de la couronne par les Romains. L'empereur

Auguste se réserva la souveraineté immédiate de la Judée. Depuis ce temps le gouvernement de cette province fut confié par les Césars à un président romain de leur choix. La Galilée resta sous la domination d'Hérode Antipas, frère d'Archélaüs. Cet Hérode est le même qui fit mourir saint Jean-Baptiste, et à qui le Sauveur fut envoyé par Pilate au temps de sa Passion [1].

Le changement de maîtres apporta quelques modérations à la contrainte où avait vécu jusque-là la Sainte-Famille de Nazareth. Joseph profita de la situation paisible où était la Judée ; et depuis cette année il conduisit constamment de Nazareth à Jésusalem, qui en était éloignée de vingt-cinq à trente lieues, Jésus avec Marie, sa mère, pour solenniser dans la maison de Dieu la fête de Pâque. Ce fut dans un de ces voyages que le divin enfant voulut commencer, d'une manière proportionnée à son âge, l'exercice de sa mission. Il avait atteint sa douzième année, et avait suivi Marie et Joseph jusqu'à la capitale, pour la Pâque de cette année.

La solennité qui durait sept jours entiers, pendant lesquels on n'usait que de pains azymes, étant terminée, Joseph et Marie reprirent la route de Nazareth. Ils ne doutaient point que Jésus, qui ne les avait jamais abandonnés, ne les suivît de fort près. On allait par troupes

[1] Dieu vengea sur ce méchant prince la mort de Jean-Baptiste et les dérisions faites à l'Homme-Dieu. Car ayant été accusé d'avoir voulu exciter quelques révoltes en Judée, et ne pouvant se justifier auprès de Caligula qui d'ailleurs ne l'aimait pas, il fut relégué à Lyon avec Hérodiade, où ils moururent tous deux misérablement.

et de compagnie. Quoiqu'ils ne vissent point l'enfant auprès d'eux, ils n'en prirent aucune inquiétude, pensant qu'il se serait joint à quelques-uns de leurs parents ou de leurs amis.

Il peut paraître étonnant qu'ils fissent une journée entière de chemin sans avoir aucun soupçon de l'absence de leur cher fils, ou plutôt rien ne marque mieux combien ils comptaient sur sa sagesse et sur la dépendance de leurs volontés. Vers le soir, néanmoins, ils le cherchèrent parmi leurs parents et les gens de leur connaissance. Ce fut en vain; personne ne leur en apprit des nouvelles, et on peut juger de l'excès de leurs peines. Ils ne s'en fièrent à personne pour les soulager; ils prirent le parti de retourner dès le lendemain à Jérusalem, où ils s'imaginèrent que l'enfant pourrait être demeuré.

Quel lieu Jésus avait-il choisi pour sa retraite, quels secours avait-il trouvés pour sa subsistance depuis deux jours qu'il était séparé de Joseph et de Marie, c'est ce qu'on ne sait pas. Heureux le fidèle Israélite qui recueillit dans sa maison le divin enfant durant ce court intervalle, s'il est vrai cependant qu'il ait alors honoré de sa présence quelques-uns des habitants de Jérusalem! Le Fils de Dieu n'était pas sans besoins, parce que, de son propre choix, il s'était assujéti aux nôtres; mais il avait le pouvoir de se passer des secours qui nous sont nécessaires; et dès l'âge le plus tendre, il était assuré que les miracles qu'il demanderait à Dieu, son père, seraient infailliblement accordés à la dignité infinie de sa personne. Ce ne fut que le troisième jour depuis la so-

lennité de Pâque, que la sainte Vierge et saint Joseph étant entrés dans le Temple, y découvrirent le Fils bien-aimé, dont l'absence causait leur douleur.

C'était un usage ancien à Jérusalem, que les Maîtres en Israël, les Scribes et les Docteurs de la loi, se trouvaient à certains jours dans quelques-uns des vestibules extérieurs de la maison de Dieu. Là, assis sur des siéges élevés, ils formaient une espèce de demi-cercle, dans le centre duquel leurs auditeurs étaient placés pour écouter leurs discours et pour entendre, de leurs bouches, l'explication des divines Écritures.

Jésus choisit ce jour d'assemblée de religion, et il voulut se trouver parmi la multitude, à l'instruction ordinaire. Il n'avait alors que douze ans; mais tous les trésors de la grace, de la sagesse et de la science, étaient renfermés en lui dès le premier instant de sa conception. Il n'en laissait paraître que ce qui convenait à son âge. Si quelquefois il allait un peu plus loin, ce n'était qu'autant qu'il était nécessaire pour attirer l'attention des Juifs sur sa personne, et les préparer aux fruits de son Évangile. Ce fut ainsi qu'il en usa dans cette importante occasion.

Maître et Docteur de tous les hommes, il écoutait avec douceur des maîtres orgueilleux dont, après quelques années, il devait démasquer l'hypocrisie et confondre l'ignorance. En attendant qu'il enseignât avec une autorité bien différente de celle dont se paraient les Scribes et les Pharisiens, il usa de la liberté qu'on avait d'interroger les maîtres.

Une sagesse divine brillait dans ses questions comme dans ses réponses. Jamais on n'avait vu, dans un âge si tendre, tant de maturité et des connaissances si étendues. Tous les assistants le pensaient, tous le disaient, et personne ne se lassait d'admirer le merveilleux enfant de Nazareth. La sainte Vierge et saint Joseph, qui étaient eux-mêmes venus dans le Temple, partagèrent l'admiration générale.

L'instruction finie, la sainte Mère se crut en droit de se plaindre amoureusement à lui du mystère qu'il leur avait fait de ses desseins, et des inquiétudes où son absence les avait plongés. Mon fils, lui dit-elle avec une respectueuse tendresse, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous? Voilà que nous vous cherchions, tout affligés, votre père et moi[1]. Pourquoi me cherchiez-vous, leur répondit-il, ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent mon père? Réponse admirable! qui apprend à tous que la volonté du Père céleste doit être préférée à toutes les considérations humaines et à toutes les tendresses du sang. La rigueur apparente dont use ici le Sauveur pouvait être à dessein de donner de la force à cette grande leçon.

Etant ensuite parti avec eux, il revint à Nazareth, *et il leur était soumis*.

[1] Pourquoi votre père? Joseph n'était pas le père naturel de Jésus : il n'a de père que Dieu; mais Dieu a transmis ses droits à Joseph; il tient lieu de père à Jésus-Christ; il est chargé du soin d'élever et de nourrir son enfance. Comme époux de Marie, il a encore, à ce titre, le droit d'être appelé le père de ce fils bien-aimé, il partage avec elle l'autorité et les soins.

Ces quatre paroles renferment trente années de la vie de Jésus-Christ. Être soumis à deux de ses créatures, est-ce donc là tout l'emploi du Fils de Dieu, du Sauveur du monde? et en quoi soumis? Dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique. Où sont ceux qui se plaignent lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité, disons mieux, à leur orgueil? Où sont les enfants qui murmurent contre l'obéissance? Qu'ils viennent à Nazareth, dans la maison de Joseph et de Marie, et qu'ils y voient Jésus-Christ. Orgueil, viens crever à ce spectacle. Cependant, approfondissez le mystère; souvenez-vous que l'orgueil fut la source de tous les maux, qu'elle est la passion la plus difficile à déraciner, et vous verrez que ce n'était pas trop de trente années d'obéissance et d'humilité continuelles pour la guérir. Et vous admirerez comment Jésus-Christ se montre d'une manière admirable, dans sa vie cachée, le Sauveur du genre humain.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné, dans votre Fils, un si parfait modèle des vertus de notre âge.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même, pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux imiter l'obéissance de Jésus enfant.*

PETIT CATÉCHISME.

VIE CACHÉE DU MESSIE.

Q. A quelle occasion Notre Seigneur reçut-il le nom de Jésus?

R. Notre Seigneur reçut le nom de Jésus à l'occasion de sa circoncision.

Q. Que veut dire Jésus?

R. Jésus veut dire Sauveur. Plusieurs personnages de l'ancienne loi avaient été appelés les Sauveurs de leur peuple; mais Notre Seigneur seul a vérifié ce nom dans toute son étendue; il n'a pas sauvé un seul peuple, mais tous les peuples, non pas du joug des hommes, mais de l'esclavage des passions, du démon et du péché.

Q. Que firent la sainte Vierge et saint Joseph après la circoncision?

R. Après la circoncision, saint Joseph et la sainte Vierge restèrent à Bethléem jusqu'à l'adoration des Mages. Ils allèrent ensuite présenter l'Enfant au temple de Jérusalem.

Q. Pourquoi présentèrent-ils l'Enfant-Jésus au temple de Jérusalem?

R. Ils présentèrent l'Enfant-Jésus au temple de Jérusalem, pour accomplir à son égard un article de la loi de Moïse. Cette loi ordonnait que tout fils premier né serait présenté au Temple comme appartenant au Seigneur. Il pouvait être racheté moyennant une certaine

somme, c'est ce que firent les parents de Notre Seigneur.

Q. Pourquoi la sainte Vierge elle-même se présenta-t-elle au Temple?

R. La sainte Vierge se présenta au Temple pour accomplir la loi qui ordonnait à toutes les femmes qui avaient enfanté de venir se purifier devant le Seigneur. La sainte Vierge, non plus que Notre Seigneur, n'étaient obligés de se soumettre à ces lois. Ils voulurent néanmoins les accomplir pour nous apprendre l'humilité et l'obéissance.

Q. Qu'arriva-t-il pendant qu'ils étaient au Temple?

R. Pendant qu'ils étaient au Temple, il arriva qu'un saint vieillard nommé Siméon y vint aussi, poussé par l'inspiration du Saint-Esprit. Dieu lui avait promis de lui faire voir, avant de mourir, le Sauveur du monde. A peine Siméon eut-il reçu dans ses bras l'Enfant-Jésus, qu'il dit à Dieu, dans les transports de sa joie : Je mourrai maintenant sans regret, puisque mes yeux ont vu le Sauveur. Il prédit ensuite à la sainte Vierge qu'un glaive de douleur percerait son cœur, et que cet enfant était né pour le salut et la ruine d'un grand nombre.

Q. Où allèrent ensuite la sainte Vierge et saint Joseph?

R. La sainte Vierge et saint Joseph allèrent ensuite en Egypte. Hérode voyant que les Mages ne revenaient pas, fut outré de colère, et il envoya tuer tous les enfants de Bethléem et des environs, depuis l'âge de deux

ans et au-dessous ; il croyait envelopper dans ce massacre le nouveau Roi des Juifs. Mais un Ange avait prévenu saint Joseph de ce qui se préparait, et lui avait ordonné de fuir en Egypte, avec l'enfant et sa mère. Ainsi le crime d'Hérode fut inutile.

Q. Que fit saint Joseph après la mort d'Hérode?

R. Après la mort d'Hérode, saint Joseph, averti par un Ange, revint dans la Palestine, et il fixa sa demeure dans la ville de Nazareth. Il n'osa pas demeurer dans la Judée proprement dite, parce que Archélaüs, fils d'Hérode, y régnait. Mais environ dix ans après, Archélaüs fut privé de sa couronne par les Romains, qui nommèrent un gouverneur pour commander en leur nom dans cette province. Quant à la Galilée, où était Nazareth, elle demeura soumise à Hérode Antipas, frère d'Archélaüs. Le changement de gouvernement permit à saint Joseph d'aller tous les ans à Jérusalem célébrer la fête de Pâque.

Q. Qu'arriva-t-il dans un de ces voyages?

R. Il arriva que dans un de ces voyages Notre Seigneur, alors âgé de douze ans, se sépara de saint Joseph et de la sainte Vierge. Il resta dans le Temple, au milieu des Docteurs ; il les étonna tous par la sagesse de ses questions et de ses réponses. C'est là que ses parents le trouvèrent ; la sainte Vierge lui ayant demandé pourquoi il les avait quittés, il leur fit cette réponse pleine d'instruction. Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois là où m'appellent les affaires de mon père? Il nous apprit par là à préférer à tout la volonté de Dieu.

Il revint ensuite à Nazareth avec saint Joseph et la sainte Vierge, et il leur était soumis.

Q. Que remarquez-vous sur ces dernières paroles?

R. Je remarque sur ces dernières paroles qu'elles renferment toute la vie de Notre Seigneur jusqu'à trente ans. Notre Seigneur a voulu vivre dans l'obéissance de deux de ses créatures, pour nous apprendre cette vertu, et pour confondre à jamais notre orgueil. C'est ainsi qu'il continua de se montrer véritablement le Sauveur des hommes, en guérissant la plus dangereuse de toutes les passions.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir donné dans votre Fils, un si parfait modèle des vertus de notre âge.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même, pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux imiter l'obéissance de Jésus enfant.*

IVe LEÇON.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — PREMIÈRE ANNÉE.

Prédication de saint Jean-Baptiste. — Baptême de Notre Seigneur. — Sa retraite au désert. — Ses tentations. — Noces de Cana. — Vendeurs chassés du Temple.

Notre Seigneur, qui était venu sur la terre pour expier les péchés du monde et en guérir les suites, travaillait depuis trente ans à réprimer l'orgueil de l'homme, en pratiquant l'obéissance et l'humilité la plus parfaite, dans l'obscure demeure d'un pauvre artisan de Nazareth. Enfin, le temps arriva où Dieu son père devait le manifester au monde.

Jean-Baptiste, son précurseur, habitait depuis son enfance le désert, où l'inspiration l'avait conduit. Destiné au plus sublime ministère auquel un mortel eût été jusqu'alors appelé, il s'y préparait par la retraite et l'austérité de sa vie. Il était vêtu de poil de chameau, avait une ceinture de cuir sur les reins, et sa nourriture était de sauterelles [1] et de fruits sauvages. Il attendait ainsi, et sans doute qu'il hâtait par ses vœux,

[1] Pline et d'autres anciens auteurs parlent d'une espèce de sauterelles dont le petit peuple, chez les Orientaux, faisait sa nourriture. Elles ont jusqu'à quatre pouces de longueur, et sont grosses comme le doigt.

le jour de sa manifestation qui devait être comme l'aurore de la grande lumière qui allait éclairer le monde. Ce moment si désiré arriva.

La quinzième année du règne de Tibère, successeur d'Auguste à l'empire romain dont la Judée faisait partie, lorsque cette province était administrée au nom de César, par un président romain nommé Ponce Pilate, Hérode étant tétrarque de la Galilée, sous le pontificat des deux Grands-Prêtres Anne et Caïphe, Jésus ayant atteint sa trentième année, la voix de Dieu se fit entendre au désert, à Jean, fils de Zacharie, et lui ordonna de sortir de suite de sa retraite pour préparer le peuple à l'Évangile, en l'exhortant à la pénitence. Ce fut pour accomplir cette parole du Prophète Isaïe : Voici que j'envoie mon Ange devant votre face, pour préparer votre chemin devant vous. Plein de l'esprit de Dieu, le nouvel Élie s'avança sur les bords du Jourdain, où il commença ses prédications. Il ne parlait que de conversion et de pénitence; car c'était par la réforme des cœurs qu'il fallait ouvrir la porte à la foi de l'Évangile.

Au bruit de ses premières prédications, les pécheurs accoururent en foule, et, confessant leurs péchés, ils recevaient de lui le baptême dans le fleuve du Jourdain. Frappé de l'éclat de ses vertus, le peuple se persuada que Jean pourrait bien être le Christ, et tout le monde était dans cette pensée.

Pour les tirer d'une erreur qui pouvait devenir dangereuse, l'humble Précurseur leur parla en ces termes : A la vérité, je vous donne à tous un baptême d'eau, afin

que vous fassiez pénitence; mais celui qui va venir après moi est plus puissant que moi; je ne suis pas digne de me prosterner devant lui pour lui délier la courroie de ses souliers, c'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit-Saint et du feu.

Ce feu est celui qui descendit sur les Apôtres le jour de la Pentecôte, le même par lequel le Saint-Esprit continue à purifier le cœur des vrais fidèles. La grande humilité de Jean-Baptiste ne l'empêchait pas de soupirer après le bonheur de voir le Messie qu'il annonçait avec tant de magnificence, et dont il n'avait jamais contemplé le visage. Ses espérances ne furent pas longtemps différées.

Jésus partit de Nazareth, éloignée d'environ vingt lieues des déserts de la Judée, où Jean continuait de prêcher et de baptiser. Ce divin Sauveur, qui ne connaissait pas le péché, mais qui avait été fait pour nous le péché même, dont il avait pris sur lui toute la dette, voulut bien se mêler dans la foule des pécheurs, et entrer avec eux dans la carrière de la pénitence. Il vint donc trouver Jean pour en être baptisé dans le Jourdain. Mais Jean s'en défendait, disant : C'est moi qui devrais recevoir de vous le baptême, et vous venez à moi! Jésus lui répondit : Laissez-moi faire maintenant, car il est à propos que nous accomplissions ainsi toute justice. Oui, il était à propos que, pour guérir l'homme et expier le péché, le Sauveur continuât de donner tous les exemples d'obéissance et d'humilité. C'est ainsi que l'orgueil devait être à jamais brisé. Alors Jean ne s'op-

posa plus au désir de son divin Maître, et Jésus fut baptisé par lui dans le Jourdain.

Jésus sortit aussitôt de l'eau, et lorsqu'il faisait sa prière, les cieux lui furent ouverts, et il vit le Saint-Esprit, sous la figure corporelle d'une colombe, descendre et s'arrêter sur lui, et on entendit en même temps une voix du ciel qui disait : C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Jean-Baptiste et tous ceux qui étaient présents virent le Saint-Esprit descendre et entendirent la voix céleste, car tout cela ne se faisait que pour eux. La Trinité commençait à se déclarer plus distinctement, et les esprits étaient préparés aux grands mystères que Jésus-Christ allait bientôt révéler au monde.

Le baptême que Jésus venait de recevoir n'était pas pour lui une cérémonie sans conséquence; c'était une profession publique de pénitence. Il voulut en exercer sur lui toutes les rigueurs, et montrer d'avance à son Eglise la pénitence qu'elle devait prescrire à ses enfants, pour tous les siècles à venir.

Il quitta le Jourdain, plein du Saint-Esprit, dont l'impulsion le conduisit au désert. Il y resta quarante jours et quarante nuits. Son occupation fut une oraison continuelle, et son jeûne fut si rigoureux, qu'il ne prit aucune nourriture. Il serait mort de défaillance sans un miracle continuel de la toute-puissance de Dieu. Mais ce que le souverain Maître avait fait plus d'une fois pour ses serviteurs, par un effet de sa pure miséricorde, il n'était pas à craindre qu'il le refusât à la dignité de

la personne et au mérite de l'obéissance de son Fils.

Au bout des quarante jours prescrits à sa solitude, le Sauveur voulut éprouver la faim, et il résolut d'accorder à la nature le secours qu'il lui refusait depuis long-temps ; mais il n'était pas encore au terme de ses épreuves. Après avoir dompté la faim, il lui fallut combattre le démon. Modèle de tous les hommes, le Sauveur a voulu éprouver toutes nos misères et toutes nos tentations, afin de nous apprendre à supporter les unes et à triompher des autres. Or, nos tentations se réduisent à trois, comme toutes les passions qui sont en nous, l'amour du plaisir, l'orgueil et l'ambition ; c'est par ces trois endroits que le démon attaqua le Fils de Dieu.

D'abord par l'amour du plaisir. Le tentateur s'approchant, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres se changent en pain. Jésus se contenta de répondre au séducteur : Il est écrit, ce n'est pas le pain seul qui peut faire vivre l'homme, mais toute parole qui sort de la bouche de Dieu, c'est-à-dire tout ce qu'il plaît à Dieu de lui donner pour sa nourriture. Ce qui nous fait entendre que loin de sacrifier notre ame aux plaisirs et même aux besoins du corps, il faut avoir confiance dans la Providence et attendre tout de sa bonté.

Secondement par l'orgueil. Satan ne se tint pas pour battu. Après avoir attaqué le Sauveur par ce qu'il croyait son faible, c'est-à-dire par la faim qu'il endurait alors, il l'attaqua par son fort, c'est-à-dire par sa

confiance en Dieu. Il s'efforça de la faire dégénérer en orgueilleuse présomption. L'ayant donc transporté dans la ville sainte, il le plaça sur le pinacle du Temple, et lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : Il a chargé ses Anges du soin de votre personne pour qu'ils veillent à votre conservation, et ils vous porteront entre leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre. Il est écrit aussi, lui dit Jésus : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.

Troisièmement par ambition. Après cette réponse, Satan crut qu'il n'avait plus rien à ménager. Il transporta Jésus sur une montagne fort haute et lui fit voir en un instant tous les royaumes du monde avec leur gloire, et lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses si, tombant à mes genoux, vous m'adorez.

Le blasphème était horrible, et la proposition digne du prince des démons[1]. Aussi le Sauveur prenant le ton dont il convient de répondre à la proposition d'un crime,

[1] Cum dicitur Deus homo, vel in excelsum montem, vel in sanctam civitatem à diabolo assumptus, mens refugit, humanæ hoc audire aures expavescunt. Qui tamen non esse incredibilia ista cognoscimus, si in illo et alia facta pensamus. Certè iniquorum omnium caput diabolus est, et hujus capitis membra sunt omnes iniqui. An non diaboli membrum fuit Pilatus? an non diaboli membra Judæi persequentes et milites crucifigentes Christum fuerunt? Quid ergo mirum, si ab illo permisit in montem duci, qui se pertulit etiam à membris illius crucifigi? non est ergo indignum Redemptori nostro quòd tentari voluit, qui venerat occidi. Justum quippe erat, ut sic tentationes nostras suis tentationibus vinceret, sicut mortem nostram venerat sua morte superare.

S. Gregor. homil. in Matth.

lui dit : Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul. Alors le démon ayant achevé toutes ses tentations, le quitta. Aussitôt les Anges s'approchèrent du Sauveur et lui servirent à manger. Ce repas est l'image du festin que Dieu sert à l'ame qui a vaincu.

Le moment qui suit la victoire d'une grande tentation est le plus délicieux de tous les moments. C'est pour notre instruction que le Sauveur voulut être tenté par le démon. Il nous apprend à le repousser par la prière. Le Sauveur se prépare aux tentations par la ferveur de la prière, par le jeûne et la retraite; quels succès pouvons-nous espérer si nous ne présentons à l'ennemi le plus violent et le plus rusé qui fût jamais, qu'une ame dissipée, une chair délicate, un orgueil flatté, des passions vives et l'oubli des vérités du salut?

Le temps était venu où, suivant la volonté de son Père, Jésus allait se consacrer tout entier à la prédication de l'Évangile, et se livrer sans ménagement aux contradictions qui en sont inséparables. L'ouvrage dont il se voyait chargé était grand et difficile : la Judée, la Galilée, la Samarie, tous les cantons de la Palestine, attendaient ses soins et demandaient sa culture. C'était là le champ que le père de famille lui destinait; fonds ingrat qui ne devait guère rendre à ses sueurs que des ronces et des épines, où il lui faudrait semer beaucoup, recueillir peu, préparer la moisson par des fatigues excessives, et n'avoir pas la consolation de la voir mûrir sous ses yeux. Le temps était court; pour remplir

une carrière laborieuse dont le terme devait être une honteuse croix, on ne lui donnait qu'environ trois ans.

Les peines ne l'effrayèrent pas, et les fruits amers qui en devaient être la récompense, loin de le décourager, devinrent l'objet de ses vœux. Il voyait dans la suite des siècles Dieu, son Père, dignement honoré, l'homme sauvé, un monde devenu chrétien. Sa vie, jusque-là obscure et paisible, ne fut plus qu'un enchaînement continuel de travaux, de courses et de souffrances, jusqu'au jour où elle se termina par les horreurs de la croix.

Au sortir du désert il se rapprocha du Jourdain; Jean-Baptiste continuait d'y prêcher la pénitence et la prochaine manifestation du Messie. Apercevant le Sauveur qui venait à lui, il s'écria en présence de tout le peuple : Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui ôte le péché du monde.

C'est dans cette occasion que le Sauveur s'attacha ses premiers disciples : ce furent André et Simon Pierre, son frère, et Philippe, tous trois de la ville de Bethsaïde. Aussitôt apôtres que prosélytes, ils se mirent à la suite du Messie et l'accompagnèrent à Cana de Galilée.

Peu après leur arrivée dans cette ville, un particulier y célébra ses noces. La sainte Vierge s'y trouva. Sa manière de vivre, humble, simple et modeste, sans se démentir jamais, n'avait cependant rien de singulier. Elle fut priée d'assister à la célébration de ce mariage, et elle voulut bien accepter. Jésus fut aussi invité à la

fête avec ses disciples. C'était pour eux surtout et pour sanctifier les noces par sa présence, qu'il daignait paraître à un festin qui, d'ailleurs, n'avait rien en lui que d'honnête et de légitime. La religion ne condamnerait pas ces sortes de plaisirs, s'ils étaient retenus dans de justes bornes. Mais le malheur est que les hommes ne savent point se modérer, et qu'on est forcé de retrancher des usages honnêtes pour en prévenir les abus.

Ils n'étaient pas à craindre dans un festin où se trouvaient Jésus et Marie; mais la joie qui devait l'accompagner faillit être troublée par un accident bien humiliant. Sur la fin du repas le vin commença à manquer. Marie s'en aperçut, et se tournant vers Jésus, elle lui dit : Ils n'ont plus de vin. Femme, lui répondit-il, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue [1].

En lisant cette courte réponse de Jésus à sa sainte Mère, nous sommes peut-être trop frappés de cette apparence de sévérité; car le Sauveur, par son air,

[1] Suivant le Grec, ces paroles du Sauveur présentent un autre sens qui nous semble préférable. *Femme, que cela fait-il à vous et à moi?* O vous la femme par excellence, vous qui êtes mère sans cesser d'être vierge, de qu'elle importance peut-il être pour vous et pour moi qu'ils n'aient plus de vin? Vous savez que cet excitateur des passions n'est pas nécessaire pour la seule génération qui soit digne de Dieu, digne de vous et de moi. *Mon heure n'est pas encore venue;* quoique l'heure de faire des miracles ne soit pas encore venue pour moi, cependant vous avez parlé, cela me suffit; je la devancerai à la considération de ma mère. Ainsi, dans la première partie de sa réponse, le Sauveur révèle la sublime dignité de Marie; comme dans la seconde, il rend hommage à son pouvoir tout-puissant.

le ton de sa voix, put adoucir ce qui nous semble dur dans ses paroles, et le plus tendre de tous les fils ne voulut point affliger la plus chérie de toutes les mères. Mais il voulait apprendre, non à Marie qui ne l'ignorait pas, mais à ses disciples et à ses parents, qu'il ne devait point faire des miracles par des considérations de chair et de sang. Marie connut bien que son Fils lui accordait sa demande, et elle dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira.

Or il y avait là six urnes de pierre, destinées aux purifications des Juifs, qui tenaient chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : Emplissez d'eau les urnes; et ils les remplirentj usqu'au haut. Jésus ajouta : Puisez à présent, et portez au maître du festin; et ils le firent. Dès que celui-ci eut goûté l'eau qui avait été changée en vin, ne sachant pas d'où venait ce vin, il appela l'époux, et lui dit : Tout le monde donne le bon vin au commencement, et après que les gens ont bien bu, on en donne qui n'est pas si bon; mais vous, vous avez gardé le bon vin jusqu'à cette heure. Jésus fit ce premier miracle à Cana en Galilée. Par là il fit éclater sa puissance, et ses disciples furent confirmés dans la foi qu'ils avaient en lui.

Il alla ensuite avec sa mère et ses disciples à Capharnaum, où ils ne demeurèrent que peu de jours. Cette ville opulente et fort peuplée fut depuis la demeure la plus ordinaire du Sauveur, et comme le centre de ses missions. Elle était située aux confins des tribus de Zabulon et de Nephtali, à l'embouchure du Jourdain dans la mer de Galilée ou de Tibériade.

C'est en se promenant sur les bords de cette mer, ou plutôt de ce grand lac, que Jésus s'attacha de nouveaux disciples : c'étaient Jacques et Jean, fils de Zébédée. Comme Pierre et André, ils étaient pêcheurs de profession. Venez et suivez-moi, leur dit le Sauveur. Et abandonnant aussitôt leurs filets et leur père, ils se mirent à sa suite.

Suivi de ses disciples, il partit de Capharnaum pour Jérusalem. Il y arriva quelques jours avant la fête de Pâque. Dans l'intention de la célébrer avec les Juifs et de nous donner l'exemple de l'obéissance à la loi et à l'autorité légitime, il s'y fit d'abord remarquer par une action qui attira sur lui tous les regards. Il se transporta au Temple avec ses disciples, et le premier spectacle qu'il aperçut fut un abus déjà ancien, ou plutôt une profanation scandaleuse qui alluma son zèle. Les Juifs intéressés tenaient une espèce de marché dans l'enceinte de la maison de Dieu. Là, ils vendaient des bœufs, des moutons et des colombes pour les sacrifices.

Jésus-Christ ne put souffrir ce scandale. Le lieu saint qu'on profanait avec si peu de ménagement, était la demeure de son Père ; c'était à lui de le venger du mépris de ses adorateurs. Il fit donc un fouet de petites cordes. Armé de ce fléau, et bien plus encore de cet air d'autorité que prend un maître indigné contre des esclaves insolents, il marche aux profanateurs, les chasse honteusement du Temple, écarte les bœufs et les moutons, renverse les tables des changeurs et jette bien loin leur argent. Otez cela d'ici, dit-il à ceux qui vendaient

des colombes, et ne faites point de la maison de mon Père une maison de trafic.

Le grand miracle de cette action, c'est qu'elle se fit sans avoir été préparée par aucun miracle. Jésus-Christ, que les Juifs ne connaissaient point, l'exécute sans que de tant d'hommes intéressés à s'y opposer, un seul osât parler pour sa défense. L'impression de la Divinité s'était fait sentir aux profanateurs. De quelle frayeur en effet ne durent-ils pas être saisis lorsqu'ils entendirent cet homme inconnu qui les traitait avec tant d'empire, appeler la maison de Dieu la maison de son Père;

Cette action d'éclat ne nous apprend pas seulement le respect que nous devons apporter dans nos églises bien plus saintes que le temple de Jérusalem; elle nous montre encore la charité du Sauveur au milieu de l'ardeur du plus grand zèle. Il dit aux marchands de colombes de les emporter : s'il les avait traités comme les autres, les colombes se seraient envolées, et auraient été perdues pour ceux à qui elles appartenaient. Le Sauveur qui veut les effrayer tous, ne veut faire tort à aucun ; et, dans une action si vive, il nous apprend que le zèle doit être réglé par la prudence et modéré par la charité

Le Sauveur resta quelque temps à Jérusalem et dans la Judée. Il convertit même un savant docteur de la Synagogue, nommé Nicodème, auquel il expliqua, dans un entretien secret, tout l'ensemble du Christianisme. Bientôt après Jésus fit administrer son baptême par ses disciples. L'éclat de ses œuvres l'ayant obligé à

s'éloigner de la capitale, il reprit le chemin de la Galilée avec ses disciples, en passant par la Samarie. La leçon suivante contiendra le récit de ce voyage.

PRIÈRE.

O mon Dieu qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur si compatissant, qu'il a voulu éprouver toutes nos tentations afin de nous apprendre à les vaincre; donnez-nous la grace d'y résister promptement, de suivre comme les Apôtres notre vocation et d'apporter à l'Eglise le respect que mérite votre maison.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux résister promptement aux tentations*.

PETIT CATÉCHISME.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — PREMIÈRE ANNÉE.

Q. Qu'entendez-vous par la vie publique du Messie?

R. On entend par la vie publique du Messie le temps pendant lequel Notre Seigneur prêcha sa doctrine dans la Judée. Ce temps fut d'environ trois ans.

Q. Comment Notre Seigneur commença-t-il sa vie publique?

R. Notre Seigneur commença sa vie publique par recevoir publiquement le baptême de saint Jean-Baptiste. Le baptême de saint Jean-Baptiste n'était pas le sacrement de Baptême institué par Notre Seigneur. C'était une profession et un signe de pénitence que recevaient ceux qui, dociles aux instructions du Précurseur, voulaient se convertir et se préparer à la réception du Messie. Jean-Baptiste prêchait et baptisait sur les bords du Jourdain, annonçant à tout le monde que le Messie était proche.

Q. Qu'arriva-t-il au moment du baptême de Notre Seigneur?

R. Un jour que Jean baptisait, Notre Seigneur vint, confondu avec la foule, demander le baptême. Jean-Baptiste, éclairé d'en haut, le reconnut et refusa par respect de le baptiser. Mais Notre Seigneur lui dit : Laissez-moi faire, car il faut que nous accomplissions toute justice, que je donne un parfait exemple d'humilité, et vous d'obéissance. Alors Jean le baptisa. A peine le Sauveur fut-il sorti de l'eau que le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, descendit sur lui; et on entendit une voix céleste qui disait : C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances.

Q. Que fit ensuite Notre Seigneur?

R. Notre Seigneur ayant reçu le baptême de Jean-Baptiste, qui était une profession publique de pénitence, voulut en exercer sur lui toutes les rigueurs. Il alla au désert : il y passa quarante jours sans prendre de nourriture, et voulut être tenté par le démon.

Q. Pourquoi Notre Seigneur voulut-il être tenté par le démon?

R. Notre Seigneur voulut être tenté par le démon pour le vaincre et pour nous apprendre, ainsi qu'à tous les siècles, la manière de triompher de ses tentations.

Q. Où Notre Seigneur alla-t-il en sortant du désert?

R. En sortant du désert Notre Seigneur retourna sur les bords du Jourdain où il s'attacha ses premiers disciples. Ce furent André et Simon Pierre, son frère, avec Philippe, tous trois de la ville de Bethsaïde. Notre Seigneur se rendit avec eux à Cana en Galilée.

Q. Quel miracle Notre Seigneur fit-il dans cette ville?

R. Notre Seigneur, arrivé dans la ville de Cana, fut invité ainsi que la sainte Vierge et ses Disciples à un repas de noces. A la demande de sa divine Mère, il changea l'eau en vin. Il nous apprit par là que la sainte Vierge est toute-puissante auprès de lui et qu'il est touché même de nos besoins temporels.

Q. Quel fut encore l'effet de ce miracle?

R. L'effet de ce miracle fut encore d'affermir la foi des disciples de Notre Seigneur et de lui en attacher d'autres. En effet, il se rendit à Capharnaum, autre ville de la Galilée située sur les bords du lac de Tibériade, et s'attacha Jacques et Jean, fils de Zébédée. Ils étaient comme les autres, pêcheurs de profession ; ils suivirent le Sauveur à Jérusalem, où il alla pour célébrer la fête de Pâque.

Q. Que fit-il à Jérusalem?

R. Notre Seigneur, arrivé à Jérusalem, se rendit au Temple d'où il chassa les vendeurs. Il s'était depuis long-temps glissé un abus parmi les Juifs. On tenait une espèce de marché dans l'enceinte de la maison de Dieu. Là on vendait des bœufs, des moutons et des colombes pour les sacrifices. Notre Seigneur ne put souffrir de voir la maison de son Père ainsi profanée. Il s'arme d'un fouet et chasse honteusement du Temple tous ceux qui en faisaient une maison de trafic. Personne n'osa lui résister, tant l'impression de la Divinité s'était fait sentir aux profanateurs. Saint Jérôme regarde cette action comme un des plus grands miracles que le Sauveur ait opérés.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur si compatissant, qu'il a voulu éprouver toutes nos tentations afin de nous apprendre à les vaincre; donnez-moi la grace d'y résister promptement, de suivre comme les Apôtres ma vocation et d'apporter à l'Église tout le respect que mérite votre maison.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux résister promptement aux tentations.*

V^e^ LEÇON.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — PREMIÈRE ANNÉE.

La Samaritaine. — Condescendance du Sauveur. — Eau de la grace. — Annonce de la loi nouvelle. — Guérison d'un possédé, — d'un paralytique. — Pouvoir de remettre les péchés. — Choix des douze Apôtres.

Le Sauveur était parti de la Judée par une saison fort chaude; il avait marché tout le matin, et vers l'heure de midi il était arrivé au voisinage d'une ville de Samarie appelée Sichar. Fatigué du chemin, il s'assit sur le bord d'un puits qu'on nommait la *Fontaine de Jacob*. Ses disciples se détachèrent et allèrent ensemble acheter des vivres à la ville.

Durant leur absence une femme du pays vint pour puiser de l'eau, et Jésus lui dit : Donnez-moi à boire. Comment, lui répondit cette femme qui le reconnut pour être un homme de Judée, comment étant Juif et me connaissant pour une femme samaritaine, me demandez-vous à boire? Car les Juifs avaient en horreur les Samaritains, qu'ils regardaient comme des corrupteurs de la loi de Moïse.

Le bon Pasteur qui avait amené auprès de lui cette brebis égarée et qui se proposait de la gagner, ne voulut point entrer dans cette contestation. Si vous

connaissiez, lui dit-il, le don de Dieu, si vous saviez quel est celui qui vous dit : Donnez-moi de l'eau à boire, peut-être vous eût-il donné une eau vive et vivifiante qu'il ne vous eût pas refusée. Le Sauveur voulait lui parler de l'eau de la grace et des lumières de l'Évangile.

La femme de Sichar ne comprit pas, ou feignit de ne pas comprendre quelle était cette eau. Seigneur, lui dit-elle, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond; où avez-vous donc cette eau vive? Est-ce que vous êtes plus grand que notre père Jacob qui nous a donné ce puits dont il a bu, lui, ses enfants et ses troupeaux?

Le Sauveur, qui voulait amener par degré cette pauvre étrangère à la connaissance de l'Évangile, usa avec elle d'une extrême condescendance, et sans relever ce qu'elle venait de dire de la supériorité de Jacob : N'est-il pas vrai, lui dit-il, que quiconque boit de l'eau de ce puits a encore soif, et qu'elle ne désaltère pas pour toujours? Au contraire, l'eau dont je vous parle est telle, que celui à qui j'en donnerai et qui en boira, n'aura jamais soif.

Cette eau précieuse est la grace qui dégoûte les ames de tout ce qui passe et rassasie tous leurs désirs. La Samaritaine parut alors ajouter foi, c'était le premier pas vers sa conversion; mais ne comprenant point encore de quelle nature était cette eau merveilleuse, Seigneur, dit-elle, donnez-moi de cette eau afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici puiser. Avant

que je vous satisfasse, lui dit le Sauveur, allez à Sichar appeler votre mari, et amenez-le ici avec vous. Moi, reprit-elle, je n'ai point de mari. C'était à cet aveu que Jésus l'attendait : la miséricorde, si l'on peut parler de la sorte, lui avait tendu ce piége. Vous dites vrai, répliqua-t-il, vous n'avez point de mari ; car vous en avez déjà eu cinq, et celui avec qui vous vivez maintenant n'est pas votre époux légitime. Jamais vous n'avez parlé plus juste qu'en disant que vous n'aviez point de mari.

Si cette femme n'était pas naturellement bonne, elle eut au moins la droiture de ne pas contester. Au lieu de donner à Jésus un démenti comme l'auraient fait bien d'autres, avec d'autant plus d'assurance que le reproche était mieux fondé, elle lui dit avec un respect mêlé de honte : Seigneur, à ce que je vois, vous êtes un Prophète.

La simplicité de cet aveu la disposa au pardon. Néanmoins, la brebis se débattait encore sous la main du bon Pasteur. Elle essaya de détourner la conversation d'un sujet qui, naturellement, ne devait pas lui plaire. Elle revient donc sur la controverse qui partageait les Juifs et les Samaritains. Nos pères, dit-elle au Sauveur, adorent sur la montagne de Garisim, et vous dites, vous autres, que le lieu où il faut adorer c'est le temple de Jérusalem.

Quel qu'en fût le motif, cette question fit tomber la Samaritaine dans un nouveau piége de la miséricorde. Le Sauveur prit de là occasion de l'instruire du culte parfait qu'il venait établir sur les ruines de tous les au-

ciens cultes, sans en excepter le culte judaïque, qui, quoique véritable, n'était que pour servir de préparatif au culte évangélique.

Jésus lui parla donc ainsi : Femme, croyez-moi, voici le temps que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne ni à Jérusalem. Mais le temps vient, et il est même venu, où les véritables adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. La femme lui répondit : Je sais que le Messie vient. Lors donc qu'il sera venu, il nous instruira de toutes choses. Ce Messie, lui dit Jésus, que les deux peuples attendent, qui doit vous instruire de toutes choses, et que vous acceptez pour juge de vos différends, ce Messie, c'est moi, moi qui vous parle.

Ainsi, par un art merveilleux, le Sauveur avait conduit cette femme jusqu'à dire qu'elle s'en remet à la décision du Messie. Il ne fallait plus qu'un mot pour achever l'ouvrage de sa conversion ; et ce mot vainqueur, le Sauveur le place si à propos, qu'au moment où il finit de le prononcer, ses disciples arrivent et interrompent l'entretien, comme pour ôter à la Samaritaine déjà ébranlée la tentation de disputer encore, et lui laisser le temps de faire ses réflexions dans le silence.

En effet, lorsque Jésus cessait de dire à cette femme, c'est moi qui suis le Messie, les quatre disciples que nous avons vus quitter leur maître au puits de Jacob, pour aller à la ville chercher des vivres, revinrent avec leurs provisions. Ils furent surpris de ce que Jésus, contre sa coutume, s'entretenait avec une femme. Cependant, tel

était leur respect pour sa personne, qu'aucun d'eux n'osa lui dire : Que demandez-vous à cette femme de Samarie? et pourquoi lui laissez-vous la liberté de vous entretenir?

De son côté, la Samaritaine, animée de ce feu divin qu'allume dans les ames droites la conversation de Jésus, alla le communiquer aux habitants de sa ville. Venez voir, leur dit-elle, un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait; n'est-ce point le Christ? Les Samaritains de Sichar étaient si persuadés que les temps du Messie étaient proches, qu'à la seule parole de leur compatriote ils sortirent en foule de la ville et vinrent trouver Jésus. Ils le supplièrent de demeurer avec eux. Il se laissa donc conduire dans Sichar, où il employa deux jours à les instruire et à les affermir dans la foi.

Jésus poursuivit ensuite son voyage vers la Galilée. A son arrivée il fut reçu avec empressement par les Galiléens, qui avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem durant la fête. On commença donc à parler de lui dans tout le pays. Il enseignait dans les synagogues, et tout le monde publiait ses louanges. Pour lui, il continuait sans relâche l'œuvre pour laquelle il était venu sur la terre.

Partout où il y avait une misère à guérir, une suite du péché à réparer, on était sûr de le voir arriver. Comme l'esprit, le cœur et le corps de l'homme étaient atteints par la plaie du péché; tous ses discours, toutes ses démarches, tous ses miracles avaient pour but de guérir ces trois parties de nous-mêmes. L'homme, esclave du péché, l'était aussi du démon. Il se l'était vo-

lontairement donné pour maître en lui obéissant au Paradis terrestre plutôt qu'à Dieu. Le but de la venue du Messie était encore de délivrer l'homme du joug humiliant de ce tyran cruel.

Il semble même que dans les jours de la prédication de Jésus-Christ, Dieu donna un pouvoir plus étendu à l'ennemi du genre humain, pour fournir une matière plus abondante aux victoires de son fils.

Un jour de Sabbat il entra dans la Synagogue où les docteurs et le peuple étaient assemblés, lorsque tout à coup le démon s'écria d'une voix forte et terrible, par la bouche d'un possédé : Laissez-moi tranquille, Jésus de Nazareth, ne me troublez pas dans ma possession, qu'avons-nous à démêler avec vous ? N'êtes-vous donc venu au monde que pour nous déclarer la guerre, et pour faire cesser le pouvoir que nous exerçons sur les hommes ? Je sais qui vous êtes, le saint de Dieu. Ce n'était pas du Père du mensonge que le Sauveur attendait la vérité. Il prit un ton menaçant, et dit ces deux mots à l'esprit malin : Tais-toi, et sors du corps de cet homme.

Il importait à la gloire de Dieu que la possession ne fût pas douteuse. Pour rendre le miracle incontestable, Jésus permit au démon de faire sentir durant quelques moments son dépit et son désespoir au malheureux qu'on le forçait d'abandonner. L'esprit cruel, en le quittant avec de grands cris, lui causa de violentes tortures et des convulsions effrayantes. Il le jeta rudement au milieu de l'assemblée, mais il ne fit que montrer l'impuissance de sa rage, car le possédé se trouva sans incommodités

et sans blessures, aussi sain de corps que libre d'esprit.

Le miracle était public et bien avéré, mais Jésus-Christ l'avait fait d'un air si tranquille, il s'était comporté en homme si sûr et si maître du succès, que la manière dont le prodige s'était opéré, avait quelque chose d'aussi étonnant que le prodige même. Sans altération après l'événement, comme il avait été sans empressement durant l'action, il laissait tous les spectateurs dans une surprise d'autant plus grande, qu'il n'en témoignait aucune.

Aussi, quand les Galiléens virent que les miracles accompagnaient les discours du Sauveur, et qu'il ne lui en coûtait pas plus pour se faire obéir de l'enfer que pour montrer la route du ciel, ils furent saisis d'une frayeur respectueuse. Que veut dire ce que nous voyons, se demandaient-ils les uns aux autres? quel est cette nouvelle doctrine? quel est ce nouveau docteur qui commande aux esprits immondes? et dans le moment ils lui obéissent.

Le bruit de la délivrance du possédé et l'admiration pour son libérateur, passèrent bien vite de la Synagogue dans toute la ville de Capharnaum et jusque dans les cantons les plus obscurs de la Galilée. Ce n'était pas de quoi procurer au Sauveur beaucoup de tranquillité, et bientôt il eût été investi d'une foule d'affligés, si la circonstance du Sabbat n'eût retenu les plus vifs dans une inaction qu'ils croyaient commandée.

Le Sabbat commençait le soir et finissait le soir suivant. Dès qu'il fut passé, on se mit en mouvement

dans les différentes familles où l'on avait des malades, des infirmes de toute espèce, des démoniaques ou des possédés ; on se hâta de les conduire à Jésus, ou de les porter à ses pieds. Le nombre en était si grand que toute la ville était rassemblée à la porte de la maison. Le Sauveur les guérit tous sans exception. Les malades le bénissaient comme leur libérateur, et les démons chassés des esprits et des corps, s'écriaient en sortant : Vous êtes le Fils de Dieu.

C'est ainsi que le Sauveur accomplissait ces paroles du prophète Isaïe, en parlant du Messie : Il s'est chargé de nos infirmités, et il a pris sur lui nos maladies ; ce qui veut dire : le Messie a reçu le pouvoir non-seulement de purifier nos ames de la tache du péché, mais encore de guérir les infirmités de nos corps, parce qu'il s'est chargé de payer à Dieu, son Père, par l'effusion de son propre sang, toutes les peines, soit éternelles, soit temporelles dues au péché, parmi lesquelles il faut compter les infirmités de la vie, la nécessité de la mort et les violences du démon.

Le Sauveur ne se contentait pas de guérir les corps en chassant les démons et les maladies, il travaillait aussi à la guérison des ames en dissipant les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance, qui sont les suites du péché. S'étant assis, il instruisait cette immense multitude.

Or il y avait dans l'assemblée des Pharisiens, des Scribes, des Docteurs de la loi, venus de toutes les parties de la Galilée, de la Judée et de Jérusalem, dans le dessein peut-être d'examiner ses paroles et

d'épier ses actions. Le crédit qu'il s'était acquis les blessait déjà beaucoup : ils cherchaient dès-lors l'occasion de le décrier ou de le perdre, et l'on peut regarder cette journée comme le commencement de la guerre cruelle qu'ils ne cessèrent plus de faire à sa personne, à sa doctrine et à ses disciples, jusqu'à la ruine entière de leur nation. Ces méchants hommes étaient assis à ses côtés et l'écoutaient avec une maligne attention, lorsque son discours fut interrompu par un événement singulier qui attira les yeux de tous les spectateurs.

Quatre hommes qui portaient un paralytique étendu dans son lit pour le présenter au Sauveur, n'ayant pu percer la foule, s'avisèrent de porter le malade sur le haut du logis qui, suivant la coutume du pays, était surmonté par une plate-forme découverte. Ils percèrent le toit, y firent une large ouverture, et par là ils descendirent le paralytique, couché comme il était dans son lit, jusqu'aux pieds du Sauveur et au milieu de l'assemblée. Jésus ne put voir la foi vive du malade qui implorait son secours, et la charité industrieuse de ceux qui le présentaient, sans en être touché. L'occasion était belle de soulager un malheureux, de confondre les incrédules, de procurer la gloire de son Père, et d'autoriser sa mission. Il en profita. Mon fils, dit-il au paralytique, prenez confiance, vos péchés vous sont remis. Le Sauveur nous révèle par là que les infirmités et les maladies sont souvent l'effet du péché.

A ces mots, les Scribes et les Pharisiens se mirent à raisonner et à dire en eux-mêmes : Comment cet homme

peut-il tenir un pareil langage? il blasphème, il s'arroge un pouvoir qu'il n'a pas. Qui peut remettre les péchés que Dieu seul? Jésus ayant connu par son propre esprit que c'était là ce qu'ils pensaient, leur dit : Pourquoi formez-vous intérieurement de mauvais soupçons contre moi? Lequel est le plus facile de dire à un paralytique : Vos péchés vous sont remis, ou de lui dire : Levez-vous, prenez votre lit et marchez?

A la vérité, il était facile selon les Pharisiens, de dire à un paralytique vos péchés vous sont remis, parce qu'ils accusaient Jésus-Christ d'en imposer au peuple et de s'attribuer un pouvoir qu'il n'avait pas. Or le Sauveur veut leur prouver par un miracle visible et incontestable, par la guérison du corps d'un paralytique, qu'il a aussi le pouvoir de guérir l'ame. Afin donc que vous sachiez, dit-il aux Docteurs incrédules, que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, écoutez ce que je vais dire, et voyez quelle sera l'efficacité de mes paroles. A ces mots il regarde le paralytique : Levez-vous, lui dit-il, c'est moi qui vous l'ordonne, emportez votre lit et retournez chez vous. A l'instant l'homme se lève, charge son lit sur ses épaules et prend le chemin de sa maison en publiant les louanges de Dieu.

Les acclamations des assistants se joignent bientôt avec les actions de graces du paralytique. Jamais, disaient-ils, on n'a vu le Seigneur opérer parmi son peuple de si grandes merveilles. Tous ensemble glorifiaient Dieu d'avoir communiqué à l'homme un pouvoir aussi

divin que celui de remettre les péchés. En effet, le pouvoir de remettre les péchés, encore plus que celui de guérir les maladies, était la fin de l'Incarnation du Fils de Dieu, le plus nécessaire comme le plus précieux de tous les biens qu'il devait procurer à la nature humaine. De là, la surprise, l'admiration, la joie du peuple, en voyant que Dieu avait bien voulu communiquer aux hommes ce droit divin qui semblait être de tous les droits le plus incommunicable.

Après ce miracle, Jésus partit. Tout le peuple le suivait, et il l'instruisait suivant sa coutume. Mais ce n'était pas sans dessein qu'il avait entrepris cette espèce de voyage. Il méditait une conquête d'autant plus glorieuse à la force de la grace, que le sujet pouvait paraître moins disposé à en suivre les impressions.

En passant devant la maison des fermes, où se payaient les contributions imposées à la nation, il vit un homme nommé Mathieu assis au bureau, et lui dit : Suivez-moi. Celui-ci se leva, et quittant tout il le suivit. C'est lui-même qui, d'abord disciple, ensuite apôtre, puis historien de son maître, nous apprend le détail de cet événement. C'est ainsi que pour honorer la nature humaine à laquelle il n'avait pas dédaigné de s'unir, le Sauveur voulut que des hommes fussent ses coopérateurs dans l'œuvre de la Rédemption du monde.

Il avait déjà un assez grand nombre de disciples ; mais jusque-là ils étaient tous à peu près égaux, et il en voulait qui tinssent le premier rang et qui fussent les pères et les chefs du nouveau peuple qu'il allait créer

sur la terre. Le moment était venu où il devait faire ce choix, de tous ceux qui ont jamais été faits, le plus important à l'univers. Avant d'y procéder, le Sauveur alla sur une montagne et y passa la nuit en prières. Il n'avait pas besoin de ces préparatifs; mais il était à propos qu'il en donnât l'exemple à son Église qui s'est fait une loi de l'imiter en ce point, comme nous le voyons par les jeûnes et les prières dont elle fait toujours précéder le choix et la consécration de ses ministres.

Dès qu'il fut jour, il appela ses disciples, et ils vinrent à lui. Il en choisit douze d'entre eux pour être avec lui et à dessein de les envoyer prêcher, il leur donna le nom d'Apôtres, qui signifie envoyés, et leur accorda le pouvoir de guérir les malades et de chasser les démons.

Voici le nom des douze Apôtres : Simon, à qui Jésus donna le nom de Pierre; Jacques, fils de Zébédée, et Jean, frère de Jacques; André, Philippe, Barthélemi, Mathieu le publicain, Thomas, Jacques, fils d'Alphée, et Judas, son frère, nommé Thaddée; Simon le cananéen, surnommé le Zélé, et Judas l'Iscariote, celui-là même qui le trahit.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui guérit tout à la fois notre esprit en l'éclairant, notre cœur en le purifiant, et notre corps en le soulageant; faites-nous la grace de comprendre et de pratiquer ses leçons.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux prier aujourd'hui pour les pécheurs et les malades*.

PETIT CATÉCHISME.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — PREMIÈRE ANNÉE.

Q. Où alla Jésus-Christ après avoir chassé les vendeurs du temple de Jérusalem?

R. Après avoir chassé les vendeurs du temple de Jérusalem, Jésus-Christ partit pour la Galilée en passant par la Samarie.

Q. Que lui arriva-t-il dans ce voyage?

R. Dans ce voyage il convertit la Samaritaine. Le Sauveur avait marché tout le matin ; vers midi il arriva auprès du puits de Jacob, non loin de la ville de Sichar. Il s'assit pour se reposer. Une femme de la ville vint pour puiser de l'eau ; le Sauveur lui en ayant demandé, il prit de là occasion de lui parler de l'eau salutaire de la grace. Il dit à cette femme tout ce qu'elle avait fait, et lui annonça qu'il était le Messie. Cette femme crut, courut à la ville annoncer ce qui lui était arrivé. Les habitants vinrent aussitôt trouver le Messie qui entra dans leur ville et en convertit un grand nombre.

Q. Que fit le Sauveur après son retour dans la Galilée?

R. Après être resté deux jours à Sichar, le Sauveur se rendit en Galilée, dans la ville de Capharnaum. Il continua d'exercer son ministère saint en faisant du bien aux hommes.

Q. Quel miracle fit-il à Capharnaum?

R. Il délivra un possédé du démon. Le Sauveur était entré dans la Synagogue un jour de Sabbat. Il y avait beaucoup de monde. Tout à coup le démon s'écria par la bouche d'un possédé : Laissez-moi tranquille, Jésus de Nazareth, ne me troublez pas dans ma possession. Je sais que vous êtes le saint de Dieu. Jésus prit un ton menaçant, et dit à l'esprit malin : Tais-toi, et sors du corps de cet homme. Pour rendre le miracle incontestable, le Sauveur permit au démon de faire sentir sa fureur au malheureux qu'on le forçait d'abandonner. Le démon lui fit donc éprouver de violentes convulsions, et le jeta rudement au milieu de l'assemblée; mais il ne put lui faire aucun mal. Le miracle était public et bien avéré, mais le Sauveur l'avait fait d'un air si tranquille, que la manière dont le prodige s'était opéré, avait quelque chose d'aussi étonnant que le prodige même. Aussi, toute l'assemblée en fut dans la surprise et l'admiration.

Q. Quel autre miracle fit-il encore?

R. La nouvelle de la délivrance du possédé se répandit bientôt dans tout le pays. De toutes parts on venait pour voir et pour entendre le grand Prophète. Tous ceux qui avaient des malades s'empressaient de les apporter à ses pieds afin qu'il les guérît. Toujours le Sauveur exauçait

leurs prières. Un jour il s'assembla tant de monde devant la maison où il était, qu'il était impossible de percer la foule. Alors quatre hommes qui portaient un paralytique dans son lit, montèrent sur le toit de la maison, y firent une large ouverture par laquelle ils descendirent le malade couché dans son lit, aux pieds de Jésus et au milieu de l'assemblée.

Q. Comment le Sauveur commença-t-il sa guérison?

R. Le Sauveur, voyant la foi de cet homme, lui dit : Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont pardonnés. Les Scribes et les Pharisiens, qui étaient dans l'assemblée, se dirent en eux-mêmes : Il blasphème, il n'y a que Dieu seul qui puisse remettre les péchés. Le Sauveur, connaissant leurs pensées, leur demanda lequel est le plus facile, de dire à ce paralytique vos péchés vous sont remis, ou de lui dire levez-vous, prenez votre lit et marchez? Or, afin que vous sachiez que le fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, je vais guérir à l'instant sous vos yeux ce paralytique. Il dit donc au paralytique : Levez-vous, emportez votre lit et marchez. Le paralytique se leva, chargea son lit sur ses épaules, et s'en alla publiant les louanges de Dieu. Tout le peuple rendit grace avec lui de ce que Dieu avait donné à l'homme un pouvoir aussi grand et aussi précieux que celui de remettre les péchés.

Q. Que fit ensuite le Sauveur?

R. Après ce miracle, qui prouvait si bien sa divinité, le Sauveur sortit de la ville et choisit saint Mathieu pour son disciple. Il monta ensuite sur une montagne où il

passa la nuit en prières, et dès le matin il fit venir tous ses disciples, et en choisit douze qu'il nomma Apôtres. Il leur donna le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons.

Q. Quel est le nom des douze Apôtres ?

R. Voici le nom des douze Apôtres : Pierre, Jacques et Jean, fils de Zébédée, André, Philippe, Barthélemi, Mathieu, Thomas, Jacques et Judas, fils d'Alphée, Simon et Judas l'Iscariote, qui le trahit.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui guérit notre esprit en l'éclairant, notre cœur en le purifiant, notre corps en le soulageant, faites-nous la grace de comprendre et de pratiquer ses leçons.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux prier aujourd'hui pour les pécheurs et les malades*.

VI^e LEÇON.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — PREMIÈRE ANNÉE.

Sermon sur la montagne. — Se divise en deux parties. — Fondements de la société nouvelle. — Huit Béatitudes. — Devoirs des Apôtres et des Prêtres. — Devoirs communs aux Prêtres et aux Fidèles. — Pureté d'intention. — Prière, jeûne, aumône. — Confiance sans bornes à la Providence. — Oiseaux du ciel. — Lys des champs. — Lépreux guéri. — Serviteur du Centenier guéri.

Après avoir choisi ses Apôtres, le Sauveur descendit de la montagne avec eux et ses autres disciples. Il s'arrêta dans la plaine. Là se trouvait une multitude infinie de peuple de toute la Judée, de Jérusalem et du pays maritime de Tyr et de Sidon, qui étaient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Le Sauveur les soulagea tous. Après avoir guéri les corps, il jugea que le temps était favorable pour travailler au salut et à la perfection des ames. Il monta une seconde fois sur la montagne jusqu'à la hauteur convenable pour être vu dans la plaine. Il s'assit au milieu de ses disciples, et prononça d'une voix assez forte, pour être entendu de tout le peuple, cet admirable discours qu'on appelle le sermon sur la montagne.

Ce discours peut se diviser en deux parties. La première s'adresse principalement aux Apôtres et à leurs successeurs dans le ministère évangélique; la seconde

s'adresse à tout le peuple présent et à tous les peuples chrétiens dans la suite des siècles. Fondateur d'une société nouvelle, ou plutôt Restaurateur de la société humaine dégradée par le péché, le Sauveur pose les fondements du nouvel ordre de choses qu'il vient établir, puis il trace leurs devoirs aux prêtres et aux fidèles.

1° Il pose les fondements du nouvel ordre de choses qu'il vient établir. L'homme est fait pour le bonheur, mais il ne le cherche pas où il est. Le Sauveur commence donc par poser les fondements du vrai bonheur, et il renverse de la même main toutes les idées que s'en étaient formées la raison dégénérée, la philosophie et le Judaïsme même, qui n'imaginaient guère d'autre béatitude que celle qui se trouve dans la jouissance des richesses, des honneurs et des plaisirs. Il va parler, qui n'écoutera attentivement les oracles de cette bouche divine?

Bienheureux, dit ce divin Précepteur du genre humain, bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux leur appartient. Les pauvres d'esprit sont: 1° ceux qui ont tout quitté pour suivre Jésus-Christ; 2° ceux qui, au milieu des richesses, ont l'esprit détaché des biens de la terre; 3° ceux qui naissent et qui vivent dans la pauvreté, sans murmure et sans impatience. La félicité éternelle leur appartient à tous sous le titre majestueux de royaume.

Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre;

Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés;

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés ;

Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde ;

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ;

Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu ;

Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice, car le royaume des cieux leur appartient. Vous serez bienheureux lorsqu'à mon sujet les hommes vous chargeront d'opprobres, qu'ils vous persécuteront, qu'ils diront de vous toute sorte de mal contre la vérité. Réjouissez-vous et faites éclater votre joie, parce que la récompense qui vous attend dans le ciel est grande. Car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les Prophètes qui ont été avant vous.

Le mépris, la crainte des richesses, des honneurs et des plaisirs ; l'amour de la pauvreté, des humiliations, des souffrances ; le désir ardent, sincère, efficace de toutes les vertus, voilà donc les fondements du Christianisme. Que tous les hommes pratiquent ces divines leçons, et le ciel est descendu sur la terre, et le monde est régénéré : c'est le but du Sauveur.

2° Il trace aux Prêtres leurs devoirs. Toutes ces vérités, si hautes et si dures à l'homme dégradé, le Sauveur les prêchait lui-même dans la Judée, mais elles devaient être annoncées après sa mort dans l'univers entier. Quelle sainteté dans ceux qui devaient être chargés de cet auguste ministère ! Le Sauveur s'empresse de le dire aux

Apôtres, et en leur personne à tous leurs successeurs.

Vous êtes la lumière du monde, leur dit-il ; vous êtes le sel de la terre ; vous êtes comme une ville bâtie sur une montagne, exposée à tous les regards du ciel et de la terre. Brillez d'une telle sainteté, que tous ceux qui vous verront glorifient votre Père qui est dans le ciel. La religion dont vous êtes les ministres et les conservateurs, n'est pas une religion nouvelle, c'est le perfectionnement de la loi ancienne.

Si la sainteté était exigée des ministres de la loi mosaïque, à plus forte raison est-elle un devoir pour les ministres de l'Évangile ; et le Sauveur se hâte de leur montrer la supériorité de la loi nouvelle sur la loi ancienne, son étendue, sa rigoureuse obligation.

3° Il trace aux Fidèles leurs devoirs. Après avoir exposé les devoirs particuliers des chefs de la société nouvelle qu'il établit, le Sauveur trace les devoirs communs à tous les Chrétiens, aux Pasteurs et aux Brebis. Il insiste surtout sur ce grand devoir qui est l'abrégé de l'Évangile, et l'héroïsme de la vertu, l'amour du prochain et des ennemis.

Voici ce qu'on vous a enseigné, dit le divin Législateur : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent et pour ceux qui vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants,

et qui fait tomber la pluie sur les justes et sur les pécheurs. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous? Les Publicains ne le font-ils pas [1]? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Les Payens mêmes ne le font-ils pas? Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est lui-même parfait.

Telle est la perfection à laquelle nous sommes appelés par le Christianisme, non pas pour que nous l'égalions, car qui est parfait comme Dieu? mais pour que nous travaillions à l'acquérir et à lui donner sans cesse de nouveaux accroissements par la raison même que nous ne l'égalerons jamais. Le Sauveur nous dit ensuite comment nous devons faire pour arriver à cette perfection, il recommande surtout la pureté d'intention qui donne un prix infini aux moindres œuvres.

Mais cette pureté d'intention, base nécessaire de toutes les véritables vertus; mais cette perfection divine à laquelle nous sommes obligés, comment y parvenir? Tout cela n'est-il pas évidemment au-dessus de nos forces? Le Sauveur qui prévoyait bien cette difficulté, se hâte d'y répondre. Avec cette bonté touchante qui le caractérise, il nous met en main un moyen infaillible d'atteindre le but sublime auquel il nous appelle : c'est la prière.

[1] Chez les Juifs on nommait Publicains ceux qui percevaient les impôts. Ils étaient très-odieux aux Juifs qui, se croyant libres parce qu'ils descendaient d'Abraham, ne les regardaient en quelque sorte que comme des voleurs publics. Peut-être l'étaient-ils en secret.

Ne vous effrayez pas ; demandez, dit-il, et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et l'on vous ouvrira. En effet, qui de vous, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre? ou, s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent? Si donc vous, tout insensés, tout imparfaits, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père, qui est dans le ciel, en donnera-t-il à ceux qui lui en demandent? Or voici comment vous prierez ; vous direz : Notre Père qui êtes au ciel, votre nom, etc.

A la prière il veut qu'on ajoute le jeûne et l'aumône. Il prend de là occasion de combattre l'avarice. Suivant sa coutume, le divin Législateur l'attaque jusque dans le cœur. Gardez-vous bien de cet empressement à accumuler des trésors sur la terre, de l'or, de l'argent, de riches habits. La rouille consume les métaux, les vers rongent les vêtements, les voleurs habiles à creuser partout, enlèvent les uns et les autres. Placez vos trésors dans le ciel et jusque dans le sein de votre Père céleste. Les bonnes œuvres que vous y déposerez y seront en sûreté; là vos trésors ne seront exposés ni à l'avidité des voleurs, ni aux déchets de la rouille, ni aux morsures des vers. N'ayant de bien que dans le ciel, vous vous rendrez des hommes célestes ; car chacun est attiré et comme possédé par ce qu'il possède. Où est le trésor de l'homme, là est aussi son cœur.

Ne vous flattez pas qu'il vous soit possible de vous partager sur ce point pas plus que sur les autres, et de

servir deux maîtres à la fois : Dieu et le démon de la richesse. C'est pour cela que je vous défends de penser avec inquiétude aux moyens de vous procurer des aliments pour vivre ou des habillements pour vous vêtir. La vie n'est-elle pas plus précieuse que la nourriture? le corps ne l'est-il pas plus que les vêtements? Comment donc celui qui vous a donné la vie et le corps, manquerait-il de vous donner les vêtements et la nourriture?

Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment point; ils ne moissonnent point, ils n'ont ni greniers ni provisions; mais votre Père qui est dans les cieux, lui qui est leur Créateur et non leur Père, prend soin de les nourrir. N'êtes-vous pas plus qu'eux? d'ailleurs à quoi bon vous inquiéter? qui de vous peut ajouter à sa taille une seule coudée? Ce que je vous dis de la nourriture, étendez-le aux vêtements.

Considérez les lys des champs, voyez-les croître et s'élever : ils ne filent point, ils ne travaillent point. Je vous le dis cependant et il est vrai : Salomon, dans le plus grand appareil de sa magnificence, n'était pas aussi bien paré que l'est un de ces lys. Or si un lys qui n'est après tout qu'une plante champêtre qu'on voit aujourd'hui sur la terre et qu'on jette demain au feu, Dieu le revêt et l'orne de la sorte, combien plus aura-t-il soin de vous, ô hommes de peu de foi?

Gardez-vous donc bien de vous laisser tourmenter par ces sortes de soins, et de dire avec inquiétude et défiance : où trouverons-nous de quoi boire et de quoi

manger, qui nous fournira de quoi nous vêtir? ce sont là des inquiétudes payennes. Votre Père céleste sait bien que vous avez besoin de toutes ces choses, il peut vous les fournir et il le veut. Cherchez donc avant tout le règne de Dieu et toutes les vertus qu'il commande. Tout le reste vous sera donné comme par surcroît.

Gardons-nous d'outrer les paroles de notre divin Maître. Celui qui nous défend les sollicitudes, nous commande le travail; celui qui nous interdit la défiance sur les besoins de la vie, nous ordonne d'y être assez attentifs pour les représenter tous les jours à Dieu. Celui qui s'indigne de notre asservissement aux nécessités du corps, jusqu'à traiter de conduite payenne l'étendue de nos prévoyances sur des jours qui ne luiront peut-être jamais pour nous, a eu dans les mains de ses disciples des réserves pour les jours suivants. Les paroles d'un Dieu ne peuvent pas se contredire ou être démenties par ses actions.

Qu'a-t-il donc prétendu par l'espèce d'excès que paraît renfermer la lettre de son instruction? Nous faire bien sentir l'excès monstrueux de notre attachement aux biens de la terre; l'excès de l'oubli où nous vivons sur les soins de la Providence; l'excès de la préférence que nous donnons à nos besoins temporels, sur les besoins de nos ames; l'excès du découragement qui, dans l'insuffisance de nos propres travaux, nous empêche de découvrir une ressource dans le Souverain Maître, que tant de fois tous les jours nous appelons notre Père.

Il veut bien que nous veillions à nous maintenir dans

l'état où il nous a placés, mais sans nous faire les adorateurs du Dieu des richesses ; il consent que nous ayons de la prévoyance pour les besoins de nos personnes, et pour ceux de nos familles ; mais sans donner à ces soins une inquiétude qui absorbe le soin du salut, et qui fasse disparaître le fonds des pauvres. Il permet que nous réservions quelque chose pour le lendemain ; mais avec si peu d'attache, que dans les conjonctures où la gloire de son nom, le soulagement du prochain, le progrès de l'Évangile, demandent de nous de grands sacrifices, nous sachions nous oublier, et s'il le faut nous sacrifier.

Le mépris de la terre et l'amour du ciel et de tout ce qui conduit au ciel ; voilà les bases divines sur lesquelles Notre Seigneur établit sa religion ; voilà comment d'un seul coup il abat jusque dans le cœur de l'homme l'amour déréglé des richesses, des honneurs, des plaisirs, la vengeance, la haine, toutes les passions mauvaises, tristes fruits du péché ; voilà comment en rappelant l'homme à sa perfection primitive il assure son bonheur même dès cette vie, et se montre véritablement son Sauveur.

Aussi, le Fils de Dieu conclut-il son admirable discours par ces admirables paroles : Celui qui écoute les paroles que je viens de dire, et qui règle sa vie sur ma doctrine, sera comparé à un homme sage, qui a bâti sa maison sur le roc. Les pluies sont tombées ; les torrents se sont débordés, les vents ont soufflé ; tout s'est réuni pour renverser l'édifice ; mais il n'est pas tombé, car il était fondé sur la pierre. Celui, au contraire, qui

écoute mes paroles sans en profiter et sans les mettre en pratique, ressemble à un homme insensé, qui bâtit sa maison sur le sable. La pluie vient, les torrents se débordent, les vents soufflent, et la maison s'écroule; et les débris dispersés annoncent aux passants la folie du maître.

Après ce discours, le plus beau que l'oreille de l'homme eût jamais entendu, les auditeurs, frappés d'admiration, s'écrièrent plus vivement qu'ils n'avaient jamais fait: Non, nos Docteurs et nos Scribes ne sont rien en comparaison du Maître que nous venons d'entendre.

De son côté, le Sauveur qui, pour la consolation de ceux qui l'écoutaient, avait coutume d'accompagner ses discours de quelque événement extraordinaire dont il faisait comme la conclusion et la preuve de sa morale, avait tellement disposé les choses, qu'à la suite de sa prédication il avait ménagé l'occasion d'un miracle. Dès qu'il fut descendu de la montagne, il se trouva environné d'une foule innombrable qui l'attendait.

En même temps un lépreux vint à lui, l'adora et lui dit prosterné contre terre : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus eut pitié de lui, et étendant sa main, il le toucha et lui dit : Je le veux, soyez guéri. Dès qu'il eut parlé, la lèpre de cet homme disparut, et il se trouva guéri. Jésus le fit retirer aussitôt et lui dit : Gardez-vous bien de dire ceci à personne.

On demande pourquoi le Sauveur exigeait de temps en temps le secret sur les miracles qu'il opérait. De plusieurs raisons qu'on en donne, la seule qui ait quelque

probabilité, c'est qu'il voulait apprendre à ses disciples, et à tous ceux à qui il devait communiquer le don des miracles, à les cacher autant qu'il serait en leur pouvoir, et à se dérober ainsi aux applaudissements des hommes. Au reste, contentons-nous de savoir qu'il en avait de très-dignes de sa sagesse, tirées de la circonstance, du temps, du lieu et des personnes.

Allez seulement vous montrer aux Prêtres, continua Jésus en s'adressant au lépreux, et offrez-leur les présents exigés par la loi de Moïse en preuve de votre guérison. Ce fut par déférence pour la loi que le Sauveur l'obligea à cette démarche. Lui-même accomplit la loi de Moïse dans tous les points qui le concernaient.

Un pauvre malade, arraché subitement à ses douleurs et dérobé à une humiliante confusion, a bien de la peine à ne pas divulguer les bontés de son libérateur et à se taire sur son pouvoir. Le lépreux était si transporté de joie, ou qu'il ne comprît pas l'ordre de Jésus-Christ, ou qu'il ne se crût pas obligé d'obéir. A la vérité, il se retira de la présence du Sauveur ; mais il dit la chose hautement et la répandit partout. L'imprudence ou la gratitude attirait au Sauveur un surcroît de peine. La multitude de ceux qui l'assiégeaient, comme malgré lui, le ménageaient si peu, que ne pouvant plus se montrer dans la ville, il était contraint de se cacher pour prier dans les lieux déserts. Sa tendre charité l'obligea bientôt d'en sortir, et le fit retourner aux lieux qu'il évitait avec tant de soin. Il vint donc à Capharnaum, où il trouva ce que sa bonté prévenante y était venu chercher.

Un Centurion, c'est-à-dire un officier qui commandait cent soldats, vint implorer son secours, il le fit comme ont coutume de faire les gens de guerre quand ils ont de la religion et de la foi, de cette manière simple et franche qui gagne le cœur des hommes, et qui assure auprès de Dieu le succès de la prière. Seigneur, dit-il à Jésus, j'ai chez moi un domestique retenu au lit par une paralysie, et il souffre de violentes douleurs. Eh bien ! lui dit le Sauveur, j'irai et je le guérirai.

Ah! Seigneur, reprit le Centurion confus : Je ne suis pas digne que vous veniez dans ma maison. Sans sortir du lieu où vous êtes, dites seulement une parole, et le malade sera guéri. Je sais que les maux les plus opiniâtres vous obéissent, comme font les soldats à leur commandant. Or, moi je ne suis qu'un officier subalterne, soumis à l'autorité d'un autre : je n'ai que cent hommes sous mes ordres. Néanmoins, mes soldats sont si dépendants de mes volontés, que je n'ai qu'à parler pour les mettre en action. Que je dise à celui-ci : allez en tel endroit, il y va ; que je dise à un autre : venez, et il vient ; que je dise à mon domestique : faites ceci, et il le fait. Combien plus vous, dont la puissance est souveraine et indépendante, vous ferez-vous obéir de toutes les créatures par un seul de vos commandements !

Cette profession de foi, noblement et naïvement exprimée sous une comparaison militaire, avait sans doute quelque chose de bien touchant dans la bouche d'un Gentil. Le Sauveur, sans en être surpris, parce qu'il ne

pouvait l'être de rien, ne laissa pas de marquer l'admiration qu'elle lui causait. Il en profita pour faire aux Juifs une leçon bien utile.

Je vous l'assure en vérité, leur dit-il, depuis que je prêche parmi vous je n'ai point trouvé une aussi grande foi dans Israël. C'est ainsi qu'une multitude de Gentils viendront de l'Orient et de l'Occident, et seront admis au royaume des cieux, et là, ils seront assis au festin éternel avec Abraham, Isaac et Jacob, en qualité de légitimes enfants de ces saints Patriarches dont ils auront imité la foi. Pour les enfants du royaume, c'est-à-dire les Israélites, enfants des Patriarches selon la chair, et destinés à être les premiers sujets de l'Eglise, ils seront livrés aux ténèbres de leur incrédulité, d'où ils passeront dans les ténèbres éternelles ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents. Allez, dit ensuite le Sauveur au Centenier, et qu'il vous soit fait selon votre foi : au même moment où Jésus-Christ parlait, le serviteur fut guéri.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur pour nous instruire et nous guérir de toutes les suites du péché. Faites-nous la grace d'aimer, comme il nous l'a recommandé, la pauvreté, les humiliations, les souffrances ; donnez-nous aussi l'esprit de prière, afin que nous puissions parvenir à la perfection que vous demandez de nous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus

toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux prier pour ceux qui me feront du mal*.

PETIT CATÉCHISME.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — PREMIÈRE ANNÉE.

Q. Que fit le Sauveur après avoir choisi ses Apôtres?

R. Après avoir choisi ses Apôtres, le Sauveur descendit de la montagne. Peu après il y monta une seconde fois suivi de ses disciples et d'une multitude innombrable de peuple : c'est en leur présence qu'il prononça cet admirable discours qu'on appelle le sermon sur la montagne.

Q. Comment divisez-vous ce discours?

R. Ce discours peut se diviser en deux parties. La première s'adresse particulièrement aux Apôtres et à tous les ministres de l'Évangile, la seconde regarde tous les fidèles. Dans la première partie, le Sauveur commence par dire en quoi consiste le bonheur, il réforme toutes les idées que l'homme s'en était formé depuis le péché originel. Le Sauveur dit qu'il n'est ni dans les richesses, ni dans les honneurs, ni dans les plaisirs; mais au contraire dans le détachement de toutes ces choses et dans le désir ardent et la pratique fidèle des vertus chrétiennes.

Q. Que dit-il ensuite ?

R. Il dit ensuite aux Apôtres chargés de prêcher un jour toutes ces vérités, qu'ils doivent être bien saints, car ils sont la lumière du monde et le sel de la terre ; qu'ils doivent donner partout le bon exemple, afin que tous ceux qui les verront, glorifient leur Père qui est dans le ciel.

Q. Que dit le Sauveur dans la seconde partie ?

R. Il dit que la loi nouvelle est bien plus parfaite que la loi ancienne, qu'ainsi les Chrétiens doivent être bien plus saints que les Juifs ; il recommande surtout le grand précepte de la charité et de l'amour des ennemis. Il dit : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? les Publicains ne le font-ils pas ? Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? les Payens mêmes ne le font-ils pas ? Soyez donc parfaits comme votre Père céleste lui-même est parfait.

Q. Quel moyen le Sauveur nous donne-t-il d'arriver à cette perfection ?

R. Les moyens que le Sauveur nous donne d'arriver à cette perfection, sont : 1° la prière. Demandez, dit-il, et vous recevrez : ne craignez rien ; qui d'entre vous, si son fils lui demande du pain, lui donnera une pierre ? Si donc, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père

céleste n'en donnera-t-il pas à ceux qui lui en demandent? Or, voici comment vous prierez ; vous direz : *Notre Père*, etc. 2° Le jeûne. Lorsque vous jeûnerez, dit-il, lavez votre visage afin que les hommes ne connaissent pas que vous jeûnez, mais votre Père céleste qui vous en récompensera. 3° L'aumône. Gardez-vous bien d'amasser des trésors sur la terre ; la rouille peut les corrompre et les voleurs les enlever ; placez vos trésors dans le ciel ; là ils seront en sûreté contre la rouille et les voleurs.

Q. Qu'ajoute le Sauveur?

R. Le Sauveur ajoute qu'il ne faut pas se laisser aller à des inquiétudes immodérées sur la nourriture et le vêtement. Il nous commande le travail, mais il défend la défiance sur les soins de sa Providence. Ainsi, le mépris, la crainte des biens de la terre, l'amour du ciel et de tout ce qui conduit au ciel, voilà les fondements sur lesquels Notre Seigneur établit sa religion ; voilà comment d'un seul coup il abat jusque dans le cœur de l'homme, l'amour déréglé des richesses, des honneurs et des plaisirs, toutes les mauvaises passions, tristes fruits du péché ; voilà comment, rappelant l'homme à sa perfection primitive, il assure son bonheur même dès cette vie et se montre véritablement son Sauveur.

Q. Que fit le Sauveur après le sermon sur la montagne?

R. Après le sermon sur la montagne, le Sauveur guérit un lépreux et le serviteur du Centenier qui était paralytique. C'est ainsi que le Sauveur confirmait sa doctrine par ses miracles.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur pour nous instruire et nous guérir de toutes les suites du péché. Faites-nous la grace d'aimer, comme il nous l'a recommandé, la pauvreté, les humiliations, les souffrances ; donnez-nous aussi l'esprit de prière, afin que nous puissions parvenir à la perfection que vous demandez de nous.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux prier pour ceux qui me feront du mal.*

VII^e^ LEÇON.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — DEUXIÈME ANNÉE.

Résurrection du fils de la veuve de Naïm. — Disciples de Jean-Baptiste. — Multiplication des pains. — Pierre marche sur les eaux. — Promesse de l'Eucharistie. — Pierre choisi pour chef de l'Église. — Transfiguration.

Après la guérison du serviteur du Centenier, le Sauveur fit plusieurs autres miracles. Il guérit une femme travaillée d'une perte de sang depuis douze ans, il ressuscita une jeune fille et donna au peuple un grand nombre d'instructions. Ses Apôtres furent envoyés dans les lieux où il ne pouvait se rendre lui-même, afin d'y prêcher le royaume de Dieu, guérir les malades et chasser les démons. Pour lui, dans le cours de la mission qu'il voulut faire pendant l'absence de ses douze Apôtres, il s'associa un certain nombre de Disciples qu'il destinait par la suite à un ministère inférieur, et qui devaient travailler sous les ordres des premiers ministres. C'est ainsi que le Sauveur jetait les fondements de la hiérarchie ecclésiastique. A dessein de les former à leurs emplois, il voulut alors les avoir pour coopérateurs et pour témoins de ses merveilles.

Un jour donc qu'il marchait en leur compagnie, suivi d'une foule innombrable de peuple, il prit le chemin

d'une ville appelée Naïm. Comme il approchait de la porte de la ville, il se trouva, par un de ces hasards apparents qui n'en étaient jamais un pour le Sauveur, qu'on portait un mort au lieu de sa sépulture.

C'était un jeune homme, fils unique d'une veuve. La mère suivait le cercueil, et il y avait avec elle un grand nombre de personnes de la ville. Elle pleurait amèrement; dès que le Sauveur la vit, il fut touché de compassion pour elle. Ne pleurez point, lui dit-il; puis s'étant approché, il toucha le cercueil. Ce peu de paroles disaient beaucoup dans la bouche de l'Homme-Dieu; elles annonçaient un miracle et il l'opéra. Ceux qui portaient le cercueil s'arrêtèrent. Alors, prenant ce ton absolu qui ne convient qu'à l'Arbitre souverain de la vie et de la mort : Jeune homme, dit-il, levez-vous, c'est moi qui vous l'ordonne. Le mort entend, se met sur son séant et commence à parler. Et Jésus le rend à sa mère.

Tous les spectateurs, et ils étaient en grand nombre, furent saisis de crainte. Néanmoins leur admiration éclata subitement en actions de graces. Tous s'écrièrent en bénissant le Seigneur : Le grand Prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. Cette expression désignait le Messie et l'heureux temps de sa venue.

Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la Judée et dans tous les pays circonvoisins. Il parvint jusqu'aux oreilles de Jean-Baptiste qui était alors dans la prison où l'avait fait mettre le coupable Hérode. Il envoya donc deux de ses Disciples auprès de Jésus pour lui

Universitas BIBLIOTHECA

faire cette question : Est-ce vous qui devez venir, ou bien devons-nous en attendre un autre ?

Il n'est pas difficile de pénétrer son dessein. Jean ne pouvait ignorer ce qu'était Jésus, lui qui le faisait connaître aux autres, ni commencer à douter s'il était le Messie lorsqu'il faisait des miracles, lui qui l'avait reconnu pour tel avant qu'il en eût fait. Mais ses Disciples, toujours trop prévenus en faveur de leur maître, doutaient encore si Jésus lui était préférable. Jean voulut qu'ils le vissent de leurs propres yeux, dont le témoignage acheverait de les convaincre.

Les deux députés, qui étaient apparemment des plus incrédules, étant donc venus trouver Jésus : Jean-Baptiste, lui dirent-ils, nous a envoyés vous dire : Est-ce vous qui devez venir, ou bien devons-nous en attendre un autre? Avant de leur répondre, Jésus fit ce que Jean avait prévu. Sur-le-champ il fit approcher les infirmes, les malades, les aveugles, les boiteux et les possédés qui étaient dans la foule ; il les guérit et les délivra tous. Puis se tournant vers les deux envoyés : Allez, leur dit-il, rapportez à Jean ce que vous avez ouï et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est prêché aux pauvres. Heureux quiconque ne se scandalisera pas à mon sujet!

Cette réponse est adressée à Jean, parce que la demande avait été faite en son nom ; mais au fond elle était pour les Disciples, par qui la demande avait été faite. Cette réponse du Sauveur était sans réplique; car le

prophète Isaïe prédit qu'au temps du Messie les yeux des aveugles s'ouvriront, et que les oreilles des sourds entendront ; qu'alors le boiteux sautera comme le cerf, et que la langue des muets sera déliée. Il est visible que Notre Seigneur fait allusion à ces paroles, ce qui fait pour les Disciples de Jean une double preuve, celle des miracles et celle de l'accomplissement des prophéties.

Dès qu'ils furent partis, le Sauveur prit occasion de leur ambassade pour faire de son Précurseur un magnifique éloge. Il dit que le temps des promesses a duré jusqu'à la venue de Jean-Baptiste ; qu'après sa prédication, l'accomplissement doit succéder aux promesses, la vérité aux figures ; que si les Juifs connaissaient bien Jean-Baptiste, ils verraient qu'il est le dernier des organes de la loi, et que le règne du Messie est arrivé.

Mais non, ajoute le Sauveur, vous ne le connaissez pas plus que vous ne me connaissez ; vous ne profitez pas mieux de ses discours et de ses exemples que des miens. Jean-Baptiste s'est montré austère et mortifié, et vous avez dit, vous autres Pharisiens : Il est possédé du démon. Le Fils de l'Homme, au contraire, est venu mangeant et buvant, menant une vie commune et ordinaire, et vous dites : C'est un homme de bonne chère, il est l'ami des Publicains et des Pécheurs.

Ainsi, sous quelque forme que la Sagesse se présentât à eux, les Juifs trouvaient des raisons pour se dispenser de la suivre. Hélas ! combien de Juifs parmi les Chrétiens ! Le Sauveur concluait par ces touchantes paroles : Venez donc à moi, vous tous qui gémissez sous

le poids de vos misères, qui résistez avec peine aux attraits de la concupiscence, je vous délivrerai de vos faiblesses, je soulagerai votre travail, je vous relèverai de vos chutes. Prenez mon joug sur vos épaules, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames; car mon joug est doux et mon fardeau léger.

Peu après, Jean-Baptiste fut mis à mort par le coupable Hérode. Le Sauveur, de son côté, se rendit à Capharnaum. Il n'y séjourna que quelques jours. Suivi de ses Apôtres, il passa la mer de Tibériade, et entra dans une vaste solitude; mais les peuples, attentifs à toutes ses démarches, trouvèrent moyen de l'y joindre pour écouter ses leçons et obtenir la guérison de leurs maux. C'est pour les récompenser de leur fidélité en subvenant à leurs besoins, qu'il multiplia miraculeusement cinq pains et deux petits poissons, dont il rassasia cinq mille hommes sans compter les femmes et les enfants.

Frappés de tant de puissance et de tant de bonté, le peuple voulut le faire roi. Car, disait-il, c'est bien lui qui est le Christ, le grand Prophète qui doit venir dans le monde. Mais, comme ils étaient faussement persuadés que le Christ porterait la couronne temporelle d'Israël, Jésus, pour les détromper, s'échappa et s'enfuit sur une montagne, où il passa seul toute la nuit en oraison.

Durant ce temps, les Apôtres naviguaient avec bien de la peine sur la mer de Tibériade. Une vio-

lente tempête menaçait de les engloutir. Le Sauveur fut touché de leur détresse. Vers la pointe du jour il descendit de la montagne et vint à eux en marchant sur les flots. Ce spectacle les remplit d'une grande crainte. Ils poussèrent un cri d'alarme. Jésus les rassura en leur disant : Ayez confiance, c'est moi, ne craignez point. Pierre, selon sa coutume, plus aisé à raffermir et plus prompt à s'enflammer que les autres Apôtres, signala son tendre amour pour son divin maître. Seigneur, lui cria-t-il, si c'est vous, ordonnez que j'aille à vous en marchant sur les eaux. Le Sauveur lui dit : Venez. Et Pierre vint à lui en marchant sur les eaux.

Cependant, le miracle de la multiplication des pains n'était que le prélude et l'annonce d'un autre bien plus admirable. Par cette multiplication merveilleuse, le Fils de Dieu avait voulu préparer les esprits au grand prodige de l'Eucharistie. En effet, dès le soir même, étant de retour à Capharnaum, il annonça au peuple qui était venu l'écouter, plus nombreux que la veille, qu'il leur donnerait un pain meilleur que celui dont il les avait rassasiés, un pain plus céleste que la manne dont leurs pères s'étaient nourris dans le désert.

C'est moi, leur dit-il, qui suis le pain vivant descendu du ciel. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. Mais pour ce pain descendu du ciel dont je vous parle, il est tel que celui qui en mange ne mourra point. C'est moi, je vous le dis encore, c'est moi qui suis descendu du ciel, c'est moi qui suis le pain vivant : quiconque mangera de ce pain, recevra le germe

de l'immortalité et le gage d'une vie éternellement heureuse. Ce pain, que je vous donnerai quand le temps sera venu, c'est ma chair qui sera immolée pour le salut du monde.

Les Juifs, d'ailleurs si grossiers, et si difficiles à persuader, comprirent parfaitement que le Sauveur promettait sa chair pour être réellement et véritablement mangée. S'il y eut division parmi eux, ce ne fut pas sur la manière d'entendre la promesse, mais sur la manière dont elle serait exécutée. Ils disputaient donc entre eux, disant : Comment cet homme-ci peut-il nous donner sa chair à manger?

Loin de les détromper, le Sauveur ne répondit à leur embarras que par une nouvelle confirmation de sa doctrine. En vérité, reprit-il, en vérité je vous le dis ; si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Au contraire, celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, a la vie éternelle. Il en porte le gage dans lui-même, et je le ressusciterai au dernier jour, pour lui faire posséder un bonheur qui ne finira jamais. Car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. Et de même que mon Père, qui est le Dieu vivant, m'a envoyé sur la terre, et que je ne vis que pour mon Père ; ainsi, celui qui me mange vivra pour moi. Je vous le répète, c'est ici le pain descendu du ciel. Il n'en est pas comme de vos pères qui ont mangé la manne et qui sont

morts; celui qui mange ce pain-ci vivra éternellement.

Tel fut l'annonce du grand mystère de nos autels, mystère nécessaire dans le plan de la Rédemption. En effet, quel était le but de l'Incarnation, sinon de rapprocher l'homme et Dieu, séparés par le péché, en les unissant d'une union intime et permanente. Or, comment opérer cette union, si ce n'est par la *Communion?* Comment rendre à l'homme cette vie surnaturelle qu'il puisait dans son union primitive avec Dieu, ainsi que le corps puise sa vie dans son union avec l'ame? Encore par la Communion, et voici de quelle manière s'accomplit ce mystère.

La vie réside en Dieu comme dans sa source; de là elle se répand sur l'humanité de Jésus-Christ, qui lui est unie. A son tour, l'humanité de Jésus-Christ s'unit aux hommes par la manducation, et leur communique la vie dont elle est remplie et toute pénétrée. Cette vie se prend dans le sens le plus étendu et le plus excellent. C'est en même temps la vie de la grace, la vie de la gloire, et même la vie naturelle qui consiste dans l'union éternelle de l'ame avec le corps.

En voyant le Sauveur insister avec tant de force sur la manducation de sa chair, il y en eut parmi ses Disciples qui se dirent entre eux : Ce discours est dur, et comment le concevoir? Ils disaient cela à voix basse; mais Jésus connaissant en lui-même qu'ils en murmuraient, leur dit : Cela vous scandalise! que sera-ce donc lorsque vous aurez vu le Fils de l'Homme remonter où il était auparavant, et qu'il faudra néanmoins croire

que cette chair, en même temps qu'elle est au ciel, est donnée en nourriture sur la terre! Ainsi le Sauveur n'adoucit, ne change en rien le sens de ses paroles. Il a promis de donner sa chair à manger et son sang à boire; il affirme, il répète qu'il en sera ainsi, même après son ascension dans le ciel. Comment douter quand un Dieu a parlé?

Après ce discours le Sauveur quitta Capharnaum et parcourut divers cantons de la Galilée. C'est dans ce nouveau voyage qu'il confondit les Pharisiens, en montrant leur hypocrisie et le ridicule de leurs traditions superstitieuses. Il guérit aussi la fille de la Cananéenne; fit plusieurs autres miracles, et surtout il annonça le grand miracle de sa résurrection.

Les Scribes et les Pharisiens lui demandèrent quelque signe extraordinaire dans le ciel et dans les airs. Mais Jésus à qui, si l'on peut parler de la sorte, les miracles échappaient quand ils étaient sollicités par une humble confiance, n'avait garde de les prodiguer à une curiosité orgueilleuse. Cette race perverse, dit-il, demande un miracle dans le Ciel, et il ne lui sera point donné; elle n'en aura point d'autre que celui du prophète Jonas. Car comme ce Prophète fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, aussi le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. Jonas sorti vivant du sein de la baleine, fut un miracle si grand pour les Ninivites, qu'ils crurent à sa parole et firent pénitence; de même, le Fils de l'Homme sorti du tombeau trois jours après sa

mort, sera le grand miracle réservé à cette génération, afin qu'elle croie à mes paroles.

Ce fut dans le même voyage que le Sauveur fit à saint Pierre la magnifique promesse de l'établir Prince de son Église. On était arrivé près de la ville de Césarée de Philippe, Notre Seigneur demanda à ses Apôtres : Que dit-on du Fils de l'Homme? Ses Disciples répondirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres Élie, les autres Jérémie, d'autres que c'est un des anciens Prophètes qui est ressuscité. Et vous, leur demanda le Sauveur, qui dites-vous que je suis? Simon Pierre, prenant la parole, lui dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus lui répartit : Vous êtes heureux, Simon, fils de Jonas; car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais mon Père qui est dans le Ciel.

Ensuite, lui rendant en quelque sorte témoignage pour témoignage, et voulant lui apprendre ce qu'il était et ce qu'il serait toujours dans ses successeurs : et moi, ajouta le Sauveur, je vous dis que vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes [1], c'est-à-dire les puissances de l'enfer, ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux : tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le Ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le Ciel.

[1] Dans l'Ecriture, les portes signifient souvent la puissance. En voici la raison : C'était aux portes des villes que les anciens, les magistrats, en un mot, les puissants et les chefs de la ville s'assemblaient pour rendre la justice. De là est venu l'usage de prendre le mot porte pour puissance.

Il annonça ensuite sa Passion aux Apôtres, les opprobres, les humiliations, les outrages indignes, la mort enfin qu'il allait bientôt souffrir. Ce fut pour affermir leur foi contre le scandale de tant d'humiliations, qu'il ménagea un nouveau miracle dont le but était de prouver avec évidence qu'il était bien réellement le Fils de Dieu, Dieu lui-même, et que s'il souffrait, c'était parce qu'il le voulait bien.

En effet, six jours après, ce divin Maître se trouvait avec ses Disciples au pied d'une haute montagne, environné d'une grande multitude à qui il avait expliqué à son ordinaire les vérités du salut. L'instruction finie, il se retira sur la montagne pour prier. Il se fit accompagner de Pierre et des deux frères Jacques et Jean, fils de Zébédée. Il voulut ainsi que les trois Disciples qu'il avait choisis d'avance pour être les seuls témoins de la crainte, de la tristesse accablante de son agonie dans le jardin des Olives la veille de sa mort, fussent aussi les seuls spectateurs de sa gloire sur la montagne où il les conduisait.

Elle était haute et déserte. Dès qu'on y fut monté, Jésus se mit en oraison. Pierre et ses deux compagnons, fatigués de la route, s'endormirent. Tandis que le Sauveur veillait et que ses Disciples dormaient, la figure du Maître parut tout autre. Son visage devint rayonnant comme le soleil; ses habits parurent resplendissants et d'une blancheur égale à celle de la neige; l'art du plus habile foulon n'eût pu atteindre à l'éclat d'une si belle couleur. Tout à coup il parut deux hommes qui s'en-

tretenaient avec lui de ce qu'il devait souffrir à Jérusalem.

Cependant les Disciples s'éveillèrent, et ils virent la gloire de Jésus et les deux personnages qui étaient avec lui. Moïse et Élie allaient le quitter, lorsque, charmé de la gloire de son Maître, et goûtant une partie de la joie dont elle remplit les Saints qui la voient dans tout son éclat, Pierre dit à Jésus : Maître, il est bon pour nous d'être ici. Si vous voulez, dressons-y trois tentes : une pour vous, une pour Moïse, et une pour Élie. Le Sauveur ne lui répondit rien ; mais tandis qu'il parlait encore, une nuée lumineuse, comme un pavillon céleste, les couvrit de son ombre rayonnante. Moïse et Elie s'enfoncèrent dans la nue et disparurent. Ce spectacle jeta la frayeur dans l'ame des Apôtres ; et ce qui y mit le comble fut une voix céleste qui sortit de la nue, et qui disait : C'est ici mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. Tandis que la voix se faisait entendre, il ne se trouva que Jésus tout seul, afin qu'il ne fût pas douteux que c'était de lui seul qu'elle parlait.

A cette voix, les Apôtres, qui jusque-là s'étaient un peu soutenus, tombèrent tout tremblants le visage contre terre. Mais Jésus s'approchant, les toucha et leur dit : Levez-vous et n'ayez point de peur. Alors levant les yeux et les jetant de tous côtés, ils ne virent plus avec eux que Jésus revenu à son état ordinaire ; c'est-à-dire que le Sauveur arrêta de nouveau ces torrents de lumière qui faisaient continuellement

effort pour se répandre de la divinité sur son humanité sainte. Car l'état glorieux dans lequel il venait de se montrer, était son état naturel ; et le miracle n'était pas qu'il eût paru quelques moments dans cette gloire propre du Fils unique du Père, mais que par un effet de sa toute puissance, il la renfermât au dedans de lui-même, et qu'il l'empêchât de frapper et d'éblouir tous les yeux.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui, non content de guérir toutes nos misères, a voulu nous communiquer une vie divine en nous donnant sa chair et son sang pour nourriture.

Je prends pour résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne négligerai rien pour me préparer à la sainte Communion.*

PETIT CATÉCHISME.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — DEUXIÈME ANNÉE.

Q. Que fit le Sauveur après la guérison du serviteur du Centenier ?

R. Après la guérison du serviteur du Centenier, le Sauveur opéra plusieurs autres miracles. Il guérit une

femme atteinte d'une perte de sang depuis bien des années; il ressuscita une jeune fille âgée de douze ans, et donna au peuple un grand nombre d'instructions salutaires.

Q. Que fit-il encore?

R. Il s'associa un certain nombre de Disciples qui devaient dans la suite travailler à la prédication de l'Évangile, sous les ordres des Apôtres. C'est ainsi qu'il jeta les fondements de la hiérarchie ecclésiastique. Afin de les former à leurs emplois, il voulut les avoir pour coopérateurs et pour témoins de ses merveilles.

Q. Quelles merveilles opéra-t-il en leur présence?

R. Il ressuscita le fils de la veuve de Naïm. Il approchait de la porte de cette ville, lorsqu'on portait un mort au lieu de sa sépulture. C'était un jeune homme; sa mère et un grand nombre de personnes suivaient le cercueil en pleurant. Le Sauveur, touché de compassion à la vue de cette mère désolée, fit arrêter les porteurs. Il s'approcha et dit au mort: Jeune homme, levez-vous, c'est moi qui vous l'ordonne. A l'instant le mort se leva et commença à parler. Jésus le rendit à sa mère, et tout le peuple s'écria: Le grand Prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. Ces expressions désignaient la venue du Messie.

Q. A quoi ce miracle donna-t-il lieu?

R. Ce miracle donna lieu au Sauveur de prouver sa divinité aux Disciples de Jean-Baptiste, et de faire l'éloge de son Précurseur. En effet, deux Disciples de Jean-Baptiste étant venus lui demander s'il était bien le

Messie, le Sauveur fit devant eux un grand nombre de miracles, et leur cita les paroles du prophète Isaïe, qui annonçaient que celui qui ferait ces miracles serait le Messie. Les Disciples de Jean-Baptiste étant repartis, Notre Seigneur fit l'éloge de son Précurseur. Ce grand saint était alors en prison. Bientôt après il fut mis à mort par ordre du coupable Hérode.

Q. Où se rendit ensuite le Sauveur ?

R. Le Sauveur se rendit ensuite à Capharnaum, puis dans le désert voisin de cette ville.

Q. Quel miracle y opéra-t-il ?

R. Le Sauveur y nourrit miraculeusement cinq mille hommes avec cinq pains et deux petits poissons : ce miracle, tout grand qu'il était, n'était que l'annonce d'un autre plus admirable encore.

Q. Quel est ce miracle ?

R. Ce miracle, c'est la multiplication du corps et du sang du Sauveur dans l'Eucharistie. De retour à Capharnaum, le Sauveur annonça au peuple l'institution de l'auguste sacrement de l'autel. Je suis, leur dit-il, le pain vivant descendu du ciel. Quiconque mangera de ce pain vivra éternellement. Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. La chair que je vous donnerai à manger est la même qui sera immolée pour le salut du monde.

Q. Quelle promesse le Sauveur fit-il à saint Pierre ?

R. Après son discours sur l'Eucharistie, le Sauveur

parcourut les différents cantons de la Galilée, et il promit à saint Pierre de l'établir chef de son Église, en lui disant : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.

Q. Que lui annonça-t-il ensuite?

R. Le Sauveur annonça ensuite à saint Pierre et à ses autres Disciples, sa Passion et sa Mort. Huit jours après il voulut les prémunir contre le scandale de ses humiliations. Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, fils de Zébédée, et monta sur une haute montagne. Là, il se transfigura devant eux. Son visage devint rayonnant comme le soleil, et ses habits plus blancs que la neige. Moïse et Elie parurent et s'entretinrent avec lui. En même temps on entendit une voix du Ciel, qui disait : C'est ici mon Fils bien-aimé, l'objet de toutes mes délices, écoutez-le.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui, non content de nous guérir de toutes nos misères, a voulu nous communiquer une vie divine en nous donnant sa chair et son sang pour nourriture.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne veux rien négliger pour me préparer à la sainte Communion*.

VIII^e^ LEÇON.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — DEUXIÈME ANNÉE.

Possédé guéri. — Parabole du Débiteur. — Exemple et leçon de douceur et de charité. — L'unique nécessaire. — Aveugle-né guéri.

Le Sauveur descendit de la montagne sur laquelle il s'était transfiguré, en s'entretenant avec ses trois Apôtres des circonstances de sa Passion. Il trouva les neuf autres environnés d'une foule immense qui, du plus loin qu'elle l'aperçut, s'empressa de venir à sa rencontre et de lui témoigner la joie que causait son retour.

Personne ne le désirait plus ardemment qu'un père affligé, dont le fils, possédé du démon, n'avait pu être guéri par les neuf Apôtres. L'empressement du père était grand, mais la vivacité de sa foi semblait ne pas répondre à l'ardeur de ses désirs. Croyez-vous, lui dit le Sauveur, que j'aie le pouvoir de faire ce que vous me demandez? rien n'est impossible à celui qui croit. Oui, Seigneur, lui répondit-il, je crois, mais je vous en conjure, fortifiez mon peu de foi. Esprit immonde, dit alors le Sauveur, sors du corps de cet enfant, et que jamais il ne t'arrive d'y rentrer. A ces mots l'enfant fut délivré.

Notre Seigneur partit ensuite avec ses douze Disciples, et parcourut une partie de la haute Galilée, en se dirigeant

vers Jérusalem. C'est dans le cours de ce voyage qu'il paya le tribut à César, et qu'il donna à ses Apôtres des instructions admirables sur l'humilité, le scandale et la charité.

Pour leur faire sentir toute l'indignité de la conduite de celui qui refuse de pardonner, il leur raconta la parabole suivante. Il arrive entre Dieu et l'homme quelque chose de semblable à ce qui se passe entre un roi de la terre et ceux de ses sujets à qui il demande raison du maniement de ses deniers. L'examen des comptes étant ouvert, on présenta au roi un de ses sujets qui lui devait dix mille talents : il n'avait pas de quoi satisfaire. Qu'on le saisisse, ordonne le prince, qu'on le vende, lui, sa femme, ses enfants, ses biens, et que ce qui en reviendra soit employé au payement de sa dette. Ah ! Seigneur, répondit le malheureux en se jetant aux pieds de son maître : Ayez patience, et je vous rendrai tout ce qui vous est dû. Le roi, touché de compassion, lui remit gratuitement ce qu'il devait, et le renvoya quitte de tout.

Celui-ci sortait de la présence du roi, lorsqu'il rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, somme bien modique en comparaison de celle dont on venait de lui faire la remise : il se jeta sur ce malheureux, et, le prenant à la gorge, il l'étouffait disant : Payemoi ce que tu me dois. Le pauvre serviteur se courba à ses pieds : Ayez patience, lui dit-il, et je vous rendrai tout ce que je vous dois. L'autre ne voulut pas, et sur-le-champ il le fit conduire en prison, où il ordonna

qu'on le retînt jusqu'à l'entier payement de sa dette.

Témoins de cette inhumanité, les autres serviteurs en furent vivement contristés. Ils coururent apprendre à leur maître tout ce qui venait de se passer. Alors, le prince fit appeler ce serviteur dont il entendait des choses si atroces : Méchant serviteur, lui dit-il, à votre simple prière je vous ai remis toute votre dette, et souvenez-vous de quelle somme vous m'étiez redevable. Ne fallait-il donc pas que, pour une somme bien moindre, vous eussiez pitié d'un de vos compagnons, comme moi-même j'ai eu pitié de vous? Le prince, irrité, ordonna qu'il fût livré aux exécuteurs de la justice jusqu'à ce qu'il eût acquitté toute sa dette. C'est ainsi, conclut le Sauveur, que mon Père céleste en usera, si vous, à qui il a pardonné, et à qui il pardonne tant de péchés, vous ne remettez pas de bon cœur les offenses que vos frères auront commises envers vous.

Durant le cours de cette instruction et de plusieurs autres dont elle fut accompagnée, le Sauveur continuait sa marche vers Jérusalem. Arrivé sur les confins de la Samarie, il fit prendre les devants à quelques-uns de ses Disciples pour annoncer sa venue à l'endroit où il devait s'arrêter. Les envoyés arrivèrent à une ville des Samaritains. Les habitants refusèrent de lui donner l'hospitalité, parce qu'il allait à Jérusalem. Ses Disciples indignés vinrent retrouver leur maître, et lui dirent : Seigneur, voulez-vous que nous fassions tomber sur eux le feu du Ciel?

L'aimable Sauveur se tournant vers eux, les regarda avec un visage sévère et leur dit sur le ton du reproche : Allez, vous ne savez pas de quel esprit vous devez être animés. Le Fils de l'Homme n'est pas venu sur la terre pour perdre les ames, mais pour les sauver. Notre Seigneur reçut l'affront sans se plaindre et chercha un autre asile. C'est alors qu'il envoya ses soixante-douze Disciples prêcher dans la Galilée. Lui-même ne manqua pas d'occupation.

Un jour ce divin Maître eut à confondre la malignité d'un Scribe ou Docteur de la loi, qui se mit en tête de s'assurer jusqu'où allait la capacité de cet homme dont la réputation se soutenait si constamment dans toutes les parties de la Palestine. Il vint donc le trouver et lui dit : Maître, que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle? La question était bien vague, et cachait un piége sous sa trop grande universalité ; mais c'était un piége où fut pris celui qui l'avait tendu. N'avez-vous pas lu la loi, répondit Jésus? Que vous apprend-elle sur les choses nécessaires au salut?

On peut réduire la loi toute entière, reprit le Docteur, à deux grands préceptes qui sont le fondement des autres, et qui les renferment tous. Les voici : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame et de toutes vos forces, et avec cela vous aimerez votre prochain comme vous-même. Vous avez parfaitement répondu, lui dit le Sauveur, faites cela et vous aurez la vie éternelle. Ainsi, aimer Dieu et le prochain, c'est-à-dire tous les hommes, voilà l'unique chose que

Dieu demande de nous ; voilà la fin de la loi de Moïse, la fin des Prophéties, la fin de l'Evangile, le dernier mot de toutes choses ; voilà toute la Religion. Qui osera dire qu'elle est impraticable ?

Après cette grande leçon, le Sauveur continua sa route vers Jérusalem. Il arriva sur le soir à Béthanie ; c'était un bourg voisin de la capitale. Le Sauveur s'y arrêta et reçut l'hospitalité d'une famille qui lui fut toujours sincèrement attachée. C'était la famille de Lazare et de ses deux sœurs Marthe et Marie.

Marie, la plus jeune des deux sœurs, se mit aux pieds du Sauveur pour écouter ses divines leçons. Marthe, au contraire, s'occupait avec empressement à préparer le repas que Jésus voulait bien prendre avec cette sainte famille. Ne pouvant y suffire, elle vint trouver le Sauveur, et lui dit : Seigneur, vous ne faites pas réflexion que ma sœur me laisse seule chargée de tous les détails du service, dites-lui, je vous prie, de venir m'aider. Le divin Maître qui ne manquait jamais de rapporter aux choses du Ciel les discours les plus communs, profita de l'occasion pour nous donner à tous, dans la personne de Marthe, une instruction d'autant plus utile, qu'elle est d'une pratique plus journalière pour les ames même zélées et vertueuses. Marthe, Marthe, lui dit-il, vous êtes inquiète ; votre esprit est partagé à cent choses différentes ; songez, en les faisant, qu'il n'en est qu'une nécessaire. Marie, votre sœur, a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée. Jésus parlait de l'affaire du salut, et c'est celle-là qu'il appelle l'unique nécessaire.

L'action et les soins de Marthe étaient bons en eux-mêmes, mais ils tendaient moins directement au salut que l'occupation de Marie, attentive à la parole de Dieu; aussi est-elle dit avoir pris la meilleure part.

Le Sauveur partit le lendemain pour Jérusalem. A peine y fut-il arrivé, qu'une multitude de peuple l'environna pour écouter ses discours. Les Princes des Prêtres, jaloux de sa réputation, résolurent de se saisir de sa personne; mais l'entreprise manqua : l'heure du Fils de l'Homme n'était point encore arrivée. Il prêcha même plusieurs fois dans le Temple. Ses ennemis eurent beau chercher à le surprendre dans ses paroles, ils furent forcés de dire comme le peuple : Jamais homme n'a parlé comme cet homme. Cet hommage demeura stérile. Ils ne se convertirent point. Le Sauveur ne manqua point de leur annoncer les châtiments affreux que leur incrédulité attirerait sur leurs têtes. Tout fut inutile. Aussi, lorsque la fête des Tabernacles fut passée, le Sauveur s'empressa de quitter cette ville endurcie et altérée de son sang.

Il venait de sortir du Temple et se retirait avec ses Apôtres, sans être suivi de ses ennemis, lorsqu'il rencontra sur son chemin un homme aveugle de naissance. Le Sauveur arrêta sur lui ses regards. Ses Apôtres lui demandèrent : Maître, est-ce en punition d'une faute dont cet homme soit personnellement coupable, qu'il est né aveugle? ou bien est-ce le châtiment des péchés de ses parents? Non, répondit Jésus, ce n'est ni pour les péchés de cet homme, ni pour ceux de ses

parents, que Dieu a permis qu'il soit né aveugle.

Il est vrai que les maladies, les adversités et la mort, ne sont entrées dans le monde qu'à la suite du péché, mais Dieu qui les fait servir quand il lui plaît à la punition des pécheurs, les emploie souvent à la perfection des justes et à la manifestation de sa gloire. Or, c'est uniquement sa gloire, ajouta le Sauveur, que Dieu s'est proposée dans l'infirmité de cet homme. Il l'a destiné à faire éclater les merveilles de sa puissance. En disant ces mots il cracha à terre, et ayant détrempé de la poussière avec sa salive, il en frotta les yeux de l'aveugle. Allez, lui dit-il, lavez-vous dans les bains de Siloë. L'aveugle obéit, se lava les yeux, reçut la vue et retourna chez lui plein de joie.

Jamais miracle ne fut examiné avec plus de rigueur, et ce ne fut pas un mal. Dès que l'aveugle fut de retour, le bruit de sa guérison se répandit, et de tous les quartiers de la ville, on courut chez lui pour s'en assurer. Les voisins, aussi bien que ceux qui l'avaient vu cent fois leur demander l'aumône, se disaient les uns aux autres: N'est-ce pas là l'aveugle qui était assis aux carrefours, et qui mendiait? C'est lui-même, assuraient les uns. Non, disaient les autres, c'est quelqu'un qui lui ressemble. Pas du tout, disait l'aveugle, c'est bien moi. Le doute cessa bientôt sur sa personne.

A l'égard de la guérison, on en jugeait par ses yeux, il restait à savoir de quelle manière elle s'était opérée. Comment lui demandait-on, vos yeux se sont-ils ouverts? Le voici, répondit l'aveugle : Cet homme, qui s'appelle

Jésus, a détrempé de la terre avec sa salive, il m'en a frotté les yeux, et il m'a dit : Allez aux bains de Siloë, et lavez-vous. J'y suis allé, je me suis lavé et je vois. Mais qu'est devenu, reprirent les assistants, l'homme qui vous a donné cet ordre? Je n'en sais rien, répliqua l'aveugle.

Ces premières perquisitions finies, on ne se crut pas dispensé de prendre de nouvelles assurances et de consulter des personnes en réputation d'habileté, pour savoir ce qu'on devait croire du miracle et ce qu'il fallait en conclure. On conduisit donc aux Pharisiens l'homme autrefois aveugle. Ils lui firent subir un nouvel interrogatoire, et supposant sur le témoignage public qu'il était né aveugle, ils lui demandèrent comment il avait recouvré la vue. L'innocence et la simplicité ne redoutent point les questions. Celui à qui je dois la vue, répondit-il, m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé par son ordre aux bains de Siloë, et je vois. La netteté de la déclaration mit la division parmi les juges. Tous voulaient éluder les conséquences de ce miracle qui prouvait si bien le pouvoir divin de celui qui l'avait opéré, mais ils ne s'accordaient pas sur les moyens de le récuser. Voici à quelle pitoyable ressource ils s'arrêtèrent.

C'était un jour de Sabbat que Jésus avait fait de la boue avec la poussière et sa salive : il avait envoyé ce jour-là jusqu'aux bains de Siloë l'aveugle qu'il voulait éclairer. Il n'y avait rien dans ces deux actions qui fût le moins du monde contraire à la loi. Néanmoins quelques-

uns dirent : Quoi qu'il en soit de la guérison de l'aveugle, un homme qui ne garde pas le Sabbat ne peut être l'envoyé de Dieu. D'autres disaient : Puisque cet homme est un pécheur, un violateur du Sabbat, il ne peut avoir opéré une merveille si éclatante. Tous ces raisonnements n'aboutissaient à rien et ne satisfaisaient point les bons Israélites.

Les Pharisiens, déconcertés, firent donc à l'aveugle une seconde question aussi propre que leur division à découvrir leur embarras Et vous, lui demandèrent-ils, que dites-vous de cet homme qui vous a ouvert les yeux? Je dis que c'est un Prophète, répondit l'aveugle. Poussés à bout, les Pharisiens se mirent à nier que cet homme eût jamais été aveugle, et à dire qu'il supposait une fausse guérison. Ils firent donc venir le père et la mère. Est-ce là votre fils, leur dirent-ils ? est-il né aveugle? Si cela est, comment voit-il maintenant des deux yeux? Nous savons bien, répondirent-ils, que c'est là notre fils ; nous savons encore qu'il était aveugle depuis sa naissance ; mais comment il voit maintenant, nous ne le savons pas ; nous savons aussi peu quel est l'homme qui lui a rendu la vue. Interrogez notre fils ; il est en âge de vous répondre.

Les parents de l'aveugle savaient bien de quelle manière le miracle s'était opéré, mais ils n'eurent pas le courage de le dire. Car les Juifs de Jérusalem, c'est-à-dire les Pharisiens et les Princes du peuple, étaient déjà convenus de chasser de la Synagogue, comme gens excommuniés, tous ceux qui feraient pro-

fession de croire que Jésus était le Christ. C'est pourquoi le père et la mère de l'aveugle rejetèrent sur lui tout le danger de la réponse en disant aux Pharisiens qu'il était en âge de les satisfaire.

Les Pharisiens le firent donc appeler de nouveau, et se donnant un grand air de religion : Prenez garde, lui dirent-ils, à ce que vous allez faire ; redoutez la présence du souverain juge qui vous écoute, et rendez gloire à Dieu. Nous savons que cet homme est un pécheur. Si Jésus est un pécheur, reprit l'aveugle avec beaucoup de liberté, je n'en sais rien ; tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle et que je vois. Qu'a-t-il donc fait pour vous donner l'usage des yeux ? Je vous l'ai déjà dit, répondit l'aveugle, pourquoi me le demandez-vous une seconde fois ? Est-ce que vous auriez envie de devenir ses Disciples? car pour moi, je vous déclare que je le suis. Sois-le si tu veux, lui dirent les Pharisiens en colère, et en prononçant des malédictions contre lui ; pour nous, nous sommes les Disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse, tandis que cet homme, nommé Jésus, nous ne savons d'où il est ni de quelle part il vient, si c'est de la part de Dieu ou de la part du démon.

Et voilà justement, répondit l'aveugle, ce qu'il y a de singulier ; que vous, qui vous piquez d'être savants, vous ne sachiez pas de quelle part vient cet homme qui a eu le pouvoir de m'ouvrir les yeux. Pour nous, pauvres ignorants, nous savons que les pécheurs publics n'ont pas le pouvoir de faire de tels miracles. Ceux qui

ont ce pouvoir sont les amis de Dieu. Et encore, de quel miracle s'agit-il ? D'un prodige sans exemple depuis l'origine des siècles, de la guérison d'un aveugle-né. Si celui qui m'a rendu l'usage des yeux n'était pas l'envoyé de Dieu, aurait-il pu faire rien de semblable?

A ces réponses, qui étaient sans réplique, la colère des Pharisiens ne connut plus de bornes. Tu es un malheureux, dirent-ils à l'aveugle, tu es tout couvert de crimes. Il te sied bien de venir faire la leçon à tes maîtres. Et ils le mirent à la porte. Le Sauveur apprit que le pauvre aveugle dont il avait eu pitié venait d'être honteusement chassé par les Pharisiens. Il s'empressa de le chercher, et lui dit en l'abordant : Croyez-vous au Fils de Dieu? Quel est-il, répondit l'aveugle, afin que je fasse profession de croire en lui ? C'est moi qui vous ai guéri, moi qui vous parle, lui dit le Sauveur. Oui, Seigneur, répondit l'aveugle avec transport, oui, je crois. Et se jetant aux genoux du Sauveur, il se prosterna devant lui et l'adora.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur dont la vie toute entière n'a été qu'un continuel bienfait ; donnez-nous la foi de l'aveugle-né, le tendre amour de Marthe et Marie pour ce divin Sauveur.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour

de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux pardonner de bon cœur à ceux qui m'auront offensé*.

PETIT CATÉCHISME.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — DEUXIÈME ANNÉE.

Q. Quel miracle opéra le Sauveur en descendant de la montagne?

R. En descendant de la montagne, le Sauveur guérit un enfant possédé du démon.

Q. Quelle instruction le Sauveur donna-t-il à ses Apôtres à cette occasion?

R. A cette occasion le Sauveur instruisit ses Apôtres sur la nécessité et la puissance du jeûne et de la prière.

Q. Quelle autre instruction leur donna-t-il encore?

R. Le Sauveur ayant repris son voyage dans la Galilée, il fit comprendre à ses Apôtres et à tous ses Disciples la nécessité de pardonner, et l'indignité de la conduite de celui qui refuse d'oublier les injures qu'on lui a faites. Un serviteur, dit-il, devait dix mille talents à son maître. Il n'avait pas de quoi satisfaire. Le maître ordonna qu'on le saisît et qu'on vendît sa femme et ses enfants, et que le prix fût employé au payement de la dette. Le serviteur le conjura d'avoir pitié de lui et de prendre patience. Le maître, touché de compassion, lui remit toute sa dette. En sortant, ce serviteur rencontra un de ses compagnons qui lui devait la modique somme de cent deniers. Il le saisit à la gorge et l'étouffant, il lui

dit : Payes ce que tu dois. Le malheureux lui dit : Ayez patience, je vous rendrai tout. L'autre ne voulut pas, et sur-le-champ il le fit conduire en prison. Le maître apprit cette barbare conduite. Il fit venir ce méchant serviteur, et lui dit : J'ai eu pitié de vous, je vous ai remis toute votre dette, ne deviez-vous pas aussi avoir pitié de votre compagnon? et il le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait. C'est ainsi, ajouta le Sauveur, que mon Père céleste en usera, si vous à qui il a pardonné et à qui il pardonne tous les jours tant de péchés, vous ne remettez pas de bon cœur les offenses que vos frères auront commises contre vous.

Q. De quoi fut suivie cette instruction?

R. Cette instruction fut suivie d'un événement qui donna lieu au Sauveur de nous apprendre quel esprit de douceur doit animer ses Disciples. Il se faisait tard ; il envoya deux de ses Apôtres pour lui préparer un logement dans une ville des Samaritains. Les habitants refusèrent de le recevoir parce qu'il allait à Jérusalem. Les Apôtres revinrent et dirent au Sauveur : Si vous voulez, nous allons faire descendre le feu du Ciel pour punir cette ville coupable. Le Sauveur leur répondit : Vous ne savez pas de quel esprit vous devez être animés. Le Fils de l'Homme n'est pas venu sur la terre pour perdre les ames, mais pour les sauver. Il souffrit l'affront sans se plaindre et alla chercher un asile ailleurs.

Q. Que lui arriva-t-il encore dans ce voyage?

R. Dans ce voyage le Sauveur proclama de nouveau le grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain,

et il arriva dans la petite ville de Béthanie. Il logea dans la maison de Lazare, et de ses deux sœurs Marthe et Marie.

Q. Où alla-t-il ensuite?

R. Il se rendit de là à Jérusalem pour célébrer la fête des Tabernacles. Ses ennemis cherchèrent à le surprendre dans ses paroles; mais ce fut en vain. Ils furent forcés de dire comme le peuple : Jamais homme n'a parlé comme cet homme. Cependant ils ne se convertirent pas. Pour les toucher, s'il était possible, le Sauveur, toujours plein de tendresse en faveur de ses plus grands ennemis, fit un de ses plus éclatants miracles : il guérit un aveugle de naissance, miracle qu'aucun Prophète n'avait jamais opéré et qu'on n'avait jamais vu depuis le commencement du monde. C'est ainsi que Notre Seigneur se montrait véritablement le Sauveur des hommes.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur dont la vie n'a été qu'un continuel bienfait; donnez-nous la foi vive de l'aveugle-né, et le tendre amour de Marthe et de Marie pour ce divin Sauveur.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux pardonner de bon cœur à ceux qui m'auront offensé.*

IX^e^ LEÇON.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — TROISIÈME ANNÉE.

Brebis égarée. — Petits Enfants bénis. — Annonce de la Passion. — Zachée converti.

Toutes les paroles, tous les miracles, toutes les démarches du Messie avaient le même but, la rédemption de l'homme. Par ses paroles, il dissipait les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance ; par ses miracles, il prouvait sa divinité ; par ses démarches, il témoignait sa tendre compassion pour les misères de l'homme. En un mot, sa vie toute entière tendait à tirer le genre humain du déplorable état dans lequel le péché l'avait précipité. Sa bonté, sa familiarité tendait à dissiper cette crainte universelle et servile que l'homme avait de Dieu. Tout en lui disait : Ne tremblez plus, Dieu est apaisé ; quel que soit votre crime, ayez confiance : mon Père vous tend les bras pour vous recevoir. Ce fut pour montrer directement cette consolante vérité qu'il raconta la parabole de l'Enfant prodigue et celle du bon Pasteur.

Un berger, dit-il, a un troupeau de cent brebis. Il les aime toutes, et il les garde avec précaution. Malgré

sa vigilance, une de ses ouailles vient à s'égarer. N'est-il pas vrai qu'il ne s'en est pas plutôt aperçu, qu'il laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans les gras pâturages du désert, et qu'il court avec empressement après la brebis qui a quitté le pasteur? Il la cherche de tous côtés, il ne se donne point de repos qu'il ne l'ait retrouvée, et lorsqu'il a le bonheur d'y réussir, il ne lui adresse pas de reproches, il ne la bat pas; mais il la met sur ses épaules et la rapporte lui-même à la bergerie, afin de lui épargner la fatigue du retour. Ce n'est pas tout encore. Arrivé à la maison, il assemble ses amis et ses voisins. Félicitez-moi, leur dit-il, et prenez part à ma joie, j'ai retrouvé la brebis que j'avais perdue.

Voilà, conclut le Sauveur, le portrait de votre Père céleste. Je vous le dis, la conversion d'un pécheur cause dans le Ciel une joie plus grande et plus vive, que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui, ne s'étant point égarés, n'ont pas besoin de pénitence.

Et maintenant quel pécheur craindra de retourner à Dieu? Mais quoi! la brebis remise dans le bercail, est-elle plus aimable pour s'être long-temps égarée? Le pécheur est-il plus digne de faveurs, pour avoir mérité de sévères châtiments? Non, sans doute; mais c'est que la joie du recouvrement se mesure à la douleur qu'avait causée la perte. Un juste persévérant s'attire une estime uniforme, et jouit d'une complaisance toujours égale. Un pécheur converti fait cesser des regrets, il essuie des larmes, il donne de la consolation, il ranime une joie qui paraissait éteinte pour toujours.

Par cette parabole, celle de l'Enfant prodigue et de la Drachme perdue, le Messie rend le courage aux pécheurs en leur donnant l'assurance qu'ils peuvent se réhabiliter par le repentir, aux yeux des hommes et aux yeux de Dieu ; car le repentir est frère de l'innocence. Après ce discours si digne de celui qui était venu pour sauver tout ce qui avait péri, le Sauveur fit une action qui dévoile tout ce qu'il y avait de bonté et d'amabilité dans son divin cœur.

Un jour qu'il instruisait ses Disciples et qu'ils l'écoutaient avec une attention extraordinaire, voilà qu'un grand nombre de pères et de mères vinrent lui présenter leurs petits enfants, en le conjurant de leur imposer les mains, de réciter sur eux quelques prières et de les toucher. Les Apôtres qui étaient fort occupés des leçons que leur donnait le divin Maître, et qui n'avaient pas encore dans le cœur les sentiments de bonté dont celui de Jésus était pénétré, éloignaient les parents et les enfants. Le Sauveur s'en aperçut, et les rappelant auprès de lui : Laissez venir à moi ces petits enfants, leur dit-il, et qu'il ne vous arrive jamais de les éloigner; car c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent par la candeur, l'ingénuité, l'innocence, qu'appartient le royaume des Cieux. En vérité je vous le dis, quiconque ne se soumettra pas à l'Évangile avec la simplicité d'un enfant, n'entrera point dans le royaume de Dieu.

Il faut que cette aimable vertu soit bien du goût de Jésus-Christ, puisqu'il ne perd aucune occasion d'en faire l'éloge et de nous la recommander comme la vertu

propre de l'Évangile. Notre malheur est de nous écarter tous les jours de plus en plus de l'esprit du divin Maître. Le monde chrétien se remplit, non d'enfants, mais de philosophes. L'enfance évangélique est décriée, nous ne voulons plus dans notre foi ni obscurité ni mystères ; nous écartons de nos usages les pratiques de la piété et les signes extérieurs d'une dévotion commune. Nous cessons d'être simples, c'est-à-dire qu'en nous flattant d'être sages, nous cessons d'être véritablement sensés et solidement raisonnables.

Le Sauveur fit donc avancer tous ces petits enfants, il les embrassa les uns après les autres, leur imposa les mains et les renvoya comblés de ses bénédictions. Pour mettre à jamais leur innocence à l'abri du scandale, il prit cet air de majesté qui convient à un Dieu, et déclara que si quelqu'un scandalisait un de ces petits, il vaudrait mieux pour lui être précipité dans la mer, une meule de moulin au cou. Enfin pour leur assurer la protection, le respect, les soins que réclament leur âge, il ajouta : Je vous le dis en vérité, tout ce que vous ferez au moindre de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi-même que vous le ferez. C'est ainsi que le Réparateur universel réhabilite l'enfance, qu'il la rend sainte et sacrée ; l'enfance qui, chez les peuples payens, était une victime qu'on dévouait tour à tour à la mort et à la corruption et qu'on immolait sans pitié à des divinités infames.

Cependant la vie mortelle du Rédempteur touchait à sa fin. La volonté de son Père l'appelait à Jérusalem ;

il partit avec ses Apôtres, semant sur sa route des leçons salutaires et des miracles éclatants. A compter du jour de son départ, il ne lui restait plus que quinze jours à vivre, jusqu'à la consommation de son sacrifice. Nous allons à Jérusalem, dit-il à ses Apôtres, là vont s'accomplir tous les oracles prononcés par les Prophètes au sujet du Fils de l'Homme, il sera livré au Prince des Prêtres, aux Scribes et aux Anciens du peuple. Ils le condamneront à mort, ils l'abandonneront aux Gentils, ils le couvriront d'opprobres, ils lui insulteront de toutes manières, ils lui cracheront au visage, ils le flagelleront, ils l'attacheront à la croix, il y mourra, et le troisième jour il ressuscitera. En disant ces choses, il était calme et rempli de joie. Chemin faisant il guérit l'orgueil des fils de Zébédée qui ambitionnaient les premières places dans son royaume, et rendit la vue à un aveugle.

On arriva sur le soir aux environs de Jéricho ; le Sauveur y resta trois jours. C'est là que Marthe et Marie lui envoyèrent un exprès pour le prévenir que Lazare leur frère était malade et pour le prier de venir le guérir. Allez, répondit Jésus à l'envoyé, dites de ma part à Marthe et à Marie, que cette maladie de leur frère n'est pas pour la mort, mais pour faire éclater la gloire de Dieu et prouver la divinité de son Fils.

Cependant Lazare était mort quelques heures après le départ de l'envoyé, le divin Maître ne l'ignorait pas, et en différant de se rendre auprès de ses sœurs, il savait bien à quelle épreuve il allait mettre leur foi. Mais c'est aux ames bien-aimées que le Sauveur réserve les

plus grandes afflictions, parce que c'est à elles qu'il prépare les plus grandes faveurs. D'un autre côté, résolu de faire dans la résurrection de Lazare et aux portes mêmes de Jérusalem (car Béthanie n'était qu'à une lieue de Jérusalem), un miracle si éclatant, que l'incrédulité de la Synagogue fût au moins confondue, si elle ne voulait pas se laisser vaincre, il demeura au même endroit deux jours entiers; il continua de visiter avec ses Apôtres, aussi tranquillement qu'auparavant, le pays de Jéricho.

Avant que de s'en éloigner pour toujours, il voulut y faire une de ces conversions singulières dont les Evangélistes ont eu d'autant plus de soin de nous conserver le souvenir, qu'ils l'ont jugée plus propre à être tout à la fois, l'attrait et le modèle de la pénitence dans une condition où l'opulence fait bien des pécheurs.

Comme Jésus passait au travers de Jéricho, suivi d'une grande multitude de peuple, un homme qui aspirait depuis long-temps à voir le grand Prophète, fut averti de sa marche. Pour ne pas le manquer, il courut se mettre sur son passage. Cet homme se nommait Zachée : il était le chef des Publicains du pays et jouissait d'une grande fortune; mais il était de très-petite taille. La foule l'empêchait de voir Jésus, il la quitta et prit le parti de courir quelques pas en avant; puis ayant aperçu un sycomore sur le bord du chemin, il s'empressa d'y monter. Le Sauveur continua de marcher. Arrivé auprès de l'arbre, il s'arrête, il lève les yeux sur celui qui s'y était placé pour le voir, et lui dit : Zachée, descendez

incessamment, car je veux aujourd'hui loger dans votre maison. Zachée, qui n'aspirait pas à tant de gloire, descendit en grande hâte : il conduisit le Sauveur chez lui, ne se contenant pas de joie de voir à sa table le Christ envoyé de Dieu pour le salut d'Israël. Rien n'était plus édifiant que ce spectacle. Mais l'aversion des Juifs pour les Publicains, était si insurmontable, qu'en présence du Sauveur lui-même, on murmurait tout haut de ce qu'il s'était arrêté chez un Publicain ou un pécheur; car dans le pays, ces deux mots se prenaient indifféremment l'un pour l'autre.

Jésus ne répondit rien à ces reproches qu'il avait déjà souvent essuyés de la part des Scribes et des Pharisiens; mais Zachée, sans s'y arrêter, en confondit les auteurs. Il leur fit voir qu'un Publicain humble et de bonne foi méritait, de la part de Dieu, un accueil favorable dont étaient indignes des critiques superbes et des Docteurs orgueilleux,

Il s'approche du Sauveur, et se tenant debout devant lui en présence de tous les assistants : Maintenant, lui dit-il, que j'ai eu le bonheur de vous voir et de vous entendre, je ne tiens plus à mes richesses; dès ce moment, je donne aux pauvres la moitié de mes biens; de plus, je vais examiner si ce qui me reste m'appartient légitimement, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends sur-le-champ le quadruple.

Comme vous voyez, Zachée ne parle point d'abandonner les finances. Quand on est résolu de les manier de la sorte, on peut conserver ses emplois. Jésus fut con-

tent de la droiture de Zachée. Il se tourna vers lui avec bonté, et le montrant à tous ceux qui venaient d'être les témoins de ses sentiments : C'est en ce jour, leur dit-il, que le maître de cette maison et tous ceux qui lui appartiennent ont trouvé la voie du salut. Zachée est un véritable enfant d'Abraham. C'est ainsi que le Fils de l'Homme est venu chercher et sauver tout ce qui était perdu.

On présume que vers les trois heures après midi le Sauveur quitta la maison de Zachée, et prit le chemin de Béthanie avec ses Disciples. Allons, leur dit-il, ne perdons pas de temps : notre ami Lazare dort, mais je vais le tirer de son sommeil. Seigneur, répondirent les Apôtres, si Lazare dort, sans doute il se porte mieux, et il guérira. Jésus, sous le nom de sommeil, parlait de la mort de Lazare. Les Apôtres ne le comprirent pas; alors il leur dit clairement : Lazare est mort, et à cause de vous, je suis bien aise de n'avoir pas été là, afin que vous soyez fortifiés dans la foi. Mais allons à lui.

Sur la route, le Sauveur guérit deux aveugles; car les malheureux lui demandaient des miracles, comme ils demandaient aux autres une légère aumône. Vers les neuf heures du matin on arriva près de Béthanie. Depuis quatre jours que Lazare était mort, bon nombre de Juifs étaient venus voir Marthe et Marie pour les consoler. La maison était pleine de ces consolateurs souvent onéreux, toujours au moins insuffisants pour des cœurs intimément touchés, lorsque le divin Maître se fit annoncer.

Marthe n'eut pas plutôt entendu prononcer le nom de Jésus, qu'elle courut à sa rencontre. Seigneur, lui dit-elle, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que même à présent, tout ce que vous demanderez à Dieu il vous l'accordera. C'était là solliciter le plus grand des prodiges d'une manière également forte et respectueuse.

Le Sauveur répondit par une vérité générale, qui laissait entrevoir ses bonnes intentions sans les dévoiler tout à fait. Votre frère ressuscitera, dit-il à Marthe. Je le sais, répliqua-t-elle, mon frère ressuscitera au dernier jour, au temps de la résurrection générale de tous les morts. Vous savez aussi, continua le Sauveur, que je suis la résurrection et la vie. Quiconque croit en moi, bien qu'il éprouve une mort passagère sur la terre, vivra éternellement dans le Ciel. Ne le croyez-vous pas? Oui, Seigneur, répondit Marthe, car je fais profession de croire que vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans le monde. Marthe, pleine d'espérance, courut au logis; elle tira sa sœur du milieu de leurs amis communs, et lui dit en secret : Le Maître est là, et il vous demande.

La fervente Marie ne se le fit pas répéter : elle se dérobe sur-le-champ; elle vole à Jésus, et le rencontre à l'endroit où sa sœur l'avait quitté. Le Sauveur n'avait pas fait un pas en avant du côté de la maison; il était encore avec ses Disciples à l'entrée du bourg. C'était de ce côté-là et hors des murs que Lazare était enterré. Il ne voulait pas entrer que le prodige ne fût fait. La

retraite précipitée de Marie frappa tous les Juifs qui étaient occupés à la consoler lorsqu'ils la virent disparaître. Ils s'imaginèrent que dans un accès subit de douleur, elle courait au tombeau de son frère pour l'arroser de ses larmes. Ils sortirent après elle et la suivirent.

Ce n'était pas au tombeau d'un mort, c'était auprès du vrai Consolateur des ames fidèles, que Marie courait avec tant d'empressement. Elle avait prévenu les Juifs, et, se jetant aux pieds de son divin Maître : Ah ! Seigneur, lui dit-elle, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. En disant ces mots, elle se mit à pleurer, et les Juifs eux-mêmes, qui étaient venus avec elle, ne purent retenir leurs larmes.

Ce spectacle attendrit le Sauveur : il éprouva un secret frémissement et parut saisi. Puis il dit aux assistants : Où l'avez-vous mis ? Venez, Seigneur, lui dirent-ils, et voyez. Arrivé auprès du tombeau, Jésus laissa couler ses larmes divines. Il voulait nous apprendre que si dans la mort d'un ami la soumission est commandée, les pleurs ne sont pas interdites. Les Juifs remarquèrent ces larmes si dignes de leur attention. Voyez, disaient les uns, combien il l'aimait ! Cet homme à miracles, disaient les autres, qui a ouvert les yeux d'un aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher que son ami ne mourût ? Jésus frémit de nouveau, et il vint au tombeau.

C'était une caverne fermée d'une grosse pierre. Otez la pierre, dit-il. Ah ! Seigneur, s'écria Marthe, il y a quatre jours que mon frère est mort ; ce corps doit déjà sentir.

Marthe, lui répondit le Sauveur, ne vous ai-je pas dit que si vous aviez la foi, vous verriez Dieu glorifié? On ôta donc la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre. Alors, Jésus levant les yeux au Ciel : O mon Père ! dit-il, je vous rends graces de ce que vous m'avez accordé ce que je vous demandais secrètement au fond de mon cœur. Pour moi, je savais bien que vous m'exaucez toujours, mais je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'il connaisse que c'est vous qui m'avez envoyé. Cependant le tombeau était ouvert ; du haut de l'ouverture on voyait le mort de quatre jours étendu. Le cadavre, au travers des linceuls dont il était enveloppé, exhalait une odeur sépulcrale.

Le Sauveur lève la voix et prononce distinctement ces trois mots : Lazare, levez-vous et sortez du tombeau. Aussitôt Lazare se lève, ayant les pieds et les mains liés avec des bandes, le visage couvert d'un suaire et tout le corps enveloppé d'un linge. Qu'on le délie, dit Jésus, et qu'on le mette en liberté. Jésus est obéi, et Lazare se joint à la troupe pour conduire son Sauveur dans sa maison de Béthanie. Qui pourrait exprimer le sentiment du mort ressuscité, la joie des deux sœurs, l'affermissement de leur foi et les transports de leur reconnaissance ! A l'égard des Juifs de Jérusalem, consolateurs de Marthe et de Marie, ce fut pour plusieurs d'entre eux une grace bien précieuse d'avoir été choisis pour être les témoins d'un semblable prodige. Ils crurent à Jésus-Christ comme au Fils de Dieu, annoncé par les Prophètes. Quelques-uns même, persuadés qu'ils avaient en main de quoi forcer la plus opiniâtre incrédulité,

allèrent dire aux Pharisiens le miracle que Jésus venait d'opérer.

Ils auraient convaincu des incrédules de bonne foi ; ils ne firent qu'irriter des hommes jaloux, déterminés par intérêt et par passion à ne croire aucune preuve concluante en faveur d'un homme qu'ils voulaient perdre. Instruits du miracle et effrayés de ses suites, les Pontifes et les Pharisiens assemblèrent un grand conseil. C'est là que la mort de Jésus-Christ fut résolue. Que faisons-nous, se dirent-ils, et à quoi pensons-nous ? Cet homme fait des miracles sans nombre. Ils auraient dû conclure : donc, il nous faut croire en lui. Mais non; remarquez comme la passion raisonne mal. Si nous le laissons faire, dirent-ils, tout le monde croira en lui, le peuple le choisira pour roi, et les Romains indignés viendront en armes, et ils détruiront notre ville et notre nation.

Les méchants ! ils étaient bien moins touchés de cet intérêt public que du discrédit où ils se voyaient tomber par la réputation et les miracles du Sauveur. Mais ils n'osaient avouer cet intérêt personnel, et ils cherchaient à le couvrir du voile du bien public. Ils se trompèrent dans leur calcul. Ce ne fut pas pour avoir reconnu leur véritable roi, mais pour s'être obstinés à le méconnaître qu'ils furent accablés de tous les maux qu'ils faisaient semblant d'appréhender.

Un des chefs du conseil, c'était Caïphe, Grand-Prêtre en exercice cette année-là [1], prit la parole et

[1] Pour entrer dans la pensée de l'écrivain sacré au sujet de ces mots *parce qu'il était Pontife cette année-là*, il faut se souvenir qu'Anne et

opina en ces termes : Vous n'y entendez rien : ne voyez-vous pas qu'il est de votre intérêt qu'un seul homme meure pour la nation, de peur qu'elle ne périsse toute entière. Ces paroles renferment aussi une prophétie par laquelle il était annoncé que le Fils de Dieu fait homme, devait être immolé à la place de tous les hommes. Ainsi Caïphe ne faisait que confirmer ce qu'on venait de dire et ce qu'on avait voulu faire craindre de la vengeance des Romains. Alors tous conclurent à faire mourir Jésus de Nazareth. On ne songea plus qu'à presser l'exécution de cet injuste arrêt.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur dont la bonté s'est étendue à tous les besoins et à tous les âges ; conservez en moi l'innocence et la candeur de l'enfance, ou si j'avais le malheur de la perdre, recevez avec bonté, ô mon tendre Pasteur, votre brebis égarée.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux éviter tout ce qui pourrait scandaliser les enfants*.

Caïphe étaient tous deux Grands Prêtres, et qu'ils l'étaient pour tout le temps de leur vie ; mais ils exerçaient alternativement. Celui qui entrait dans le Saint des Saints à la fête de l'expiation, était le Pontife de l'année courante ; en sorte qu'on les regardait comme deux Pontifes alternatifs, non pour la dignité qu'ils ne perdaient jamais, mais pour les fonctions qu'ils exerçaient tour à tour.

PETIT CATÉCHISME.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — TROISIÈME ANNÉE.

Q. Quel était le but de toutes les paroles, de tous les miracles, de toutes les démarches du Sauveur?

R. Le but de toutes les paroles, de tous les miracles, de toutes les démarches du Sauveur, était de sauver l'homme. Le Sauveur était venu sur la terre pour ôter le péché et en affaiblir toutes les suites. Par ses paroles, il dissipait l'ignorance; par ses miracles, il confirmait sa doctrine : toutes ses démarches tendaient à soulager les misères de l'homme. C'est ainsi qu'il se montrait véritablement notre Sauveur.

Q. Quel autre but se proposait-il encore?

R. Le Sauveur se proposait encore de bannir la crainte excessive que l'homme avait de Dieu. Il voulait faire succéder la loi de grace et de charité à la loi de crainte. Il voulait empêcher l'homme de se désespérer après ses péchés.

Q. Que fit-il pour cela?

R. Pour cela il se montra toujours bon, affable, compatissant envers tout le monde, et pour peindre sa bonté et sa miséricorde, il raconta plusieurs paraboles, en particulier celles de l'Enfant prodigue et de la Brebis perdue.

Q. Racontez la parabole de la Brebis perdue.

R. Un berger, dit le Sauveur, a un troupeau de cent brebis. Il les aime toutes, il les garde avec précaution.

Malgré sa vigilance, une de ses ouailles vient à s'égarer. N'est-il pas vrai qu'il ne s'en est pas plutôt aperçu, qu'il laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres et qu'il court après celle qui s'est éloignée? Il la cherche de tous côtés, il ne se donne point de repos qu'il ne l'ait retrouvée. Lorsqu'il l'a retrouvée il ne lui adresse pas de reproches, il ne la bat pas; mais il la met doucement sur ses épaules, et la rapporte lui-même à la bergerie afin de lui épargner la fatigue du retour. Arrivé à la maison, il assemble ses amis et ses voisins : Félicitez-moi, leur dit-il, j'ai retrouvé ma brebis que j'avais perdue. Voilà, conclut le Sauveur, le portrait de votre Père céleste. Je vous le dis, la conversion d'un pécheur cause plus de joie dans le Ciel que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes.

Q. Que fit le Sauveur après cette touchante parabole?

R. Après cette touchante parabole, le Sauveur fit une action qui dévoile tout ce qu'il y avait de bonté dans son divin cœur.

Q. Quelle fut cette action?

R. Un grand nombre de pères et de mères vinrent lui présenter leurs petits enfants, en le conjurant de les bénir. Les Apôtres cherchaient à les éloigner dans la crainte qu'ils ne fussent importuns à leur divin Maître. Mais le Sauveur leur dit de laisser approcher ces petits enfants, que c'était à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des Cieux. Puis ayant fait avancer tous ces petits enfants, il les embrassa, leur imposa les mains et les bénit.

Q. Que fit-il encore ?

R. Pour mettre leur innocence et leur vie à couvert, il déclara que celui qui scandaliserait un de ces petits enfants, il vaudrait mieux pour lui être précipité dans la mer, une meule de moulin au cou; et qu'il tiendrait pour fait à lui-même tout ce qu'on ferait au moindre de ces petits qui étaient ses frères. C'est ainsi que Notre Seigneur se montra le Sauveur de l'enfance que les Payens offraient en sacrifice à leurs divinités.

Q. Qu'annonça-t-il ensuite à ses Apôtres ?

R. Le Sauveur annonça ensuite à ses Apôtres que sa mort et sa passion étaient proches; qu'il serait crucifié, mais qu'il ressusciterait trois jours après. Il partit donc avec eux pour Jérusalem. Il employa le peu de jours qui lui restaient à leur donner des instructions et à faire des miracles plus éclatants que jamais.

Q. Quels furent ces miracles ?

R. Les principaux furent la conversion de Zachée et la résurrection de Lazare mort depuis quatre jours. Ce miracle fut fait aux portes même de Jérusalem et en présence d'un grand nombre de Juifs.

Q. Quelles en furent les suites?

R. Un grand nombre de Juifs se convertirent et crurent en Notre Seigneur; mais les Pontifes et les Pharisiens jaloux, résolurent de le faire mourir. Ils tinrent un grand conseil dans lequel Caïphe, Grand-Prêtre cette année-là, dit que Jésus de Nazareth devait mourir, de peur que toute la nation ne périt. Tous les

autres furent du même avis et s'occupèrent à exécuter leur injuste sentence.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur dont la bonté s'étend à tous les besoins et à tous les âges. Conservez en moi l'innocence et la candeur de l'enfance, ou si j'avais le malheur de la perdre, recevez avec bonté, ô mon tendre Pasteur, votre brebis égarée.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux éviter tout ce qui pourrait scandaliser les enfants*.

X^e LEÇON.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — TROISIÈME ANNÉE.

Accomplissement des Prophéties. — Parfum répandu. — Murmures de Judas. — Entrée à Jérusalem. — Jalousie des Pharisiens. — Larmes du Sauveur. — Prédiction sur Jérusalem. — Obole de la veuve. — Pureté d'intention. — Nouveaux murmures de Judas. — Sa trahison.

Le conseil qui venait de condamner à la mort Jésus de Nazareth, était composé de ce qu'il y avait à Jérusalem d'hommes en réputation de science et de sagesse. Ils furent grandement coupables. Mais la nation ne fut pas excusable lorsqu'elle se laissa entraîner à l'aveuglement de ses Pontifes et aux fureurs de sa défaillante Synagogue. Au-dessus de son autorité, il s'en élevait une bien autrement imposante, et qu'il n'y avait pas moyen de méconnaître : c'était l'autorité des œuvres de Jésus. C'était là un témoignage divin qui devait subjuguer tous les esprits. D'ailleurs, selon les oracles même des Prophètes, il fallait croire que le Christ serait méconnu des Princes de son peuple, et condamné à la mort par le sénat de sa nation. Les procédés violents de la Synagogue contre son véritable roi, prévus et prédits comme un des signes à quoi il faudrait le reconnaître, ne formaient donc pas un préjugé contre la mission de Jésus-Christ.

De plus, Dieu n'avait rien négligé pour rendre la mission de son Fils si évidemment croyable, qu'elle ne pût être ni douteuse ni suspecte aux hommes d'un cœur droit et d'une bonne volonté.

En effet, Jésus était venu dans le monde au temps précis où le Messie était attendu. Il était né à Bethléem, du sang de David, d'une mère toujours Vierge, suivant la prédiction des Prophètes. Depuis plus de trente-deux ans il n'avait fait autre chose que perfectionner tous les jours dans sa personne le portrait entier du Christ, par sa doctrine, par sa sainteté, par ses miracles, par l'accomplissement littéral des Prophéties qui le regardaient. Tout néanmoins n'était pas encore achevé. Il nous reste à le voir consommer la preuve que la résurrection d'un mort de quatre jours, venait de porter à un si haut degré d'évidence.

Le trait décisif était la mort du Christ sur la croix, ordonnée par la Synagogue, soufferte de la main des étrangers, accompagnée de circonstances prédites, suivie après trois jours de sa résurrection glorieuse et couronnée par son ascension à la droite de son Père. C'était là le signe du Prophète Jonas auquel il renvoyait toujours les incrédules de sa nation. Car enfin, si après une naissance semblable à celle de Jésus, suivie d'une mission aussi miraculeuse; si après une vie de trente-trois ans aussi sainte et aussi bien soutenue; si, dis-je, ce Jésus est mis en croix et meurt précisément de la manière qu'il a lui-même tant de fois annoncée en confirmation des anciens oracles; si, après sa mort,

il ressuscite au jour qu'il a publiquement fixé, il faut bien, quoiqu'en dise l'incrédulité, qu'il soit ce qu'il dit, le Christ et le Fils de Dieu.

Les choses se préparaient rapidement à cette démonstration sans réplique. Après la résurrection de Lazare, le Sauveur quitta Béthanie et se retira dans la ville d'Ephrem, éloignée de Jérusalem d'environ huit heures de chemin. La fête de Pâque était proche ; de toutes les parties de la Judée on se rendait en foule à Jérusalem pour la solennité. Jésus aussi se dirigea vers cette ville qui allait bientôt se souiller du sang de son Roi, de son Christ et de son Dieu. Il repassa par Béthanie et s'arrêta dans la maison de Lazare. Son arrivée fut bientôt connue. Un grand nombre de Juifs vinrent de Jérusalem non-seulement pour le voir, mais encore pour voir Lazare ressuscité après quatre jours de sépulture. On lui donna un souper. Marie, sœur de Lazare, signala son tendre amour pour le Sauveur. Dès que Jésus fut à table, elle s'approcha de lui, répandit sur ses pieds un parfum d'une odeur exquise, les essuya de ses cheveux, et en un moment toute la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum.

Judas Iscariote, ce traître qui, dans peu de jours, devait livrer son Dieu à ses ennemis, et qui était encore au nombre de ses Apôtres, trouva fort à redire à la pieuse libéralité de Marie. Pourquoi, dit-il, ne pas vendre une liqueur de ce prix? on en eût tiré trois cents deniers et on eût donné cet argent aux pauvres.

Ces sortes de remontrances qui se renouvellent encore

de nos jours parmi les Chrétiens, au sujet des libéralités des personnes pieuses pour la magnificence du culte public, sont bien plus souvent le langage d'une secrète irréligion que celui d'une charité bien sincère. On ne se reproche point, en faveur des pauvres, le faste de ses maisons ou le luxe de ses parures, et c'est, dit-on, pour le soulagement des misérables qu'on voit avec regret enrichir les autels.

Or, Judas parlait de la sorte, non qu'il se mît bien en peine des pauvres; mais parce qu'il était avare et voleur, et dépositaire des aumônes que le Sauveur recevait pour sa subsistance et celle de ses Disciples. Jésus connaissait bien le secret motif des murmures de son cupide Disciple. Néanmoins pour justifier l'innocence de Marie, il ne révéla pas le crime caché de Judas. Laissez-la, dit-il, arroser aujourd'hui mes pieds d'un parfum exquis, ne trouvez pas mauvais qu'elle l'ait gardé pour ma sépulture[1]; car vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours.

Cependant un grand nombre de Juifs ayant appris que Jésus était chez Lazare, ils y accoururent en foule et crurent en lui. Les Princes des Prêtres, désespérés des progrès de la foi, se déterminèrent à en couper d'un seul coup toutes les racines. Lazare ressuscité et se montrant à qui voulait le voir, aux portes même de Jérusalem, leur

[1] Le temps de la mort de Jésus étant proche, Marie, en répandant sur lui ce parfum, s'acquittait par avance d'un devoir que la piété et l'usage voulaient qu'on rendît aux morts avant que de les ensevelir, comme si elle eût prévu qu'elle en serait empêchée après la mort du Sauveur.

parut un témoin trop imposant et trop propre à persuader : déjà résolus de mettre Jésus à mort, ils conclurent encore à se défaire de Lazare.

Des résolutions si violentes annonçaient un événement décisif : on ne gardait plus de mesures. La puissante cabale qui dominait à Jérusalem, les Scribes, les Pharisiens, les Docteurs de la loi, les Pontifes et les Princes des Prêtres, ne pouvait manquer de venir bientôt à bout de ses desseins, à moins que Jésus-Christ, par un miracle, ne se résolût à la déconcerter. Il le pouvait aisément, mais il était bien éloigné de le faire; seulement il voulut leur montrer que s'il se livrait un jour entre leurs mains, c'était qu'il le voulait bien.

Dès le lendemain de son arrivée à Béthanie, et n'ayant plus que cinq jours à passer sur la terre, il résolut d'aller se montrer publiquement dans la capitale; il voulut même y entrer en triomphe et avec un éclat aussi propre à rehausser le courage de ses Disciples, qu'à faire rougir ses ennemis. Ainsi, le miracle le plus surprenant et peut-être le moins remarqué qu'il fit alors, fut de conserver, au milieu de tant de fureurs et de complots, sa liberté, son indépendance, son autorité toute entière pour agir, pour parler, pour donner des ordres; de suspendre l'orage et de le soutenir sur sa tête jusqu'au moment précis que son Père avait abandonné à la puissance des ténèbres.

La férie première qui répond à notre dimanche, il partit de Béthanie accompagné de tous ses Apôtres. Il s'avança avec eux près d'un bourg nommé Bethphagé,

fort voisin de Jérusalem et situé sur le penchant de la montagne des Oliviers. Arrivé à cet endroit, il choisit deux de ses Apôtres et il leur dit : Allez jusqu'au bourg que vous voyez devant vous ; vous trouverez à l'entrée une ânesse avec son ânon qui n'a point encore été monté : détachez-les et amenez-les moi. Si quelqu'un y trouve à redire, vous n'aurez qu'à lui répondre : le Seigneur en a besoin ; et on ne s'y opposera plus.

Ainsi jusque dans les plus petits événements, le Sauveur se montrait le Fils de Dieu, maître de disposer des cœurs et bien instruit de leurs résolutions libres et futures. Les deux Apôtres allèrent à la bourgade et trouvèrent l'ânesse et l'ânon, comme Jésus le leur avait annoncé. Ils les détachèrent sans rien dire à personne. On fut fort surpris d'une action si extraordinaire faite publiquement par des hommes qui paraissaient sages et qui agissaient de sang-froid. Pourquoi détachez-vous cet ânon, demandèrent ceux à qui il appartenait ? C'est, répondirent simplement les deux Apôtres, que le Seigneur en a besoin. Là dessus on les laissa faire ; ils conduisirent donc l'ânesse et l'ânon auprès de leur Maître, sans comprendre ce que tout cela voulait dire.

Mais leur divin Maître ne faisait rien sans de grandes raisons. En qualité de Messie, il devait accomplir en sa personne toutes les Écritures. Il fit donc tout cela pour exécuter ce qui avait été annoncé de lui par le prophète Zacharie : Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous dans un esprit de douceur, monté sur un

ânon. Les Apôtres jetèrent leurs vêtements sur l'ânon et le Sauveur y monta.

Dans un pays où ces montures avaient toujours été indifféremment à l'usage des petits et des grands, l'équipage où paraissait le Sauveur n'avait rien de trop bas ni de trop superbe; il voulait en ce jour se faire reconnaître de son peuple pour son roi pacifique, et entrer dans sa capitale à la manière des anciens Juges ou Conducteurs d'Israël.

A peine eut-on fait quelques pas vers Jérusalem, qu'une grande multitude qui attendait, soit à Jérusalem, soit aux environs de la ville, le jour de la grande fête de Pâque, vint à la rencontre du Sauveur. Ce fut à la descente de la montagne des Oliviers que commença pour ainsi dire le triomphe de la marche. Les uns se dépouillaient de leurs vêtements pour les étendre sur son passage; d'autres coupaient des branches d'arbres et en jonchaient le chemin : tous ensemble se mirent à louer Dieu. L'air retentissait de ces acclamations : Honneur, gloire et bénédiction au Fils de David; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur; béni soit le règne qui vient, le règne de notre Père David ; louange, honneur et gloire au Très-Haut.

A la vue de ce triomphe et de cet enthousiasme universel, les Pharisiens se dirent les uns aux autres : Vous voyez que nous n'avançons à rien, voilà que tout le monde court après lui. Le contre-temps était fâcheux, mais la conjoncture était peu propre à favoriser une violence. Ils engagèrent donc quelques-uns des leurs à

se mêler à la foule, et ceux-ci eurent la hardiesse de s'adresser au Sauveur lui-même. Maître, lui dirent-ils, ordonnez à vos Disciples de se contenir. Quand ils se tairaient, répondit-il, les pierres même parleraient à leur place. Ses Disciples se turent en effet, cinq jours après, lorsqu'au temps de la mort du Sauveur, ils prirent la fuite et l'abandonnèrent; mais les pierres parlèrent alors, et en se brisant elles publièrent dans leur langue la divinité du Sauveur. Pour le moment, les acclamations ne firent qu'augmenter, et les jaloux en essuyèrent toute la mortification.

Au milieu de la joie universelle, que faisait le Sauveur? Il pleurait. Oui, ce divin Triomphateur mêla ses soupirs à l'allégresse publique, et arrosa de ses larmes la verdure dont on avait jonché la terre sur ses pas. Arrivé à la vue de Jérusalem, et jetant les yeux sur cette grande ville qu'il aimait comme la principale portion du champ que son Père lui avait confié, il pleura sur elle. Il savait que dans peu de jours elle allait mettre le comble à ses crimes par le plus grand des forfaits, la mort de son Messie. Il voyait dans un avenir peu éloigné toutes les calamités fondre sur elle, et la Reine des cités devenir un amas de cendres détrempées du sang de ses citoyens.

Touché de tant de maux, il dit en soupirant : Ah ! si du moins en ce jour qui est encore pour toi un jour de grace, tu avais su connaître les choses qui étaient capables de te donner la paix, le salut que t'apporte ton Sauveur; mais non, tout cela est caché à tes yeux. Et voilà que des jours viendront sur toi, où tes ennemis feront

une circonvallation autour de tes murailles, ils t'enfermeront et te presseront de tous côtés; ils te renverseront par terre toi et tes enfants qui sont dans ton sein, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas su connaître le temps où tu as été visitée.

Terrible prédiction accompagnée des larmes d'un Dieu, qui ne s'exécuta que trop à la lettre après moins de quarante ans!

Le Sauveur achevait de parler, lorsqu'il mit le pied dans Jérusalem. A peine y fut-il entré que toute la ville parut en mouvement. On se disait : Quel est celui-ci? Le peuple répondait : c'est Jésus le Prophète, de Nazareth en Galilée. Le Sauveur s'avança jusqu'au Temple. Là, il guérit les aveugles et les boiteux qui se présentèrent.

Pendant qu'il instruisait la multitude et qu'il suppliait son Père de se glorifier en lui par ses humiliations et ses douleurs, une voix du Ciel se fit entendre, qui disait : J'ai déjà glorifié mon nom, je le glorifierai encore; c'est-à-dire : j'ai été honoré en vous, ô mon Fils! par l'obéissance que vous m'avez rendue; je le serai encore davantage par celle que vous m'allez rendre. La voix de Dieu, venue avec un grand éclat, mit l'épouvante parmi tous ceux qui l'entendirent. Les uns disaient que c'était le tonnerre qui avait grondé; les autres disaient que c'était un Ange qui avait parlé à Jésus. Ce n'est pas pour moi, reprit le Sauveur, que cette voix est venue du Ciel, c'est pour vous. Apprenez que le jugement du monde approche : le Prince de ce

monde va être chassé. Ces paroles annonçait la ruine de l'idolâtrie.

Le soir étant venu, le Sauveur quitta Jérusalem et vint passer la nuit à Béthanie. Dès le lendemain, il rentra dans la capitale, supprima des abus qui régnaient dans le Temple, reprocha aux Pharisiens leurs crimes et leur incrédulité, annonça de nouveau la ruine de Jérusalem; puis s'étant assis vis-à-vis du trésor, il regardait comme le peuple y jetait de l'argent. Or, plusieurs personnes riches y en jetaient beaucoup. Après elles, vint une pauvre veuve dont la main timide n'y déposa que deux petites pièces de monnaie de la valeur d'un liard. Une action si petite servit d'occasion au Sauveur pour donner une des plus sublimes instructions qui soient contenues dans l'Évangile. Ayant appelé ses Disciples, il leur dit : Je vous dis en vérité que cette pauvre veuve a plus donné que tous ceux qui ont mis dans le trésor. Quel est donc, ô mon Dieu! le prix de la pureté d'intention et de la charité!

Il adressa de nouveau aux Juifs les discours les plus pressants, les paraboles les plus touchantes ou les plus terribles, pour les engager à se convertir et à prévenir les maux qui les menaçaient. Tout fut inutile, du moins pour les Scribes et les Pharisiens; tant l'abus des graces et des talents laisse peu de ressource! Étant sorti de Jérusalem avec ses Disciples, il s'assit sur le penchant de la montagne des Oliviers d'où l'on découvrait la ville et le Temple. Ce fut de là qu'il leur annonça la ruine complète de l'un et de l'autre, ainsi que la fin du monde

et les circonstances du dernier jugement. Il les rassura ensuite contre les persécutions qu'ils auraient à souffrir.

Le Sauveur mit fin à tous ces discours, en disant à ses Disciples : Vous savez que la fête de Pâque aura lieu dans deux jours, et que le Fils de l'Homme sera livré entre les mains des Gentils pour être crucifié.

Le lendemain, il fut invité à manger par un habitant de Béthanie, appelé Simon surnommé le Lépreux. Pendant qu'il était à table, une femme s'approcha de lui; elle portait à la main un vase d'albâtre rempli d'un extrait d'épis de nard d'un grand prix et d'une odeur excellente. Elle le répandit sur la tête du Sauveur. Judas, dans une pareille occasion, avait donné un mauvais exemple qui fut suivi dans celle-ci par quelques-uns des Apôtres. Pourquoi, dirent-ils, perdre sans fruit des choses si précieuses ? Le Sauveur fit la même réponse, seulement il ajouta cette parole prophétique : Je vous le dis en vérité, partout où mon Évangile sera prêché, et il le sera dans tout l'univers, on parlera avec éloge de cette action et de celle qui l'a faite. La prédiction s'est accomplie. Personne ne lit dans le monde l'histoire de la passion de Jésus, qu'il n'approuve en même temps la religieuse prodigalité de la femme de Béthanie, dans la maison de Simon le Lépreux.

Judas Iscariote était du repas aussi bien que les autres Disciples; il entendait comme eux ce que Jésus-Christ annonçait. L'avarice dont il brûlait n'était pas contente, il voyait avec chagrin s'évanouir les occasions d'un gain sordide après lequel il soupirait. Comme il savait avec

quelle ardeur les Pontifes, les Prêtres et les Princes du peuple souhaitaient d'avoir Jésus à leur disposition, il s'imagina que jamais il ne trouverait une voie plus courte et plus sûre de s'enrichir, que de faire servir son ministère à la passion de ces méchants.

Une cupidité si coupable ouvrit au démon l'entrée de son cœur ; l'esprit infernal s'en empara. Judas sortit et alla droit à Jérusalem. Il se présenta aux Princes des Prêtres et aux magistrats, pour s'entendre avec eux sur les moyens de leur livrer son Maître. Combien voulez-vous me donner, leur dit-il, et je vous le livrerai? La proposition de Judas n'était pas croyable, tant elle était affreuse dans un homme de son caractère ; mais les intéressés ne risquaient rien à s'y prêter : ils la reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Nous vous donnerons, répondirent-ils, trente deniers d'argent. La somme était bien modique, c'était juste le prix auquel, selon la loi, on mettait la vie d'un esclave. Judas promit. Il revint à Béthanie, possédé de son démon ; mais aussi tranquille en apparence que s'il n'eût eu rien à se reprocher. Cependant il ne pensait plus qu'à consommer sa trahison, et pour n'en pas manquer le succès, il épiait le moment où Jésus, éloigné du peuple dont il était honoré comme l'envoyé de Dieu, serait sans défense contre ses ennemis.

Le Maître et les Disciples passèrent ensemble la meilleure partie de la journée, sans que le Sauveur, qui voyait à ses côtés un malheureux ligué contre lui avec la Synagogue, semblât avoir le moindre soupçon de sa damnable intrigue, ou que le traître se trouvât embar-

rassé de la compagnie d'un maître vendu à vil prix, dont il ne pouvait ignorer les lumières, et dont il devait craindre la justice. Mais hélas! quand on fait les grands crimes avec cette audace, quel endroit sensible offre-t-on à la grace du repentir?

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur dont la tendre compassion pour les pécheurs lui faisait verser des larmes sur l'ingrate Jérusalem qui devait bientôt le mettre à mort. Donnez-moi la grace de pleurer moi-même sur mes péchés.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même, pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire mes actions avec une grande pureté d'intention.*

PETIT CATÉCHISME.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — TROISIÈME ANNÉE.

Q. Parce que les Grands de Jérusalem avaient résolu de faire mourir le Sauveur, était-ce une raison pour le peuple de ne pas le reconnaître pour le Messie?

R. Quoique les Grands de Jérusalem eussent résolu de faire mourir le Sauveur, ce n'était pas une raison pour le peuple de ne pas le reconnaître pour le Messie. Les miracles de Jésus parlaient plus haut que la Synagogue.

D'ailleurs les Prophètes avaient prédit que le Christ serait méconnu, livré à la mort par la Synagogue. Ces violences contre Jésus de Nazareth étaient donc plutôt un motif de le reconnaître pour le Messie.

Q. Dieu avait-il négligé quelque chose pour montrer la divinité de Jésus?

R. Dieu n'avait rien négligé pour montrer la divinité de Jésus. Il était venu au monde au temps précis où le Messie était attendu. Il était né à Bethléem du sang de David, il avait été adoré par les rois suivant les prédictions des Prophètes. Depuis plus de trente-deux ans il n'avait fait autre chose que perfectionner dans sa personne le portrait entier du Christ, par sa doctrine, par sa sainteté, par ses miracles, par l'accomplissement littéral des Prophéties qui le regardaient.

Q. Que lui restait-il à faire?

R. Il lui restait à consommer la preuve de sa divinité.

Q. Comment?

R. En mourant; car le trait décisif du Messie était sa mort sur la croix, ordonnée par la Synagogue, soufferte par la main des étrangers, suivie après trois jours de sa résurrection glorieuse et couronnée par son ascension dans le Ciel.

Q. Quelles circonstances préparèrent la mort du Sauveur?

R. Lazare ressuscité invita le Sauveur à manger chez lui : Marie, sœur de Lazare, répandit sur ses pieds un parfum exquis. Judas en murmura. L'avarice le dominait et le poussait peu à peu au plus grand des crimes.

Les Pharisiens voyant que tout le monde croyait au Sauveur depuis la résurrection de Lazare, résolurent de le faire mourir. Le Sauveur le savait bien.

Q. En fut-il effrayé?

R. Le Sauveur n'en fut point effrayé. Il conserva au milieu de tant de complots son calme, sa dignité, son indépendance toute entière. Il voulut même montrer à ses ennemis que si un jour il se livrait entre leurs mains, c'était qu'il le voulait bien.

Q. Que fit-il pour cela?

R. Il résolut d'aller se montrer publiquement à Jérusalem. Monté sur un ânon suivi de sa mère, il entra dans Jérusalem comme les anciens Juges d'Israël; car le prophète Zacharie avait prédit que le Messie y entrerait de cette façon. Tout le peuple vint à sa rencontre avec des rameaux d'olivier à la main et en criant : Gloire au Fils de David. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.

Q. Que faisait le Sauveur au milieu de son triomphe?

R. Au milieu de son triomphe, le Sauveur apercevant Jérusalem, pleura sur elle parce qu'elle s'obstinait à le méconnaître, et il lui prédit les calamités qui devaient bientôt fondre sur elle. Il alla au Temple où une voix du Ciel se fit entendre, qui disait que Dieu serait glorifié par Jésus. Ses ennemis n'osèrent rien entreprendre contre sa personne. Pendant qu'il était au Temple, une pauvre veuve mit un liard dans le trésor; et le Sauveur dit qu'elle avait mis plus que les riches, pour nous apprendre le mérite de la pureté d'intention.

Q. Où alla-t-il en sortant du Temple?

R. En sortant du Temple, le Sauveur se retira sur le penchant de la montagne des Oliviers. C'est de là qu'il annonça à ses Apôtres la ruine de Jérusalem et du Temple, ainsi que la fin du monde et les circonstances du jugement dernier.

Q. Que fit-il ensuite?

R. Ensuite il retourna à Béthanie, chez Simon le Lépreux, où une femme répandit sur sa tête une liqueur précieuse. Cette action irrita Judas qui forma le dessein de vendre son Maître. Il alla donc trouver les Princes des Prêtres et leur dit : Combien voulez-vous me donner et je vous le livrerai? Ils lui promirent trente deniers. C'était le prix d'un esclave. Judas promit et revint auprès du Sauveur, cherchant l'occasion de le livrer.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur dont la compassion pour les pécheurs était si grande qu'il versait des larmes sur l'ingrate Jérusalem qui devait bientôt le mettre à mort; donnez-moi la grace de pleurer moi-même sur mes péchés.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même, pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire mes actions avec une grande pureté d'intention*.

XI^e LEÇON.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — TROISIÈME ANNÉE.

Fête de Pâque. — Jésus mange l'Agneau pascal. — Annonce de la Trahison de Judas. — Instruction sur l'Humilité. — Lavement des Pieds. — Institution de l'Eucharistie. — Sortie de Judas. — Adieux du Sauveur. — Départ pour le Jardin des Oliviers.

Ce que le Sauveur devait aux enfants de Jacob, en qualité de Docteur singulièrement envoyé pour les préparer au royaume de Dieu, il l'avait abondamment accompli par trois années de courses évangéliques dans la Judée, dans la Samarie, dans la Galilée, et dans toutes les parties de l'ancien domaine du peuple choisi. Ses prédications publiques étaient terminées. La fin du monde fut sa dernière prophétie, et sa dernière instruction la charité.

Mais si Jésus était en particulier, et pour un temps seulement, le Pasteur des brebis égarées de la maison d'Israël, ou l'Apôtre de la Palestine, il était pour toujours et sans distinction le Messie de tous les peuples, la victime du monde entier et le Sauveur de tous les hommes. A ce titre, il devait mourir pour leur mériter à tous, par l'effusion de son sang divin, les graces du salut et la gloire de l'adoption. Encore deux jours et tout allait être consommé.

Judas, qui pendant la nuit avait vendu son Maître, était revenu dès le matin auprès de lui, cherchant l'occasion de le livrer. Sur les trois heures après midi, la fête de Pâque commençait à Jérusalem; c'était pour tout le peuple le premier jour des azymes. Les Prêtres, depuis cette heure jusqu'au coucher du soleil, étaient occupés à tuer et à dépouiller, dans l'enceinte de la maison de Dieu, les agneaux que chaque famille devait y venir prendre pour les manger au temps marqué par la loi. Les Disciples s'adressèrent donc au Sauveur et lui dirent : Où voulez-vous que nous allions vous faire les préparatifs pour manger la Pâque? Allez, dit-il à Pierre et à Jean, nous préparer la Pâque afin que nous la mangions. Mais, Seigneur, lui répondirent-ils, où voulez-vous que nous la préparions? Il leur dit : Allez dans la ville; dès que vous y entrerez, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au père de famille de cette maison : Voici ce que dit le Maître : Mon temps approche; j'ai choisi votre maison pour faire la Pâque avec mes Disciples; montrez-moi le lieu où je pourrai la manger avec eux; et il vous montrera une grande salle toute meublée. C'est là que vous ferez les préparatifs.

Il n'y avait qu'un Homme-Dieu, maître des cœurs et instruit sur l'avenir comme sur le présent, qui pût donner de pareils ordres et fournir de semblables assurances. Les Disciples s'en allèrent donc à la ville, et trouvèrent les choses selon que le Sauveur leur avait dit. Assurés d'un appartement, les deux Envoyés ne

songèrent plus qu'à terminer les autres préparatifs. C'était de se procurer un agneau pascal, des laitues, des pains azymes et du vin, et de faire rôtir l'agneau : tout se trouva prêt au moment où le Sauveur arriva accompagné du reste de ses Apôtres.

Il pouvait être environ sept heures du soir ; car c'était une heure après le coucher du soleil que la loi avait placé le commencement de la cérémonie. Le Sauveur se mit à table et ses Disciples avec lui. Le souper légal durant lequel l'agneau devait être mangé, se fit avec tous les rites en usage ; car, dès sa première entrée dans le monde, Jésus s'était solennellement engagé à observer la loi dans l'exactitude la plus littérale. C'est pourquoi le Sauveur, s'adressant à ses Apôtres, leur dit : J'avais un extrême désir de manger cette Pâque avec vous, avant que de souffrir. Car, je vous le dis, je ne la mangerai plus qu'elle n'ait son accomplissement dans le royaume de Dieu. Il faisait entendre que les figures allaient cesser, et que la manducation de l'agneau ordonnée par Moïse, ferait bientôt place à celle du véritable Agneau de Dieu, immolé pour le salut du monde.

A ces mots, le Sauveur prit une coupe de vin, rendit grace à son Père, et la présentant à ses Disciples, il leur dit : Prenez-la, et buvez en tous. Car je vous dis encore que je ne boirai plus avec vous du fruit de la vigne jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit arrivé. Ce n'était encore que la manducation de l'agneau pascal ; et le vin dont parle ici le Sauveur n'était pas celui qu'il changea en son sang.

Le moment d'opérer ce grand prodige approchait. La vue du perfide qui devait le livrer à ses ennemis, toucha alors sensiblement le divin Rédempteur. Promenant ses regards attristés sur ses Apôtres : En vérité, en vérité, je vous le dis, un de vous me trahira. A ces mots les Apôtres furent consternés, et ils lui demandèrent l'un après l'autre : Seigneur, est-ce moi? Le Sauveur ne voulut pas nommer le coupable. Il se contenta de répondre : Celui qui doit me livrer est maintenant à table avec moi; il met la main au même plat. Le Fils de l'Homme s'en va, ainsi que l'annoncent les Écritures, mais malheur à celui par qui le Fils de l'Homme sera livré; mieux lui aurait valu de n'être pas né.

A ces mots du Sauveur, les craintes et les inquiétudes redoublent. Les Apôtres se demandent quel est celui qui doit commettre un pareil crime. Judas soutient effrontément cette épreuve. Il se penche vers le Sauveur et lui demande tout bas : Maître, est-ce moi? Oui, c'est vous, lui répond Jésus. Mais personne ne l'entendit.

Ce qu'il y eut de déplorable, c'est que les onze Disciples qui étaient exempts d'infidélité, ne l'étaient pas d'ambition. Ils venaient d'entendre dire au Sauveur que le royaume de Dieu était près de s'établir. Jugeant que leur Maître serait bientôt sur le trône, ils se mirent à disputer en sa présence pour savoir qui d'entre eux aurait les premières places dans le nouvel empire. Le Sauveur ne s'indigna point de leur faiblesse. Il savait que bientôt ils seraient tout à fait purifiés par le feu divin,

qui consumerait dans leurs cœurs jusqu'aux racines des prétentions humaines; mais en attendant qu'il leur eût mérité sur la croix, et que du trône de sa gloire il leur eût envoyé l'esprit apostolique, il les traita comme des enfants à qui on donne de bonne heure d'utiles leçons et de salutaires exemples.

Les rois des nations, leur dit-il, leur commandent en maîtres, et ils prennent le nom de bienfaisants et des titres pompeux. Vous n'en userez pas de même. Que celui qui sera le plus grand parmi vous se comporte comme s'il était le plus petit. Que celui qui occupe le premier rang devienne comme le serviteur des autres, qu'il ne soit le premier de tous que pour prévenir ou soulager tous les besoins.

Telle est l'admirable notion du pouvoir que nous donne le divin Réparateur : là est la destruction du despotisme et de l'esclavage; là est la source de tous les dévouements héroïques dont brille l'histoire des peuples chrétiens. Car je vous le demande, continue le Fils de Dieu, quel est le plus grand et le plus distingué; ou celui qui est assis à table, ou celui qui y sert? C'est sans doute celui qui s'assied pour être servi. Et moi cependant qui suis votre Seigneur et votre Maître, ne suis-je pas parmi vous comme celui qui sert?

Après cette leçon d'humilité, le Sauveur leur parla des grandeurs divines dont ils jouiraient dans le Ciel; grandeurs seules dignes de notre ambition, mais auxquelles on n'arrive que par la modestie et les abaissements. C'étaient là les célestes maximes que Notre

Seigneur voulait graver ineffaçablement dans l'esprit de ses Apôtres.

Pour en rendre l'impression plus profonde, il joignit à l'énergie de ses paroles, la force toujours supérieure d'un grand exemple. Le repas était prêt de finir. Tout à coup le Sauveur se lève de table, quitte ses vêtements et prend un linge qu'il attache devant lui. Il verse de l'eau dans un bassin, il commence à laver les pieds de ses Disciples, et les essuie avec le linge dont il est ceint. Prodigieux exemple d'humilité! Le Fils de Dieu aux pieds de ses Disciples! aux pieds de Judas!

Il vint donc à Simon Pierre; mais, confondu de tant d'abaissement, Pierre lui dit : Quoi! Seigneur, vous me laverez les pieds! Jésus lui répondit : Ce que je fais maintenant, vous ne le comprenez pas à présent; mais vous le comprendrez dans la suite. Vous ne me laverez jamais les pieds, lui dit Pierre. Si je ne vous lave, lui dit le Sauveur, vous n'aurez point de part avec moi. C'est-à-dire vous serez éternellement séparé de moi, parce que vous aurez désobéi à l'ordre que je vous donne. Ah! Seigneur, reprit le fervent Apôtre, possédé du désir d'être toujours avec son bon Maître, lavez-moi non-seulement les pieds, mais les mains et la tête. Jésus lui dit : Celui qui a été lavé, n'a besoin que de se laver les pieds, et il est entièrement net. Il en est ainsi de vous : vous êtes purs, mais non pas tous; car il savait bien qui était celui qui devait le livrer, c'est pourquoi il dit vous n'êtes pas tous purs.

Ces paroles, *celui qui a été lavé n'a besoin que de se*

laver les pieds, étaient une leçon que le Sauveur faisait à ses Apôtres d'une pureté plus parfaite que l'exemption des fautes grossières. C'est surtout quand on se prépare à recevoir l'Eucharistie, qu'il n'est pas permis de négliger ces moindres taches que l'on contracte dans l'usage de la vie humaine, et qui sont signifiées par le lavement des pieds.

La cérémonie achevée, le Sauveur quitta le linge, reprit ses habits, et se remettant à table avec ses Disciples, il leur dit : Vous voyez ce que je viens de faire à votre égard. En me parlant, vous dites Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis; mais si moi, votre Maître et votre Seigneur, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres : car je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni l'envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Si vous comprenez ceci, vous serez heureux en le faisant. Pour leur adoucir la pratique de cette humilité, il ajouta que bien loin de s'avilir aux yeux des hommes en s'humiliant les uns devant les autres, l'honneur qu'ils avaient d'être ses Apôtres les ferait respecter comme lui-même. En vérité, en vérité, je vous le dis, qui reçoit celui que j'aurai envoyé me reçoit ; et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé moi-même.

Ces divines leçons, d'une humilité profonde, d'une parfaite pureté de cœur, et d'une respectueuse charité pour le prochain, disposaient admirablement bien les Apôtres au Banquet céleste que le Sauveur voulait

instituer. Il allait nous laisser dans le sacrement de son corps et de son sang le plus grand de ses dons, et faire succéder aux anciens sacrifices le sacrifice unique et parfait qui devait les remplacer et les surpasser tous.

Il était nuit; et ce fut cette nuit funeste à la vie de l'Homme-Dieu, ce fut même l'heure et le moment où l'on s'empressait de le livrer à ses ennemis, qu'il honora de l'institution de son sacrement. Dans l'excès de son amour, il voulut rendre cette nuit plus avantageuse au monde que le plus beau de ses jours. Voici comment la chose se passa.

Le souper durait encore lorsque le Sauveur prit du pain tel qu'on le mangeait ce jour-là, azyme ou sans levain; le tenant entre ses mains adorables, il rendit à Dieu son Père de respectueuses actions de graces du pouvoir qu'il lui avait donné sur toute la nature pour en changer les lois à son gré; pouvoir dont il n'eût pas eu besoin pour laisser à son Église des symboles vides de réalité. Il bénit ce pain, le rompit et le donna à ses Disciples, disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps; ce corps qui va être livré pour vous à la mort. Paroles adorables! paroles toutes puissantes! en vertu desquelles il ne resta du pain que les apparences, et son propre corps mis à la place passa dans les mains de ses Disciples, pour être ensuite mangé par eux. Pour Dieu, dire et faire c'est tout un; car celui qui peut tout, opère ce qu'il veut en parlant : c'est ainsi qu'au commencement du monde Dieu n'eut pas plutôt prononcé ces mots : *Que la lumière soit;* que la lumière fut.

Jusque-là c'étaient des victimes insuffisantes, des hosties figuratives que l'on avait offertes à Dieu ; désormais ce sera le corps du Sauveur qu'on aura pour victime et qu'on sacrifiera : car ce sacrifice nouveau durera autant que le monde. C'est pourquoi le Sauveur s'empressa de communiquer à ses Apôtres, et dans leur personne à tous les Prêtres, le pouvoir d'opérer le prodige qu'il venait d'opérer lui-même. Toutes les fois, leur dit-il, que vous immolerez cette hostie en vertu du pouvoir que je vous confère, vous le ferez en mémoire de moi ; vous vous souviendrez de la mort que je vais souffrir pour l'amour de vous.

Ce que Jésus venait de faire pour le changement du pain en son corps, il le fit pour changer la substance du vin en celle de son sang. Il prit une coupe, rendit grace, la bénit, la présenta à ses Apôtres, disant : Buvez en tous ; car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour un grand nombre, pour la rémission des péchés. Ce que vous me voyez faire, ajouta le Sauveur, vous le ferez en mémoire de moi ; c'est-à-dire vous le ferez comme moi, vous ferez ce que je fais. Car telle est la grandeur de son amour, qu'il nous laisse à perpétuité sa chair à manger et son sang à boire. Magnifique héritage d'un Dieu mourant ! Il nous lègue à tous, par testament, son corps et son sang, afin que nous devenions tous d'autres lui-même, d'autres Jésus-Christ.

Suivant l'opinion la plus suivie, Judas communia comme les autres. Un crime si noir excita dans l'ame du

divin Maître une émotion qu'il laissa éclater au-dehors : En vérité, en vérité, dit-il à ses Disciples, un d'entre vous me trahira. A ces mots les Apôtres se regardèrent, s'interrogèrent des yeux pour savoir de qui il voulait parler. Pierre s'ennuya d'une si cruelle incertitude. On sait jusqu'à quel point il aimait son Maître, mais il n'eut pas la hardiesse de l'interroger. Il fit signe à Jean, le Disciple bien-aimé, qui était placé tout auprès du Sauveur, de lui demander de qui il voulait parler. Jean comprit, et, se penchant sur le sein du Sauveur, il lui dit tout bas : Qui est-ce, Seigneur? Jésus répondit : C'est celui à qui je vais présenter du pain trempé; et trempant du pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon.

Avec ce morceau fatal, le démon s'enfonça dans l'ame du perfide. Judas ne se démentit point : ce fut là le comble de son malheur. S'il n'eût pas été le plus effronté de tous les scélérats, il n'eût peut-être pas été un impénitent sans ressource. Cependant le Sauveur lui dit : Ce que vous avez résolu de faire, faites-le sans différer. Il lui déclarait par cette courageuse parole qu'il lisait au fond de son cœur ses noires machinations, et que d'ailleurs il ne craignait ni la trahison ni le traître. Mais Judas fut insensible à ce dernier avertissement. Il sortit, sans qu'aucun des Disciples soupçonnât où il allait. Hélas ! où pouvait aller un sacrilége, un traître, un avare? Il alla tranquillement mettre la dernière main à son affreux forfait, en faire les préparatifs et s'assurer de tous les moyens propres à l'exécution.

Dès que Judas fut sorti, le Sauveur donna un libre cours

aux tendres effusions de sa charité. Il fit à ses Apôtres cet admirable discours où sa belle ame se peint toute entière et où l'on sent réellement l'amour immense d'un Dieu : c'est comme son testament de mort, son dernier adieu et le précis de ses dernières volontés. Il commence par parler de sa passion avec des transports de joie, ne l'envisageant dans ce moment que du côté de la gloire infinie qu'elle allait procurer à son Père et à lui-même. C'est à présent, dit-il, que le Fils de l'Homme est glorifié, et que Dieu va être glorifié en lui. Mes petits enfants, je n'ai plus que quelques heures à demeurer avec vous, vous ne pouvez me suivre où je vais. Aimez-vous les uns les autres : tout le monde reconnaîtra que vous êtes mes Disciples si vous vous aimez les uns les autres.

Pierre ne put sans amertume entendre parler son bon Maître de séparation et de départ. Où donc allez-vous, Seigneur, lui dit-il? Le Sauveur lui répondit : Vous ne pouvez me suivre maintenant où je vais; mais vous me suivrez un jour. Pierre lui dit : Pourquoi, Seigneur, ne puis-je pas vous suivre à présent ? je suis prêt à mourir pour vous. Jésus lui répondit : Vous êtes prêt à mourir pour moi ! et je vous dis en vérité, le coq ne chantera point aujourd'hui que vous ne m'ayiez renié trois fois.

Pierre eût dû mourir de douleur; mais il regarda sans doute les paroles de son Maître comme une menace de précaution, faite à dessein de le tenir sur ses gardes. Il n'en compta pas moins sur sa prétendue intrépidité. Le

Sauveur l'avait suffisamment prévenu ; il le laissa s'applaudir de son zèle, et il reprit son discours. Il dit à ses Apôtres de ne rien craindre, qu'il allait leur préparer des places dans le royaume de son Père, et qu'il viendrait les chercher ; qu'en attendant il leur accorderait tout ce qu'ils lui demanderaient ; qu'il leur enverrait le Saint-Esprit pour les consoler de son absence ; qu'il ne les laisserait point orphelins, qu'il viendrait bientôt lui-même les chercher. Il leur recommanda surtout de rester étroitement unis à lui, et de s'aimer tendrement les uns les autres ; il leur annonça que le monde les persécuterait ; mais il leur dit de ne rien craindre ; qu'un jour leur tristesse se changerait en joie, et leurs persécutions en couronnes immortelles. Ne craignez rien, ajouta-t-il encore une fois, j'ai vaincu le monde.

A ces mots le Sauveur lève les yeux au Ciel ; il va parler à Dieu pour ses Disciples et pour nous. Ce sont les derniers vœux d'un père et d'un ami. Il est impossible de trouver quelque chose de plus beau, de plus sublime et à la fois de plus touchant. Il entre dans une espèce d'extase ; tout respire dans son air le respect, la confiance et l'amour. S'adressant à son Père, témoin de sa soumission et rémunérateur de ses mérites, il demande pour lui que toutes les nations le reconnaissent pour leur Sauveur.

Mon Père, dit-il, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie : vous avez mis tous les hommes sous sa puissance, afin qu'il donne la vie éternelle à tout ce que vous lui avez donné. Or, la

vie éternelle, c'est de vous connaître pour le seul vrai Dieu et Jésus-Christ que vous avez envoyé. Pour moi, je vous ai glorifié sur la terre; j'ai accompli l'œuvre que vous m'avez donnée à faire; glorifiez-moi donc maintenant, ô mon Père!

Après avoir prié pour lui-même, le Sauveur prie pour ses Apôtres et demande pour eux la charité, la sainteté. J'ai manifesté votre gloire à ces Disciples que vous m'avez donnés en les séparant du monde. Ils ont cru à votre parole et ils me sont demeurés fidèles. Voilà que je quitte le monde, pour eux ils y restent. Père saint, conservez à cause de votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous sommes un nous-mêmes. Tandis que j'étais avec eux, je les conservais; mais voilà que maintenant je vais à vous. Je ne vous demande pas de les retirer du monde, mais de les préserver du mal : sanctifiez-les en vérité.

Le Sauveur ne s'en tient pas là : sa tendresse n'oublie aucun de ses enfants. Après avoir prié pour ses Apôtres, il prie pour nous : il demande pour nous la charité et le Ciel, fin de tous ses travaux et de toutes ses souffrances. Ce n'est pas seulement pour eux que je prie, c'est encore pour tous ceux qui croiront en moi par le moyen de leur prédication, afin qu'ils soient tous une même chose, comme vous mon Père, vous êtes en moi et moi en vous. Mon Père, je souhaite que ceux que vous m'avez donnés soient où je serai moi-même, afin qu'ils soient témoins de la gloire qui m'appartient, et que j'ai reçue de vous, parce que vous m'avez aimé

avant la création du monde. Père juste, le monde ne vous a pas connu; pour moi, je vous ai connu, et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé. Je leur ai fait connaître votre nom et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois aussi en eux moi-même.

Après ces divins adieux, le Sauveur qui n'avait plus rien à faire en ce monde qu'à souffrir et à mourir, récita l'action de graces par où les enfants d'Israël avaient coutume de terminer leur repas. Il sortit de la salle, traversa le torrent de Cédron et se rendit à la montagne des Oliviers pour y prier. C'est là que Dieu, son Père, attendait les prémices de son sacrifice, ses Disciples l'y suivirent; et c'est là que ses ennemis le trouvèrent.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui nous a donné de si grands exemples d'humilité et de charité : faites-nous la grace de les imiter.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux me préparer avec le plus grand soin à la Communion.*

PETIT CATÉCHISME.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — TROISIÈME ANNÉE.

Q. Comment le Sauveur termina-t-il ses prédications publiques?

R. Le Sauveur termina ses prédications publiques en annonçant la fin du monde et en recommandant la charité. Depuis trois ans de courses évangéliques dans toutes les parties de la Judée, le Sauveur avait accompli ce qu'il devait aux enfants d'Israël. Mais comme il était le Messie de tous les peuples et la victime du monde entier, il devait mourir pour mériter à tous, par l'effusion de son sang divin, les graces du salut.

Q. Devait-il bientôt s'offrir en sacrifice?

R. Il devait bientôt s'offrir en sacrifice.

Q. Que fit-il pendant ses derniers moments?

R. Pendant ses derniers moments il célébra la Pâque avec ses Disciples. Vers les trois heures après midi, il envoya deux de ses Apôtres à Jérusalem, afin de préparer ce qui était nécessaire à la Pâque, il leur dit : Allez dans la ville. En y entrant, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau. Suivez-le dans la maison où il entrera, et vous direz au chef de famille : Voici ce que dit le Maître : Mon temps approche; j'ai choisi votre maison pour faire ma Pâque avec mes Disciples. Montrez-moi le lieu où je pourrai la manger avec eux, et il vous montrera une grande salle toute meublée; c'est-là que vous ferez les préparatifs.

Q. Que nous apprennent ces paroles?

R. Elles nous apprennent que Notre Seigneur connaissait l'avenir et qu'il était maître des cœurs.

Q. Que firent les Apôtres?

R. Les Apôtres firent ce que le Sauveur leur avait ordonné et ils trouvèrent toutes choses comme il l'avait prédit. Le Sauveur arriva sur le soir et se mit à table avec ses Disciples pour manger l'agneau pascal. C'est alors qu'il promena ses regards sur ses Disciples et qu'il dit : Un d'entre vous me trahira. Le Fils de l'Homme s'en va ; mais malheur à celui par qui le Fils de l'Homme sera trahi ; il eût mieux valu pour lui de n'être pas né. Judas osa lui demander si c'était lui : le Sauveur lui répondit : Oui, c'est vous. Mais personne n'entendit.

Q. Qu'arriva-t-il ensuite?

R. Les Apôtres crurent que le Sauveur s'en allait dans son royaume, et ils se mirent à disputer pour savoir lesquels d'entre eux y occuperaient les premières places.

Q. Que fit alors le Sauveur?

R. Le Sauveur eut pitié de leur faiblesse et il leur dit que le Royaume où il allait, où ils iraient eux-mêmes, n'était pas comme les royaumes de la terre, que l'humilité et la pureté de cœur pouvaient seules y conduire. Alors il se leva de table, se ceignit d'un linge, et se prosternant devant ses Apôtres et Judas lui-même, il leur lava les pieds. Puis s'étant remis à table il leur dit : Vous m'appelez votre Seigneur et votre Maître, et vous avez raison, car je le suis. Si donc je me suis abaissé jusqu'à vous laver les pieds, vous devez aussi vous humilier devant

vos frères, car je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme moi.

Q. De quoi fut suivi le lavement des pieds?

R. Après avoir lavé les pieds de ses Apôtres, afin de leur marquer l'humilité et la pureté de cœur qu'ils devaient avoir, le Sauveur institua la sainte Eucharistie. Jusque-là on n'avait offert à Dieu que des victimes insuffisantes et figuratives; il abolit tous ces sacrifices impuissants et les remplaça par l'auguste sacrifice de son corps et de son sang adorables.

Q. Comment institua-t-il la sainte Eucharistie?

R. Il prit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses Apôtres, en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps, le même corps qui sera livré pour vous. Il prit ensuite une coupe de vin, la bénit, et la présenta à ses Apôtres en disant : Buvez-en tous; car ceci est mon sang, mon sang qui sera répandu pour vous. Il leur donna ensuite le pouvoir de consacrer eux-mêmes son corps et son sang. C'est ainsi que le Sauveur témoignait son amour aux hommes, dans le moment même où ils songeaient à le faire mourir.

Q. Que dit le Sauveur à Judas?

R. Le Sauveur, après la Communion, se troubla en jetant les yeux sur Judas, et il voulut lui donner un dernier avertissement. Faites promptement, lui dit-il, ce que vous devez faire. Le Sauveur lui donnait à entendre qu'il connaissait ses affreux projets, mais qu'il ne craignait ni la trahison ni le traître. Les Apôtres ne comprirent pas ces paroles. Judas sortit.

Q. Que fit le Sauveur après que Judas fut sorti ?

R. Après que Judas fut sorti, le Sauveur se laissa aller à toute l'effusion de sa tendresse. Il fit ses adieux à ses Apôtres : il les recommanda à Dieu son Père : demanda pour eux et pour nous la charité, la sainteté et le Ciel, but de tous ses travaux et de toutes ses souffrances. Il fit ensuite l'action de graces après le repas, et se rendit avec ses Disciples à la montagne des Oliviers.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui nous a donné de si grands exemples d'humilité et de charité ; faites-nous la grace de les mériter.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même, pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux me préparer avec le plus grand soin à la sainte Communion*.

LEÇON XII.

PASSION DU MESSIE.

Réflexions sur la Passion. — Prière. — Agonie. — Apôtres endormis. — Arrivée de Judas. — Accomplissement des Prophéties. — Jésus trahi et livré. — Il est conduit chez Anne et de là chez Caïphe. — Premier interrogatoire. — Outrages faits à Jésus pendant la nuit. — Reniement de Saint-Pierre.

Jusqu'ici nous avons vu le Messie remplir les villes et les campagnes du fruit de ses leçons, de l'édification de ses vertus et de l'éclat de ses miracles. Nous l'avons vu naître, agir, prêcher et instruire en Homme-Dieu. Il nous reste à le voir souffrir et mourir en Dieu, prouvant sa divinité plus invinciblement par sa mort que par sa vie. Ce que nous avons raconté de son entrée dans le monde, et de l'exercice de son ministère, étonne l'incrédulité; ce que nous allons représenter de ses humiliations et de sa croix la confond et la désespère.

C'est donc sur le théâtre de ses souffrances et sur l'autel de son sacrifice qu'il nous faut maintenant étudier cet homme qui s'est dit le Fils et l'Envoyé de Dieu. C'est-là que nous appelons, et le fidèle pour le toucher, et l'incrédule pour le convaincre. Nous leur présenterons

une Victime qui souffre et qui meurt ; mais une Victime qui souffre et qui meurt au milieu d'une foule de prodiges si divins et avec un assemblage de circonstances si frappantes, que le Chrétien qui l'adore y trouve l'appui le plus inébranlable de sa foi, et que l'incrédule qui la blasphème y rencontrera, s'il a de la droiture, les plus puissants motifs d'un prompt retour à la vérité.

Qu'on se souvienne seulement avant que d'entamer la lecture des souffrances et de la mort du Sauveur, qu'il était prédit, dans toutes les écritures, que le Christ serait immolé à la gloire de Dieu, au salut des hommes et à l'établissement d'un nouveau culte, fondé sur la divinité de sa personne et sur le mérite de son sacrifice. Rappelons-nous encore que Jésus lui-même, durant sa vie et jusqu'au moment de sa mort, avait vérifié en sa personne, détaillé et confirmé les oracles des anciens Prophètes.

Tout se disposait à leur entier accomplissement ; et de la part du Père Éternel qui, depuis plus de quatre mille ans, attendait une victime digne de lui ; et du côté du Fils unique qui, en entrant au monde, s'était offert à la place des Holocaustes insuffisants de la loi de Moïse ; et de la part du genre humain qui soupirait après son Rédempteur si souvent promis, prédit, figuré, préparé par tant d'événements, et dont le sang devait réconcilier le Ciel avec la terre ; enfin, si on ose le dire, du côté même de l'enfer qui avait déchaîné contre le Christ toutes ses puissances.

Le moment solennel était venu.

Le Sauveur, accompagné de ses onze Apôtres, s'était rendu au jardin de Gethzémani. Ce jardin solitaire était situé sur le penchant de la montagne des Oliviers. Cette montagne n'était séparée de Jérusalem que par la vallée de Josaphat, au fond de laquelle roulait le torrent de Cédron. L'éloignement de la ville à la montagne n'était guère que de mille pas; en sorte que les jours de Sabbat et les fêtes solennelles, on pouvait faire ce petit voyage sans contrevenir à la loi. Le village de Gethzémani, où était le jardin, se trouvait placé sur la pente de la montagne, d'où le temple et la ville se montraient à découvert.

Or Judas qui le livrait, savait que c'était là que le Sauveur avait coutume de se retirer pendant la nuit pour prier. Ainsi, bien loin de fuir le traître, le Fils de Dieu allait au-devant de lui. Comme le moment du combat approchait, il dit à ses Disciples : Demeurez ici pendant que j'irai prier là ; priez aussi vous-mêmes, afin que vous n'entriez point en tentation. Ensuite, laissant les autres, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean. Dès qu'il se vit seul avec eux, et qu'il se fut laissé frapper des horreurs de sa passion, la frayeur, l'ennui, le dégoût, l'abattement, la tristesse s'emparèrent de lui. Mon ame, dit-il à ses Apôtres, est triste jusqu'à la mort ; attendez ici, et veillez avec moi. Et s'étant un peu avancé, il s'écarta d'eux à la distance d'un jet de pierre ; et s'étant mis à genoux, il fit cette prière : Mon Père, détournez, s'il vous plaît, de moi ce calice. Néanmoins, que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre.

Ainsi, un grand combat se livra dans cette grande ame. Être l'Innocence même, le Fils unique de Dieu, le Roi de l'univers, et dévorer tant d'outrages et mourir sur une infame croix, quelle confusion! quelle ignominie! Mais sauver les hommes ses frères, satisfaire à la justice de Dieu, quelle consolation!

Après sa prière il se leva, vint à ses Disciples et les trouva tous les trois endormis. Il dit doucement à Pierre : Simon, vous dormez? vous n'avez pu veiller une heure avec moi? Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation : l'esprit est prompt, mais la chair est faible. Il se retira pour la seconde fois, et fit la même prière : Mon Père, si je ne puis éviter de boire ce calice, que votre volonté se fasse. Il revint une seconde fois auprès de ses Disciples, et les trouva encore qui dormaient. Il les laissa, s'en alla de nouveau, et fit pour la troisième fois la même prière.

Cependant, la tristesse, la frayeur, l'ennui mortel que le Sauveur éprouve, le font tomber dans une violente agonie, au point qu'une sueur de sang sort de toutes les parties de son corps; elle tombe à grosses gouttes sur la terre, qui en est bientôt baignée. C'est alors qu'un Ange vint du Ciel pour le fortifier. Jésus accepte la croix, il fait son sacrifice, et le monde est sauvé. Voilà bien les consolations du Ciel; elles ne brisent pas nos croix, elles écartent la tentation d'en descendre. Depuis ce moment où l'arrêt porté par le Père est accepté par le Fils, on ne voit plus dans le Sauveur qu'intrépidité et courage, mais courage modeste et intrépidité paisible.

Il vint donc à ses Disciples, et leur dit : Dormez à présent, et reposez : voici l'heure où le Fils de l'Homme sera livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, l'homme qui va me trahir approche : Allons à sa rencontre.

Il parlait encore, lorsqu'on entendit au milieu des ténèbres une troupe de gens, conduite par Judas. Le perfide avait demandé aux Grands-Prêtres, aux Anciens, aux Pharisiens et aux Scribes, un détachement de soldats et un officier pour les commander. Les Chefs des familles sacerdotales, les Princes du peuple, les Magistrats du Temple, ne rougirent pas de se joindre à la troupe. Elle était accompagnée d'une multitude confuse de valets, dont les uns portaient des lanternes et des flambeaux : les autres étaient armés de bâtons. Or, tout cela se faisait pour accomplir l'oracle du Prophète qui avait dit en parlant du Messie : Il sera traité comme on traite les scélérats et les voleurs.

Le traître leur avait donné un signal, en disant : Celui que je baiserai, c'est lui-même; arrêtez-le et emmenez-le avec précaution. Le signal et le conseil étaient dignes de Judas. Dès qu'il fut arrivé, il s'avança vers le Sauveur et lui dit : Maître, je vous salue ; et il le baisa. L'Agneau de Dieu ne refusa point ce baiser qui lui fut plus sensible que toutes les cruautés qu'il souffrit durant sa passion. Au lieu de traiter le perfide comme il le méritait, plus touché de sa perte que de son crime, et cherchant plutôt à le sauver qu'à le confondre, il lui dit avec bonté : Mon ami, à quel dessein êtes-vous venu?

Quoi ! Judas, c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'Homme !

Ces douces paroles auraient amolli un tigre et converti un scélérat ordinaire ; mais un Apôtre perverti et sacrilége ne pouvait être que le plus méchant et le plus endurci de tous les pécheurs. Cependant, le Sauveur n'était pas encore pris ; il ne convenait pas qu'il le fût par surprise, il ne devait l'être que parce qu'il le voulait. Il s'avança donc vers la troupe, et leur dit : Qui cherchez-vous ? Jésus de Nazareth, lui répondirent-ils. C'est moi, leur dit Jésus. Or, dès que le Sauveur eut dit ces deux mots, c'est moi, voilà que tout à coup les officiers et les soldats, les valets et les maîtres, le chef de la trahison et ses suppôts, tombèrent à la renverse les uns sur les autres.

Après une preuve aussi sensible de la puissance de Jésus, ils n'auraient dû se relever que pour implorer à genoux le pardon de leur attentat ; mais il vient un temps de punition où les pécheurs ne raisonnent plus. Celui qui les avait terrassés permit qu'ils se relevassent, et il leur dit une seconde fois : Qui cherchez-vous ? Jésus de Nazareth, lui dirent-ils. D'une de ses paroles il avait fait sentir à ses ennemis que seul et sans armes, il était plus fort qu'une troupe d'hommes armés. Après cette marque de toute puissance, il leur permit contre sa personne ce qui ne leur eût jamais été possible sans sa permission. Ils se jetèrent sur lui et l'arrêtèrent.

Cependant les Apôtres, voyant bien ce qui devait arriver, dirent à Jésus : Seigneur, frapperons-nous de

l'épée ? Sans attendre de réponse, Simon Pierre, qui avait une épée, la tira, et, frappant le serviteur du Grand-Prêtre, il lui coupa l'oreille droite : ce serviteur s'appelait Malchus. Mais Jésus lui dit : Tenez-vous en là ; et ayant touché l'oreille de ce serviteur, il le guérit. Remettez votre épée dans le fourreau, dit-il à Pierre. Pensez-vous que je ne puisse pas prier mon Père, et qu'il ne me donnerait pas aussitôt plus de douze légions d'Anges? mais si j'use de mon pouvoir, comment donc s'accomplira ce que disent les Écritures, qu'il faut que les choses se fassent de la sorte?

Alors les Juifs se saisirent du Sauveur et le lièrent. Ses Apôtres avaient pris la fuite. Ils le menèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, Grand-Prêtre cette année-là. Anne, content de cette déférence, renvoya Jésus, sans l'interroger, au tribunal de Caïphe. Pour achever un grand crime et consommer une grande injustice, il pouvait sans inquiétude s'en reposer sur son gendre. Ils le conduisirent donc chez Caïphe, chez qui tous les Prêtres, les Scribes et les Anciens s'étaient assemblés.

Or, Simon Pierre, honteux de sa fuite et un peu revenu de sa frayeur, suivait Jésus de loin avec un autre Disciple. Ce Disciple, qui était connu du Grand-Prêtre, entra dans la maison tandis qu'on conduisait le Maître dans la salle du conseil. Pierre était demeuré en dehors à la porte; l'autre Disciple, qui était connu du Grand-Prêtre, sortit, et, parlant à la portière, il fit entrer Pierre dans la cour du Grand-Prêtre. Une foule tumultueuse de soldats, de valets et d'officiers étaient là auprès du feu ; car il faisait

froid, et ils se chauffaient. Pour son malheur, Pierre s'approcha, s'assit et se mit à se chauffer avec les autres en attendant à quoi cela se terminerait.

Cependant le Sauveur était entré dans la salle où tous ses ennemis s'étaient réunis pour être ses juges. Sa perte était jurée, mais nulle action de sa vie ne pouvait fournir matière à une condamnation. Le Grand-Prêtre l'interrogea donc sur ses Disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé au monde ouvertement ; j'ai toujours enseigné dans la Synagogue et dans le Temple où s'assemblent les Juifs, et je n'ai rien dit en cachette [1]. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui m'ont entendu, sur ce que je leur ai dit ; il y a ici des gens qui savent ce que j'ai dit.

Cette réponse pleine de douceur et de modestie était digne de la Sagesse même qui l'avait proférée. Un accusé n'est pas admis à déposer en sa faveur, et si le crime dont on l'accuse est public, il est aisé d'en faire la preuve par témoins. Mais on n'a jamais raison impunément contre des juges passionnés. Aussi, dès qu'il eut répondu de la sorte, un valet qui était à côté de Jésus lui donna un soufflet en disant : Est-ce ainsi que tu réponds au Grand-Prêtre? Si j'ai mal parlé, lui répondit tranquillement l'Homme-Dieu, montrez ce que j'ai dit de mal ; mais si

[1] Le Sauveur a souvent enseigné ses Disciples en particulier. Cependant il a pu dire avec vérité qu'il n'avait rien dit *en cachette*, parce que la doctrine qu'il enseignait en particulier était la même qu'il prêchait en public. On entend que c'était la même pour le fond, qu'il ne faisait que développer davantage dans ses entretiens familiers avec ses Apôtres.

j'ai parlé à propos, pourquoi me frappez-vous? C'est ainsi que se soutient l'innocence ; l'humilité ne lui ôte rien de sa fermeté, et sans cesser d'être respectueuse, elle est noble et intrépide.

Le valet du Grand-Prêtre méritait d'être sévèrement puni, parce qu'il importe infiniment au bien public de conserver aux accusés toute la liberté nécessaire à leur pleine justification. Néanmoins les juges approuvèrent, au moins par leur silence, une action si brutale. Ce qu'avait dit le Sauveur était néanmoins si raisonnable, qu'ils se crurent obligés de procéder contre lui de la manière que lui-même venait de leur indiquer. C'est pourquoi les Princes des Prêtres et toute l'assemblée cherchèrent quelques faux témoignages contre Jésus pour le faire mourir ; mais ils n'en trouvèrent pas qui eussent au moins l'apparence de la vérité, encore qu'on eût fait approcher beaucoup de faux témoins. Enfin, il vint deux faux témoins qui dirent : Nous-mêmes nous lui avons entendu dire, je veux détruire le temple de Dieu et le rebâtir dans trois jours.

La déposition était fausse, elle ajoutait aux paroles du Sauveur, elle leur ôtait leur sens naturel, mais surtout elle n'était point contre l'accusé. Il avait dit en parlant de son corps et en annonçant sa mort et sa résurrection : Je puis détruire ce Temple et je puis le rebâtir en trois jours. Eût-on cru qu'il avait parlé du temple de Jérusalem, on pouvait tout au plus, faute de le bien connaître, l'accuser de présomption.

La ressource des témoins était épuisée ou devenait

dangereuse ; à force d'en écouter de faux, on s'exposait à en trouver de sincères. Le Grand-Prêtre le comprit bien. C'est pourquoi, se levant au milieu de l'assemblée, il interrogea Jésus et lui dit : Vous entendez toutes les charges qu'on fait peser sur vous, et vous ne répondez rien? Jésus garda le silence et ne répondit pas. Eh bien ! ajouta le Grand-Prêtre, au nom du Dieu vivant dont je tiens ici la place, je vous ordonne de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu éternellement béni.

Pour cette fois, la question était précise et décisive. Le divin Messie attendait cette occasion pour confesser hautement la vérité ; il devait lui en coûter la vie, il le savait : mais il devait être le premier Martyr de sa Religion, et donner l'exemple à ses Disciples ainsi qu'à des millions de Martyrs. Il répondit donc sans hésiter : Oui, je suis le Christ et le Fils unique de Dieu, et je vous dis de plus : Bientôt vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite du Dieu Tout-Puissant, venir sur les nuées du Ciel. Alors le Grand-Prêtre, cachant sa joie sous le masque d'une douleur hypocrite, et prenant l'air d'un homme attendri sur les intérêts de Dieu, déchira ses vêtements en disant : Il a blasphémé, qu'avons-nous maintenant besoin de témoins? Vous venez d'entendre le blasphème, que vous en semble? Tous répondirent : Il est digne de mort. Le Sauveur entendit cette sentence avec autant de calme qu'il fit paraître de courage lorsqu'il en subit la rigueur.

Le Grand-Prêtre était un scélérat ; mais son action nous apprend toujours que les Juifs, lorsqu'ils en-

tendaient blasphémer, déchiraient leurs vêtements; tandis que nous voyons des Chrétiens écouter sans émotion les blasphèmes des impies. Je ne dirai pas qu'ils y applaudissent, car ceux qui y applaudissent pourraient-ils encore être appelés Chrétiens?

La Synagogue était si avide du sang de son Messie, que volontiers on eût passé de la publication de la sentence à son exécution; mais Dieu ne le voulait pas. Pour achever d'accomplir quelques Prophéties qui restaient encore à vérifier, il permit que les Princes des Prêtres et les Chefs de Jérusalem fissent attention que, dans l'état de dépendance où l'on était du magistrat romain, on ne pouvait se dispenser d'obtenir son consentement, dans le cas d'une sentence de mort. Il fallait d'ailleurs s'assurer du peuple et l'aigrir contre Jésus, en le lui faisant envisager comme un blasphémateur et un impie. Ces préparatifs demandèrent du temps; et comme ils étaient résolus de prévenir la grande Solennité pascale qui allait commencer, il n'y avait pas de moments à perdre. Ils ne prirent que quelques heures de repos et indiquèrent le retour de l'assemblée à la première pointe du jour. Chacun se retira de la salle du conseil, et Jésus fut laissé à la garde des domestiques et des valets.

Ces êtres dégradés auraient cru mal servir leurs Maîtres, s'ils s'étaient contentés de garder leur paisible prisonnier. Ils jugèrent qu'il était de leur devoir de l'outrager, et ils lui firent souffrir tout ce que des hommes sans éducation et sans honneur peuvent imaginer de plus atroce contre un malheureux qu'on leur aban-

donne. Il y en eut qui se mirent à lui cracher au visage ; d'autres se moquaient de lui et le frappaient. Quelques-uns plus sacrilégement impies lui bandèrent les yeux et lui donnèrent des coups sur le visage ; puis tournant en dérision ses augustes qualités de Prophète et de Roi, ils lui disaient en le frappant : Christ, prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé? Jésus l'auraient bien pu, et en les nommant, les écraser; mais il souffrait plus de leur aveuglement que de ses peines. Cette scène horrible dura toute la nuit : jamais disciple du Sauveur en passa-t-il une plus cruelle?

Ce qui mit le comble à la peine de l'Homme-Dieu, ce qui fut pour lui le plus douloureux de tous les outrages, c'est que, tandis qu'il était ainsi à la discrétion de ses plus cruels ennemis, le premier et le plus favorisé de ses Disciples, le Chef de ses Apôtres, Pierre le reniait.

Il était assis en bas dans la cour où il se chauffait, au milieu des soldats et des officiers du palais. Une servante du Grand-Prêtre vint là, et voyant Pierre qui se chauffait, elle dit, après l'avoir regardé : Vous aussi, vous étiez avec Jésus de Nazareth. Mais il le nia devant tout le monde en disant : Femme, je ne le connais point ; je ne sais ce que vous voulez dire. Quoi, Pierre ! c'est vous qui tenez ce langage! Ensuite voulant éviter une seconde interrogation, il se retira dans le vestibule et le coq chanta. Mais voilà qu'une autre servante l'aperçut et dit à ceux qui étaient présents : Cet homme-là aussi était avec Jésus de Nazareth ; et peu de temps après, un autre le voyant, dit : Vous êtes aussi de ces gens-là.

La frayeur de Pierre augmenta avec le danger, et son crime avec sa frayeur. Son premier renoncement avait été un mensonge; au second, il ajouta le parjure. Il nia donc une seconde fois avec serment, disant : Je ne connais point cet homme-là. On parut le croire sur son serment, et on lui donna environ une heure de repos ; il aurait dû en profiter pour s'évader : mais Pierre aimait encore celui qu'il renonçait, il ne put se résoudre à s'en éloigner. Cependant, un des domestiques du Grand-Prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : Ne vous ai-je pas vu avec lui dans le jardin? Bientôt ceux qui étaient dans la cour s'approchèrent et dirent à Pierre : Assurément vous êtes aussi de ces gens-là, car vous êtes Galiléen; on vous connaît à votre langage. Pierre nia une troisième fois et se mit à faire des imprécations et à dire avec serment : Je ne connais point cet homme.

Voilà l'esclave du respect humain!

Pierre parlait encore lorsque le coq chanta pour la seconde fois, et le Sauveur qu'on conduisait dans le vestibule, se tournant vers son Disciple, le regarda. Pierre se souvint alors de la parole que Jésus lui avait dite : Avant que le coq chante deux fois, vous me renoncerez trois fois, et étant sorti il pleura amèrement. Ses larmes ne cessèrent qu'avec sa vie, et saint Jérôme nous apprend que ses joues en étaient creusées.

C'était peu pour les Grands de Jérusalem d'avoir tourmenté l'innocent par les mains d'une vile canaille dont ils avaient déchaîné la fureur. Dès que le jour parut

ils se rendirent au conseil pour achever de sang-froid l'œuvre de ténèbres qu'ils avaient commencée. Pour se donner aux yeux du peuple un air de modération et de maturité, ils firent réitérer au prétendu coupable ses aveux du soir précédent. Ils lui demandèrent : Si vous êtes le Christ, dites-le nous? Il leur répondit : Si je vous le dis, vous ne me croirez pas; si je vous demande à mon tour à quelles marques, selon les Écritures, on doit reconnaître le Christ, vous ne me répondrez point et vous ne me laisserez point aller. Le Fils de l'Homme, au reste, sera désormais assis dans le Ciel, à la droite du Dieu tout puissant. Vous êtes donc le Fils de Dieu, lui dirent-ils? il répondit : Oui, je le suis. Alors tous s'écrièrent comme Caïphe : Qu'avons-nous besoin d'autre témoignage, puisque nous l'avons entendu nous-mêmes de sa bouche?

La sentence de mort était prononcée, il ne s'agissait plus que d'en poursuivre l'exécution. Ils venaient de condamner le Sauveur comme un sacrilége qui usurpait la qualité de Messie. Ce reproche si grave au jugement d'une multitude abusée, n'était pas de nature à faire grande impression sur l'esprit d'un magistrat payen. Ils résolurent donc de donner aux accusations un tour tout différent, quand ils paraîtraient devant Pilate. Puisque Jésus se disait le Fils de Dieu et le Messie, il se portait donc aussi pour le roi des Juifs et le compétiteur de César. Ce fut là le jour odieux sous lequel on se proposa de faire envisager au ministre de César les prétendus blasphèmes du Sauveur. On ne perdit pas de temps, toute

l'assemblée s'étant levée, ils emmenèrent Jésus lié et le remirent entre les mains du gouverneur Ponce-Pilate.

Alors Judas, voyant qu'il était condamné, éprouva des remords. Malheureusement il ne sentit pas assez que le plus grand de tous les crimes aux yeux d'un Dieu mourant pour le salut des pécheurs, n'est pas de l'avoir trahi, mais de se défier de ses miséricordes. Poussé par son repentir, il reporta les trente pièces d'argent aux Princes des Prêtres et aux Anciens. J'ai péché, dit-il, en livrant le sang du juste. Il fut reçu avec cette indifférence cruelle que les plus méchants hommes réservent toujours aux scélérats dont les crimes leur sont utiles. Que nous importe, lui dirent-ils? c'est votre affaire. Cette sèche et dédaigneuse réponse acheva de le désespérer. Il jeta l'argent dans le Temple, et étant sorti, il alla se pendre.

Il restait à délibérer sur l'usage qu'on ferait de cet argent. Les scélérats sont quelquefois scrupuleux sur les bienséances. Ceux-ci ayant ramassé les pièces d'argent, dirent : Il ne nous est pas permis de les mettre dans le trésor, car c'est le prix du sang. Ils en achetèrent donc le champ d'un potier qu'on destina à la sépulture des étrangers. Ce champ porta depuis le nom d'*Haceldama*, c'est-à-dire de terre de sang, comme si les Juifs avaient voulu perpétuer le souvenir de leur déïcide. Mais Dieu avait d'autres vues. Il voulait accomplir ces paroles d'un Prophète : Ils ont reçu trente pièces d'argent; c'est la somme à quoi a été apprécié celui que les enfants d'Israël ont mis à prix, et ils les ont

données pour avoir le champ d'un potier, ainsi que le Seigneur me l'a fait voir dans ma vision.

PRIÈRE ET RÉSOLUTION.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, c'est maintenant que je vois combien vous m'avez aimé; *je prends la résolution de vous aimer de tout mon cœur, ô mon Dieu souffrant pour moi.*

PETIT CATÉCHISME.

PASSION DU MESSIE.

Q. Racontez la passion de Notre Seigneur?

R. Le Sauveur, accompagné de ses onze Apôtres, s'était rendu au jardin de Gethzémani. Or Judas savait que c'était là que Jésus avait coutume de se retirer pour prier. Le Sauveur dit à ses Apôtres : Demeurez ici pendant que j'irai prier là; priez aussi, afin que vous n'entriez point en tentation. Ensuite, laissant les autres, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il leur dit : Mon ame est triste jusqu'à la mort; attendez ici et veillez avec moi. Et s'étant un peu avancé, il s'écarta d'eux à la distance d'un jet de pierre, et s'étant mis à genoux, il fit cette prière : Mon Père, détournez, s'il vous plaît, de moi ce calice; cependant, que ma volonté ne se fasse pas mais la vôtre.

Après sa prière il se leva, vint à ses Disciples et les trouva tous les trois endormis. Il dit à Pierre : Simon

vous dormez, vous n'avez pu veiller une heure avec moi? Veillez et priez afin que vous n'entriez point en tentation, car l'esprit est prompt mais la chair est faible. Il se retira pour la seconde fois et fit la même prière. Il revint auprès de ses Disciples et les trouva encore qui dormaient; il s'en alla de nouveau et fit pour la troisième fois la même prière. Alors il tomba en agonie et il eut une sueur de sang qui coula jusqu'à terre; un Ange vint donc du Ciel pour le fortifier. Il vint ensuite à ses Disciples et leur dit : Dormez maintenant et reposez, l'homme qui va me trahir approche : levez-vous, allons à sa rencontre.

Il parlait encore, lorsque Judas vint suivi d'une troupe de soldats, de valets, des Prêtres et des Anciens du peuple; les uns étaient armés de bâton, les autres portaient des lanternes et des flambeaux. Or, tout cela se faisait pour accomplir l'oracle du Prophète qui avait dit en parlant du Messie : *Il sera traité comme les scélérats et les voleurs*. Judas leur avait donné le signal en disant : Celui que je baiserai, c'est lui-même; arrêtez-le et emmenez-le avec précaution. Dès qu'il fut arrivé, il s'avança vers Jésus et lui dit : Maître, je vous salue, et il le baisa. Jésus lui dit : Mon ami, à quel dessein êtes-vous venu? Judas, c'est par un baiser que vous trahissez le Fils de l'Homme! Jésus s'avança ensuite vers la troupe et leur dit : Qui cherchez-vous? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : C'est moi. Aussitôt ils furent tous renversés par terre. Jésus qui les avait terrassés permit qu'ils se relevassent, et ils le saisirent.

Alors Simon Pierre qui avait une épée la tira et frappant un serviteur du Grand-Prêtre, il lui coupa l'oreille droite ; mais Jésus lui dit : Tenez-vous en là et il guérit celui qui avait été blessé. Tous les Apôtres prirent la fuite. Les Juifs emmenèrent Jésus et le conduisirent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, Grand-Prêtre. De là, ils le conduisirent chez Caïphe où tous les Prêtres, les Scribes et les Anciens étaient assemblés. Cependant Simon Pierre suivait Jésus de loin, et il entra dans la cour du Grand-Prêtre.

Caïphe interrogea donc Jésus sur ses Disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai toujours parlé ouvertement au monde, interrogez ceux qui m'ont entendu. Alors un valet lui donna un soufflet, disant : Est-ce ainsi que tu réponds au Grand-Prêtre ? Ils firent donc venir de faux témoins, mais leurs témoignages ne s'accordaient pas. Le Grand-Prêtre dit donc à Jésus : Au nom de Dieu, dites-nous si vous êtes le Christ ? Jésus lui répondit : Oui, je le suis. Alors le Grand-Prêtre déchira ses vêtements et dit : Il a blasphémé, nous n'avons plus besoin de témoins. Que vous en semble ? Tous répondirent : Il est digne de mort. S'étant retirés, ils abandonnèrent Jésus à la garde des soldats et des valets qui lui firent souffrir toutes sortes d'outrages.

Cependant une servante du Grand-Prêtre avait vu Pierre qui se chauffait, elle le regarda et dit : Vous aussi vous étiez avec Jésus de Nazareth ? Pierre le nia jusqu'à trois fois en présence de tout le monde. Alors Jésus le regarda et le coq chanta pour la seconde fois.

Pierre se souvint de ce que Jésus lui avait dit : Avant que le coq ait chanté deux fois, vous me renierez trois fois. Il sortit et pleura amèrement.

Le matin étant venu, les Prêtres, les Scribes et les Anciens se réunirent et demandèrent de nouveau à Jésus : Êtes-vous le Christ ? Oui, je le suis, leur répondit-il. Ils le condamnèrent donc à mort et le conduisirent au gouverneur Ponce-Pilate, pour obtenir la permission de le faire mourir. C'est alors que Judas voyant que Jésus était condamné, se repentit. Il vint dans le Temple et apporta les trente pièces d'argent aux Princes des Prêtres et aux Anciens, disant : J'ai péché en livrant le sang du juste. Ils lui répondirent : Que nous importe? c'est votre affaire. Il sortit donc et alla se pendre. Avec l'argent, ils achetèrent le champ d'un potier pour enterrer les étrangers. Tout cela se fit pour accomplir la parole du Prophète qui avait annoncé que le Messie serait vendu trente pièces d'argent avec lesquelles on achèterait le champ d'un potier.

PRIÈRE ET RÉSOLUTION.

O Mon Dieu ! qui êtes tout amour, c'est maintenant que je vois combien vous m'avez aimé, *je prends la résolution de vous aimer de tout mon cœur*.

XIII^e LEÇON.

PASSION DU MESSIE.

Jésus devant Pilate. — Il est déclaré innocent. — Il est conduit devant Hérode. — Ramené devant Pilate. — Flagellé. — Condamné à mort. — Conduit au Calvaire. — Crucifié. — Il prie pour ses bourreaux. — Les soldats jouent sa robe. — Les Juifs l'insultent. — Jésus accomplit les Prophéties. — Il convertit le bon Larron. — Il meurt au milieu des prodiges.

Nous avons vu que les Prêtres et les Scribes, et toute la multitude assemblée chez Caïphe, s'étant levés, ils conduisirent Jésus au Prétoire, c'est-à-dire à la maison du gouverneur romain. Ce gouverneur ou président, qui exerçait sur les Juifs l'autorité de Tibère, se nommait Ponce-Pilate. Il était encore fort grand matin lorsqu'ils arrivèrent devant le palais. Un scrupule les arrêta à la porte. La loi qui défendait le meurtre de l'innocent, ne défendait pas d'entrer dans la maison d'un Gentil; mais ces hommes, religieux au-delà de ce qui était prescrit, n'entrèrent point dans le Prétoire, de crainte de se souiller, et afin de manger la Pâque.

Pilate vint donc à eux dehors, et leur dit : De quoi accusez-vous cet homme ? Ils lui répondirent : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas

livré. C'était la haine qui parlait : Pilate le comprit fort bien. Il leur dit donc : Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. Mais les Juifs lui dirent : Il ne nous est permis de faire mourir personne.

Les Romains leur en avaient ôté le droit ; et par l'aveu qu'ils en faisaient. Ils reconnaissaient que le sceptre était sorti de Juda. Ils auraient dû reconnaître en conséquence que celui qui devait être envoyé, le Désiré des nations, était venu. Mais aveuglés par la passion, ils ne pouvaient plus voir ce qui devenait, par leur aveu, plus visible que jamais.

Cédant à leurs clameurs, Pilate se détermina enfin à juger le Sauveur ; Dieu le permit, afin que le Sauveur mourût sur la croix, selon qu'il l'avait prédit. Car les Juifs n'auraient pu, selon la loi, le condamner qu'à être lapidé, et ils voulaient qu'il fût crucifié. Ils commencèrent donc à l'accuser, en disant : Nous avons trouvé cet homme qui pervertissait notre nation, qui défendait de payer le tribut à César, et qui se donnait le nom de Christ et de Roi. Pilate, entendant parler de royauté, rentra dans le Prétoire, où l'on gardait le Sauveur, et le fit venir. Jésus parut devant le Gouverneur qui l'interrogea en disant : Êtes-vous le Roi des Juifs ? Jésus répondit : Dites-vous cela de vous-même, ou si d'autres vous ont suggéré cette réponse ? Est-ce que je suis Juif, répliqua Pilate, pour m'inquiéter si fort du Christ et du Roi des Juifs ? c'est votre nation, ce sont vos Pontifes qui vous ont livré entre mes mains, qu'avez-vous fait ? Le Sauveur lui répondit qu'il était Roi, mais que son royaume n'était

pas un état politique, tels que sont les empires de la terre. Si mon royaume était de cette espèce, ajouta le Sauveur, mes officiers et mes troupes combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs; mais mon royaume n'est pas d'ici.

Pilate lui dit : Vous êtes donc Roi. Jésus répondit : Oui, je suis Roi. C'est pour régner que je suis venu dans ce monde, et pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque aime la vérité écoute ma voix. Qu'est-ce que la vérité, lui dit Pilate? et sans attendre la réponse, il revint aux Juifs et aux Princes des Prêtres, et leur dit : Je ne trouve en lui aucun sujet de condamnation. Ne semble-t-il pas plutôt qu'il aurait dû leur annoncer qu'il le trouvait coupable? Jésus venait de convenir qu'il était Roi : c'était le crime dont on l'accusait. Mais Pilate avait compris que sa royauté n'était pas de nature à donner de l'ombrage aux puissances de la terre.

A la manière des calomniateurs, les Juifs, furieux de penser que leur proie pouvait leur échapper, se mirent à crier : Il soulève le peuple. Le Sauveur garda le silence. Ce n'était pas à lui de parler ; c'était à Pilate, qui n'avait que ce mot à dire : Il ne suffit pas d'accuser, il faut prouver. Cependant, pour ne pas rester tout à fait muet dans une scène où il devait faire le premier rôle, il interrogea Jésus une seconde fois. N'entendez-vous pas, lui dit-il, de combien de crimes ils vous chargent? Mais il ne répondit rien, en sorte que le Gouverneur en était tout surpris.

Pilate avait reconnu l'innocence de l'accusé. Il devait

imposer silence aux accusateurs, et les renvoyer avec la confusion qu'ils méritaient. Il ne le fit pas. Les ennemis du Sauveur sentirent ce qu'il y avait de faible dans cette conduite : ils en profitèrent pour obtenir par impétuosité ce que la conscience du juge ne lui permettait pas de leur accorder. C'est pourquoi, sans produire de nouveaux crimes, ils se mirent à crier plus fort, en disant : Il soulève le peuple, semant sa doctrine par toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici. Pilate entendant parler de la Galilée, demanda si Jésus était Galiléen, et se crut tiré d'embarras quand il sut qu'il était de la juridiction d'Hérode, qui était pour lors à Jérusalem, et il s'empressa de le renvoyer devant lui.

Hérode n'avait pas changé de caractère depuis qu'il avait sacrifié la vie de Jean-Baptiste à la tranquillité de ses plaisirs. Astucieux, méchant, corrompu, curieux, dès qu'il vit Jésus, il eut beaucoup de joie; car depuis long-temps il souhaitait de le voir, parce qu'il avait fort entendu parler de lui, et qu'il espérait de lui voir faire un miracle. Ainsi, il lui fit plusieurs questions, mais Jésus ne lui donna aucune réponse. Cependant, les Princes des Prêtres et les Scribes, qui voyaient que le Sauveur échapperait de leurs mains s'il se prêtait aux désirs d'Hérode, renouvelaient avec fureur leurs accusations. Jésus ne répondit pas plus à leurs calomnies qu'il ne l'avait fait aux interrogations d'Hérode.

Le divin Maître, qui se communique aux ames humbles et pures, a en horreur l'orgueil et l'impudicité. Hérode était donc bien éloigné d'obtenir un miracle de

celui dont il n'était pas même digne d'entendre une parole. Il méprisa donc Jésus, et toute sa cour en fit autant. Le dépit de voir sa curiosité trompée, lui fit ajouter au mépris la dérision et l'insulte. Il le fit revêtir par moquerie d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate avec cet habillement, qui marquait un stupide ou un visionnaire, ou peut-être un roi de théâtre.

Pilate essaya de tirer avantage de la conduite d'Hérode, pour apaiser un peu la fureur des Juifs. Il leur dit : Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple, et voilà que je l'ai interrogé en votre présence, sans trouver en lui aucun sujet de condamnation. Hérode n'y en a point trouvé non plus. Je le laisserai donc aller après l'avoir fait châtier. Le châtiment qu'il destinait au Sauveur, c'était la flagellation : peine douloureuse et infamante, à laquelle un homme d'honneur ne pourrait pas survivre. L'espérance que les ennemis du Sauveur voudraient bien s'en contenter, avait fait imaginer à Pilate ce bel expédient. Telle est la protection que ce lâche politique donnait à l'innocent qu'il voulait sauver.

Cependant, soit qu'il s'aperçût que ce tempérament ne satisfaisait pas encore ces hommes sanguinaires, ou que, par un reste d'humanité, il ne voulût en user qu'à la dernière extrémité ; il s'avisa d'un autre dont le succès lui paraissait assuré, mais qui n'eut d'autre effet que d'attirer à Jésus le dernier des affronts et la plus étrange confusion que jamais homme ait pu essuyer sur la terre.

C'était la coutume qu'aux fêtes de Pâque le Gouverneur romain accordât au peuple la liberté d'un prisonnier, qui que ce fût qu'ils lui demandassent. Cet usage établi en mémoire de la délivrance d'Égypte, avait été maintenu par les Romains, et Pilate était obligé de s'y conformer. Voici comment il essaya d'en tirer parti : Il y avait alors dans les prisons un fameux criminel qu'on appelait Barrabas. Or, Barrabas était un voleur, un séditieux, un homicide. Pilate, s'adressant donc au peuple, lui dit : C'est un usage parmi vous qu'à la fête de Pâque je vous relâche un criminel; lequel voulez-vous que je vous délivre, de Barrabas ou de Jésus qui est appelé le Christ?

Quelle horrible comparaison ! Combien de Chrétiens ne l'ont pas renouvelée ! Cependant plus elle était odieuse, plus le Gouverneur la jugeait propre à son dessein. Il attendait la réponse du peuple, lorsqu'un message imprévu la suspendit pour quelques moments. Pendant qu'il était sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : Ne vous mêlez point de ce qui regarde ce Juste, car j'ai beaucoup souffert cette nuit à son sujet dans un songe que j'ai eu.

En envoyant ce songe à la femme de Pilate, Dieu avait pour but de susciter un témoin de plus à l'innocence du Sauveur et de donner à Pilate une grace nouvelle pour le soutenir sur le bord de l'injustice dans laquelle il était prêt à tomber. De plus, il avait en vue le salut de cette femme, plus cher à Jésus-Christ que sa propre vie ; car on tient que la femme de Pilate est sauvée. Des auteurs très-anciens la nomment Claudia Procula. C'est aussi le

nom que les Grecs lui donnent dans leur ménologe, où ils l'ont mise au rang des Saints.

Pendant que Pilate écoutait l'envoyé de sa femme, les Princes des Prêtres et les Anciens échauffèrent le peuple et lui persuadèrent de demander Barrabas et de faire périr Jésus. Lors donc que Pilate leur dit : Lequel des deux voulez-vous qu'on vous délivre? Ils s'écrièrent tous ensemble : Nous ne voulons point de Jésus, c'est Barrabas que nous choisissons. Pilate étonné et qui voulait toujours sauver Jésus, leur dit pour la seconde fois : Que voulez-vous donc que je fasse de Jésus, le Christ, le Roi des Juifs? Mais ils se remirent tous à crier avec un redoublement de fureur : Qu'il soit crucifié ! qu'il soit crucifié ! Il leur dit pour la troisième fois : Mais quel mal a-t-il fait? Je ne trouve rien en lui qui mérite la mort. Je vais le faire battre de verges et le remettre en liberté. A ces mots le feu s'allume, les cris éclatent, on n'entend plus que ces funestes paroles : qu'il soit crucifié !

La sédition menaçait et le faible Gouverneur ne se crut pas en sûreté. Voyant donc que tout était inutile et que même le tumulte allait en augmentant, Pilate se fit apporter de l'eau, et se lavant les mains devant le peuple, il leur dit : Je suis net du sang de cet homme juste. Pour vous, pensez-y bien. Mais tout le peuple répondit : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants. L'Éternel entendit cette horrible imprécation et la ratifia. Depuis plus de dix-huit siècles, ce sang demande encore vengeance et l'obtient contre la postérité de ce malheureux peuple.

Après la vaine cérémonie du lavement des mains, ou plutôt après avoir rendu contre lui-même ce témoignage éclatant de l'injustice qu'il allait commettre, Pilate voulant contenter le peuple, prononça que ce qu'il demandait lui était accordé. Sur cela, il fit relâcher Barrabas. Pour Jésus, il le fit flageller, soit pour émouvoir le peuple par cette espèce de supplice et obtenir qu'il s'en contentât, soit parce qu'il était ordonné dans les lois romaines que le patient serait flagellé avant d'être mis en croix. Ce supplice atroce, qu'on poussa jusqu'au dernier excès, fut suivi immédiatement d'un autre, suggéré par la haine des Juifs ou inventé par la brutalité des soldats : on ne doit le lire qu'en versant des larmes.

Les soldats destinés à crucifier le Sauveur l'ayant emmené dans la cour du Prétoire, ils rassemblèrent autour de lui la cohorte toute entière. Après l'avoir dépouillé de ses vêtements ils le couvrirent d'un haillon de pourpre en guise de manteau royal et le lièrent à une colonne. Puis entrelaçant des épines, ils en firent une couronne qu'ils lui placèrent sur la tête; ils lui mirent aussi un roseau à la main droite, ensuite s'approchant et fléchissant le genou devant lui, ils lui disaient par dérision : Roi des Juifs, je vous salue ; et en disant cela ils lui enfonçaient les épines dans la tête à grands coups de roseau, lui crachaient au visage et lui donnaient des soufflets.

Le Sauveur souffrit tout cela sans se plaindre, pour expier en particulier les péchés contre l'humilité et la

modestie. C'est dans cette douloureuse flagellation que le Sauveur devint, suivant les prédictions des Prophètes, cet homme de douleur dont le corps depuis la tête aux pieds n'est qu'une plaie.

Après tant de tourments et d'opprobres, les Juifs devaient enfin être contents ; Pilate qui le crut ainsi, sortit de nouveau et leur dit : On va vous amener cet homme afin que vous sachiez bien que je ne trouve en lui aucun sujet de condamnation. Pilate parlait encore lorsque Jésus parut, portant à la main son roseau ; sur la tête, sa couronne d'épines ; sur les épaules, son haillon de pourpre ; sur le front et dans tout son maintien une douleur modeste, soumise et généreuse. Pilate leur dit : Voilà l'Homme ! ! !

Oui, le voilà tel que nos péchés l'ont fait ; la voilà bien dans toute sa misère, cette nature humaine dont Jésus n'était que le représentant. Voilà l'homme tel qu'il est sorti d'Adam, et voilà dans quel état il serait encore, si le Rédempteur ne s'était chargé de ses crimes, de ses ignominies et de son supplice pour l'en délivrer.

A ce spectacle, le peuple se tut et la compassion commençait peut-être à le gagner ; mais les Princes des Prêtres et leurs ministres s'écrièrent, dès qu'ils le virent : Crucifiez-le! crucifiez-le! Pilate, trompé encore une fois, leur dit avec humeur : Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le ; car pour moi je ne trouve point en lui de quoi le condamner. Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi, et selon cette loi il mérite la mort, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu.

A ce nom de Fils de Dieu, Pilate fut saisi d'étonnement. Tout lui paraissait si grand et si merveilleux dans son prisonnier, qu'il eut peur en l'abandonnant, d'attirer sur lui toute la colère du Ciel. Il rentra brusquement dans le Prétoire et dit à Jésus : D'où êtes-vous? Mais Jésus ne lui répondit rien. Vous ne me dites rien, ajouta Pilate, ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous crucifier ou de vous relâcher? Vous ne pourriez rien contre moi, lui dit le Sauveur, si ce pouvoir ne vous avait été donné d'en haut; c'est pour cela que celui qui m'a livré à vous est plus criminel. Le Sauveur désignait par là ses accusateurs acharnés à sa perte.

Le calme et la fermeté de cette réponse jeta le trouble dans l'ame du Gouverneur; il apprenait que Jésus se donnait à sa nation pour le Fils de Dieu, et Jésus, bien loin de se laver de ce reproche, ne disait rien qui ne contribuât à le confirmer. Depuis ce moment, il redoubla d'efforts pour le délivrer; mais les Juifs se mirent à crier: Si vous le relâchez, vous n'êtes pas ami de César, car quiconque se donne pour Roi, se déclare ennemi de César.

Interdit au nom de César, et voyant les Pontifes disposés à lui faire un crime d'état de son indulgence, Pilate s'assit sur son tribunal, placé dans un lieu élevé sur un pavé de belles pierres, nommé en grec *Lithostrotos*, et en Hébreu *Gabbatha*. Il se fit amener Jésus et dit aux Juifs : Voilà votre Roi! Mais ils s'écrièrent : Otez-le! ôtez-le! crucifiez-le! Quoi! crucifier votre Roi, leur dit Pilate! Et ce mot fut comme le dernier soupir de

sa justice expirante. Notre Roi ! répondirent insolemment les Princes des Prêtres, nous n'avons point d'autre roi que César. Alors donc, il leur abandonna Jésus pour en faire ce qu'ils voudraient, c'est-à-dire qu'il le leur remit entre les mains pour qu'il fût crucifié. Voilà par où il finit, après l'avoir déclaré tant de fois innocent [1]. Et voilà aussi par où finit le Chrétien qui consent au péché mortel.

Il était environ neuf heures du matin. Jésus fut à peine condamné que les soldats chargés de l'exécution le saisirent et lui firent tout ce qu'ils voulurent. Ils lui ôtèrent ce méchant manteau de pourpre sous lequel ils venaient d'insulter à sa royauté; ils lui remirent ses habits et le menèrent dehors pour le crucifier. Jésus portant sa croix alla au lieu appelé Calvaire et en hébreu Golgotha; c'était une petite montagne voisine de Jérusalem. Pour y arriver, il fallait traverser la ville. Ainsi les Juifs, qui depuis la nuit précédente poursuivaient le Sauveur, comme une troupe de loups furieux poursuivent un innocent agneau, eurent encore la satisfaction de le voir portant sa croix et marchant au

[1] Pilate gagna peu à sacrifier l'innocent à son ambition. Environ un an après la mort du Sauveur, il prit l'argent du Sacré Trésor, pour faire travailler à un aqueduc. Le peuple se souleva contre lui, et Pilate employa des voies extrêmes pour apaiser la sédition. Il exerça des cruautés encore plus horribles contre les habitants de Samarie, qui s'en plaignirent à Tibère : sur ces plaintes, il fut mandé à Rome, où il arriva l'an 37 de J.-C., au commencement du règne de Caligula. Envoyé en exil près de Vienne en Dauphiné, il se tua de désespoir deux ans après. Ainsi Judas qui avait livré et Pilate qui avait condamné le Sauveur, ont fini par le suicide.

supplice. Mais Jésus déjà épuisé de forces et de sang, succomba bientôt sous la pesanteur du fardeau, et le véritable Isaac se vit dans l'impuissance de porter jusqu'au sommet de la montagne le bois de son sacrifice.

Comme sa faiblesse aurait pu le dérober au dernier supplice ou du moins en retarder le moment si désiré de ses ennemis, ils arrêtèrent un passant, Israélite de religion, originaire de Cyrène en Lybie, nommé Simon, qui venait de la campagne; et ils le contraignirent de porter, après Jésus, la pesante croix que le Fils de Dieu ne pouvait pas même traîner. Quel est le Chrétien qui n'envie au Juif étranger son honorable commission! Elle dure encore de nos jours; il n'est personne qui, dans le cours de sa vie, n'ait plus d'une fois l'occasion de porter la croix de son Maître et de le suivre jusqu'au Calvaire.

Le Sauveur, aidé par Simon, se trouva en état de continuer sa marche douloureuse jusqu'au sommet de la montagne. Il était suivi d'une multitude innombrable de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et qui le pleuraient avec de grands gémissements. Mais Jésus se tournant vers elles, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car le temps approche où l'on dira : Heureuses les femmes stériles! heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfants! Alors ils diront aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines cachez-nous, ensevelissez-nous sous vos ruines; car si on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on au bois sec? c'est-à-dire si

vous traitez ainsi l'Innocent et le Saint, à quoi ses meurtriers doivent-ils s'attendre? En s'oubliant de la sorte et en s'affligeant sur les malheurs de son peuple, Jésus arrivé au sommet du Calvaire, alla se remettre entre les mains de ses bourreaux et se présenter à sa croix.

Il était accompagné de deux criminels qui devaient être crucifiés à ses côtés. La Providence l'avait ainsi arrangé, afin qu'il ne manquât à la passion du Sauveur aucune des circonstances capables de mettre le comble à son ignominie.

Dès qu'il fut arrivé, on lui présenta à boire du vin assaisonné de myrrhe et mêlé de fiel. C'était la coutume d'en user de la sorte, pour assoupir un peu dans le patient, par ce breuvage, le sentiment de ses douleurs. Le Sauveur qui destinait les siennes à la gloire de son Père et au salut du monde, s'en réserva toute la rigueur. Après avoir goûté de ce vin pour en sentir l'amertume, il refusa d'en boire pour se priver du soulagement qu'il eût pu espérer.

C'est alors que l'Agneau de Dieu s'offrant de lui-même au sacrifice, s'étendit sur sa croix. Quatre soldats lui enfoncent des clous dans les pieds et dans les mains, ils élèvent la croix et la laissent tomber rudement dans la terre. Le sang coule de ses plaies à gros bouillons ; en même temps ils crucifient avec lui les deux voleurs, un à sa droite, l'autre à sa gauche, et Jésus au milieu.

Le déicide était consommé, il ne restait plus qu'à le venger. Jésus n'avait qu'à parler ; il semble même qu'il n'avait qu'à se taire, et la foudre écrasait les au-

teurs et les exécuteurs d'un si énorme attentat. On dirait presque qu'il le craignait, tant il s'empressa de parer ce coup. A peine élevé en croix, il prononça cette tendre prière : Mon Père ! pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. Ce fut la première des sept paroles mémorables qu'il dit sur la croix.

A peine les soldats eurent-ils achevé leur barbare exécution, qu'ils songèrent à profiter des dépouilles du Sauveur : ils divisèrent ses vêtements en quatre parts. C'était là tout son bien, et chaque soldat prit la sienne. Restait sa tunique : elle était sans couture, tissue depuis le haut jusqu'en bas, de tous les côtés. Ce serait dommage de la déchirer, se dirent les soldats, il vaut mieux tirer au sort à qui l'aura. Ce fut effectivement le parti qu'ils prirent. Ainsi s'accomplit littéralement cet oracle de David : Ils ont partagé mes vêtements et tiré ma robe au sort. Durant cet amusement si digne de quatre soldats payens, les Juifs orgueilleux étaient occupés d'un soin bien conforme à leur génie. Pilate avait fait l'inscription qui fut mise au haut de la croix. La cause de la condamnation de Jésus y était marquée en ces termes : C'est Jésus de Nazareth, Roi des Juifs. Les Princes des Prêtres s'en tinrent offensés, ils dirent donc à Pilate : n'écrivez pas Roi des Juifs, mais qui s'est dit Roi des Juifs. Pilate répondit : Ce que j'ai écrit est écrit ; et il les renvoya avec cette brusque réponse.

Dieu avait dicté ce que Pilate avait écrit, et retenait sa main pour que ce qu'il avait écrit ne fût point effacé. C'était par le bois que l'Homme-Dieu devait régner ;

en l'attachant à la croix on l'avait placé sur le trône, sur le siége de sa royauté. Il fallait encore le proclamer Roi, et Pilate, un Gentil, le fit juridiquement, malgré l'opposition et l'indignation du peuple juif : figure admirable de ce qui arriva bientôt après, lorsque ces homicides s'obstinant à ne vouloir pas que Jésus régnât sur eux, on vit tous les peuples de la Gentilité le reconnaître non-seulement pour leur Roi, mais pour leur Sauveur et leur Dieu.

Les Juifs rebutés par Pilate, se vengèrent sur Jésus et lui firent payer bien chèrement le titre de leur Roi qu'on les forçait de lui laisser. Depuis ce moment, le Dieu crucifié n'entendit plus autour de sa croix qu'injures atroces, railleries amères, blasphèmes et impiétés. Ses ennemis passaient et repassaient incessamment sous ses yeux; ils le regardaient souffrir, et cela avec une joie de barbares nourris dans les forêts, ou plutôt avec la férocité que donnent ces passions brutales et satisfaites, qui rendent les hommes moins sensibles que les bêtes.

Les uns le chargeaient de malédictions en secouant la tête et disant : Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ; si tu es le Fils de Dieu, descend de la croix. Et ce qui passe toute imagination, les Princes des Prêtres, les Docteurs de la loi, des vieillards à cheveux blancs, s'approchant de lui d'un air content, l'envisageant avec complaisance au milieu de ses tourments, et mêlant leurs insultes à celles de la populace, lui disaient : Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même; s'il est le Roi d'Israël, qu'il

descende maintenant de la croix et nous croirons en lui; il s'est confié en Dieu, si Dieu l'aime qu'il le délivre à présent.

Les malheureux ! ils se trompaient bien grossièrement. C'était sur la croix qu'un Israélite fidèle et instruit devait reconnaître son Messie, pourvu que ce Messie adorable y demeurât constant jusqu'à la mort. Si Jésus fût descendu de la croix, il se serait rendu méconnaissable. Les prophéties ne se fussent point accomplies en sa personne, et ce dernier miracle qu'on lui demandait aurait anéanti tous les autres.

A défaut de ce miracle à contre-temps, il s'en opérait un sous leurs yeux, capable à lui seul de prouver la divinité de Jésus, et, chose étonnante! ils en étaient les instruments. Leurs blasphèmes, leurs insultes, leurs mouvements de tête, avaient été prédits par David, et ils prêtaient leur ministère à l'accomplissement littéral de la prédiction dans la personne de Jésus de Nazareth. En me voyant, disait le saint Roi, faisant parler le futur Messie, ils se sont moqués de moi, ils ont secoué la tête et ils ont dit : Il a mis sa confiance dans le Seigneur; que le Seigneur vienne donc à son secours, s'il est vrai qu'il s'intéresse à lui, et qu'il l'arrache des mains de ses ennemis. Qui ne croirait, à entendre ces discours, que leurs auteurs avaient exprès copié les paroles de la prophétie, pour en mieux remplir l'étendue? ou plutôt qui pourrait ne pas reconnaître la divinité d'une prédiction si littérale et si parfaitement accomplie ?

A ce miracle s'en joignit bientôt un autre non moins

propre à prouver la divine puissance de celui qu'ils outrageaient si indignement. Les soldats qui gardaient le Sauveur, les voleurs crucifiés à ses côtés, s'étaient unis aux Juifs pour lui insulter. Or, tout à coup, tandis qu'un de ces voleurs blasphémait contre Jésus, l'autre lui fit une réprimande et lui dit : Vous ne craignez point Dieu, si proche que vous êtes de mourir? Pour nous, ce n'est pas sans sujet que nous souffrons; car nous portons la peine due à nos crimes, mais lui il n'a fait aucun mal. Puis se tournant vers le Sauveur, il lui dit : Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez entré dans votre royaume.

Cette profession de foi était bien courageuse et bien touchante; le salut du voleur en fut le prix, et il en eut sur-le-champ l'assurance : En vérité je vous le dis, lui répondit le Sauveur, dès aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis [1].

Un objet encore plus intéressant pour Jésus, attira son attention et lui donna l'occasion de remplir un des premiers devoirs que prescrit la nature, afin de nous apprendre qu'il n'est pas venu la détruire, mais la perfectionner. Marie, que la plus violente affliction qui fût jamais n'avait pas empêchée de le suivre jusqu'au dernier supplice; Marie, la reine des Martyrs, accompagnée de saint Jean, de sa belle-sœur, femme de Cléophas et de Marie Madeleine, était debout au pied de la croix.

[1] Le paradis dont parle ici le Sauveur, c'est le sein d'Abraham ou les Limbes qui, pour les Justes entièrement purifiés, était un lieu de repos, et pouvait être regardé comme celui d'une félicité commencée.

Jésus donc voyant sa mère, et auprès d'elle le Disciple qu'il aimait, dit à Marie : Femme voilà votre fils. Puis au Disciple : Voilà votre mère.

On ne répond à de tels adieux que par l'obéissance et par des larmes. Marie adopta Jean pour son fils, et dans sa personne tous les Chrétiens ; Jean adopta Marie et l'honora comme sa mère. Ainsi s'exécuta le testament du Sauveur.

Il était environ la sixième heure du jour ou midi, lorsque tout à coup d'épaisses ténèbres se répandirent sur toute la terre, jusqu'à la neuvième heure, et le soleil s'obscurcit, afin que la nature entière fût dans le deuil de son auteur.

A la neuvième heure, Jésus s'écria à haute voix : Éloï, Éloï lammasabactani, ce qui signifie : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Il était prédit que le Messie prononcerait ces paroles. Quelques-uns de ceux qui étaient là et qui l'entendirent, disaient : Voilà qu'il appelle Élie. Ensuite le Sauveur sachant que tous les oracles qui regardaient le Messie souffrant étaient accomplis en lui, à la réserve d'une légère circonstance que sa pénétration infinie alla démêler dans cette foule de prophéties qui concernaient sa personne, afin que l'Écriture s'accomplît sans qu'il y manquât un seul iota, il dit : J'ai soif. Or il y avait là un vase plein de vinaigre. Aussitôt, un de ceux qui étaient présents courut prendre une éponge, l'emplit de vinaigre, et l'attachant avec de l'hysope au bout d'un long roseau, lui en donna à boire. Ainsi fut accomplie

cette parole de David faisant parler le futur Messie : Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre.

Jésus ayant pris de ce vinaigre, et s'étant assuré par un dernier regard que rien ne manquait ni à son sacrifice, ni à l'accomplissement des prophéties, ni à son amour pour les hommes, il dit : Tout est consommé. En même temps il élève la voix, comme un homme plein de santé et de vigueur, maître de retenir sa vie ou de la quitter, et s'écrie avec force : Mon Père! je remets mon ame entre vos mains. Puis baissant la tête, il expira.

Il est mort ! il est mort ! et c'est notre Dieu, notre Sauveur, notre Père, notre ami, notre frère. Il est mort ! Et pour qui ? il est mort, et à cause de quoi ?

PRIÈRE ET RÉSOLUTION.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, c'est en pleurant au pied de votre croix que je renouvelle de tout mon cœur la résolution de vous aimer par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous.

PETIT CATÉCHISME.

PASSION DU MESSIE.

Q. Continuez l'histoire de la Passion.

R. De chez Caïphe, les Juifs conduisirent le Sauveur chez Pilate. Mais ils ne voulurent pas entrer dans le

Prétoire, de peur de se souiller et de ne pouvoir manger la Pâque. Pilate vint donc à eux dehors, et leur dit : De quoi accusez-vous cet homme? Ils lui répondirent : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré. Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes, et jugez-le selon votre loi. Ils lui répondirent : Il ne nous est permis de faire mourir personne. Ainsi, ils reconnaissaient que les temps du Messie étaient arrivés, puisque le pouvoir souverain était sorti de Juda.

Pilate interrogea donc Jésus, et lui dit : Êtes-vous le Roi des Juifs? Jésus lui répondit qu'il était roi, mais que son royaume n'était pas un royaume comme ceux de la terre. Pilate dit aux Juifs : Je ne trouve en cet homme aucun sujet de condamnation. Ils se mirent donc à crier : Il soulève le peuple. Pilate dit au Sauveur : N'entendez-vous pas de combien de crimes ils vous accusent? Mais il ne répondit rien. Pilate, apprenant que Jésus était de Galilée, le renvoya devant Hérode. Hérode désirait beaucoup de voir le Sauveur, espérant qu'il ferait en sa présence quelque miracle. Sa vaine curiosité fut trompée. Il méprisa donc le Sauveur avec toute sa cour; il le fit revêtir d'une robe blanche comme un insensé, et le renvoya à Pilate.

Celui-ci dit aux Juifs : Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple; je l'ai interrogé en votre présence sans trouver en lui aucun sujet de condamnation; Hérode n'y en a point trouvé non plus, je le laisserai donc aller après l'avoir fait châtier. Cependant il craignit que ce moyen ne réussît pas à sauver Jésus;

il eut donc recours à un autre. C'était la coutume qu'au temps de Pâque le gouverneur accordât au peuple la liberté d'un prisonnier. Or, il y avait dans les prisons un fameux criminel, appelé Barrabas. C'était un voleur, un séditieux, un homicide. Pilate dit au peuple : Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre, de Barrabas ou de Jésus qui est appelé le Christ ? Quelle affreuse comparaison ! Les Prêtres persuadèrent au peuple de demander Barrabas, et de faire périr Jésus. C'est pourquoi, lorsque Pilate leur dit : Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre? Ils s'écrièrent tous ensemble : Nous ne voulons point de Jésus, c'est Barrabas que nous choisissons. Pilate leur dit : Que voulez-vous donc que je fasse de Jésus, le Roi des Juifs ? Ils lui répondirent tous : Qu'il soit crucifié! Il leur dit encore : Mais quel mal a-t-il fait ? Je ne trouve rien en lui qui mérite la mort. Je vais le faire battre de verges et le remettre en liberté.

Mais ils crièrent de nouveau : Qu'il soit crucifié ! Alors Pilate se fit apporter de l'eau, et se lavant les mains en présence du peuple, il leur dit : Je suis net du sang de cet homme juste ; pour vous, pensez-y bien. Mais tout le peuple répondit : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants. Alors Pilate fit flageller le Sauveur, et les soldats l'ayant dépouillé de ses vêtements, lui mirent un manteau rouge sur les épaules, une couronne d'épines sur la tête et un roseau à la main ; ensuite, s'approchant et fléchissant le genou devant lui, ils lui disaient par dérision : Roi des Juifs, je vous salue ; et en disant

cela ils lui enfonçaient les épines dans la tête à grands coups de roseau, lui crachaient au visage, et lui donnaient des soufflets.

En cet état, Pilate se fit amener le Sauveur, et le montrant au peuple, il lui dit : Voilà l'Homme ! Aussitôt les Princes des Prêtres s'écrièrent : Crucifiez-le! crucifiez-le ! Si vous le relâchez, vous n'êtes pas ami de César. A ce mot, Pilate, interdit, leur abandonna Jésus, pour en faire ce qu'ils voudraient.

Il fut à peine condamné, que les soldats se saisirent de lui, lui arrachèrent son manteau de pourpre, lui remirent ses habits, et le conduisirent hors de la ville pour le crucifier. Jésus sortit donc portant sa croix, et alla au Calvaire. Bientôt il succomba sous le poids. Ils arrêtèrent un étranger nommé Simon le Cyrénéen, et le contraignirent de porter la croix après Jésus. Le Sauveur était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui le pleuraient. Il se retourna et leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. Arrivés au Calvaire, ils le crucifièrent, et deux voleurs de chaque côté de lui. A peine le Sauveur fut-il élevé en croix, qu'il demanda grace pour ses bourreaux. Mon Père! dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Les soldats partagèrent ses vêtements, et tirèrent sa robe au sort. Les Juifs blasphémaient en disant : S'il est le Roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui. Si le Sauveur en fût descendu, il n'aurait pas été le Messie, puisque les Prophètes

avaient annoncé que le Messie mourrait sur la croix. Le Sauveur convertit le bon larron. Il aperçut ensuite sa sainte Mère avec le Disciple bien-aimé, et il dit à la sainte Vierge : Femme, voilà votre fils ; et à Jean : Voilà votre mère. Marie adopta Jean pour son fils, et en sa personne tous les Chrétiens.

Alors des ténèbres se répandirent sur toute la terre, et le soleil s'obscurcit. Le Sauveur s'écria d'une voix forte : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? Il dit ensuite : J'ai soif. Or il y avait là un vase plein de vinaigre. En même temps un de ceux qui étaient présents courut prendre une éponge, l'emplit de vinaigre, et, l'attachant au bout d'un roseau, lui en donna à boire. C'était pour accomplir cette prophétie de David : Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre.

Jésus ayant pris ce vinaigre, et s'étant assuré qu'il ne manquait rien ni à son sacrifice, ni à l'accomplissement de toutes les prophéties, ni à son amour pour les hommes, s'écria d'une voix forte : Mon Père, je remets mon ame entre vos mains. En disant ces mots il baissa la tête, et il expira.

PRIÈRE ET RÉSOLUTION.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, c'est en pleurant au pied de votre croix que je renouvelle de tout mon cœur la résolution de vous aimer par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de vous.

XIVe LEÇON.

SÉPULTURE ET RÉSURRECTION DU MESSIE.

Ténèbres universelles. — Voile du Temple déchiré. — Morts ressuscités. Centenier converti. — Accomplissement des Prophéties. — Joseph et Nicodème. — Les Limbes. — Les saintes Femmes. — Apparition à Marie Madeleine. — Conduite des gardes et des chefs de la Synagogue. Preuves de la Résurrection.

Le dernier soupir de Jésus expirant sur la croix, venait de mettre le comble à la gloire que Dieu voulait tirer des souffrances et des humiliations du Rédempteur. Mais ce dernier soupir, rendu dans l'exercice de l'obéissance la plus rigoureuse, devait être aussi, selon les engagements de Dieu, le commencement des honneurs divins que ce Fils si cher et si profondément anéanti avait droit d'attendre de la justice et du contentement de son Père.

Dès que les conditions furent remplies, les promesses s'accomplirent.

Au moment que Jésus expirait, et qu'au prix de son sang il achetait le titre de Sauveur, de Juge et de Souverain de tous les hommes, la nature s'ébranla toute entière, soit pour pleurer sa mort, soit pour préparer son triomphe.

Les ténèbres répandues durant trois heures sur la

face de la terre, se dissipèrent [1]. Le voile du Temple, c'est-à-dire le voile qui séparait la partie du Temple

[1] Le sentiment le plus commun est que ces ténèbres furent répandues effectivement sur toute la terre. Nous ne citerons que les témoignages suivants. Le premier est celui de saint Denis l'aréopagite. Nous saisissons avec empressement cette occasion de réhabiliter, autant qu'il est en nous, les ouvrages de ce grand Saint. Don Calmet a prétendu qu'ils étaient d'un Grec inconnu, du cinquième ou sixième siècle, qui a voulu faire passer ses écrits sous un nom illustre, afin de leur concilier du crédit et de la réputation. *Il y a réussi*, continue Don Calmet, *jusqu'au dix-septième siècle, puisqu'il a été lu, connu et cité par les Grecs et les Latins, comme étant saint Denis l'aréopagite* [1]. Bon nombre d'écrivains modernes répètent sur parole l'assertion du Maître. Par malheur pour Don Calmet et ses copistes, Origène, qui vivait au second siècle, cite les ouvrages de saint Denis l'aréopagite. Voici ses paroles : « C'est en Dieu, comme le dit une bouche divine, que nous avons la vie, » le mouvement et l'être : l'être de tous est la superessence et la divinité, » suivant le mot du grand Denis l'aréopagite [2]. Nous remarquerons d'ailleurs : 1° qu'il serait bien étonnant qu'un faussaire eût réussi, pendant plus de mille ans, à faire passer ses propres écrits sous le nom d'un personnage aussi célèbre dans l'Église, sans que les érudits, les hommes de génie qui se sont succédés pendant ce long intervalle, aient découvert la fraude; et cependant ils connaissaient ces ouvrages, et ils les citent avec éloge. Chez les Latins, saint Thomas, saint Bonaventure, Hugues de Saint-Victor, Scot Erigène, s'inspirèrent par la méditation de ces livres; 2° que ces ouvrages ont joui dans l'Église latine et dans l'Église grecque, avant et après le schisme, d'une estime incontestée, puisque leur auteur est, au jugement d'Anastase le Sinaïte, *un très-célèbre interprète des mystères divins*; que saint Grégoire-le-Grand lui donne le nom de *Père antique et vénérable*: que saint Jean Damascène proclame *le divin, le très-saint, le très-éloquent Denis, abondant et profond dans les choses divines*; qu'enfin, le second concile de Nicée, septième concile général, lui décerne le titre de *très-grand*, et que tous les auteurs qui viennent d'être cités, se servent de ses écrits pour confirmer les dogmes de la Foi.

Or, voici comment saint Denis l'aréopagite s'exprime au sujet des

[1] *Dissertation sur les ténèbres. Bible de Vence*, t. XX. p. 168.

[2] *Homil.* II, t. II, p. 277. Édit. de Paris, 1604

appelée le *Saint*, de la partie appelée le *Saint des Saints*, se déchira dans toute sa longueur; la terre trembla : ce

ténèbres miraculeuses qui parurent à la mort de Notre Seigneur. Il écrit à saint Polycarpe pour répondre aux reproches que Apollophane, son ancien ami, lui faisait de ce qu'il employait d'une manière peu sincère le témoignage des auteurs payens pour combattre le Paganisme. « Apol-» lophane, lui dit-il, doit se souvenir de ce qui se passa lorsque nous » étions ensemble en Egypte. Nous étions tous deux auprès de la ville » d'Héliopolis, lorsque tout d'un coup nous vîmes la lune qui vint se réunir » au soleil, quoique ce ne fût pas le temps de la conjonction, et qui y » causa une grande éclipse; et ensuite, vers la neuvième heure du jour, » nous la vîmes de nouveau quitter la place qu'elle occupait au-dessous » du soleil, pour aller se remettre à l'endroit opposé du diamètre... » C'est ce que vous pourrez lui dire. Et vous, Apollophane, démentez-» moi si vous l'osez, moi qui étais alors présent avec vous à ce spectacle, » qui l'ai vu et admiré avec vous. Enfin, dans ce moment, Apollophane, » comme transporté hors de lui-même, s'écria en s'adressant à moi, » comme s'il eût deviné ce qui se faisait : Mon cher Denis, ce sont là des » changements des choses divines [1]. »

De son côté saint Denis s'écria : Ou l'Auteur de la nature souffre, ou la machine de l'univers se détruit. Il n'est pas étonnant que saint Denis ait pensé, quoiqu'il fût encore payen, que l'auteur de la nature souffrait. Il lui suffisait, pour avoir cette idée, d'avoir lu ce que dit Platon des souffrances du Dieu que le monde attendait.

Si les ténèbres furent l'effet d'une éclipse, elles n'en sont pas moins miraculeuses; car la Pâque judaïque, qui est le temps auquel Jésus-Christ souffrit la mort, ne se faisait jamais qu'en pleine lune. Or, tout le monde sait que les éclipses de soleil n'arrivent jamais lorsque la lune est dans son plein. Ne serait ce point par la connaissance vague, mais traditionnelle de ces ténèbres qui devaient avoir lieu à la mort du Sauveur, que les peuples payens furent toujours saisis de frayeur à la vue des éclipses?

Dans une autre lettre adressée à Apollophane lui-même, déjà converti au Christianisme, saint Denis lui parle en ces termes : « Je vais vous faire » souvenir de ce qui arriva dans le temps que nous étions ensemble à » Héliopolis d'Égypte. J'avais alors vingt-cinq ans, et vous pouviez être du

[1] *Dionys. Areopag.* lib. II, p. 7, ep. 91.

dernier prodige en préparait un autre qui n'arriva que le troisième jour suivant. Plusieurs Saints, qui étaient morts, ressuscitèrent ; et, étant sortis de leurs tombeaux après la résurrection du Sauveur, ils vinrent dans la ville sainte, et se firent voir en public. C'est ainsi que les créatures insensibles marquèrent leur sensibilité

» même âge. Nous vîmes tout d'un coup, un jour de vendredi, environ » l'heure de sexte ou de midi, la lune venir se placer au-dessous du soleil, » et y causer une éclipse qui nous remplit de frayeur. Je vous demandai » alors ce que vous pensiez de ce prodige, et vous me dites une parole » qui ne s'effacera jamais de mon esprit... Vous me répondites : Ce sont » là, mon cher Denis, des changements des choses divines. Je remarquai » exactement et le temps et l'année de ce prodige ; et ayant combiné tout » cela avec ce que Paul m'en apprit dans la suite, je me rendis à la » vérité à laquelle vous vous êtes aussi heureusement rendu vous-» même [1]. »

Nous citerons encore le témoignage de Phlégon, affranchi de l'empereur Adrien. Cet auteur était payen ; il a écrit l'histoire des Olympiades en seize livres, depuis leur origine jusque vers l'an de Jésus-Christ 140. Or il dit qu'en la quatrième année de la deux cent deuxième Olympiade, qui devait finir vers le milieu de l'an 33 de l'ère vulgaire, qui est celui de la mort de Jésus-Christ, il y eut une éclipse de soleil, la plus grande qu'on eût jamais vue ; l'obscurité ayant été telle, qu'à l'heure même de midi on avait vu les étoiles dans le Ciel. Il ajoute qu'il y eut alors un fort grand tremblement de terre dans la Bythinie, lequel renversa la plus grande partie de la ville de Nicée [2].

Thallus, historien grec, parle comme Phlégon. On ne sait pas au juste le temps auquel vivait ce Thallus ; mais saint Justin et Tertullien l'ayant cité, on juge qu'il devait être à peu près contemporain de Phlégon, s'il n'était pas plus ancien. C'est apparemment aux livres de ces deux auteurs, que Tertullien et le martyr saint Lucien d'Antioche, renvoyaient les Payens pour y trouver la preuve de cette obscurité si miraculeuse qui parut à la mort du Sauveur.

[1] *In vita Dionys apud Cerder*, t. II, p. 273.

[2] *Apud Euseb. chronic.* p. 188, edit. Scalig.

à la mort de leur Auteur. Cet exemple produisit son effet.

D'abord, le Centurion ou l'officier romain qui présidait au crucifiement, qui avait vu ce qui s'était passé, et qu'il avait expiré en jetant un grand cri, rendit gloire à Dieu, en disant : Certainement, cet homme était juste; il était vraiment Fils de Dieu. En effet, mourir en croix, c'était mourir épuisé de force et de sang. Ce cri du Sauveur expirant était donc surnaturel. C'était tout à la fois un miracle et l'accomplissement d'une prophétie. Miracle de force dans l'extrémité de la faiblesse; accomplissement littéral de cette parole de Jésus lui-même : C'est volontairement que je meurs [1]. Ensuite, les soldats qui gardaient le Sauveur, voyant le tremblement de terre et les choses qui se passaient, furent saisis de frayeur, et s'écrièrent : Cet homme était vraiment Fils de Dieu. Tant de miracles gagnèrent aussi tous ceux dont le cœur n'était point gâté par principes. Témoins de toutes ces choses, et effrayés à la vue des vengeances de Dieu, dont ils redoutaient les approches, ils s'en retournaient en se frappant la poitrine.

Insensiblement, le Calvaire se dégageait de la foule qui l'avait occupé depuis midi. Chacun s'en allait ou plus endurci ou heureusement détrompé. N'est-ce pas ainsi que tous les jours encore on sort du sacrifice auguste de nos autels? Il restait cependant aux environs de la croix d'autres personnes plus affligées, mais sans remords,

[1] Joan. 10.

qui ne pouvaient se résoudre à s'éloigner d'un objet si cher. C'étaient toutes les personnes de la connaissance de Jésus, et plusieurs femmes qui se tenaient à l'écart, regardant de loin ce qui se passait. Entre ces femmes étaient Marie-Madeleine; Marie, mère de Jacques-le-Mineur et de Joseph, et Salomé, mère des enfants de Zébédée, qui le suivaient lorsqu'il était en Galilée, et qui prenaient soin de lui. Imitons leur exemple; restons nous-mêmes, du moins en esprit, au pied de l'autel, lorsque nous avons assisté à la sainte Messe.

Les Juifs, dans tout ce qu'ils avaient attenté contre le Sauveur, n'avaient fait qu'accomplir ce que la puissance de Dieu et son conseil avaient déterminé. Ils ne purent jamais lui faire souffrir que ce que Dieu avait résolu qu'il souffrirait; et parce que Dieu ne voulait pas qu'il souffrît un autre genre de supplice qu'ils lui destinaient encore, l'idée ne leur en vint qu'après sa mort. Ce fut encore le zèle de la loi qui parut les faire agir dans cette occasion. Elle ordonnait que les corps de ceux qui étaient morts attachés à un gibet, en fussent détachés avant la fin du jour. Il fallait se presser, parce que le temps auquel une œuvre de cette nature était permise, allait bientôt expirer. Les Juifs vinrent donc prier Pilate de faire rompre les jambes aux trois crucifiés, et de les faire enlever.

Pilate envoya des soldats qui rompirent les jambes aux deux larrons. Ensuite, venant à Jésus, et voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes; mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau.

Tout était divin dans chacun de ces événements. Les soldats n'avaient point ordre de mettre de la distinction entre Jésus et les deux compagnons de son supplice. Quoiqu'il fût déjà mort, ils pouvaient bien lui briser les os; mais il fallait que l'Écriture s'accomplît. Moïse avait dit en parlant de l'Agneau pascal : *Vous ne briserez aucun de ses os*. Dieu l'avait ainsi ordonné, parce que la figure devait s'accomplir dans le Christ, véritable Agneau de Dieu, dont l'agneau pascal n'était que l'ombre.

C'était encore contre l'ordre des officiers, ou du moins au-delà de leur ordre, qu'un des soldats ouvrît le côté de Jésus d'un coup de lance. Mais il fallait encore que cette autre prophétie s'accomplît : Ils jetteront les yeux sur celui qu'ils ont percé.

Cependant il fallait songer à la sépulture du Sauveur: il pouvait y avoir environ une heure qu'il était expiré. Il se faisait tard, lorsqu'il vint un homme riche, nommé Joseph, qui était de la ville d'Arimathie. C'était un officier considérable, juste et vertueux. Disciple lui-même de Jésus, mais en secret, parce qu'il craignait les Juifs; il n'avait point pris de part à leur dessein, ni à ce qu'ils avaient fait, et il attendait le royaume de Dieu. Il vint hardiment trouver Pilate, et lui demanda le corps de Jésus. Pilate, étonné que Jésus pût être déjà mort, fit appeler le Centurion, et s'informa de lui s'il était vrai que Jésus fût déjà mort. Le Centurion l'en ayant assuré, il donna le corps à Joseph qui vint et l'envela; mais il n'eut pas seul la gloire de l'ensevelir. Il semble

que la mort de l'Homme-Dieu rassemblait autour de lui ceux qui n'osaient presque l'approcher durant sa vie. Puissante vertu de la Croix !

Nicodème, autrefois son Disciple caché, et qui était allé le consulter durant les ténèbres de la nuit, vint aussi avec environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloès. Joseph acheta un linceul dans lequel il mit le corps adorable de Jésus après l'avoir ôté de la croix : ensuite ils l'enveloppèrent de linge avec des parfums [1], selon que les Juifs ont coutume d'ensevelir.

Il ne s'agissait plus que de choisir un tombeau. Or, il y avait un jardin au lieu où il avait été crucifié, et dans ce jardin un sépulcre nouvellement fait, où l'on n'avait encore mis personne. Joseph donc, à cause que c'était la veille du Sabbat, et que le sépulcre était proche, mit le corps dans ce sépulcre tout neuf qu'il avait fait tailler pour lui dans le roc ; et ayant scellé une grande pierre à l'entrée, il s'en alla.

Admirable prévoyance de Dieu ! Tout ce qui paraît se rencontrer ici par hasard, était arrangé par une providence infinie. Car il fallait que le sépulcre fût proche du Calvaire, afin qu'on eût le temps d'y porter le corps de Jésus, et de l'y enfermer avant que le repos du Sabbat commençât. Il fallait que ce sépulcre fût tout neuf, et qu'on n'y eût encore mis personne, pour qu'il imitât à

[1] Le linceul était aussi de lin. De là l'usage au saint sacrifice de la messe de poser le corps de Jésus-Christ sur un linge, à l'exclusion de toute autre étoffe. Saint Jérôme en faisait la remarque il y a près de 1500 ans.

sa manière la pureté du sein de Marie, et que l'on ne pût pas mettre en question si le mort ressuscité n'était pas un autre que Jésus. Il fallait encore qu'il eût été taillé dans le roc, afin que l'on ne soupçonnât point qu'il eût été percé, et que le corps en eût été enlevé furtivement.

Cependant Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques et de Joseph, qui étaient venues de Galilée avec Jésus, étaient là se tenant assises auprès du sépulcre. Après la sépulture, elles s'en retournèrent. Leur premier soin fut de préparer des aromates et des parfums, mais elles se tinrent en repos le jour du Sabbat, selon la Loi. Les ennemis du Sauveur ne s'y tinrent pas. Ces rigides observateurs du saint repos, qui avaient fait tant de fois un crime au Sauveur de l'avoir violé en faisant des guérisons miraculeuses, le violèrent à leur tour dans le dessein d'ensevelir sa Religion dans le même tombeau que son auteur.

Les Princes des Prêtres et les Pharisiens s'assemblèrent donc chez Pilate et ils lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur étant encore en vie, a dit : Je ressusciterai au bout de trois jours. Commandez donc qu'on garde le sépulcre jusqu'au troisième jour, de peur que ses Disciples ne viennent l'enlever, et ne disent au peuple : il est ressuscité. Cette dernière erreur serait pire que la première. Pilate leur dit : Vous avez une garde; allez, gardez-le comme vous l'entendrez. Ils s'en allèrent donc au sépulcre, le fermèrent bien, mirent le sceau sur la pierre et posèrent des gardes.

Toutes ces précautions étaient nécessaires pour rendre incontestable le miracle de la Résurrection, et les passions humaines ne secondèrent jamais mieux la Providence divine; car si malgré tout cela le corps du Sauveur disparaissait, on s'ôtait la ressource de pouvoir dire que ses Disciples l'avaient enlevé.

Cependant, ce mort que l'on gardait avec tant de précautions, était libre entre les morts. A la vérité, le corps du Sauveur reposait dans le tombeau où, selon la prédiction du Prophète, la chair du Saint de Dieu ne devait point être sujette aux atteintes de la corruption; mais son ame descendit dans les limbes : c'est là que tous les Justes des siècles passés attendaient dans le repos la venue du Messie. Il se fit voir à ces ames qu'il aimait, et qui avaient profité par avance du prix de son sang. Il leur annonça l'Évangile, c'est-à-dire sa vie, sa mort, sa prochaine Résurrection, le dernier accomplissement de leurs vœux et la consommation de leur gloire dans le Ciel dont, en qualité de chef de tous les Saints, il avait fait la conquête pour ses membres.

Le Sauveur avait été mis dans le tombeau vers les six heures du soir, quelques moments avant le commencement du Sabbat solennel de la Pâque. Son corps y demeura d'abord jusqu'à minuit de ce jour-là qui fut compté pour le premier de sa sépulture. Il y resta durant le Sabbat tout entier : ce fut la seconde journée. Il y passa depuis la minuit qui terminait le Sabbat, jusqu'à l'aurore de la première férie qui répond au dimanche : c'était le troisième jour. Jour à jamais mémorable!

durant lequel, pour l'accomplissement des figures, des prophéties et des promesses, il fallait que le Messie sortît du tombeau, victorieux de la mort.

Il n'a pas plu à Dieu de nous révéler l'instant précis où s'accomplit ce grand événement. Tout porte à croire que ce fut entre l'apparition de l'aurore et le lever du soleil, que le Sauveur ressuscita par sa propre vertu, laissant au fond de son sépulcre les linceuls dont il était enveloppé, pour être comme les témoins de sa mort et de sa Résurrection tout ensemble. Il ressuscita sans bruit et sans éclat apparent, et sortit du tombeau comme il était sorti du sein de sa bienheureuse mère, ne déplaçant point la pierre, mais la pénétrant par la substance de son corps glorieux. Les gardes ne s'en aperçurent pas.

Cependant, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques et Salomé, ayant acheté des parfums pour embaumer le Sauveur, sortirent de grand matin, portant les aromates qu'elles avaient préparés, et arrivèrent au sépulcre, le soleil étant déjà levé. Elles ignoraient qu'on y avait mis des gardes. C'est pourquoi, n'imaginant pas qu'elles dussent rencontrer d'autre obstacle, elles se disaient l'une à l'autre : Qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre? car cette pierre était fort grande. Elles exprimaient ainsi leur embarras, lorsque le Seigneur leva en un moment tous les obstacles.

Il se fit tout à coup un grand tremblement de terre. Un Ange descendit du Ciel, et s'approchant de la pierre, il la renversa et s'assit dessus. Son visage était brillant comme une éclair, et son habit blanc comme la neige; les

gardes en furent tellement saisis de frayeur, qu'ils en devinrent comme morts. Cependant ils ne tardèrent pas à reprendre leurs esprits. Pour les saintes Femmes, elles entrèrent dans le sépulcre, mais n'y trouvèrent point le corps du Seigneur Jésus. Madeleine courut aussitôt trouver Simon Pierre et le Disciple que Jésus aimait, et elle leur dit : On a enlevé du sépulcre le Seigneur et nous ne savons où on l'a mis.

Sur cela, Pierre et Jean allèrent au sépulcre ; mais ils n'y virent que les linges et le suaire qu'on lui avait mis sur la tête ; ensuite ils s'en retournèrent. Madeleine, arrêtée par son amour, ne put se résoudre à les suivre ; elle se tenait dehors près du sépulcre, versant des larmes. Comme elle pleurait ainsi elle se baissa, et regardant dans le sépulcre elle vit deux Anges vêtus de blanc, qui étaient assis dans le lieu où l'on avait mis le corps de Jésus, l'un à la tête et l'autre aux pieds : Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleurez-vous? C'est, leur dit-elle, qu'on a enlevé mon Seigneur et je ne sais où on l'a mis. Après ces paroles, s'étant retournée, elle vit Jésus qui était là ; mais elle ne le reconnut pas. Femme, lui dit-il, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous?

Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevée, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie ; elle, se retournant, lui dit : Rabboni, c'est-à-dire Maître, et se jeta aussitôt à ses pieds pour les embrasser. Ne me touchez point, lui dit le Sauveur, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais allez trouver mes

frères et dites-leur : Je monte vers mon Père et vers votre Père, vers mon Dieu et vers votre Dieu. Ainsi, il ne la charge pas seulement d'annoncer sa Résurrection à ses Disciples; il veut qu'elle leur apprenne encore qu'il est ressuscité pour ne plus mourir, et qu'il n'a que fort peu de temps à séjourner sur la terre. Madeleine, transportée de joie, partit aussitôt.

Bientôt, d'autres saintes Femmes vinrent au sépulcre. Un des Anges leur dit : Ne craignez rien, je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Comment cherchez-vous parmi les morts, celui qui est vivant? Il n'est point ici, car il est ressuscité comme il l'a dit. Souvenez-vous que lorsqu'il était encore dans la Galilée, il vous a dit : Il faut que le Fils de l'Homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour. Venez et voyez l'endroit où l'on avait mis le Seigneur. Allez promptement dire à ses Disciples et à Pierre qu'il est ressuscité, voilà qu'il s'en va en Galilée avant vous. Là, vous le verrez, comme il vous a dit : elles se ressouvinrent alors des paroles de Jésus.

A l'heure même sortant du sépulcre, saisies de crainte et transportées de joie, elle coururent en donner la nouvelle aux Disciples. Elles ne disaient rien à personne tant elles étaient effrayées; mais leur frayeur fut bientôt calmée et leur joie portée à son comble. Tout à coup Jésus s'offrit à elles et leur dit : Je vous salue. Elles s'approchèrent et, lui embrassant les pieds, elles l'adorèrent. Ne craignez point, ajouta le Sau-

veur ; allez, dites à mes frères qu'ils se rendent en Galilée, ils me verront là. Elles annoncèrent toutes ces choses aux onze Apôtres et à tous les autres Disciples ; mais ils prirent ce qu'elles leur disaient pour une rêverie et n'ajoutèrent point foi à leurs paroles. Marie-Madeleine n'avait pas eu un succès plus heureux [1].

[1] Cependant les Apôtres obéirent, et se rendirent en Galilée sur la montagne où Jésus leur recommandait expressément de se trouver. *Undecim autem discipuli abierunt in Galileam, in montem ubi constituerat illis Jesus.* — Matth. xxviii. 10. — Ici se présente une difficulté. Ce ne fut pas dans la province qui porte le nom de Galilée que Jésus se fit voir à ses Apôtres, ni le soir de sa résurrection, ni même encore huit jours après. Bien loin d'aller ces jours-là dans la province dont la frontière était éloignée de plus de douze lieues, les Apôtres, durant la solennité, ne s'écartèrent point des environs de la capitale. Ils y étaient le soir de la résurrection, et ils y virent Jésus, ainsi qu'il le leur avait fait promettre. Ils y étaient encore huit jours après, et ce fut là que Jésus se fit voir à eux pour la seconde fois, avant qu'ils partissent pour la province de Galilée.

La difficulté paraît grande, et l'on a peine à concilier ensemble la lettre du texte avec la suite des événements. Toutefois, l'heureuse découverte d'un ancien commentateur, évêque de Coimbre, nous semble l'éclaircir d'une manière satisfaisante. Il avait été sur les lieux ; il avait tout examiné ; il savait les difficultés du texte, et voici comment il s'explique :

« Il ne faut pas croire, dit cet auteur[2], que la Galilée où Jésus-Christ ordonne à ses Apôtres de se rendre, et où il doit les précéder pour se montrer à eux, soit la province de Galilée. La Galilée dont il s'agit est une montagne voisine du mont des Oliviers. Car en sortant de Jérusalem par la vallée de Josaphat, on rencontre trois hautes montagnes : celle des Oliviers est au milieu et la plus éminente des trois. On en voit une autre à la droite, et à la gauche une troisième qui porte le nom de montagne de la Galilée. Sur cette montagne, les Galiléens s'étaient bâti une ample

[2] *Soarius episc. Conim. apud Baradium. cap.* 6. — *De apparitione Christi in monte Galilæa, Lugd.* — 1622. p. 449.

L'incrédulité des Apôtres ne venait pas d'une mauvaise disposition ; ils souhaitaient tous avec ardeur que leur divin Maître fût ressuscité, mais ils craignaient trop qu'il ne le fût pas, pour croire aisément qu'il l'était. Ils ne trouvaient jamais de preuves assez fortes, parce qu'ils avaient envie d'être persuadés et parce qu'ils craignaient de se flatter. Il n'en fut pas ainsi des membres de la Synagogue. Ils crurent la Résurrection du Sauveur. Mais ces hommes endurcis ne cherchèrent qu'à en étouffer la preuve et à empêcher, autant qu'il était en eux, que le monde n'y donnât la même croyance qu'ils étaient forcés d'y avoir. Dieu qui voulait les convaincre parce qu'il voulait les sauver, leur envoya des témoins qui ne pouvaient pas leur être suspects.

Après que les saintes Femmes furent parties, quelques-uns des gardes allèrent à la ville, et rapportèrent aux Princes des Prêtres tout ce qui était arrivé[1]. Sur-le-champ

habitation pour y demeurer quand leurs affaires les appelaient à Jérusalem; et c'est ce qui lui fit donner le nom de montagne de Galilée, qu'elle conserve encore aujourd'hui. C'est là que Jésus fait annoncer à ses Apôtres qu'il se trouvera avant eux pour les rendre témoins de la vérité de sa résurrection. — *Voyez* Mémoires de Trévoux, art. 95. — Octobre 1729.

[1] La preuve de la résurrection peut se formuler ainsi : Jésus-Christ est véritablement le Fils de Dieu s'il est ressuscité comme il l'avait prédit ; et il est véritablement ressuscité si les Apôtres, en croyant et en prêchant sa résurrection, n'ont été ni trompés ni trompeurs. Or, ils n'ont été ni trompés ni trompeurs.

Ils n'ont pas été trompés : la résurrection du Sauveur était un fait palpable ; un fait qui tombait sous les sens. Or, ce fait, ils ont eu mille occasions de le vérifier ; ce n'est pas seulement une fois que le Sauveur leur apparaît, c'est bien des fois ; ce n'est pas en songe ou d'une manière

on assembla le conseil pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire. Les chefs de la Synagogue sentirent d'abord les conséquences qu'allait avoir dans Jérusalem et dans toute la Palestine le témoignage des gardes, si on leur laissait la liberté de parler selon leur conscience. Voici donc le parti qu'ils prirent.

Ils donnèrent aux soldats une grosse somme d'argent

fugitive qu'il se montre à eux, c'est en plein jour, c'est pendant quarante jours consécutifs. Ils lui parlent, ils le voient de leurs yeux, ils le touchent de leurs mains, ils mangent avec lui; ils sont un grand nombre quand il se fait voir; ils refusent d'abord de croire, et ce n'est qu'à l'évidence, et pour ainsi dire à la palpabilité du fait qu'ils se rendent. Ils annoncent par tout l'univers qu'ils l'ont vu ressuscité; ils le soutiennent sans se démentir jamais, et meurent pour confirmer leur témoignage. Les Apôtres ont donc eu toutes les preuves désirables de la résurrection de leur Maître; donc ils n'ont pas été trompés.

Ils n'ont pas été trompeurs: 1° ils n'avaient aucun intérêt à en imposer; du côté des hommes, ils avaient tout à craindre, la haine, le mépris, la vengeance des lois; du côté de Dieu, les châtiments réservés aux imposteurs et aux impies; 2° quand ils auraient eu intérêt à en imposer, ils ne l'auraient pas pu, parce qu'ils n'auraient eu aucune preuve solide à donner de sa résurrection: les Juifs, les Payens et l'univers entier n'auraient pas cru une pareille imposture. Cependant les Juifs, les Payens, l'univers ont cru et croyent encore la résurrection; c'est ce grand miracle, cette preuve évidente de la divinité de Jésus-Christ, qui a ravi leur assentiment, qui a fait renoncer à l'idolâtrie, et embrasser et défendre au prix de la vie une religion qui combat toutes les passions. Donc, les Apôtres n'ont pas été trompeurs; d'un autre côté ils n'ont pas été trompés; donc, le Sauveur est véritablement ressuscité; donc, il est vraiment le Fils de Dieu; donc, sa religion est divine; donc, sous peine de damnation, il faut la croire et la pratiquer.

Voyez, sur les preuves de la Résurrection, Duvoisin, *Démonstr. Evang;* Bergier art. résurrection; Bourdaloue, M. Frayssinous, etc. etc.

Dans la *Bibliothèque des Pères*, par M. Guillon, Origène, t. II, p. 64, 87, 93. Saint Chrysostôme, t. XIV, p. 453, 461, 483; *id.* t. XV, p. 40, 67 et 86.

en leur disant : Vous direz : ses Disciples sont venus la nuit et l'ont enlevé pendant que nous dormions. Si la chose vient aux oreilles du Gouverneur, et qu'il veuille prendre connaissance de votre peu d'exactitude à faire la garde, nous ferons si bien qu'il nous croira, et que vous ne serez point inquiétés. Les soldats ayant reçu l'argent, firent comme on leur avait dit; et ce bruit est demeuré répandu jusqu'à présent parmi les Juifs. Il était bien digne de ceux qui avaient acheté le sang de Jésus-Christ à prix d'argent, d'acheter encore à prix d'argent la grossière imposture qu'ils opposent à la certitude de sa résurrection !

Ainsi, donner de l'argent pour faire répandre parmi le peuple que les Disciples du Sauveur l'ont enlevé à la faveur de la nuit, et pendant que la garde dormait, telle fut la dernière ressource d'une haine aveugle : ressource pitoyable qui n'aboutit qu'à couvrir de confusion ceux qui l'employèrent, et dont la faiblesse se montre à tous les yeux.

Car 1° il est inoui que plusieurs soldats en faction auprès d'un dépôt dont ils répondent sur leur honneur et sur leur vie, s'endorment tous à la fois. Un fait pareil ne se trouve dans les annales militaires d'aucun peuple.

2° Supposons cependant que tous les soldats se soient endormis, comment aurait-on pu déplacer et rouler une pierre d'une grosseur énorme, pénétrer dans le sépulcre, prendre le corps et l'emporter; et il fallait que tout cela se fît à tâtons, puisque c'était pendant la nuit, et que plusieurs hommes y missent la main;

comment, dis-je, aurait-on pu faire tout cela sans qu'aucun des soldats placés à deux pas de distance se soit éveillé ? Un fait aussi destitué de vraisemblance demanderait, comme l'observe saint Augustin, d'autres garants que des témoins endormis.

3° Si les gardes étaient endormis, comment ont-ils su qu'on avait enlevé le corps, et qui l'avait enlevé? et s'ils n'étaient pas endormis, comment ont-ils souffert qu'on l'enlevât ?

4° Mais qui donc l'aurait enlevé? Sans doute les Disciples. Or, ils n'avaient à cela aucun intérêt. En effet, ou les Disciples s'attendaient à voir leur Maître ressusciter, comme il l'avait prédit, ou ils ne s'y attendaient pas. S'ils s'y attendaient; ils ont dû se reposer sur leur Maître du soin de vérifier sa prédiction. Ils n'avaient nul besoin de s'engager dans une manœuvre aussi dangereuse que criminelle. S'ils ne s'y attendaient pas; nul motif, nul intérêt, nul espoir ne pouvait les engager à l'enlever et à concerter la fable de sa résurrection. Du côté du monde, ils avaient tout à craindre, la haine, le mépris, tous les châtiments réservés aux faussaires, aux profanateurs des tombeaux, aux violateurs audacieux du sceau de l'autorité publique, apposé au sépulcre; du côté du Ciel, ils ne pouvaient attendre que les châtiments réservés aux imposteurs et aux impies, puisqu'ils se seraient efforcés de faire passer pour Dieu un homme qui n'était pas Dieu, un homme qui les avait grossièrement trompés.

5° Une preuve sans réplique que les Juifs eux-mêmes,

c'est-à-dire les Princes des Prêtres et les Chefs de la Synagogue ne croyaient pas que les Apôtres avaient enlevé le corps du Sauveur, c'est que jamais ils n'osèrent leur reprocher ce prétendu crime. Lorsqu'ils firent mettre en prison et battre de verges saint Pierre, saint Jean et les autres Disciples; lorsqu'ils mirent à mort les deux saints Jacques et saint Siméon, les accusèrent-ils d'avoir enlevé le corps de Jésus-Christ, ou d'avoir publié faussement sa résurrection? Non, jamais. Ils les accusèrent seulement de l'avoir prêchée malgré la défense qu'on leur en avait faite.

Il est donc bien prouvé que ce prétendu enlèvement du Sauveur par ses Disciples n'est qu'une fable grossière inventée par la Synagogue, afin de tromper le peuple et se justifier à ses yeux de son incrédulité et de son déïcide; fable tellement absurde, que la Synagogue elle-même n'en tenait aucun compte.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui a voulu non-seulement mourir pour expier les péchés du monde, mais encore qui a voulu mourir en Dieu, et ressusciter pour affermir notre foi; faites-nous la grace de mourir en Chrétiens, afin de ressusciter un jour, glorieux avec lui.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux*

assister à la messe, comme j'aurais assisté sur le Calvaire à la mort de Notre Seigneur.

PETIT CATÉCHISME.

SÉPULTURE ET RÉSURRECTION DU MESSIE.

Q. Quels miracles s'opérèrent à la mort du Sauveur?

R. Au moment où le Sauveur expira, les ténèbres répandues sur toute la terre furent dissipées. Le voile du Temple se déchira dans toute sa longueur, la terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux furent ouverts, et des morts ressuscitèrent. C'est ainsi que Dieu commençait à glorifier son Fils, et que les créatures insensibles témoignaient leur sensibilité à la mort de leur auteur.

Q. Quels effets produisirent ces miracles?

R. Ces miracles en produisirent d'un autre genre : le Centurion qui gardait le Sauveur, voyant tout cela, et surtout que le Sauveur avait expiré en poussant un grand cri, se convertit aussitôt en disant : Cet homme était vraiment Fils de Dieu. Ensuite, les soldats qui l'avaient crucifié s'écrièrent à leur tour : Cet homme était vraiment Fils de Dieu. Enfin, un grand nombre d'autres personnes, témoins de tant de prodiges, s'en retournèrent se frappant la poitrine.

Q. Que firent les Chefs de la Synagogue?

R. Les chefs de la Synagogue s'en vinrent trouver Pilate pour le prier de faire rompre les jambes aux trois

crucifiés ; car la loi ordonnait que les corps de ceux qui étaient morts attachés à un gibet, en fussent détachés avant la fin du jour. Pilate envoya donc des soldats pour faire ce que les Juifs demandaient.

Q. Que firent les soldats?

R. Les soldats rompirent les jambes des deux voleurs, mais voyant que Jésus était déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes ; un des soldats lui ouvrit le côté avec sa lance et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Tout était divin dans chacun de ces événements. Quoique le Sauveur fût déjà mort, les soldats pouvaient bien lui briser les jambes, mais il fallait que l'Écriture s'accomplît : Moïse, inspiré de Dieu, avait dit en parlant de l'Agneau pascal : Vous ne briserez aucun de ses os. Le Seigneur l'avait ainsi ordonné parce que la figure devait s'accomplir dans le Sauveur, véritable Agneau pascal. C'était de même contre l'ordre ou du moins sans l'ordre de leurs officiers qu'un des soldats ouvrit le côté de Jésus d'un coup de lance : mais il fallait encore que cette autre Prophétie s'accomplît : ils jetèrent les yeux sur celui qu'ils ont percé.

Q. Quels furent ceux qui ensevelirent le Sauveur?

R. Ceux qui ensevelirent le Sauveur furent Joseph d'Arimathie et Nicodème. Joseph était un homme riche et disciple secret du Sauveur. Il vint hardiment demander à Pilate le corps de Jésus, et Pilate le lui accorda. Nicodème vint aussi avec environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloës. Joseph acheta un linceul dans lequel il mit le corps de Jésus après l'avoir

ôté de la croix, et ils l'enveloppèrent de linges avec des parfums; ils le déposèrent dans un sépulcre tout neuf, creusé dans le roc, et où personne n'avait encore été mis; puis ayant roulé une grande pierre à l'entrée, ils s'en allèrent.

Q. Quelles précautions prirent les chefs de la Synagogue?

R. Ils prirent toutes les précautions possibles pour prouver contre eux-mêmes la résurrection du Sauveur. Ils obtinrent de Pilate des gardes qu'ils placèrent auprès du sépulcre; ils scellèrent la pierre qui en fermait l'entrée avec le sceau public, mais tout cela n'aboutit qu'à prouver leur faiblesse et la vérité de la résurrection de Notre Seigneur.

Q. Quand ressuscita-t-il?

R. Il ressuscita le matin du troisième jour, sans que les gardes s'en aperçussent. Tout à coup Marie-Madeleine et d'autres saintes Femmes, portant des parfums, arrivèrent auprès du sépulcre. Elles se disaient : Qui nous ôtera la pierre de devant l'entrée du sépulcre? car cette pierre était fort grande. Mais le Seigneur leva en un mot cet obstacle et tous les autres. Il se fit un violent tremblement de terre, un Ange renversa la pierre et s'assit dessus. Les gardes furent tellement saisis de frayeur qu'ils en devinrent comme morts. Pour les saintes Femmes elles entrèrent dans le sépulcre, mais n'y trouvèrent point le Sauveur.

Q. A qui le Sauveur se montra-t-il d'abord?

R. Le Sauveur se fit voir d'abord à Marie-Madeleine

et ensuite aux autres saintes Femmes, et il leur dit d'annoncer sa résurrection à Pierre et à ses Disciples.

Q. Que firent les gardes?

R. Les gardes, de leur côté, allèrent dire aux chefs de la Synagogue tout ce qui était arrivé. Aussitôt les Princes des Prêtres et les Anciens s'assemblèrent et donnèrent aux gardes une grosse somme d'argent, en leur disant : Vous direz que ses Disciples sont venus l'enlever à la faveur de la nuit, pendant que vous dormiez. Mais tout cela n'était qu'une fable grossière pour tromper le peuple, puisque les chefs de la Synagogue eux-mêmes n'y croyaient rien. En effet, ils ont persécuté et fait mourir les Apôtres, non pour avoir enlevé le corps de leur Maître du tombeau ou prêché faussement sa résurrection, mais seulement pour l'avoir prêchée contre leur défense.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui, non content de mourir pour expier les péchés du monde, a voulu mourir en Dieu et ressusciter pour affermir notre foi : faites-nous la grace de mourir en chrétiens, afin de ressusciter un jour glorieux avec lui.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux assister à la messe comme j'aurais assisté sur le Calvaire à la mort de Notre Seigneur.*

XV^e^ LEÇON.

VIE GLORIEUSE DU MESSIE.

Le Sauveur se fait voir seulement à des témoins choisis, et pourquoi? — Il apparaît à Simon Pierre. — A Jacques le mineur. — Aux deux disciples d'Emmaüs. — Aux apôtres assemblés. — A Thomas. — Il leur donne l'intelligence des Écritures. — Explication sur les miracles.

Ce fut en retirant son corps de leurs mains que le Sauveur prouva aux Juifs sa résurrection. Cette preuve était pour eux sans réplique; car, puisqu'ils en étaient demeurés les maîtres, il fallait, ou qu'ils le représentassent après le troisième jour, ou qu'ils confessassent qu'il était ressuscité : ils n'échappaient point à cette alternative en faisant dire à des témoins endormis qu'il avait été enlevé. Il aurait fallu faire la preuve juridique de l'enlèvement, en punir les auteurs et les complices; ce que l'on ne voulait pas même tenter, parce qu'une pareille procédure ne pouvait que tourner à la confusion de ceux qui l'auraient entreprise.

On demande cependant pourquoi le Sauveur ne s'est pas fait voir aux Juifs, à la Synagogue, à toute la ville de Jérusalem, après sa résurrection? Nous répondons 1° qu'il n'y était point obligé. En effet, à qui

prétend-on que le Sauveur était obligé de se manifester avec tant d'évidence? à qui? à ce lâche Gouverneur qui l'avait condamné contre sa conscience? à ce léger et voluptueux Hérode qui l'avait raillé? à ces Prêtres, à ces Docteurs, à ces Pharisiens qui n'avaient cessé de le poursuivre de leurs calomnies et de leurs intrigues, jusqu'à ce qu'ils l'eussent conduit sur le calvaire? à ces Juifs furieux qui, tout comblés de ses bienfaits, avaient demandé sa mort à grands cris, et souhaitaient que son sang retombât sur eux et sur leurs enfants? Par où tous ces hommes si criminels avaient-ils mérité le bienfait de son apparition? n'en avait-il donc pas fait assez pour leur salut? est-il raisonnable de prétendre que Dieu doit répandre ses graces plus abondamment à mesure qu'on s'en rend plus indigne, et multiplier les preuves de la foi à mesure qu'on y résiste davantage?

Les hommes irréfléchis voudraient qu'il eût en quelque sorte forcé ses ennemis au silence par l'éclat irrésistible de sa présence glorieuse; c'est précisément ce qu'il ne voulait pas. S'il veut que la foi soit motivée pour être raisonnable, il veut aussi qu'elle soit libre pour être méritoire. Il doit à tous des preuves suffisantes. Mais celui qui en ce genre reçoit moins, n'a pas le droit de se plaindre et de crier à l'injustice, parce qu'un autre aura reçu davantage. Vous demandez pourquoi le Sauveur ressuscité n'a pas apparu à toute la ville de Jérusalem, à la Synagogue, à tous ses ennemis? et moi je vous demanderai pourquoi il n'a pas apparu à Rome, à Corinthe, à Ephèse, partout où sa résurrection fut prêchée et donnée

pour fondement de sa religion, et en ce genre les demandes n'auraient pas de terme [1] ?

Nous répondons 2° avec saint Chrysostôme, que sa manifestation eût été inutile aux Juifs, et que si elle eût dû les convertir, il ne s'y serait pas refusé; mais ce qui avait suivi la résurrection de Lazare prouvait bien le contraire. En effet, un miracle aussi frappant que celui d'arracher au tombeau un mort enseveli depuis quatre jours, avec toutes les marques de la corruption; de le faire paraître vivant aux yeux de tout un peuple, avec les liens dont il était encore garotté, au lieu de les convertir, n'avait fait que les rendre plus furieux, puisque

[1] Mais ne pourrait-on pas dire avec Jean-Jacques Rousseau? « Je ne connais ce miracle, comme les autres, que par des hommes. Qui a vu ce miracle? Des hommes. Qui me le rapporte? Des hommes; toujours des hommes entre Dieu et moi. N'était-il pas plus simple qu'il me parlât lui-même? »

Il sied bien à un sophiste orgueilleux de prendre ce ton d'insulte envers le Dieu qui lui a donné l'être et le talent dont il abuse pour blasphémer contre lui! Comment Jean-Jacques connaissait-il l'existence de César, ses conquêtes, sa fin tragique, sinon par le témoignage des générations intermédiaires depuis dix-huit siècles? Entre ces événements et lui voilà bien des hommes, se croyait-il pour cela dispensé d'y croire, ou plutôt ne se serait-il pas regardé comme un insensé de n'y pas croire? Il aurait voulu que Dieu lui parlât, et pourquoi à lui plutôt qu'à tout autre? Pensait-il que le feu de son imagination fût un titre de préférence aux yeux de celui qui estime avant tout l'innocence et la vertu? Il faudrait donc que Dieu se manifestât par des révélations particulières à tous les individus de l'espèce humaine, qu'il bouleversât ainsi sans cesse tout l'ordre naturel des choses, qu'il multipliât sans fin les miracles, les rendît journaliers et si communs, que, n'ayant plus l'éclat et la force des miracles, ils fussent inutiles; car c'est là qu'aboutissent les prétentions d'une folle et orgueilleuse sagesse.

M. Frayssinous, conférence sur la Résurrection.

ce fut pour cela même qu'ils voulurent faire mourir le Sauveur. Ils ne lui avaient pas pardonné la résurrection d'un autre, lui auraient-ils pardonné la sienne? Sans doute ils ne pouvaient plus rien sur sa personne, mais leur haine implacable n'eût pas manqué de tenter un nouveau déïcide. Leur conduite envers les Apôtres en est une preuve; ils les firent battre de verges et mettre à mort quand ils purent; s'ils traitaient ainsi les Disciples, auraient-ils épargné le Maître? Ainsi, à quoi bon les exposer à un nouvel attentat? Les châtiments qu'ils avaient mérités étaient bien assez graves. Le Sauveur les épargne en se dérobant à leurs regards [1].

Nous répondons 3° qu'il leur manifesta suffisamment sa résurrection par ses Disciples. En effet, le témoignage des Apôtres, soutenu par des miracles éclatants, leur en fournissait une preuve sans réplique. Par leurs propres miracles, les Apôtres rendaient publique la résurrection de leur Maître, et la mettaient en quelque sorte sous les yeux de la nation. Le Sauveur ressuscité ne se montrait-il pas au milieu des Juifs toutes les fois que ses Apôtres opéraient en son nom. et par le pouvoir qu'ils avaient reçu de lui, quelques-uns de ces prodiges que nous lisons dans leur histoire? C'est par eux qu'il voulut se manifester aux Juifs; c'est par eux qu'il s'est manifesté à l'univers; c'est par leur témoignage continué à travers les siècles, qu'il se manifeste encore à nous;

[1] St. Chry. : Cur in Penteco. Acta leguntur. *Voyez* M. Guillon, t. xiv, p. 464, et Origène, t. ii, p. 88, 89.

c'est par leur autorité que tous les peuples se sont convertis, que manquait-il aux Juifs pour les imiter?

Pour conclusion, le Sauveur a manifesté sa résurrection à des témoins irrécusables. Leur témoignage nous est connu. Ce témoignage a convaincu l'univers; que faut-il de plus pour que nous soyons sages dans notre croyance, inexcusables dans notre incrédulité ?

Comme le Sauveur destinait ses Apôtres à prêcher sa résurrection par toute la terre, il les en convainquit pleinement en se montrant à eux, et en se livrant pour ainsi dire entre leurs mains, puisqu'il leur permit jusqu'à l'attouchement de ses membres sacrés. Or, il ne les amena que par degrés de l'état d'incrédulité où ils étaient d'abord, à cette foi inébranlable qu'ils communiquèrent au monde entier, et qu'ils finirent par sceller de leur sang.

La première preuve qu'il leur donna, fut le rapport des saintes Femmes et la vue de son tombeau ouvert, avec la circonstance des linceuls laissés et du suaire plié, ce qui détruisait toute idée d'un enlèvement furtif. Puis il apparut à quelques-uns en particulier, ensuite aux onze assemblés; et ce fut alors qu'il leur permit de le toucher et qu'il mangea avec eux. Enfin il se fit voir à plus de cinq cents Frères à la fois[1]. Nous allons rapporter les principales de ses apparitions, en commençant par les apparitions particulières.

La première fut à Simon Pierre. On en sait le jour;

[1] Cor. 15. 6.

ce fut le dimanche même de la résurrection ; mais on en ignore le moment, le lieu et les circonstances. Sa pénitence fit oublier sa faute, et, bien loin d'être rejeté, il n'en fut pas moins favorisé, puisqu'il fut le premier des Apôtres à qui le Seigneur se fit voir. Dieu pardonne en Dieu, c'est-à-dire qu'il pardonne parfaitement. Il aime et il caresse le pécheur pénitent comme s'il n'en avait reçu aucune offense. Ce n'est pas perdre tout le fruit de cette apparition, dont les détails nous sont inconnus, que d'en recueillir une vérité si consolante.

Il y eut aussi une apparition particulière à Jacques-le-Mineur, celui qu'on appelait le frère du Seigneur, dont il était proche parent selon la chair. Celle qui suit fut accompagnée de circonstances fort remarquables. On chercherait en vain quelque chose de plus naïf et de plus touchant que le récit de cette nouvelle apparition.

Le jour même de la Résurrection, sur le soir, deux Disciples s'en allèrent à un bourg nommé Emmaüs, éloigné de Jérusalem de soixante stades, environ deux lieues. Ils s'entretenaient de tout ce qui venait d'arriver. Tandis qu'ils parlaient et qu'ils raisonnaient ensemble, voilà qu'un voyageur se joignit à eux ; c'était le Sauveur lui-même, et il se mit à marcher en leur compagnie. Mais leurs yeux étaient retenus afin qu'ils ne le connussent pas.

Il leur dit : Quels discours tenez-vous là l'un avec l'autre en marchant, et d'où vient que vous êtes tristes ? L'un d'eux qui se nommait Cléophas, lui dit : Quoi ! vous êtes le seul étranger dans Jérusalem qui ne sachiez

pas les choses qui s'y sont passées ces jours-ci ! Et quelles choses, leur dit-il? Ils lui répondirent : C'est ce qui est arrivé au sujet de Jésus de Nazareth qui était un Prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Les Princes des Prêtres et nos Magistrats l'ont livré aux Gentils pour être condamné à la mort et ils l'ont crucifié. Sa mort nous a surpris et consternés; car nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël du joug des étrangers. Ce qui met le comble à notre tristesse, c'est que voici déjà le troisième jour que ces choses sont arrivées. A la vérité, quelques femmes de celles qui, comme nous, avaient embrassé sa doctrine, nous ont fort étonnés; elles ont été avant le jour à son tombeau, et, n'ayant point trouvé son corps, elles sont venues dire qu'elles ont même vu des Anges qui disent qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres sont aussi allés au sépulcre et ont trouvé que ce que les femmes avaient dit était véritable; ils ont vu le sépulcre ouvert et les linges dont le corps était enveloppé, mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé.

Ainsi, les deux Disciples ne savaient encore ce qu'ils devaient croire; ils flottaient entre la crainte et l'espérance. Le Sauveur qui les avaient écoutés jusque-là sans les interrompre, leur dit alors d'un ton qui dut les surprendre : O hommes de peu de sens ! ô hommes tardifs à croire aux oracles des Prophètes ! ne fallait-il pas que le Christ souffrît de la sorte et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? Alors, commençant par Moïse et parcourant de suite tous les Prophètes, il leur expliqua ce qui était

dit de lui dans toutes les Écritures. Sa réprimande et sa doctrine auraient dû le dévoiler : il ne le permit pas.

Cependant ils se trouvèrent près du bourg d'Emmaüs où ils allaient, et il fit semblant de passer outre ; mais ils le contraignirent de s'arrêter, en disant : Demeurez avec nous, car il se fait tard et le jour est déjà sur son déclin. Il entra donc avec eux, et tandis qu'il était à table avec eux, il prit le pain et le bénit, et l'ayant rompu, il le leur présenta, c'est-à-dire qu'il les communia de sa main [1]. Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ; mais il disparut de devant leurs yeux, leur laissant dans l'esprit la conviction pleine et entière que c'était lui et qu'il était vraiment ressuscité. Sur quoi ils se disaient l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, lorsqu'il nous parlait durant le chemin et qu'il nous expliquait les Écritures ?

Pleins de ce feu sacré, ils se levèrent à l'heure même et retournèrent à Jérusalem ; ils y trouvèrent les Apôtres assemblés avec un certain nombre de Disciples, qui disaient : Le Seigneur est véritablement ressuscité et il a apparu à Simon. Eux, de leur côté, racontèrent ce qui s'était passé dans leur voyage, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. Oh ! oui, c'est bien à la fraction du pain, à la table sainte, qu'on reconnaît le Sauveur !

Ils s'entretenaient encore sur ce sujet lorsque Jésus parut. Les portes étaient exactement fermées de peur

[1] C'est le sentiment de saint Jérôme, de saint Augustin, de Théophilacte, etc.

des Juifs, et le Sauveur, pour faire connaître à ses Disciples qu'il était vraiment ressuscité pour ne plus mourir, qu'ainsi son corps avait toutes les qualités des corps glorieux, pénétra les portes sans les ouvrir et se trouva subitement au milieu d'eux. Il les salua par ces tendres paroles : La paix soit avec vous; c'est moi, n'ayez point de peur. Il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, de n'avoir pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité; mais dans le trouble et la frayeur où ils étaient, ils s'imaginaient voir un esprit, et il leur dit : Pourquoi ce trouble et cet effroi? pourquoi ces pensées vous viennent-elles? Voyez mes mains et mes pieds; c'est moi-même, touchez et voyez : un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. Après avoir dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds, et son côté.

Les Disciples voyant le Seigneur, furent remplis de joie; mais comme au milieu de leur joie ils n'avaient point encore une croyance bien assurée, et qu'ils étaient tout étonnés, il leur dit : Avez-vous là quelque chose à manger? Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Il en mangea, et prenant ce qui restait, il eut la bonté de le distribuer à ses Disciples en qualité de Père et de Maître. C'est ainsi qu'il avait coutume d'en user durant sa vie mortelle, lorsqu'il mangeait et buvait avec eux.

Cependant il restait encore un incrédule à convaincre, c'était Thomas appelé aussi Didyme, l'un des douze Apôtres; il n'était pas avec eux lorsque Jésus vint. Les

autres Disciples lui dirent donc : Nous avons vu le Seigneur ; mais il leur dit : Si je ne vois dans ses mains l'ouverture des clous, si je ne mets le doigt dans l'endroit des clous et la main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas. C'était vouloir faire la loi à son maître, et personne n'était moins digne d'une pareille faveur que celui qui osait l'exiger. Mais cet aimable Maître ne voulut écouter alors que sa bonté, et nous apprendre jusqu'où peuvent aller ses adorables condescendances.

Ainsi, huit jours après, comme les Disciples étaient encore dans la maison et que Thomas était avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et se plaçant au milieu d'eux, il leur adressa son salut ordinaire : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Mettez ici votre doigt et regardez mes mains; approchez votre main et mettez-la dans mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais croyant. Thomas s'écria : Mon Seigneur et mon Dieu ! Jésus lui dit : Thomas, parce que vous m'avez-vu, vous avez cru. Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru [1].

[1] Voir et croire sont deux choses bien différentes : on croit ce qu'on ne voit pas, on ne croit pas ce qu'on voit. Ainsi saint Thomas, qui vit et qui toucha Jésus-Christ ressuscité, n'eut pas, à proprement parler, la foi de sa résurrection, et nous l'avons cette foi, nous qui croyons la résurrection de Jésus-Christ sans l'avoir vue. C'est en quoi Jésus-Christ déclare que nous sommes plus heureux que Thomas, et même que tous les autres Apôtres, qui ne crurent la résurrection de Jésus-Christ que sur le témoignage de leurs yeux et de leurs mains. Cependant chacun fit un acte de foi très-excellent en confessant la divinité de son maître, parce qu'il ne la voyait pas, et que ce n'était que par la révélation du Pere céleste qu'il pouvait, comme saint Pierre, la connaître.

C'était, ce semble, pousser la condescendance à l'excès ; mais le Sauveur ne crut pas en trop faire pour mettre hors d'atteinte la foi de sa résurrection dans l'esprit de ceux qu'il disposait à en être les Prédicateurs et les Martyrs, et pour rendre authentique la vérité d'un mystère sans lequel, remarque un de ses Apôtres, notre créance serait vaine et nos espérances trompées. C'est pour confirmer de plus en plus la certitude de ce miracle, fondement de tout le Christianisme, que le Sauveur multiplia ses apparitions.

Pendant les quarante jours qu'il resta encore sur la terre, ses deux occupations furent de prouver à ses Apôtres qu'il était bien véritablement ressuscité et de les instruire à fond de sa doctrine.

Jusqu'au jour de son ascension, il ne cessa de se montrer à eux ; tantôt sur le bord de la mer de Tibériade, où il leur fit faire une pêche miraculeuse, et mangea avec eux ; tantôt sur une montagne de Galilée ; une autre fois encore à Jérusalem, et enfin sur la montagne des Oliviers, d'où il monta au Ciel en leur présence. De leur côté, les Apôtres ne laissèrent ni difficultés à faire ni épreuves à désirer. Ils ne se rendirent qu'à la dernière évidence. Dieu permit leur incrédulité, parce qu'elle devait servir à la foi de tous les siècles[1].

Outre ses apparitions, le Sauveur fit encore, en présence de ses Disciples, beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. Mais ceux-ci ont été

[1] Dubitatum est ab illis, ne dubitaretur a nobis. — *S. Leo, serm.* 71, *qui est de ascensione Domini*, 1. *c.* 1.

écrits afin que vous croyiez que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, et que croyant, vous ayez la vie en son nom.

Lors donc que le Sauveur vit ses Disciples et ses Apôtres pleinement convaincus de sa résurrection, il leur fit de justes reproches de leur longue incrédulité. N'est-ce pas là, leur dit-il, ce que je vous disais étant avec vous avant ma passion ; qu'il fallait que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes, s'accomplît à la lettre ? n'est-il pas écrit qu'il fallait que le Christ souffrît de la sorte, qu'il ressuscitât le troisième jour, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? n'est-il pas encore écrit, qu'après sa résurrection il faudra prêcher en son nom par tout l'univers la rémission des péchés, en commençant par Jérusalem ? Or, c'est vous qui avez été les témoins de ma vie, de ma mort et de ma résurrection, qui serez chargés de cette entreprise. En même temps il ouvrit l'esprit de ses Apôtres à l'intelligence des Écritures.

Après sa résurrection, la vie du Sauveur fut toute différente de celle qu'il avait menée jusqu'à sa mort. Il était affranchi de tous les besoins du corps, il ne se montra plus aux méchants qui l'avaient fait mourir. Modèle de l'homme en toutes choses, il voulait nous apprendre quelle doit être notre vie après notre résurrection à la grace. Comme la sienne, notre résurrection doit être véritable, publique, constante ; s'il en est ainsi, notre vie comme la sienne sera couronnée par une ascension glorieuse dans le Ciel.

Comme la résurrection du Sauveur est le plus grand des miracles, celui qui confirme tous les autres, et qui sert de fondement à la Religion, nous allons placer ici quelques mots sur les miracles en général.

1° Qu'est-ce qu'un miracle? Un miracle est un événement contraire aux lois de la nature, et qui ne peut être que l'effet de la toute-puissance de Dieu. Ainsi, arrêter le soleil dans sa course, nourrir des milliers de personnes avec cinq pains et deux petits poissons, rendre par une parole ou par un simple attouchement la vie aux morts, la vue aux aveugles-nés, l'ouïe aux sourds, la voix aux muets, la force et le mouvement aux paralytiques, marcher sur les eaux, calmer les tempêtes sans laisser aucune marque d'agitation sur les flots : voilà autant de miracles, parce que ces actions-là sont contraires aux lois de la nature, et que Dieu seul peut les opérer, ou ceux à qui il en donne le pouvoir.

2° Dieu peut-il faire des miracles? C'est demander si Dieu peut déroger aux lois qu'il a établies? Cette question, sérieusement traitée, répond un fameux incrédule[1], serait impie si elle n'était absurde; ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir, il suffirait de l'enfermer. Mais aussi, quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracles[2]?

3° Dieu a-t-il fait des miracles pour prouver la vérité de la Religion chrétienne? Oui, Dieu en a fait, et

[1] J.-J. Rousseau.

[2] *Lettres de la Montagne.*

beaucoup par le ministère du Sauveur et des Apôtres, et nous en sommes bien plus certains que des événements les plus célèbres et les plus constants de l'antiquité. Pourquoi? 1° Parce qu'ils nous sont attestés par un plus grand nombre de témoins. Le monde entier les a crus comme nous croyons à l'existence du soleil, puisque c'est à cause de ces miracles qu'il s'est converti; 2° parce qu'ils sont attestés par des témoins bien plus dignes de foi; plus de onze millions de martyrs sont morts pour en soutenir la vérité. Or, qui mérite plus de confiance que des témoins qui se laissent égorger? Aussi, le fameux incrédule que nous avons cité, n'a pu s'empêcher de s'écrier : Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont bien moins attestés que ceux de Jésus-Christ. L'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros.

4° Les miracles prouvent-ils la vérité de la Religion en faveur de laquelle ils sont faits? Oui, et cela d'une manière incontestable. En effet, Dieu seul peut faire des miracles; Dieu est la vérité même; donc, il ne peut faire des miracles pour autoriser le mensonge. Or, Dieu a fait un grand nombre de miracles pour prouver la vérité de la Religion chrétienne; donc la Religion chrétienne est vraie, et la seule vraie, puisqu'elle seule peut citer des miracles en sa faveur; donc, l'unique moyen de se sauver, c'est de la croire et de la pratiquer fidèlement.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui, pour affermir notre foi, a bien voulu rester quarante jours sur la terre avec ses Apôtres, après sa résurrection; faites que notre résurrection à la grace soit véritable, publique, constante, afin que nous méritions de monter au Ciel avec lui.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux éviter toutes les mauvaises compagnies.*

PETIT CATÉCHISME.

VIE GLORIEUSE DU MESSIE.

Q. Comment le Sauveur prouva-t-il aux Juifs sa résurrection ?

R. Le Sauveur prouva sa résurrection aux Juifs en retirant son corps de leurs mains. Les Juifs étaient les maîtres du tombeau de Notre Seigneur. Ils étaient donc obligés de représenter son corps après le troisième jour, ou bien ils devaient reconnaître qu'il était ressuscité.

Q. Pourquoi le Sauveur ne se montra-t-il pas aux Juifs après sa résurrection ?

R. Le Sauveur ne se montra pas aux Juifs après sa

résurrection, 1° parce que c'était une grace qu'il ne leur devait pas. Il en avait assez fait pour leur salut. Il n'est pas raisonnable d'exiger que Dieu répande ses graces plus abondamment à mesure qu'on s'en rend plus indigne; 2° parce qu'ils auraient abusé de cette grace comme des autres. Ils ne se convertirent ni à la vue de Lazare ressuscité, ni à la vue des miracles que firent les Apôtres pour prouver la résurrection de leur Maître; au contraire, ils en devinrent plus méchants; il en aurait été de même s'ils avaient vu le Sauveur; ce n'étaient pas les preuves qui leur manquaient, c'était la bonne volonté; 3° parce qu'il s'est suffisamment manifesté à eux par la prédication de ses Apôtres.

Q. Comment le Sauveur prouva-t-il sa résurrection à ses Disciples?

R. Le Sauveur prouva sa résurrection à ses Disciples en se montrant à eux, en leur parlant, en mangeant avec eux, en leur permettant de le toucher.

Q. A qui le Sauveur se montra-t-il d'abord après sa résurrection?

R. Le Sauveur se montra d'abord à Marie-Madeleine; ensuite à saint Pierre, puis à saint Jacques. Il se montra encore aux deux Disciples qui allaient à Emmaüs, et aux Apôtres assemblés. Enfin, à plus de cinq cents Disciples à la fois.

Q. Les Apôtres crurent-ils facilement à la résurrection du Sauveur?

R. Non, les Apôtres ne crurent pas facilement à la résurrection du Sauveur. Saint Thomas alla jusqu'à dire

qu'il n'y croirait pas, s'il ne mettait ses doigts dans l'ouverture des clous, et sa main dans le côté du Sauveur. Huit jours après la résurrection, les Disciples étaient rassemblés. Thomas était avec eux. Le Sauveur parut au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. Ensuite il dit à Thomas : Mettez ici votre doigt, et regardez mes mains. Approchez votre main et mettez-la dans la plaie de mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais fidèle. Thomas s'écria : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. Le Sauveur lui dit : Thomas, parce que vous m'avez vu vous avez cru, heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru.

Q. Quelle fut l'occupation du Sauveur pendant les quarante jours qu'il passa sur la terre après sa résurrection?

R. L'occupation du Sauveur pendant les quarante jours qu'il passa sur la terre après sa résurrection, fut de bien convaincre ses Apôtres qu'il était véritablement ressuscité, et de les instruire parfaitement de sa doctrine. Il voulut aussi nous apprendre comment nous devons vivre lorsque nous avons eu le bonheur de ressusciter à la grace.

Q. Pourquoi le Sauveur mit-il tant de soin à prouver sa résurrection ?

R. Le Sauveur mit tant de soin à prouver sa résurrection, parce que ce miracle est le fondement de toute la Religion.

Q. Qu'est-ce qu'un miracle ?

R. Un miracle est un fait contraire aux lois de la

nature, et que Dieu seul peut opérer. Par exemple, rendre d'une parole ou par un simple attouchement la vue à un aveugle-né, la vie aux morts.

Q. Dieu peut-il faire des miracles ?

R. C'est demander si Dieu peut suspendre les lois qu'il a établies ? Ce serait, dit un impie, faire trop d'honneur à celui qui dirait que Dieu ne le peut pas, que de lui répondre, il suffirait de l'enfermer comme un fou. Oui, Dieu peut faire des miracles, personne n'en doute.

Q. Dieu en a-t-il fait en faveur de la Religion chrétienne?

R. Oui, Dieu a fait des miracles en faveur de la Religion chrétienne, et nous en sommes plus assurés que des événements les plus célèbres de l'antiquité, dont personne ne doute ; tels, par exemple, que l'existence d'Alexandre et de César. Des millions de Martyrs sont morts pour en attester la vérité.

Q. Les miracles prouvent-ils la vérité de la Religion?

R. Oui, les miracles prouvent la vérité de la Religion ; Dieu seul peut faire des miracles ; Dieu est la vérité même ; il ne peut donc pas faire des miracles pour autoriser le mensonge. Il suit de là que la Religion chrétienne, en faveur de laquelle Dieu a fait tant de miracles, est la vraie Religion, qu'elle est la seule vraie; qu'ainsi, pour être sauvé, il faut la croire et la pratiquer.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui, pour affermir notre foi, a bien voulu rester quarante jours sur la terre avec ses Apôtres, après sa résurrection; faites que notre résurrection à la grace soit véritable, publique et constante, afin que nous méritions de monter au Ciel avec lui.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux éviter toutes les mauvaises compagnies*.

XVI^e^ LEÇON.

LE MESSIE RÉPARATEUR DU MONDE.

Il ôte le péché par rapport à Dieu, par rapport à l'homme, par rapport aux créatures. — Abaissements infinis, souffrances infinies, obéissance infinie.

Nous avons vu dans la première partie du Catéchisme que Notre Seigneur Jésus-Christ est bien le Messie, le Désiré des nations, le Rédempteur du genre humain; puisqu'il a vérifié toutes les promesses, réalisé toutes les figures, accompli toutes les prophéties, en un mot, puisque lui seul réunit tous les caractères du Messie promis et attendu. Nous avons vu encore qu'il est véritablement le Messie, puisque tous les peuples l'ont reconnu pour tel et ont cessé depuis sa venue d'en attendre un autre. Les Juifs seuls font exception, mais leur incrédulité est toute en notre faveur; car il était prédit qu'ils méconnaîtraient le Messie, en sorte que s'ils avaient reconnu pour tel Notre Seigneur, Notre Seigneur ne serait pas le Messie.

Passons maintenant à un autre genre de preuve et montrons que Jésus-Christ est bien véritablement le Messie, en faisant voir que lui seul a réellement et par-

faitement accompli la mission du Messie attendu dans tout l'univers.

En effet, quelle était la mission de ce Messie tant de fois promis, et si impatiemment attendu? Pourquoi devait-il venir sur la terre? Pour ôter le péché du monde. Qu'est-ce à dire ôter le péché du monde? C'est expier le péché, l'effacer, l'anéantir dans lui-même et dans ses suites, et donner aux hommes tous les moyens de ne plus le commettre, en sorte que ceux qui emploiront ces moyens seront éternellement délivrés du péché.

Par rapport à Dieu; le péché, c'était l'outrage fait à sa souveraine Majesté; et ses suites, la colère de Dieu et ses châtiments.

Par rapport à l'homme; le péché, c'était la désobéissance à Dieu; et ses suites, tous les maux qui peuvent affliger l'homme: dans son esprit, l'ignorance; dans sa volonté, la concupiscence; dans son corps, les maladies, les fléaux, la mort; et après la mort, la damnation éternelle.

Par rapport à l'homme et à Dieu, les suites du péché, c'était leur séparation éternelle. Par rapport aux créatures, c'était leur asservissement aux iniquités de l'homme. Voilà tous les maux, tous les désordres que le Messie devait réparer. Voyons si Notre Seigneur Jésus-Christ l'a fait.

1° Le Messie devait ôter le péché par rapport à Dieu, c'est-à-dire réparer l'outrage fait à sa souveraine Majesté, et apaiser sa colère. Mais comment y parvenir? En offrant à Dieu des humiliations infinies, et une victime digne

de son courroux; car, puisque le péché est un outrage que la créature révoltée fait à Dieu, il n'y a point de réparation possible sans humiliations; comme il n'y a point de rémission sans effusion de sang [1]. Pour réparer un outrage infini, le Messie devra donc s'abaisser jusqu'à l'anéantissement.

Notre Seigneur s'est-il abaissé jusqu'à l'anéantissement? L'apôtre saint Paul répond : Oui, celui qui est égal à Dieu, qui a droit aux mêmes adorations que son Père, s'est anéanti jusqu'à prendre la forme d'esclave et à se faire homme [2], jusqu'à se faire péché [3]. Un Dieu se faire péché! n'est-ce pas là le dernier degré de la grandeur, et le dernier degré de l'abaissement? Suivez le Sauveur depuis la crèche jusqu'à la croix, sa vie toute entière n'est-elle pas l'abaissement le plus continuel, le plus prodigieux dont on ait jamais entendu parler? Méconnu, rebuté, méprisé, confondu avec les pauvres et les pécheurs, il paraît au milieu même de ses Disciples comme leur serviteur [4], comme le dernier de tous les hommes, ou, suivant ses expressions, comme un vers de terre et le rebut du peuple. Ses abaissements laissent-ils quelque chose à désirer? Non, il ne pouvait

[1] Sine sanguinis effusione non fit remissio. — *Hebr.* 9. 22.

[2] Qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est, esse se, æquatens Deo; sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus et habitu inventus ut homo. — *Philipp.* 2. 6, *etc.*

[3] Et verbum caro factum est. — *Joan.* 1. 14.

Eum, qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso. — 2. *Cor.* v. 21.

[4] Ego autem in medio vestrum sum, sicut qui ministrat. — *Luc*, 22. 27.

descendre plus bas. Notre Seigneur s'est donc abaissé jusqu'à l'anéantissement. C'est ainsi qu'il répare l'outrage infini fait par le péché à la Majesté suprême de son Père.

Pour apaiser une colère infinie, le Messie devra souffrir infiniment, c'est-à-dire tout ce que l'homme peut souffrir, et le souffrir de la manière la plus parfaite et la plus méritoire.

Notre Seigneur l'a-t-il fait? Oui, répond encore l'apôtre saint Paul, puisque la gloire qu'il a obtenue s'est mesurée sur ses souffrances. Or, cette gloire est infinie, de telle sorte qu'au seul nom de Jésus tout genou fléchit au Ciel, sur la terre et dans les enfers [1]. Du reste, pour nous convaincre de l'étendue et de la perfection infinie de ses souffrances, répondons aux questions suivantes.

Première question. Qu'a-t-il souffert? Le Prophète nous le dit d'un seul mot quand il l'appelle : L'homme de douleurs [2] : ce mot là dit tout; car il veut dire que toutes les douleurs, toutes les souffrances, s'étaient données comme rendez-vous en la personne du Sauveur. Les peines extérieures, la pauvreté, les rebuts, la faim, la soif, la calomnie, les coups, la dérision, la mort sur un gibet infâme, entre deux scélérats, au milieu des insultes et des outrages de son peuple; les peines intérieures,

[1] Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen, quod est super omne nomen : ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. — *Philipp.* 2. 9.

[2] Virum dolorum. — *Isai.* LIII.

Assumpsit dolorem in summo, vituperationem in summo.

les peines de cœur, la tristesse, la crainte, la honte, toutes celles que devait produire sur une ame aussi aimante, la trahison de Judas, le renoncement de saint Pierre, l'abandonnement de tous ses Disciples, la vue de sa tendre Mère au pied de sa croix : toutes ces peines fondent à l'envi sur l'innocente victime, la tourmentent et l'immolent depuis le premier instant de son incarnation.

En effet, dès ce premier instant le Sauveur connut tout ce qu'il devait endurer dans tout le cours de sa vie mortelle et de sa douloureuse passion. Aussi nous dit-il par la bouche de David : Ma douleur est toujours devant mes yeux [1]. Toutes choses lui étant présentes puisqu'il était Dieu, toujours et à chaque instant il avait devant les yeux l'agonie, les soufflets, les épines, la robe de dérision, la croix; toujours il voyait Judas le vendant, Pierre le reniant, Caïphe prononçant son arrêt de mort, Pilate le livrant à ses bourreaux, ceux-ci faisant de lui ce qu'ils voulaient. S'il avait pu l'oublier un instant, tout contribuait à lui rappeler ce douloureux avenir.

Quand il voyait les victimes expirant dans le Temple, sous le couteau des Sacrificateurs, elles lui apparaissaient comme autant de figures du sacrifice qu'il devait consommer lui-même sur l'autel de la croix; quand il voyait la ville de Jérusalem, ses rues, ses places publiques, sa population, le Calvaire, il voyait aussi que c'était là qu'il devait être conduit, traité comme un roi de théâtre, condamné comme un scélérat, poursuivi par les

[1] Dolor meus in conspectu meo semper. — *P.* 3, 37.

huées d'une multitude en fureur, et enfin perdre la vie dans une mer de douleurs; quand il jetait les yeux sur sa tendre Mère, il la voyait déjà agonisante au pied de la croix sur laquelle lui-même rendait le dernier soupir.

Ainsi, on peut le dire avec vérité, le Sauveur a souffert toute sa vie les horreurs de sa passion. Comment en eût-il été autrement? Si un criminel qui expire sur le gibet connaissait, dès le premier usage de sa raison, le supplice qui l'attend, pourrait-il éprouver un instant de joie? Or, dès le premier instant de sa conception, le Sauveur connut toutes les peines de sa vie et de sa mort, et il les souffrit en son ame. Lui-même s'en expliqua un jour à une ame privilégiée[1].

Elle souffrait depuis long-temps. Le Sauveur lui apparut pour l'encourager à souffrir encore. Mais, Seigneur, lui répondit la servante de Dieu, vous n'avez été que trois heures sur la croix, tandis qu'il y a plusieurs années que je souffre. Jésus, la reprenant, lui dit : Ah! ignorante, que dites-vous? Depuis le moment de mon incarnation je souffris dans mon cœur ce que j'endurai plus tard sur la croix.

Seconde question. — De la part de qui a-t-il souffert? Il a souffert de la part de ceux dont les persécutions, l'ingratitude, le délaissement, lui étaient le plus sensibles, et dont il devait attendre l'amour le plus vif, des adorations et des hommages. De la part des Juifs, ses frères selon la chair, des Juifs dont il avait guéri les malades, ressuscité les morts; de la part de

[1] La sœur Madeleine Orsini.

ses Disciples qu'il avait, par une faveur sans égale, choisis de préférence au milieu de tous les hommes; de la part de son divin Père qui le condamne sans pitié à boire jusqu'au fond l'amer calice des douleurs, et à souffrir tout ce que les pécheurs de tous les siècles n'avaient jamais mérité de souffrir. Il sentit surtout cette peine d'une manière plus marquée dans deux circonstances : au jardin des Olives et sur la croix.

Au jardin des Olives, étant en agonie, abattu par la honte, couvert d'une sueur de sang : il est obligé de prier long-temps. Autrefois un mot suffisait pour tout emporter; il disait : Père, je le veux.

Maintenant tout couvert et enveloppé sous le pécheur, il n'ose plus en user si librement, il prie, et priant long-temps, il boit tout seul, à longs traits, la honte d'un long refus. Sur la croix, il l'appelle à son secours, mais il n'ose plus lui donner le nom de Père : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé, et son Dieu ne lui répond pas. Taisez-vous, s'écrie Bossuet, taisez-vous, caution des pécheurs; il n'y a plus que la mort pour vous [1]!

Troisième question. — Comment a-t-il souffert? Il a souffert avec la douceur d'un agneau, sans se plaindre, sans chercher dans sa défense la plus légère compensation à ses humiliations et à ses douleurs; il a souffert de la sorte tout ce qu'on a voulu. Voyez, on veut le baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend les joues; flageller inhumainement, il tend les épaules;

[1] Sermon sur la Passion.

on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient partout convaincu. Hérode et toute sa cour se moquent de lui et on le renvoie comme un fou; il avoue tout par son silence; on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore par lui-même; cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le Ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas. C'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, disent les soldats chargés de le crucifier, voilà ce fou dans le corps-de-garde qui s'imagine être Roi des Juifs; il faut lui mettre une couronne d'épines, il la reçoit; elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coup de bâton; frappez, voilà la tête. Hérode l'a habillé de blanc comme un fou; apportez cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleurs; mettez, mettez, voilà les épaules. Donne, donne ta main, Roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre; la voilà, faites-en ce que vous voudrez. Ah! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné; donne encore ta main qu'on la cloue; tenez, la voilà encore. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats, revenez cent fois à la charge; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; insultez à sa misère jusque sur la croix; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé; de votre fureur, comme un scélérat; il s'abandonne à vous sans réserve, il est

prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse... Il est mort ! il est mort ! et son dernier soupir a été un soupir d'amour pour les hommes [1].

En l'entendant parler, les peuples s'écriaient : Jamais homme n'a parlé comme cet homme, et ils avaient raison ; aurons-nous tort de nous écrier en le voyant souffrir : Jamais homme n'a souffert comme cet homme?

Quatrième question. — En quelle qualité a-t-il souffert ? Il a souffert en qualité de nouvel Adam, représentant le genre humain tout entier ; il a souffert en qualité d'Homme-Dieu et voilà ce qui a ôté le péché par rapport à Dieu : toutes ses souffrances étant d'un prix infini, Notre Seigneur a satisfait en plein à la justice éternelle. Par ses abaissements et ses souffrances dont on ne trouve pas d'exemple dans l'histoire du monde, il a donc réparé l'outrage, épuisé le courroux ; Notre Seigneur est donc le grand Réparateur, la grande Victime que Dieu attendait ; il est donc le Messie.

II. Le Messie devait ôter le péché par rapport à l'homme. Or, le péché par rapport à l'homme, c'était sa désobéissance à Dieu ; et ses suites, tous les maux qui peuvent affliger l'homme : dans son esprit, l'ignorance ; dans sa volonté, la concupiscence ; dans son corps, les maladies, les fléaux, la mort.

Notre Seigneur a réparé tout cela.

Il a ôté la désobéissance de l'homme à Dieu ; car,

[1] Sermon sur la Passion.

dans sa personne, il a rendu l'homme obéissant à Dieu et obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Comme le premier Adam avait rendu tout le genre humain infiniment désobéissant, ainsi le second Adam a rendu tout le genre humain infiniment obéissant. Il a donc ôté le péché par rapport à l'homme.

Il en a réparé toutes les suites : 1° L'ignorance: dans l'état d'innocence, l'homme connaissait Dieu, il se connaissait lui-même parfaitement. En péchant, il se sépara de Dieu qui est la vérité. Aussitôt son esprit se trouva dans les ténèbres, comme le monde se trouve dans la nuit quand le soleil se cache. Insensiblement il tomba dans les erreurs les plus grossières par rapport au Créateur et par rapport à lui-même.

Par rapport au Créateur. Vous savez combien l'idée de Dieu était défigurée chez les Payens ; combien les Juifs eux-mêmes étaient enclins à l'idolâtrie ; comment on prêtait à la divinité les plus infames passions ; comment son nom adorable était prodigué aux plus viles créatures ; comment enfin on en était venu au point de croire que pour l'apaiser il fallait lui offrir des victimes humaines.

Par rapport à lui-même. D'où venons-nous? où allons-nous? pourquoi sommes-nous sur cette terre? avons-nous des devoirs envers Dieu? si nous en avons, quels sont-ils? avons-nous une ame? cette ame est-elle spirituelle ou matérielle, immortelle ou périssable? Sur toutes ces questions si claires pour l'homme avant sa chute, vous ne trouvez bientôt plus que des erreurs monstrueuses et des contradictions sans fin.

Notre Seigneur a pleinement réparé cette ignorance, première suite du péché dans l'homme. En effet, dans la personne de ce nouvel Adam, représentant tout le genre humain, l'homme a connu Dieu et s'est connu lui-même parfaitement. Or, c'est notre union avec le vieil Adam qui nous a rendus participant de son ignorance, et c'est notre union avec le nouvel Adam qui nous en guérira.

Cela est si vrai que l'enfant chrétien qui connaît son catéchisme, a des idées plus justes de Dieu et de ses perfections, de l'homme et de ses devoirs, que les plus grands philosophes du Paganisme. Plus notre foi en Jésus-Christ devient vive et universelle, plus aussi notre union avec ce nouvel Adam devient parfaite, et plus nous sommes affranchis de l'ignorance, première suite du péché.

2° La seconde suite du péché dans l'homme, c'est la concupiscence, c'est-à-dire, ce violent penchant au mal, cet amour déréglé de nous-mêmes et des créatures. Avant de pécher, l'homme n'était porté qu'au bien, il aimait Dieu par-dessus toute chose, il s'aimait lui-même en Dieu et pour Dieu. Tout venant de Dieu, tout remontait à Dieu par l'intermédiaire du cœur humain. Le péché dérangea ce bel ordre ; l'homme se fit le centre de tout, il rapporta tout à lui, rien à Dieu. Les créatures, c'est-à-dire, les honneurs, les richesses, les plaisirs, furent l'unique objet de ses affections ; il les aima passionnément, comme pour se dédommager de Dieu qu'il avait perdu. De là, toute espèce de crimes et de désordres.

Notre Seigneur a pleinement guéri cette concupiscence. En effet, dans la personne de ce nouvel Adam, représentant tout le genre humain, l'homme a de nouveau aimé Dieu parfaitement, il s'est aimé lui-même et toutes les créatures en Dieu et pour Dieu. Or, c'est notre union avec le vieil Adam qui nous a rendus participant de sa concupiscence, et c'est notre union avec le nouvel Adam qui nous en guérira. Cela est si vrai, que le Chrétien qui aime Jésus-Christ et ce qu'il commande et comme il le commande, aime mieux tout ce que l'homme doit aimer, que les Sages les plus vantés du Paganisme. Plus notre amour pour Jésus-Christ devient vif et universel, et plus aussi notre union avec ce nouvel Adam devient parfaite, et plus nous sommes affranchis de la concupiscence, seconde suite du péché.

3° La troisième suite du péché dans l'homme, ce sont les maux temporels, c'est-à-dire tout ce qui peut affliger l'homme physique, tels que l'esclavage, le meurtre, la spoliation, les maladies, la mort. Avant le péché, l'homme était exempt de toutes ces choses; mais par le péché, la mort est entrée dans le monde, suivie d'un long et lugubre cortége de fléaux, de souffrances et de maladies : ces maux étaient portés à leur comble aux jours où le Messie descendit sur la terre.

Notre Seigneur a pleinement guéri ces maux temporels, troisième suite du péché dans l'homme. Dans la personne de ce nouvel Adam, représentant le genre humain tout entier, l'homme a triomphé de l'esclavage, des maladies, des fléaux, de la mort, de tout ce qui peut

atteindre son être corporel, et il est devenu impassible, glorieux, immortel, triomphant dans les Cieux pour toute l'éternité. Or, c'est notre union avec le vieil Adam qui nous a rendus sujets à la mort et à toutes les misères corporelles; c'est notre union avec le nouvel Adam qui nous en affranchit. Plus notre union avec Jésus-Christ devient parfaite, plus ces maux deviennent légers, plus la mort elle-même devient douce. O prodige! elle devient même désirable; dans la langue du Christianisme, elle a changé de nom : elle s'appelle un sommeil, et le lieu où sont déposées les dépouilles de l'homme, un cimetière, c'est-à-dire, un dortoir.

Sur tout ce qui précède, il y a une explication essentielle à donner. L'œuvre de la Rédemption ne sera complète que dans l'éternité; ce n'est que là qu'elle portera tous ses fruits pour nous comme pour le nouvel Adam qui n'a joui de toute sa gloire qu'après sa résurrection [1]. Voilà pourquoi toutes les suites du péché dans l'homme, l'ignorance, la concupiscence, les maux temporels n'ont pas disparu, après l'Incarnation, subitement, entièrement et dès cette vie. Sans le péché, le genre humain fût allé au Ciel en traversant des jours de repos et de bonheur et sans passer par la mort; son existence sur la terre eût été le commencement délicieux d'une éternité plus délicieuse encore. Depuis le péché, l'existence de l'homme sur la terre, ou le temps, a changé de nature.

[1] Et nos ipsi primitias spiritus habentes; et ipsi intra nos gemimus adoptionem filiorum Dei expectantes, redemptionem corporis nostri. Spe enim salvi facti sumus. — *Rom.* 8. 23.

En effet, Dieu aurait pu traiter l'homme après son péché, comme il traita les anges rebelles à qui sa justice ne laissa pas un instant pour se repentir. Il n'en fut pas ainsi. Dans son infinie miséricorde, et en vue de son Fils bien-aimé qui daigna se faire notre caution, il voulut bien nous accorder un sursis, un délai, avec les moyens de nous relever de notre chute. Ce délai, c'est le temps, c'est la vie. Depuis le péché, le temps est donc un délai accordé au genre humain en vue des mérites de Jésus-Christ, pour faire pénitence et reconquérir le Ciel. C'est une épreuve ; si nous en profitons nous en sortirons purifiés comme l'or du creuset, et le Ciel que nous avions perdu redeviendra notre partage pour toute l'éternité ; si, au contraire, nous n'en profitons pas, nous irons, en mourant, partager le sort des anges rebelles [1].

Puisque la vie de l'homme sur la terre, depuis sa chute, est une épreuve, elle doit être méritoire, par conséquent pénible et laborieuse. Voilà pourquoi le Sauveur n'a pas voulu faire disparaître entièrement les suites du péché. S'il les avait fait disparaître entièrement, il n'y aurait plus eu de combats, partant plus d'efforts ni de mérite.

Cependant le Sauveur qui, en s'offrant à son Père au moment même du péché originel, nous avait obtenu la grace de cette épreuve, a bien voulu, dans son infinie bonté, la rendre, en venant au monde, beaucoup moins pénible, beaucoup moins dangereuse qu'elle

[1] Discedite à me maledicti in ignem æternum qui paratus est diabolo, et angelis ejus. — *Math.* 25. 41.

n'était avant son Incarnation. Voilà le grand avantage de la Loi nouvelle sur la Loi ancienne.

Un mot sur ce touchant mystère. Par sa venue, Notre Seigneur a singulièrement affaibli les suites du péché dans chacun de nous. Nous avons vu ce qu'il a fait pour guérir l'ignorance et la concupiscence. Quant aux maux temporels, il les a diminués dans la même proportion et amélioré la condition de l'homme physique : 1° à la loi de haine universelle qui régnait avant sa venue, il a substitué la loi de charité universelle ; 2° il a aboli l'esclavage, la vente, l'exposition, le meurtre des enfants, les combats de gladiateurs, autorisés par les lois chez les peuples payens ; 3° il a proscrit la polygamie et le divorce qui, faisant de la femme la plus vile des créatures, condamnait à la dégradation et aux larmes la moitié du genre humain ; 4° il a fait du pauvre, du malade, du prisonnier, des êtres sacrés ; 5° il a inspiré pour toutes les misères humaines, la charité la plus vive et la compassion la plus tendre ; 6° il a combattu toutes les passions déréglées qui sont la cause d'une foule de maladies, vérité fondamentale et trop oubliée qu'il a proclamée plusieurs fois, lorsqu'en guérissant certains malades, il disait : Allez, vous voilà guéris ; mais ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pis ; 7° il a fait aimer les souffrances en en faisant connaître le prix ; 8° il a environné la mort de consolations et d'espérances ; 9° enfin, il a communiqué à notre corps le germe sensible de sa résurrection bienheureuse par le sacrement auguste de l'Eucharistie.

Demander quelque chose de plus, n'est-ce pas vouloir l'éternité dans le temps, le Ciel sur la terre et la patrie dans l'exil?

Nouvel Adam, Notre Seigneur a donc ôté toutes les suites du péché dans l'homme; il est donc le Messie, le Réparateur du monde.

III. Le Messie devait ôter le péché par rapport à Dieu et à l'homme tout ensemble. Or, considéré par rapport à Dieu et à l'homme tout ensemble, le péché avait produit leur séparation; séparation infinie, éternelle, qui privait Dieu de sa gloire et l'homme de son bonheur.

Notre Seigneur a fait cesser entièrement cette séparation. Dans la personne de ce nouvel Adam, Dieu et l'homme se sont réunis de la manière la plus étroite, la plus constante qu'il soit possible d'imaginer, puisqu'en Notre Seigneur, la nature divine et la nature humaine ne forment qu'un seul et même tout, une seule et même personne. En lui, Dieu et l'homme ont été parfaitement réconciliés[1]; car en lui, Dieu a été parfaitement satisfait, connu, loué, adoré, aimé de l'homme et l'homme parfaitement rétabli dans ses véritables rapports avec Dieu.

Ainsi Dieu a retrouvé en Notre Seigneur toute la gloire et l'homme tout le bonheur dont la révolte du premier Adam les avait privés. C'était là tout le but de la Rédemption, et c'est aussi le sens sublime du cantique des Anges en annonçant la naissance de l'enfant de Beth-

[1] Omnia autem ex Deo qui nos reconciliavit sibi per Christum : et dedit nobis ministerium reconciliationis. Quoniam quidem Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi. — 2 *Cor.* 18.

léem. Désormais : Gloire à Dieu dans les hauteurs des Cieux et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.

IV. Le Messie devait ôter le péché par rapport aux créatures. Or, le péché, considéré dans ses rapports avec les créatures, c'était leur asservissement aux iniquités de l'homme. Dans l'état d'innocence, l'homme faisait servir toutes les créatures à la gloire de leur Auteur; la vue de leurs beautés, de leur utilité, lui servait comme d'échelon pour l'élever jusqu'à Dieu, le louer et lui rendre graces. C'est ainsi que toutes les créatures descendues de Dieu retournaient à Dieu, par l'intermédiaire de l'homme, leur Pontife et leur Roi. L'homme pécha, et se fit de toutes les créatures autant d'instruments de péché; il poussa la violence et le désordre jusqu'à les forcer de lui servir de divinités : il les adora toutes les unes après les autres. De là, ce gémissement, ces plaintes, ces larmes des créatures, suivant l'énergique expression de saint Paul[1]: de se voir forcées malgré elles à outrager leur Auteur. De là, leur impatience d'un Rédempteur qui les affranchirait de la servitude de l'homme coupable.

Notre Seigneur a fait cesser entièrement ce désordre. Dans la personne de ce nouvel Adam, représentant tout

[1] Nam expectatio creaturæ revelationem filiorum Dei expectat; vanitati enim creatura subjecta est non volens, sed propter eum qui subjecit eam in spe, quia et ipsa creatura liberabitur à servitute corruptionis, in libertatem gloriæ filiorum Dei. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit, et parturit usque adhuc. — *Rom.* 8. 19.

le genre humain, l'homme a usé de toutes les créatures, suivant le dessein du Créateur. Il les a toutes fait servir à sa gloire. C'est notre union avec le vieil Adam qui avait asservi en nous les créatures à l'iniquité, c'est notre union avec le nouvel Adam qui les affranchit. Plus notre union avec lui devient parfaite, plus les créatures deviennent libres. Par le Chrétien, elles ne sont plus mises au rang des dieux : elles ne servent plus à la débauche, à l'orgueil, à flatter toutes les passions; au contraire, entre ses mains, elles sont des instruments de vertu et de légitimes jouissances, et des moyens de s'élever à Dieu. Comme celle de l'homme, leur rédemption ne sera complète qu'à la fin des temps, lorsque Notre Seigneur purifiera tout ce vaste univers par le feu qu'il fera marcher devant lui, et qui renouvellera toute la face de la terre.

Voilà ce que Notre Seigneur a fait pour réparer le péché. Or, lui seul pouvait le faire. Ni la raison de l'homme, ni la loi de Moïse, ni les créatures qui sont sur la terre, ni les Anges qui sont dans le Ciel, n'auraient pu réparer les désordres causés par le péché[1].

Concluons donc 1° que Notre Seigneur est véritablement le Messie, puisqu'il a ôté le péché du monde par rapport à Dieu, par rapport à l'homme, par rapport à Dieu et à l'homme tout ensemble; enfin, par rapport aux créatures.

Concluons 2° que notre union avec le premier Adam,

[1] Voyez le développement de ces propositions dans un ouvrage intitulé : *Connaissance de Jésus-Christ.* — 2 *vol. in*-12, t. 1, p. 361 *et suiv.*

avec Adam pécheur, nous ayant perdus et engagés dans le péché, c'est notre union avec le nouvel Adam, avec Notre Seigneur, le Juste par excellence, qui nous sauvera, qui nous affranchira, nous et toutes les créatures, du péché et des suites du péché. Il est donc vrai, comme dit l'Apôtre saint Pierre, qu'il n'est pas d'autre nom sous le Ciel par qui l'homme et le monde puissent être réhabilités[1].

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui a véritablement ôté le péché du monde ; faites-nous la grace de nous unir à lui, afin d'avoir part à sa Rédemption.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même, pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire toutes mes actions en union avec Notre Seigneur*.

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE RÉPARATEUR DU MONDE.

Q. Pourquoi le Messie devait-il venir sur la terre ?

R. Le Messie devait venir sur la terre pour ôter le péché du monde ; c'est-à-dire pour l'expier, pour en

[1] Non est in alio aliquo salus. Nec enim aliud nomem est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. — *Act.* IV., 12.

réparer les suites, et donner aux hommes les moyens de ne plus le commettre.

Q. Notre Seigneur a-t-il ôté le péché du monde ?

R. Oui, Notre Seigneur a ôté le péché du monde. Par rapport à Dieu. 1° En péchant, l'homme s'était révolté contre Dieu, et Notre Seigneur s'est abaissé jusqu'à l'anéantissement, et il a été obéissant à Dieu jusqu'à la mort de la Croix. Or, Notre Seigneur représentait tous les hommes, comme Adam les représentait. Comme nous avons tous été désobéissants dans Adam, nous avons tous été obéissants dans Notre Seigneur; 2° en péchant, l'homme avait offensé une justice infinie. Notre Seigneur a souffert tout ce que l'homme peut souffrir, et d'une manière infiniment méritoire. Il a donc satisfait pleinement à la justice de Dieu.

Q. Notre Seigneur a-t-il ôté le péché par rapport à l'homme ?

R. Oui, Notre Seigneur a ôté le péché par rapport à l'homme. En péchant, le genre humain, représenté par Adam, avait été infiniment désobéissant; et le genre humain représenté par Notre Seigneur, a été infiniment obéissant.

Q. Notre Seigneur a-t-il réparé les suites du péché par rapport à l'homme ?

R. Oui, Notre Seigneur a réparé les suites du péché par rapport à l'homme.

Q. Quelles sont-elles ?

R. Voici les suites du péché par rapport à l'homme : *la première* c'est l'ignorance. Avant de pécher, le genre

humain, représenté par Adam, connaissait Dieu, il se connaissait lui-même parfaitement : en péchant, il perdit cette connaissance. De là est venue l'idolâtrie et toutes les erreurs qui ont paru sur la terre. Représenté par Notre Seigneur, le genre humain a recouvré toutes ces connaissances. *La seconde*, c'est la concupiscence ou le penchant au mal et l'amour déréglé de nous-mêmes et des créatures. Le genre humain, représenté par Notre Seigneur, a été parfaitement affranchi de la concupiscence. Il a aimé tout ce qu'il devait aimer, comme il devait l'aimer, et rien que ce qu'il devait aimer.

Q. Quelle est la troisième suite du péché?

R. *La troisième* suite du péché, c'est la mort, les maladies, tous les maux temporels. Représenté par Adam pécheur, tout le genre humain est devenu sujet à tous ces maux. Représenté ensuite par Notre Seigneur, le genre humain en a été affranchi; il est devenu immortel, impassible, glorieux, triomphant dans le Ciel pour toute l'éternité.

Q. Comment pouvons-nous participer à tous ces bienfaits du Messie?

R. Le seul moyen de participer à tous ces bienfaits du Messie, c'est de nous unir à lui. C'est notre union avec le premier Adam qui nous a rendus pécheurs et malheureux; c'est notre union avec le nouvel Adam qui nous rendra justes et heureux. Mais ce ne sera que dans le Ciel que nous jouirons pleinement de ce bonheur; car ce n'est que dans le Ciel que l'œuvre de la rédemption portera tous ses fruits.

Q. Notre Seigneur a-t-il ôté le péché par rapport à Dieu et à l'homme tout ensemble ?

R. Oui, Notre Seigneur a ôté le péché par rapport à Dieu et à l'homme tout ensemble. En désobéissant à Dieu, le genre humain, représenté par Adam, s'était séparé de Dieu pour le temps et pour l'éternité. En Notre Seigneur, nouvel Adam, le genre humain s'est réuni à Dieu de la manière la plus étroite. Ils ont été réconciliés, et le Ciel nous a été rouvert.

Q. Notre Seigneur a-t-il ôté le péché par rapport aux créatures ?

R. Notre Seigneur a ôté le péché par rapport aux créatures. En péchant, le genre humain, représenté par Adam, a détourné toutes les créatures de leur fin, il les a fait servir à l'iniquité. En Notre Seigneur nouvel Adam, le genre humain a ramené toutes les créatures à leur fin, et il les a toutes fait servir à la gloire de Dieu.

Q. Que faut-il conclure de là ?

R. Il faut conclure de là : 1° Que Notre Seigneur est véritablement le Messie, puisqu'il a fait tout ce que le Messie devait faire, qui était d'ôter le péché du monde ; 2° que le moyen pour nous de participer à sa rédemption, c'est de nous unir au nouvel Adam, afin de devenir justes et heureux, comme nous sommes devenus pécheurs et malheureux par notre union avec le premier Adam.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui a véritablement

ôté le péché du monde; faites-nous la grace de nous unir à lui afin d'avoir part à sa Rédemption.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-même, pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire toutes mes actions en union avec Notre Seigneur*.

LEÇON XVII.

LE MESSIE NOUVEL ADAM.

Nécessité de notre union avec le nouvel Adam. — Son excellence. — Sa nature. — Union par la foi. — Définition de la foi. — Sa nécessité. — Ses qualités. — Ses avantages. — Son objet. — Elle est raisonnable. — Péchés opposés à la foi. — Histoire.

Nous venons de voir que dans la personne de Notre Seigneur, l'homme avait parfaitement triomphé du péché, s'était parfaitement réconcilié avec Dieu, avait parfaitement recouvré tous les biens qu'il avait perdus par la révolte du premier Adam. Nous venons de voir encore que l'unique moyen de devenir participants des fruits de la Rédemption, c'était de nous unir au nouvel Adam, Notre Seigneur Jésus-Christ.

C'est ici la vérité fondamentale de la Religion, car elle renferme toute l'économie du Christianisme. Qui ne la comprend pas, ne comprend rien à l'œuvre de la Rédemption humaine.

Aussi le Sauveur avait-il eu soin de répéter l'enseignement de cet important mystère, durant le cours de sa vie mortelle; mais c'est surtout dans ses derniers adieux, qu'il s'efforça de le mettre dans tout son jour. Pour bien faire comprendre aux hommes la nécessité et l'inti-

mité de l'union qu'ils doivent avoir avec lui[1], il employa la comparaison suivante : Je suis la vigne et vous êtes les branches. La branche ne peut par elle-même porter de fruit, si elle n'est incorporée au tronc de la vigne. Ainsi vous ne pouvez rien faire pour votre salut si vous n'êtes unis à moi; mais celui qui demeure en moi et en qui je demeure, produira de grands fruits. S'il n'y demeure pas, c'est un sarment inutile, il sera jeté dehors comme une branche stérile, il séchera et on le ramassera pour le mettre au feu où il brûlera sans se consumer.

Ainsi Notre Seigneur est au milieu du monde comme l'arbre de vie dans le paradis terrestre. Pour vivre de

[1] La plus importante leçon que le Sauveur eût à faire à ses Disciples et qu'il ne cessa de leur répéter jusqu'au dernier moment, parce qu'elle renfermait toute l'économie de sa Religion, consistait à leur bien apprendre que leur union et celle de tous les hommes avec lui, était la condition nécessaire de leur salut; que son séjour dans le Ciel loin de les séparer de lui, ne faisait au contraire que spiritualiser, accroître et perfectionner cette éternelle union.

Union surnaturelle et divine, fondée sur la participation de ses mérites et entretenue par l'influence du chef glorifié, sur tous les membres de son corps mystique.

Union puissante et efficace, en vertu de laquelle les hommes adoptés en Jésus, et vivant de son esprit, deviennent moralement une même personne avec lui, sont reconnus par le Père, pour les membres du Fils unique et acquièrent, à titre de justice, le droit de partager l'héritage.

Union nécessaire et indispensable, hors de laquelle le Père céleste, qui a réuni toutes ses complaisances dans son Fils bien-aimé, ne voit rien sur la terre qui mérite le Ciel et qui soit digne de ses récompenses.

Union admirable et miraculeuse que Jésus-Christ, élevé au plus haut des Cieux, ne laisse pas de produire dans nous, sans quitter le séjour de la gloire. Il l'exige de son Père en tant qu'Homme-Dieu, chef et premier-né des enfants des hommes; parce que son humanité sainte est personnellement unie au Verbe de Dieu, et parce que les mérites de sa sainte huma-

sa vie divine, pour participer à ses mérites et à sa gloire, il faut que nous lui soyons unis, comme il faut que la branche soit entée sur l'arbre pour se nourrir de sa sève et porter des fruits.

Pendant les quarante jours que Jésus passa sur la terre après sa résurrection, pour instruire ses Apôtres, il ne manqua pas d'insister de nouveau sur les conditions et la nécessité de cette union salutaire que tous les hommes doivent avoir avec lui, comme les branches avec l'arbre, comme les membres avec la tête.

L'apôtre saint Paul développe admirablement cette doctrine de son divin Maître. Il ne voit que deux

nité tirent un prix infini de la dignité de sa personne; en sorte que les dons excellents des vertus, le secours des graces actuelles, l'infusion des habitudes sanctifiantes qui forment le caractère des enfants et qui fondent le titre de co-héritiers, Dieu les produit physiquement et immanquablement dans l'homme par l'opération de sa toute-puissance, dès que ces faveurs lui sont demandées par son Fils, et aussi souvent que dans les sacrements institués par l'Homme-Dieu, il aperçoit les signes ou les expressions de la volonté de Jésus.

Union intime, quoique morale, et dès-lors aussi redoutable aux pécheurs qu'elle est avantageuse aux justes; puisque si les vertus et les bonnes œuvres du juste adopté deviennent, en conséquence de l'union des membres avec le chef, la gloire et le triomphe de Jésus-Christ; les vices, par une raison contraire, et les actions honteuses du pécheur chrétien, deviennent, en un sens qui fait horreur, la confusion de Jésus-Christ dans un de ses membres, et sont dignes d'un nouvel enfer.

Union qui, une fois contractée, sans aucun de nos mérites précédents, est aussi constante de la part du Fils de Dieu, qu'elle est fragile de la nôtre, parce qu'elle se rompt ou se maintient, s'affaiblit ou se resserre, se détruit ou se répare, selon que le fidèle adopté use bien ou mal, plus ou moins souvent, des moyens qu'elle lui fournit, et de la liberté qu'elle lui laisse.

hommes dans le monde : le premier Adam, et le second Adam qui est Notre Seigneur. Le premier représente le genre humain déchu; le second représente le genre humain régénéré. C'est l'union de toute la race humaine avec sa tige primitive qui l'a rendue coupable et malheureuse; c'est son union avec sa seconde tige qui la rendra juste et heureuse [1].

Le premier Adam, représentant tout le genre humain, soumit son esprit, son cœur, son corps au péché, et il devint un homme de péché. C'est en héritant de sa vie, de son sang et de sa chair de péché, que nous devenons participant de sa faute et des suites de sa faute. Le second Adam a soumis son esprit, son cœur, son corps à Dieu; il a été un Homme-Dieu; c'est en participant à sa vie, à son sang, à sa chair sainte et divine que nous devenons héritiers de sa divinité et de sa sainteté.

L'union de la race humaine avec le premier Adam était une union complète, union de l'esprit, du cœur et du corps; car la race humaine était toute entière renfermée dans Adam. Voilà pourquoi elle a été dégradée dans toutes les parties de son être, dans son esprit, dans son cœur et dans son corps.

L'union de la race humaine avec le second Adam a été et devait être une union complète, union de l'esprit,

[1] Sicut revera homines nisi ex semine Adæ propagati nascerentur, non nascerentur injusti, cum ea propagatione per ipsum dum concipiuntur propriam injustitiam contrahunt : ita nisi in Christo renascerentur nunquam justificarentur, cum ex renascentia per meritum passionis ejus, gratia, qua justifiunt, illis tribuatur. *Con. Trid. Sess.* VI. c. 3.

du cœur et du corps. Cette union a eu lieu de la manière la plus excellente dans la personne de Notre Seigneur. Voilà pourquoi, dans sa personne adorable, la race humaine a été régénérée dans toutes les parties de son être, dans son esprit, dans son cœur et dans son corps.

D'après ces grands principes, que faut-il que nous fassions pour être régénérés nous-mêmes? Il faut, répond le grand Apôtre, que nous devenions les images de l'*homme céleste*, comme nous avons été les images de l'*homme terrestre*. Il faut que nous devenions les fils du nouvel Adam, par la communication de sa vie, de sa chair et de son sang, comme nous naissons fils du premier Adam, par la communication de sa vie, de sa chair et de son sang.

Mais comment deviendrons-nous les enfants du nouvel Adam? C'est en nous unissant à lui complètement, c'est-à-dire par notre esprit, par notre cœur, par notre corps.

Or, 1° l'union de notre esprit avec le second Adam, s'opère *par la foi;*

2° L'union de notre cœur ou de notre volonté avec le second Adam, s'opère *par l'amour;*

3° L'union de notre corps et de notre être tout entier avec le second Adam, s'opère *par la Communion.*

Le Rédempteur veut que nous nous unissions à lui de ces trois manières, car il dit : *Quiconque ne croira pas, sera condamné; quiconque ne m'aime pas, demeure dans la mort; quiconque ne mange pas ma chair et ne*

boit pas mon sang, n'a point la vie en lui. Les Écritures sont pleines de la nécessité de cette union.

Dès l'instant du péché originel, il n'y eut de salut pour l'homme que dans son union avec Jésus-Christ. Le Juif pouvait et devait croire en Jésus-Christ à venir; il pouvait et devait l'aimer; il pouvait et devait communier avec lui, en participant aux victimes qui les représentaient[1]. Comme tout le culte judaïque, cette communion n'était que la figure d'une communion réelle,

[1] On retrouve chez tous les peuples la communion avec la grande idée d'expiation attachée à l'immolation et à la manducation des victimes. « Il n'est pas douteux parmi nous, dit Pelisson, que toutes les fausses » religions ne soient venues de la véritable, et les sacrifices du Paganisme » des sacrifices ordonnés aux premiers hommes, dont Abel et Caïn nous » font voir l'exemple; sacrifices qui n'étaient que la figure et que l'ombre » d'un grand sacrifice, où Dieu se devait lui-même immoler pour nous. » *Par toute la terre* on mangeait la chair des victimes; dans toutes les » nations, le sacrifice qui finissait par là était regardé comme un festin » solennel de l'homme avec Dieu; d'où vient que l'on trouve si souvent » dans les anciens poètes payens, le festin de Jupiter, les viandes de » Neptune, pour signifier les victimes dont on mangeait après les avoir » immolées à ces fausses divinités; et s'il y avait parmi les Juifs des holo- » caustes, c'est-à-dire des sacrifices où la victime était entièrement brûlée » en l'honneur de Dieu, on les accompagnait de l'offrande d'un gâteau, » afin qu'en ces sacrifices mêmes il y eût à manger pour l'homme. » — *Traité de l'Eucharistie*, p. 182.

D'où a pu venir au genre humain, cette étrange idée que l'homme *communiait* avec la divinité, par l'entremise des substances qui lui sont immolées? quel rapport pouvait-il y avoir entre l'immolation, la manducation d'un animal, et la sanctification, la rémission des péchés? Le vil sang des victimes qui tombaient sous le couteau sacré, possédait-il la vertu de purifier la conscience? Jamais cette folie ne régna dans le monde. Mais le monde entier avait foi à ce qui était représenté par ces sacrifices. Tout ce qu'il savait, c'est qu'ils figuraient un mystère divin de justice et de grace; et, du fond de ce mystère que l'avenir devait dévoiler, qua-

réservée à la loi de grace. De là, ce beau mot de saint Ambroise : Le Juif n'avait que des ombres sans vérité, le Chrétien possède la vérité, mais cachée sous des voiles, le Saint jouit de la vérité sans voile[1].

Nous avons dit que l'union de notre esprit avec le second Adam s'opère par la foi.

Il est nécessaire d'entrer là-dessus dans le détail et de répondre à plusieurs questions fondamentales.

1° Qu'est-ce que la foi? La foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons tout ce que Dieu nous a révélé, parce qu'il est la vérité même. La foi est la première des trois vertus théologales. On l'appelle ainsi, parce qu'elle a Dieu pour objet immédiat, et l'une de ses divines perfections pour motif. On distingue plusieurs sortes de foi : 1° La foi *actuelle* et la foi *habituelle*. Lorsqu'un Chrétien fait un acte de foi, récite le Symbole, fait profession de sa croyance, il a la foi *actuelle;* lorsqu'il ne pense point à faire des actes de foi, mais qu'il ne cesse pas d'être dans la disposition de croire et de renouveler au besoin les actes de foi, il a la foi *habituelle* ou l'habitude de la foi, et il la conserve tant qu'il n'a pas fait un acte positif d'infidélité ou d'incrédulité. 2° La foi *habituelle infuse* et la foi *habituelle acquise*. Dans le

rante siècles ont entendu sortir la voix de l'espérance. — *Voyez les éclaircissements sur les sacrifices*, par M. de Maistre.

Ainsi, une communion à la grace, à Dieu, à la fois spirituelle et corporelle, invisible dans son essence et visiblement manifestée, tel était le centre auquel aboutissaient, dans ce qu'elles avaient de commun, les liturgies de tous les peuples : tel était le foyer vital du culte universel.

[1] *De officiis ministr.*

baptême, notre ame reçoit une disposition, une facilité particulière à croire toutes les vérités révélées ; c'est ce qu'on nomme la foi *habituelle infuse*. En répétant souvent les actes de foi, nous acquérons une nouvelle facilité à croire, et cette disposition est nommée foi *habituelle acquise*. 3° La foi *vivante* et la foi *morte*. La foi vivante est celle qui est animée par la charité ; elle est jointe à la grace sanctifiante, qui fait que l'ame a la vie surnaturelle ; telle est la foi des justes. La foi *morte* est celle qui n'est pas jointe à la grace sanctifiante ; c'est celle des pécheurs qui sont privés de la charité sans avoir perdus la foi.

2° La foi est-elle nécessaire ? Il n'est personne qui puisse douter que la foi ne soit nécessaire pour notre salut, c'est-à-dire pour notre union avec le second Adam. Car Notre Seigneur lui-même a dit : Celui qui ne croira pas sera condamné. Et l'apôtre saint Paul : Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. Ainsi, la première chose que doit faire celui qui veut s'unir au second Adam, c'est de croire en lui. Celui qui a la foi devient enfant de Dieu, et héritier de son royaume[1].

En effet, celui qui croit soumet sa raison à la parole de Jésus-Christ. Il reçoit les vérités qu'il lui enseigne, il les garde, elles deviennent le fond de son intelligence. Les ténèbres, l'ignorance, qu'il a héritées du premier

[1] Dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus. — *Joan.* 1. 12.

Ut credatis quia Jesus est filius Dei : et ut credentes, vitam habeatis in nomine ejus. — *Ibid.* 20, 31.

Adam se dissipent, la lumière luit dans son ame; d'humaines, de fausses qu'elles étaient, ses pensées deviennent vraies et divines. Sa raison participe ainsi à la raison de Dieu même, et son esprit se transforme en l'esprit du second Adam. C'est ainsi que l'enfant prend peu à peu les idées de son maître en écoutant ses leçons, et en croyant à sa parole.

Au contraire, celui qui refuse de croire, refuse par là même de soumettre son esprit à la parole du Sauveur; il lui fait la plus sanglante de toutes les injures, puisqu'il le regarde comme trompé ou comme trompeur[1], et il reste dans l'ignorance et dans les ténèbres du vieil Adam. La raison en est simple. Les vérités de la Religion sont trop élevées pour que nous puissions les connaître par les seules lumières de notre esprit dégradé; celui-là donc se condamne à les ignorer toujours, qui refuse de croire au Fils de Dieu, descendu tout exprès du Ciel sur la terre pour nous les enseigner. Son refus est un crime, puisqu'il a tous les motifs de croire, et qu'il n'a aucune raison légitime de ne pas croire.

3° La foi est-elle raisonnable? C'est demander s'il est raisonnable de croire à la parole de Dieu qui ne peut ni se tromper lui-même, ni nous tromper, puisqu'il est la vérité. Mais s'il n'est pas raisonnable de croire à Dieu, à qui donc sera-t-il raisonnable de croire ? Il faudra douter de tout. Cependant, les incrédules croient sans hésiter les événements de l'antiquité la plus éloignée, sur

[1] Censores divinitatis hæretici. — *Tertull. lib.* 2. *contr. Marcion.*

le récit de quelques historiens, sur la foi de quelque inscription ou de quelque monument. Ils traiteraient d'esprit ignorant et imbécille celui qui révoquerait en doute de pareils faits. Eh bien ! le Chrétien est-il déraisonnable de croire, sur le témoignage de Dieu lui-même, des événements et des vérités attestés par tous les écrivains sacrés, crus depuis tant de siècles, reconnus par les Payens, confirmés par le sang de tant de millions de Martyrs, par la guérison surnaturelle de tant de malades, par la conversion du monde entier, et par mille autres prodiges?

Notre foi est donc raisonnable; c'est-à-dire, que nous ne croyons pas sans raison, mais qu'au contraire les motifs de notre foi sont très-solides. Il y a plus; la foi du Catholique seul est raisonnable; celle du Schismatique et de l'Hérétique ne l'est pas. Il est facile de le montrer. Prenons pour exemple un enfant catholique, ou un Catholique simple et ignorant, mais qui sait son Catéchisme. Voici l'analyse de sa foi.

Cet enfant est catholique, et il le sait. Il voit son Curé qui lui apprend le Catéchisme; c'est la première partie de son analyse; il sait que l'enseignement de son Curé est le même que celui de son Évêque, puisque c'est son Évêque qui a dressé le Catéchisme : c'est la seconde partie de son analyse. Il sait par son Catéchisme que le Pape est le chef de l'Église et le vicaire de Jésus-Christ sur la terre. Cela lui fait comprendre que son Évêque est en communion avec le Pape et avec tous les Évêques soumis au Pape, et que tous les Fidèles doivent lui porter

respect et obéissance : c'est la troisième partie de son analyse.

Ainsi, dans son Curé, l'enfant catholique voit son Évêque, le Pape, tous les Évêques du monde qui sont unis au Pape ; enfin, Jésus-Christ lui-même, vrai Dieu et vrai homme, enseignant par le ministère qu'il a établi, et enseignant avec une autorité souveraine et infaillible.

Mais est-il raisonnable de dire que la vue de son Curé puisse rassurer le Catholique sur l'autorité infaillible de toute l'Église ? Car enfin, ce Curé n'est pas toute l'Église, et on ne lui accorde pas l'infaillibilité qu'il n'a pas certainement. Tout cela est vrai ; et, malgré tout cela, l'enfant catholique va droit au but. Une comparaison toute naturelle va justifier sensiblement et éclaircir pleinement ma pensée.

En France, il y a des percepteurs de contributions dans chaque canton. Dès que le paysan voit le percepteur qui vient lui demander ce à quoi il est imposé dans le rôle arrêté, ne voit-il pas dans sa personne celle du directeur des contributions de la province, celle du ministre des finances, et définitivement celle du Roi, quoiqu'il ne l'ait jamais vu, et que vraisemblablement il ne le verra jamais ? C'est là une analyse d'une autre espèce, et ce paysan pense juste. Cependant le percepteur n'est ni le directeur des contributions, ni le ministre lui-même, ni le roi : mais un seul coup d'œil suffit pour lui faire apercevoir dans ce percepteur l'ordre des différents degrés d'autorité, jusqu'à ce qu'il parvienne à l'autorité souveraine.

Il en est de même de l'analyse de la foi de l'enfant, ou du Catholique peu instruit. Elle est simple et sans circuit; mais qu'elle est sage! qu'elle est lumineuse! qu'elle est démonstrative! Il était de la Providence du Seigneur que tous devant s'unir au second Adam par la foi, tous pussent le faire facilement, l'ignorant aussi bien que le savant, l'idiot comme l'homme d'esprit.

Le Schismatique ni l'Hérétique ne sauraient avoir le même avantage. Le Schismatique voit bien son Prêtre et son Évêque, mais ensuite il ne voit plus rien; il voit des branches, mais des branches séparées du tronc; il voit un corps, mais un corps sans tête; il voit plusieurs anneaux de la chaîne, mais le dernier, celui qui doit attacher tous les autres à Jésus-Christ, manque.

L'Hérétique est encore dans une condition inférieure. A la vérité, l'enfant protestant, par exemple, voit son Ministre, comme le Catholique voit son Curé; mais le Protestant ne voit rien au-delà. Je me trompe; son ministre le renvoie à l'Écriture, à la pure parole de Dieu. Mais l'Écriture est un livre scellé pour ce pauvre enfant. Il ne sait pas lire, et quand il saurait lire, s'il entend mal l'Écriture, qui le redressera? Bien plus, qui lui dira que l'Écriture est la parole de Dieu, et non la parole de l'homme?

Le Catholique a donc des motifs de foi solides, palpables, mis à la portée de toutes les intelligences; sa foi est donc raisonnable. Celle du Schismatique et de l'Hérétique, qui n'ont pas les mêmes motifs, ne l'est donc pas. En un mot, le Catholique peut rendre raison de sa foi; le Schismatique et l'Hérétique ne le peuvent point.

4° Quels sont les caractères de la foi ? La foi doit avoir deux grands caractères, l'universalité et la simplicité. L'universalité, c'est-à-dire qu'elle doit s'étendre à toutes les vérités révélées de Dieu et enseignées par l'Église, sans aucune exception. C'est ici le cas de dire : tout ou rien.

En effet, puisque c'est la même autorité qui enseigne et qui commande, nous avons le même motif d'admettre toutes les vérités qu'elle nous propose à croire, aussi bien celles que nous comprenons que celles que nous ne comprenons pas; aussi bien celles qui nous paraissent moins importantes que celles qui nous paraissent plus importantes; aussi bien celles dont la pratique est moins facile que celles dont la pratique est plus facile.

La simplicité de la foi consiste à croire sans raisonner, sans discuter, parce que Dieu l'a dit. Et qu'y a-t-il à examiner quand Dieu a parlé ? Pour nous donner une idée de cette admirable simplicité, le Sauveur, prenant un jour un petit enfant, le plaça au milieu de ses Disciples, et leur dit : Quiconque ne se soumet pas à l'Évangile avec une simplicité d'enfant, n'entrera jamais dans le royaume du Ciel. Ce mot-là dit tout ; mais n'est-il pas la condamnation d'un grand nombre qui se permettent de critiquer, de censurer ce qui, dans la Religion, ne convient pas à leur faible raison, et qui sont bien plus philosophes que chrétiens ?

5° Quels sont les avantages de la foi ? Le premier avantage de la foi, c'est de tirer notre esprit de l'ignorance dans laquelle le péché l'avait enseveli. C'est de

dissiper les ténèbres de l'erreur que les passions s'efforcent continuellement de former autour de nous; c'est de nous mettre à l'abri de tous ces égarements humiliants dans lesquels tombe la raison de l'homme, abandonnée à elle-même. Il faudrait des livres entiers pour rapporter les contradictions, les absurdités de tous ceux qui, éteignant le flambeau de la foi, ne suivent que les lueurs incertaines de leur débile raison. Interrogez-les sur tout ce qui nous intéresse le plus vivement, l'existence de Dieu, sa providence, la nature de notre ame, nos devoirs, soit envers Dieu, soit envers nous-mêmes, soit envers nos semblables, vous n'obtiendrez que des contradictions et des doutes [1].

La foi est donc un flambeau remis par le Sauveur aux mains de l'homme égaré, pour l'aider à retrouver et à suivre la route de la vérité; c'est un double parapet élevé sur le chemin de la vie pour l'empêcher de s'écarter à droite ou à gauche, et de tomber dans les abîmes dont sa route est bordée. Loin donc d'être contraire à la raison, la foi lui sert de lumière et d'appui.

Un autre avantage de la foi, c'est de remédier à notre orgueil. En nous imposant l'obligation de croire, Jésus-Christ s'est montré le Sauveur du genre humain, d'une manière admirable. L'homme s'était perdu par l'orgueil. Pour guérir cette passion furieuse et l'empêcher de nuire, il a enchaîné, captivé l'esprit de l'homme sous le joug de la foi, en l'obligeant à croire des vérités

[1] Voyez, pour preuves, Hermias, *de irrisione philosophorum*, et Barruel, *les Helviennes*.

qu'il ne saurait comprendre. Par là, nous faisant sentir à chaque instant notre extrême faiblesse, il nous place sur la route de l'humilité, et l'humilité est le port de la raison : c'est là que Dieu l'attend pour se communiquer à elle et renouer l'antique alliance rompue par l'orgueil primitif.

6° Quel est l'objet de la foi ? Toutes les vérités révélées de Dieu et définies par l'Église, tel est l'objet de notre foi. Or, parmi ces vérités il en est qui sont au-dessus de notre raison, et que nous ne pouvons comprendre : on les appelle mystères. Mais est-il raisonnable de croire des mystères qu'on ne comprend pas ? C'est demander si Dieu en sait plus que l'homme, et s'il peut nous obliger à croire des vérités qui passent la portée de notre entendement. Pour quiconque sait lier deux idées, la réponse à cette question n'est pas douteuse. D'ailleurs, quand nous croyons des mystères sur la parole de Dieu, à proprement parler, nous ne soumettons pas notre *raison*, nous soumettons seulement notre *ignorance*. Nous nous en rapportons au bon sens qui nous dit que les preuves positives et invincibles de la révélation, doivent prévaloir sur notre ignorance, qui ne prouve rien.

Ce n'est pas tout, les mystères sont nécessaires, ils sont avantageux. Il y a des mystères dans tout ce qui nous environne. Si l'on ne devait croire que ce que l'on comprend, on ne croirait rien. Comprenez-vous comment et pourquoi le feu brûle, l'air nous fait vivre, la lumière nous éclaire? Comprenez-vous comment le grain de blé jeté dans la terre se multiplie, ou ce qui produit dans les animaux cet instinct merveilleux qui les guide ?

Homme faible et superbe ! qui ne te comprends pas toi-même, qui ne comprends pas même le grain de sable que tu foules aux pieds, tu as bonne grace de prétendre n'admettre que ce que tu comprends !

Il y a des mystères partout : s'il n'y en avait pas dans la Religion, la Religion serait fausse. Car si la Religion est vraie, elle vient de Dieu. Or, dès que Dieu daigne nous révéler ce qu'il est en lui-même, ce qu'il a fait et ce qu'il veut faire pour nous, il est impossible que ces vérités ne soient pas des mystères. Un être infini ne peut, ni dans sa nature, ni dans ses décrets, ni dans sa conduite, être compréhensible pour un être borné.

Avantages des mystères du Christianisme : 1° Ils ont donné un frein à la vaine curiosité de notre esprit et mis à l'abri de ses examens et de ses sophismes, les vérités qui servent de fondement à la raison comme à la conduite. En nous obligeant à croire certains dogmes, Dieu dit à l'esprit de l'homme comme à la mer : Tu viendras jusque-là ; mais là tu briseras ton orgueil. Dira-t-on que c'est un mal que Dieu ait donné des digues aux vagues de l'Océan ?

Ainsi, en nous révélant le mystère d'un seul Dieu, infini, incompréhensible, créateur et gouverneur de l'univers, en imposant l'obligation de le croire, le Christianisme a banni de l'imagination des peuples la multitude de divinités bizarres que l'on croyait répandues dans toute la nature. Or, en proscrivant l'idolâtrie, il a retranché les vaines terreurs, les superstitions et les crimes qui en étaient inséparables, qui l'accompagnent

encore aujourd'hui, et qui sont toujours prêts à renaître dans les esprits faibles. 2° Ils servent de base à toutes les vertus. Dans les religions les plus fausses, il y a eu des mystères; mais loin de porter les hommes à la vertu, ils servaient de modèle et d'aliment au crime. Ceux du Christianisme, au contraire, portent à la vertu et fondent la morale. Ils suggèrent des motifs d'amour et de reconnaissance envers Dieu, de charité envers nos frères, de vigilance sur nous-mêmes. Dans la leçon suivante, nous donnerons de nouveaux développements à cette vérité trop peu connue.

7° Quels sont les péchés opposés à la foi? Les péchés opposés à la foi, c'est-à-dire les péchés qui empêchent ou qui rompent l'union de notre esprit avec le second Adam et nous privent ainsi des fruits de sa rédemption salutaire, sont 1° *l'infidélité;* c'est le péché des Payens et des Juifs qui refusent de croire à la Religion; 2° *l'apostasie*, ou le renoncement extérieur à la Religion; c'est le péché de ceux qui abjurent publiquement la Religion ou qui feignent de n'être pas chrétiens: 3° *l'hérésie;* c'est le péché de ceux qui nient avec connaissance de cause quelques-unes des vérités de la foi; 4° *le doute* volontaire; c'est le péché de ceux qui, de propos délibéré, doutent de quelqu'un des articles révélés de Dieu et définis par l'Église; 5° *l'ignorance;* c'est le péché de ceux qui, par négligence, ne connaissent pas les vérités de la Religion qu'ils sont obligés de connaître [1].

[1] On peut consulter sur les mystères le grand *Traité de la Religion*, de Bergier, t. III, IV et IX; et le père Crasset, sur *la Foi victorieuse.*

La foi étant un trésor si précieux, une consolation si grande dans les maux de la vie, nous devons y tenir par le fond de nos entrailles, fuir avec soin toutes les occasions de la perdre, les livres et les hommes qui sèment de désolantes doctrines. Que la conduite de nos pères nous serve ici d'exemple.

Durant la violente persécution que le cruel Huneric, prince arien, suscita contre les Catholiques, des personnes de tous les âges et de tous les états se firent remarquer par leur courage et leur fermeté dans la foi; mais nul objet d'édification ne fut plus touchant que douze enfants de chœur, distingués entre les autres par la beauté de leur voix, et qui suivaient les Confesseurs qu'Huneric avait bannis d'Afrique. Leur talent les fit regretter par les ennemis de la Religion, qui coururent sur leurs pas afin de les ramener. Mais ces généreux enfants ne voulaient point quitter leurs saints maîtres; ils s'attachaient à leurs vêtements; ils se laissaient frapper à grands coups de bâton; ils bravaient les épées nues dont on les menaçait. Enfin on les détacha de force et on les ramena à Carthage; mais on n'en put jamais séduire un seul par les caresses et les mauvais traitements qu'on employa tour à tour. Long-temps après la persécution, ils faisaient encore la consolation et la gloire de l'Église d'Afrique, demeurant ensemble à Carthage, mangeant ensemble, chantant ensemble les louanges de Dieu. Toute la province révérait ces douze enfants comme autant d'Apôtres qui, par le souvenir de leur inébranlable constance, apprenaient à tous les

Fidèles que le véritable Chrétien doit tout sacrifier, tout souffrir, plutôt que de trahir sa foi, et de se séparer de ses véritables Pasteurs.

Ces généreux enfants ne furent pas les seuls qui donnèrent des marques éclatantes de leur attachement à la foi et à ses ministres. « Le peuple, dit un historien, suivit les Évêques et les Prêtres exilés avec des cierges à la main; les mères portaient leurs enfants dans leurs bras; puis, les déposant aux pieds des Confesseurs, elles leur disaient les yeux baignés de larmes : A qui nous laissez-vous en courant au martyre? qui baptisera nos enfants? qui nous donnera la pénitence? qui nous délivrera de nos péchés après le bienfait de la réconciliation? qui nous enterrera après la mort? qui offrira pour nous le divin sacrifice? Que ne nous est-il permis d'aller avec vous! » Il n'est pas surprenant que le peuple de Carthage ait fait éclater de si vifs regrets en se voyant enlever ses Prêtres et ses Évêques. Quand on a de la religion et du zèle pour le bien public, on ne voit rien de plus à craindre que l'extinction de la foi et la privation des secours salutaires qu'elle nous offre. En sommes-nous bien convaincus[1]?

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui a daigné nous apprendre à profiter des fruits de sa Rédemption; c'est en nous unissant à ce nouvel Adam par la foi, par la

[1] *Histoire ecclésiastique.*

charité, par la sainte communion, que nous deviendrons ses enfants et les héritiers de ses vertus et de sa gloire.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ferai souvent des actes de foi*.

PETIT CATÉCHISME.

LE MESSIE NOUVEL ADAM.

Q. Comment devons-nous nous unir à Notre Seigneur qui est le nouvel Adam?

R. Nous devons nous unir à Notre Seigneur qui est le second Adam, aussi étroitement, s'il est possible, que nous étions unis au premier Adam. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit : Comme nous avons porté l'image du premier Adam, ainsi nous devons porter l'image du second Adam.

Q. Comment s'opère cette union?

R. Cette union s'opère par la foi, par la charité, et surtout par la sainte communion : nous unir à Notre Seigneur, c'est le but de toute la Religion.

Q. Ces trois sortes d'unions sont-elles nécessaires?

R. Oui, ces trois sortes d'unions sont nécessaires; car Notre Seigneur a dit : Quiconque ne croira pas sera condamné; quiconque ne m'aime pas, demeure dans la mort; si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez

point la vie en vous. Ainsi Notre Seigneur veut que nous nous réunissions à lui-même tout entier, à son esprit, à son cœur et à son corps, afin d'être unis à sa divinité et de participer aux fruits de sa Rédemption.

Q. Comment notre esprit s'unit-il au second Adam?

R. Notre esprit s'unit au second Adam par la foi. La foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement tout ce que Dieu a révélé à son Église, parce qu'il est la vérité même. Celui qui croit soumet son esprit à Dieu, il reçoit les vérités que Dieu lui enseigne, ces vérités deviennent le fond de sa raison, et remplacent les idées fausses et l'ignorance que le péché du premier Adam a produites.

Q. Notre foi en Jésus-Christ est-elle raisonnable?

R. Oui, notre foi en Jésus-Christ est raisonnable, puisqu'elle repose sur un fondement solide. Ce fondement c'est la parole de Dieu attestée par des miracles incontestables, scellée du sang de plusieurs millions de Martyrs, admise par le monde entier depuis l'origine des siècles. Les événements de l'antiquité, dont personne ne doute, sont bien moins certains que les dogmes de notre foi.

Q. Quels sont les principaux caractères de la foi?

R. Les principaux caractères de la foi sont 1° l'universalité, c'est-à-dire que notre foi doit s'étendre à toutes les vérités révélées de Dieu et enseignées par l'Église; 2° la simplicité, c'est-à-dire que nous devons croire sans raisonner, sans discuter; quand Dieu a parlé, notre raison doit se taire et se soumettre.

Q. Quels sont les avantages de la foi?

R. Les avantages de la foi sont 1° de nous unir au nouvel Adam et de nous rendre participant de sa Rédemption; 2° de dissiper les ténèbres et l'ignorance dans lesquelles le péché du premier Adam nous a plongés; 3° c'est de guérir notre esprit de son orgueil.

Q. Quel est l'objet de la foi?

R. L'objet de la foi, ce sont toutes les vérités révélées de Dieu et définies par l'Église. Parmi ces vérités il en est qui sont au-dessus de notre raison et que nous ne pouvons comprendre : on les appelle mystères.

Q. Est-il raisonnable de croire des mystères?

R. Oui, il est très-raisonnable de croire des mystères. Nous en croyons tous et en grand nombre; car nous sommes environnés de mystères. Comment l'air nous fait-il vivre, comment le grain jeté en terre s'y multiplie-t-il, etc.? Voilà autant de mystères. Personne ne croit être déraisonnable parce qu'il les croit; au contraire, on regarderait avec raison comme un insensé celui qui refuserait de croire ces choses, sous prétexte qu'il ne les comprend pas. Il en est de même dans la Religion. Notre esprit est trop borné pour comprendre Dieu qui est infini. S'il n'y avait pas de mystères dans la Religion, elle ne viendrait pas de Dieu, elle serait fausse.

Q. Quels sont les avantages des mystères de la Religion?

R. Les mystères de la Religion présentent bien des avantages; en voici quelques-uns : 1° ils mettent un

frein à la vaine curiosité de notre esprit, et rendent inattaquables les vérités qui servent de base à la Religion et à la société; 2° ils sont le fondement de toutes les vertus, il n'en est aucun qui ne suggère des motifs de reconnaissance envers Dieu, d'amour pour nos frères, et de sainteté pour nous-mêmes.

Q. Quels sont les péchés opposés à la foi?

R. Les péchés opposés à la foi, c'est-à-dire qui empêchent ou qui rompent l'union de notre esprit avec le second Adam, sont : l'infidélité, l'apostasie, l'hérésie, le doute volontaire et l'ignorance.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui a daigné nous apprendre à profiter de sa Rédemption ; c'est en nous unissant à ce nouvel Adam par la foi, par la charité, par la sainte communion, que nous deviendrons ses enfants et les héritiers de ses vertus et de sa gloire.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire souvent des actes de foi.*

XVIII^e^ LEÇON.

UNION DE NOTRE ESPRIT AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI.

Symbole catholique ou Symbole des Apôtres. — Sa raison. — Il se rapporte au mystère de la Sainte-Trinité. — Avantages de ce mystère pour l'esprit, pour le cœur, pour l'homme et pour la société. — Histoire. — Premier article du Symbole. — Second article du Symbole.

Pendant les quarante jours que Notre Seigneur passa sur la terre avec ses Apôtres, après sa résurrection, il les instruisit à fond des moyens par lesquels tous les hommes devaient s'unir à lui pour participer à sa Rédemption. Il ne se contenta pas de leur dire en général : celui qui croira sera sauvé. Il leur apprit encore ce qu'il faut croire, et les chargea de l'annoncer à toutes les nations. Les Apôtres composèrent un abrégé de la doctrine de leur divin Maître. Cet abrégé s'appelle pour cela le *Symbole des Apôtres*. Ils le rédigèrent avant de se séparer, afin que tous les Chrétiens n'eussent qu'une même croyance, et qu'ils apprissent d'abord les vérités fondamentales de la Religion [1].

[1] Voici ce que dit Ruffin dans son exposition du Symbole, qui se trouve parmi les ouvrages de saint Cyprien : « Symbolum dici potest et indicium et collatio, hoc est quod plures in unum conferunt. Id enim

Ainsi l'objet de notre foi, c'est-à-dire les vérités que nous devons croire pour nous unir au second Adam, sont contenues en abrégé dans le Symbole des Apôtres. Le fond du Symbole, c'est le grand mystère de la Très-Sainte-Trinité. C'est pourquoi les douze articles dont il se compose peuvent se diviser en trois parties.

La *première* nous apprend ce que nous devons croire du Père ; la *seconde*, ce que nous devons croire du Fils ; la *troisième*, ce que nous devons croire du Saint-Esprit. L'œuvre de la Création est attribuée au Père : *Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la terre*. L'œuvre de la Rédemption est attribuée au

Apostoli fecerunt in his sermonibus, in unum conferendo quod unusquisque senserit : indicium autem per quod agnosceretur ille qui Christum vere secundum apostolicas regulas prædicaret. Proinde discessuri ad prædicandum, istud unanimitatis et fidei suæ indicium posuerunt, ut si quis occurreret forte de quo dubitaretur, interrogatus symbolum agnosceretur an esset hostis an socius : quemadmodum symbola quædam vel secreta verborum signa militibus ad eos dignoscendos traduntur. »

Similia apud Maximum taurinensem in homil. *de traditione ac expositione symboli.*

Sur la nécessité du Symbole, saint Thomas s'explique ainsi : « Necessarium fuit fidei veritatem in unum colligi, ut facilius posset omnibus proponi ; ne aliquis per ignorantiam fidei à veritate deficeret. Et ab hujusmodi sententiarum fidei collectione nomen symboli est acceptum.... veritas fidei in sacra Scriptura diffuse continetur et variis modis et in quibusdam obscure ; ita quod ad eliciendum fidei veritatem ex sacra Scriptura requiratur longum studium et exercitium, ad quod non possunt pervenire omnes illi quibus necessarium est cognoscere fidei veritatem, quorum plerique aliis negotiis occupati, studio vacare non possunt, et ideo necessarium fuit ut ex sententiis sacræ Scripturæ aliquid manifestum summatim colligeretur, quod quidem non est additum sacræ Scripturæ, sed potius ex sacra Scriptura sumptum. — *Quæs.* 1, *de fide art.* IX.

Fils : *Et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre Seigneur*, etc. L'œuvre de la sanctification est attribuée au Saint-Esprit : *Je crois au Saint-Esprit, la sainte Église*, etc. Quoiqu'on attribue au Père l'œuvre de la Création ; au Fils, celle de la Rédemption ; au Saint-Esprit, celle de la Sanctification, ces œuvres sont néanmoins communes aux trois personnes.

Le premier objet de notre foi, c'est donc le mystère de la Très-Sainte-Trinité. Voici ce que Dieu lui-même nous a révélé, touchant ce dogme fondamental.

Il y a un Dieu, il n'y en a qu'un, il est infini, éternel, tout-puissant, il a créé, il gouverne tout ce qui existe ; il y a trois personnes en Dieu, qui sont : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, elles sont également Dieu, mais elles ne font qu'un seul Dieu, n'ayant qu'une même nature et une même divinité. Le Fils procède du Père seul ; c'est le Fils de Dieu, seconde personne de la Sainte-Trinité et uniquement lui qui s'est incarné. Il y a dans le Fils de Dieu fait homme, qu'on appelle Jésus-Christ, deux natures, la nature divine et la nature humaine ; mais il n'y a en lui qu'une seule personne, la personne du Fils de Dieu : de même que dans chacun de nous il y a deux natures, la nature corporelle et la nature spirituelle, le corps et l'ame, et cependant nous ne sommes qu'une seule personne. Jésus-Christ a souffert en son corps et en son ame, il est mort sur une croix pour nous racheter ; son corps a été enseveli et mis dans le tombeau ; il est ressuscité le troisième jour, par sa propre vertu ; il est monté en triomphe dans le Ciel, où il jouit de la même puissance

que le Père et le Saint-Esprit, et d'où il viendra à la fin des siècles juger les vivants et les morts.

Le Saint-Esprit, troisième personne de la Sainte-Trinité, procède du Père et du Fils. Le Saint-Esprit n'a pas été fait ou créé, il n'a pas été engendré, la foi nous dit seulement qu'il procède; il est sanctificateur, il est la vie de notre ame; sans lui, elle est dans un état de mort; sans sa grace, nous ne pouvons rien faire pour notre salut; il ne cesse point d'assister l'Église.

Voilà ce que la foi nous apprend sur le mystère de l'adorable Trinité et sur les opérations attribuées à chacune des trois personnes.

Otez du Symbole cet auguste mystère, et tout l'édifice de la Religion chrétienne s'écroule; mais il n'y a pas de Religion hors du Christianisme. Si donc la Religion est la base de la société, il faut en conclure que le mystère de l'adorable Trinité, qui est le fondement de la Religion, est le pivot de l'univers. Voyez combien ce mystère est important, non-seulement pour fixer la croyance des hommes, mais encore pour régler leurs mœurs !

En effet, ce mystère ne nous est point proposé comme un dogme de foi purement spéculatif, mais comme un objet d'admiration, d'amour, de reconnaissance, comme le modèle admirable de la charité qui doit régner entre nous. Suivant le vœu du Sauveur, nous devons être *un* entre nous, comme les trois personnes divines sont *un* entre elles. Ce mystère nous montre Dieu éternellement heureux en lui-même, toujours occupé de notre bonheur,

rapportant à ce but unique tous ses desseins, toutes ses œuvres.

Le Père créa le monde pour sa gloire et notre bonheur; pas une de ses innombrables créatures qu'il n'ait soumise à notre empire et destinée à nos usages ou même à nos plaisirs. Après l'avoir créé pour nous, il le conserve et le régit par les lois de sa douce Providence.

Le Fils, consubstantiel au Père, a bien voulu se faire la caution de l'homme coupable, afin de le soustraire au juste châtiment qu'il avait mérité, et lui rendre le bonheur qu'il avait perdu. Pour cela, il a daigné se revêtir de notre chair et de nos faiblesses, habiter parmi nous pour nous servir de maître et de modèle ; il a donné sa vie pour nous. O prodige de bonté ! il se donne encore tous les jours sous la forme d'un aliment familier, afin de s'unir plus étroitement à nous.

L'Esprit divin, amour essentiel du Père et du Fils, après avoir parlé aux hommes par les Prophètes, nous a été envoyé pour nous éclairer et nous instruire ; communiqué par les Sacrements, il opère en nous par sa grace et préside à l'enseignement de l'Église.

Ces idées sont non-seulement grandes et sublimes, mais affectueuses et consolantes ; elles élèvent l'ame et l'attendrissent. Dieu, tout grand qu'il est, s'est occupé de nous de toute éternité ; tout son être, pour ainsi dire, s'est approprié à nous. L'homme, quoique faible et pécheur, est donc précieux à Dieu. Sous ces traits aimables, Dieu est non-seulement notre Créateur et notre Maître, notre Bienfaiteur et notre Père dans l'ordre de la na-

ture ; mais notre Sauveur dans l'ordre de la grace, notre Consolateur, l'ami intime et inséparable de notre ame, notre bonheur éternel. Il commande la vertu, mais il nous aide à la pratiquer ; il nous a donné l'exemple, et il nous montre de loin le salaire ; est-il étonnant que cette doctrine ait fait des Saints?

De ces idées touchantes naissent les sentiments d'humanité, de charité, de fraternité envers nos semblables. Malgré l'empire des passions, ces sentiments brillent encore dans le Christianisme ; ils ont fait éclore cette multitude d'institutions utiles dont aucune autre Religion n'a eu seulement l'idée. L'impie [1] qui demandait de quoi servent au monde et à la société civile le dogme de la Trinité et les autres mystères du Christianisme, faisait preuve de bien peu de jugement et de réflexion [2].

Connaître, aimer l'auguste Trinité, voilà ce que le Symbole chrétien nous apprend *sur Dieu*. Voilà le sentiment qu'il excite pour lui dans notre cœur.

Nous connaître nous-mêmes, nous aimer les uns les autres et nous détacher des créatures, voilà encore ce que le Symbole nous apprend, voilà le sentiment qu'il excite dans notre cœur.

En effet, le Symbole nous apprend *sur l'homme* qu'il a été créé de Dieu, qu'il est libre dans ses actions, par conséquent qu'il a une ame spirituelle ; qu'il doit ressusciter un jour pour vivre éternellement, qu'il a péché,

[1] Rousseau. *Lettres de la Montagne*, p. 34.

[2] Bergier, t. IX, p. 9.

que Dieu l'a racheté, qu'il viendra lui demander à la fin des siècles un compte exact des moyens qu'il lui a donnés de profiter de sa Rédemption; qu'en attendant, nous avons un tribunal infaillible, permanent, visible, pour nous enseigner ce que nous devons croire et ce que nous devons faire ; que des liens sacrés de charité nous unissent et ne font de tous les Chrétiens que les membres d'un même corps; que nous avons tous les moyens de conserver notre union avec le second Adam et avec nos frères, ou de la rétablir si elle vient à être brisée par le péché; que nous ressusciterons tous pour vivre éternellement heureux ou malheureux, suivant nos œuvres.

Sur le monde, le Symbole nous apprend qu'il a été créé de Dieu, qu'il est régi par une providence universelle, douce et infaillible dans ses lois, et qu'il aura une fin.

Pour apprécier tout ce qu'il y a de sublime dans la simplicité du Symbole catholique, remarquez comme il trace à grands traits l'histoire de l'homme et du monde; remarquez encore que chacun de ses articles réduit en poudre une foule de systèmes absurdes, rêvés par les philosophes payens, sur Dieu, l'homme et le monde, et renouvelés par les impies modernes ; enfin, que chaque mot est un trait de lumière qui dissipe une partie des ténèbres dont la raison de l'homme était enveloppée depuis le péché originel, et que tous ces traits lumineux réunis forment le soleil de la vérité, devant lequel toutes les erreurs disparaissent comme les ombres de la nuit devant l'astre du jour.

Lorsqu'autrefois les Chrétiens opposaient leur Sym-

bole aux erreurs payennes, les juges confondus n'essayaient pas même de répondre, ils se contentaient d'employer la logique des tyrans, ils envoyaient à la mort.

Un enfant de sept ans se présenta au prévôt Asclépiades, persécuteur des Chrétiens, et lui dit qu'il était Chrétien catholique. Il lui récita ensuite le Symbole et autres choses qu'on lui avait apprises au catéchisme. Le juge en fut irrité ; modérant néanmoins extérieurement sa colère, il fit venir la vertueuse mère du jeune héros, et, en sa présence, on fouetta ce petit enfant avec tant de cruauté, qu'il fut bientôt tout en sang. Un si horrible spectacle fit couler les larmes des yeux de tous les spectateurs. Pendant qu'on déchirait son corps, cet enfant de bénédiction confessait Jésus-Christ, à qui sa digne mère offrait le sacrifice de son fils avec une constance que les Payens admiraient.

Le petit martyr, regardant avec tendresse sa pieuse mère, lui dit : *J'ai bien soif*; elle lui répondit : *Mon cher fils, encore un peu de patience, vous arriverez bientôt à la fontaine de vie, et Jésus-Christ vous donnera à boire d'une eau vive qui vous désaltérera pour toujours*. Outré de colère en voyant la fermeté héroïque de l'enfant et de la mère, le tyran ordonna qu'on tranchât la tête à ce jeune athlète qu'il n'avait pu vaincre. Sa mère le prit entre ses bras et lui donna un dernier baiser qui fut aussi religieux que tendre, et en le rendant au bourreau, elle dit ces paroles du Prophète : *La mort de ses Saints est précieuse devant le Seigneur*[1] !

[1] Prudence.

Nous le demandons à tout homme de bonne foi : est-il possible de rien trouver de plus vénérable, de plus utile, de plus sublime et de plus consolant que le Symbole catholique? C'est à lui que le monde moderne doit ses croyances, ses lumières et ses mœurs. Qu'on dise maintenant que les mystères sont inutiles ou répugnent à la raison !

Ce n'est pas assez d'admirer le Symbole, il faut le comprendre. Nous allons donc en expliquer les différents articles.

Et d'abord, les vérités contenues dans le Symbole, sont appelées articles, d'après une comparaison souvent employée par les Pères. De même que les membres du corps sont séparés et distingués par des *articulations*, ainsi l'on a, avec beaucoup de justesse et de raison, donné le nom d'*articles* aux vérités que nous devons croire en particulier et d'une manière distincte, dans la confession de la foi.

Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la terre. Ce que nous avons dit de l'œuvre de la Création dans la première partie du Catéchisme, nous dispense de nous étendre longuement sur cet article. En voici le sens :

Je crois fermement et je confesse sans aucun doute, Dieu le Père, première personne de la Trinité, qui, par sa vertu toute-puissante, a créé de rien le Ciel, la terre et tout ce qui est contenu dans l'univers ; qui conserve et qui gouverne toutes choses. Et non-seulement je le crois de cœur et je le confesse de bouche ; mais encore

je tends à lui de toute l'affection et de toute la force de mon ame, comme au parfait et souverain bien.

Ainsi, *croire* en cet endroit, n'est pas la même chose que penser, s'imaginer, concevoir une opinion ; c'est, suivant ce qu'enseignent les Écritures, un acquiescement inébranlable, ferme et constant de notre ame, aux mystères que Dieu a révélés.

En Dieu. Croire Dieu, c'est croire ce qu'il enseigne ; croire à Dieu, c'est croire qu'il existe ; mais croire en Dieu, c'est de plus se confier pleinement en lui sans examen et sans doute. Ces premières paroles du Symbole nous font connaître quelle est l'excellence de la philosophie chrétienne qui nous élève dès l'abord à la plus haute de toutes les vérités, pour nous faire, de là, contempler toutes les autres. Elle est bien différente de la philosophie du siècle, qui, soutenue seulement par la lumière naturelle, ne s'élève que peu à peu à l'aide des effets et des choses sensibles, et ne parvient qu'après de longs travaux à reconnaître l'auteur de tout ce qui existe. Et cependant la connaissance que la foi nous donne est beaucoup plus prompte, plus certaine et plus pure que si elle venait des raisonnements de la science humaine [1].

[1] Necessarium est homini accipere per modum fidei non solum ea quæ sunt supra rationem, sed etiam ea quæ per rationem cognosci possunt ; et hoc propter tria. *Primò* quidem, ut citius homo ad veritatis divinæ cognitionem perveniat; scientia enim ad quam pertinet probare Deum esse, et alia hujusmodi de Deo, ultimò hominibus addiscenda proponitur, præsuppositis multis aliis scientiis. Et sic non nisi post multum tempus vitæ suæ homo ad Dei cognitionem perveniret. *Secundò*, ut cognitio Dei sit communior: multi enim in studio scientiæ proficere non possunt, vel

Le Père. On donne à Dieu le nom de Père pour plusieurs raisons. La première, parce qu'il est le Créateur de toutes choses et que son pouvoir et sa Providence admirable s'étendent à tout. *N'est-ce pas le Seigneur qui est votre Père*, nous dit l'Écriture, *qui est votre Maître, qui vous a faits et tirés du néant? N'est-ce pas lui qui est votre seul Père* [1]? La seconde, parce qu'il a adopté les Chrétiens pour ses enfants. *Nous n'avons pas reçu l'esprit de servitude*, dit l'Apôtre, *pour vivre dans la crainte comme des esclaves, mais l'esprit d'adoption des enfants de Dieu par lequel nous crions : Mon Père! mon Père! Dieu*, en effet, dit saint Jean, *nous a témoigné un tel amour, que nous sommes appelés et que nous sommes réellement les enfants de Dieu. Que si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ qui est le premier-né de plusieurs frères, et qui ne rougit pas de nous appeler ses frères* [2]. La troisième, parce qu'il est le principe sans principe, et que, de toute éternité, il engendre son Fils, le Verbe divin, par qui tout a été fait.

propter hebetudinem ingenii, vel propter alias occupationes et necessitates temporalis vitæ, vel etiam propter torporem addiscendi; qui omnino Dei cognitione fraudarentur, nisi proponerentur eis divina per modum fidei. *Tertiò* propter certitudinem. Ratio enim humana in rebus divinis est multum deficiens; cujus signum est quia philosophi de rebus humanis naturali investigatione perscrutantes in multis erraverunt et sibi ipsis contraria senserunt. Ut ergo esset indubitata et certa cognitio apud homines de Deo, oportuit quod divina eis per modum fidei traderentur, quasi à Deo dicta qui mentiri non potest. — *Quæst.* 11. *de actu fidei, art.* IV.

[1] *Deuter.* 23. 6. — *Mal.* 2. 10.

[2] *Rom.* 2. 10. — 1 *Joan.* 3. 1. — *Rom.* 8. 17. — *Heb.* 2. 11.

Cependant, lorsque nous disons que le Père est la première personne, il ne faut pas croire que nous reconnaissions dans la Trinité quelque chose de premier et de dernier, de plus grand et de plus petit. A Dieu ne plaise qu'une pareille impiété entre dans l'esprit des Fidèles ! La Religion chrétienne enseigne que la même éternité, la même puissance et la même majesté, conviennent aux trois personnes; qu'il n'y a entre elles aucune différence ni aucune inégalité. Toute la distinction qu'on connaît en elles, vient de leurs propriétés respectives : le Père n'est point engendré, le Fils est engendré du Père, le Saint-Esprit procède de l'un et de l'autre. Voilà comment nous confessons et adorons l'unité dans l'essence divine, la distinction dans les Personnes et l'égalité dans la Trinité.

Tout-Puissant. Nous entendons par ce mot qu'il n'y a rien, qu'il est impossible de rien concevoir, de rien imaginer qui surpasse la puissance de Dieu. Non-seulement il peut faire tout ce que l'imagination peut concevoir de plus difficile, comme de faire rentrer l'univers dans le néant, ou de créer de rien, en un instant, plusieurs autres mondes ; mais son pouvoir s'étend aussi à des choses infiniment plus relevées, dont la raison humaine ne saurait même soupçonner la possibilité. Néanmoins, quoiqu'il soit Tout-Puissant, Dieu ne saurait ni mentir, ni cesser d'être, ni tromper, ni être trompé, ni pécher, ni rien ignorer ; ce sont là des choses qui n'appartiennent qu'aux êtres imparfaits. Ainsi, tout en reconnaissant la toute-puissance de Dieu, nous croyons qu'il est parfaitement

exempt de tout ce qui n'est pas en harmonie avec sa nature infiniment parfaite.

Ce n'est pas sans des raisons très-sages que le Symbole nous propose avant tout la toute-puissance de Dieu, comme l'objet de notre foi. En effet, dès que nous croyons qu'il est Tout-Puissant, nous avouons par là même qu'il a la connaissance de toutes choses et que tout est soumis à sa volonté et à son empire. D'ailleurs, rien n'est plus propre à affermir notre foi et notre espérance que la conviction profondément gravée dans nos esprits, que rien n'est impossible à Dieu. Quoi que l'on nous propose ensuite à croire, quelque grand, quelque élevé qu'il soit au-dessus de l'ordre accoutumé de la nature, la raison humaine y donnera sans peine son assentiment.

Que s'il s'agit de biens à espérer, jamais la grandeur de la chose n'ébranlera la confiance de l'esprit; au contraire, nous sentirons nos désirs et nos espérances s'affermir par cette pensée qu'il faut se rappeler souvent : Rien n'est impossible à un Dieu Tout-Puissant. Ayons donc soin de fortifier notre foi en la toute-puissance de notre Père, lorsque nous aurons à faire pour l'utilité du prochain quelque chose de difficile, ou que nous voudrons obtenir quelque chose par la prière.

Le Sauveur lui-même, pour animer notre courage, nous dit cette admirable parole : *Si vous avez de la foi comme un grain de senevé, vous direz à cette montagne de passer d'un lieu à un autre, et elle y passera, et rien ne vous sera impossible*[1]. Et pour exciter

notre confiance dans la prière, il nous dit par la bouche de l'apôtre saint Jacques : *Demandez avec foi sans hésiter; car celui qui hésite est semblable au flot de la mer qui est poussé par le vent de tous les côtés : que cet homme-là donc ne s'imagine pas qu'il recevra quelque chose du Seigneur*[2].

Un autre avantage de cette foi à la toute-puissance de Dieu, c'est d'écraser notre orgueil et de nous porter à l'humilité en nous faisant sentir notre faiblesse. Voilà comment tout dans la Religion, jusqu'à un mot, tend à guérir l'homme des suites du péché et à le rendre conforme au second Adam. Un nouvel avantage, c'est de nous faire craindre Dieu. *Je vous montrerai celui que vous devez craindre*, nous dit le Sauveur; *craignez celui qui, après avoir tué le corps, peut vous précipiter dans l'enfer ; en vérité, je vous le dis, c'est celui-là qu'il faut craindre*[3]. Un dernier avantage, c'est de nous rappeler l'immensité des bienfaits de Dieu à notre égard. Quiconque pense à la toute-puissance de Dieu, serait d'une trop grande ingratitude, s'il ne s'écriait souvent : *Celui qui est Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses*.

Créateur du Ciel et de la terre. Ces paroles sont suffisamment expliquées dans la première partie du Catéchisme. Ajoutons seulement que l'œuvre de la Création est commune aux trois personnes de la sainte et indi-

[1] *Matth.* 17. 19.
[2] 2 *Luc.* 1. 6. 7.
[3] *Luc.* 12, 5.

visible Trinité; car si dans le Symbole nous apprenons que le Père a créé le Ciel et la terre, nous lisons du Fils, dans l'Ecriture : *Que toutes choses ont été faites par lui*[1]; et du Saint-Esprit : *L'Esprit du Seigneur était porté sur les eaux*[2]; *les Cieux ont été affermis par la parole du Seigneur*, dit le psalmiste, *et toute leur beauté est l'effet du souffle de sa bouche*[3].

Le second article du Symbole est ainsi conçu : *Et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre Seigneur.* Nous disons : Je crois en Jésus-Christ, comme nous disons : Je crois en Dieu le Père, parce que le Fils de Dieu, Jésus-Christ, est Dieu comme le Père. Il ne faut pas nous contenter de tenir pour certain ce que la foi nous enseigne sur Jésus-Christ, il faut accompagner cette conviction des sentiments de la piété. Il faut que notre cœur s'attache à Jésus-Christ, se complaise en lui, réponde à l'amour qu'il nous a témoigné. C'est ainsi que la foi unissant notre esprit à l'esprit du second Adam, nous fera vivre de sa vie et participer aux fruits de sa Rédemption.

En Jésus-Christ. Le mot de *Jésus* veut dire Sauveur. Ce n'est ni par hasard, ni par le jugement et la volonté des hommes, qu'il a été donné au Verbe fait chair; mais par l'ordre et la disposition de Dieu même; car l'Ange, en annonçant à Marie qu'elle serait mère de Dieu, lui dit ces paroles : *Voilà que vous concevrez dans*

[1] *Luc.* 1. 49.
[2] *Joan.* 1. 3.
[3] *Gen.* 2.

votre sein et que vous enfanterez un Fils, et vous l'appellerez du nom de Jésus [1].

A la vérité, plusieurs ont porté ce nom dans l'Écriture, parce qu'ils étaient les figures du véritable Sauveur, mais nul autre que Notre Seigneur ne l'a vérifié dans toute son étendue : c'est lui et lui seul qui a sauvé le monde. Le nom de Jésus, prononcé avec une foi vive, a la vertu de rendre inutiles tous les efforts des ennemis de notre salut. Souvent il doit être sur nos lèvres et toujours dans notre cœur.

Le nom de *Christ* ajouté à celui de Jésus, signifie oint ou sacré. Chez les Hébreux, c'était une loi et une coutume de consacrer avec de l'huile sainte, les Rois, les Prêtres et les Prophètes ; c'est pourquoi on les appelait les Christs, ou les oints du Seigneur. Cette consécration était le Symbole de la grace particulière que Dieu leur communiquait pour exercer dignement leurs fonctions. Or, les Prêtres ont pour fonction de recommander le peuple à Dieu par des prières assidues, d'offrir des sacrifices et de se rendre médiateurs entre Dieu et les hommes. Les rois sont chargés de gouverner les peuples, d'établir et de faire observer les lois, de protéger la vie des innocents et de punir les crimes des méchants. Comme ces deux ministères semblent représenter sur la terre quelque chose de la majesté de Dieu, ceux que l'on choisissait pour la royauté et le sacerdoce, devaient être oints et sacrés par l'huile sainte [2]. Ce fut

[1] *Luc.* 1. 31.

[2] *Lev.* 8. 30 ; 3 *Reg.* 10. 15.

aussi la coutume de donner l'onction aux Prophètes, parce qu'ils étaient les interprètes du Dieu immortel et ses ambassadeurs, chargés de corriger les mœurs et d'annoncer l'avenir.

Or, nul ne méritait mieux le nom de *Christ* que Notre Seigneur. Car il est tout à la fois Roi, Prêtre et Prophète, et l'onction dont il est consacré n'est pas une simple participation de la grace divine, c'est la divinité même qui habite en lui. D'abord il est Roi, non-seulement comme Dieu, mais comme homme revêtu de notre nature. C'est sous cette qualité que son Père le fit annoncer au monde : *Il sera le Roi éternel de la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin*[1]. Il lui a donné toute puissance au Ciel et sur la terre, et le Sauveur lui-même a fait la conquête du genre humain, en rachetant tous les hommes par l'effusion de son précieux sang. Son règne est spirituel et éternel, commencé sur la terre, il sera consommé dans le Ciel.

En second lieu, il est Prêtre. En effet, il a offert un sacrifice auquel nul autre ne peut être comparé ; un sacrifice dont tous ceux de l'ancienne loi n'étaient que la figure, et il continue de l'offrir chaque jour sur les autels du monde entier. A proprement parler, Notre Seigneur est le seul Prêtre, tous les autres ne sont que ses représentants et ses ministres.

En troisième lieu, il est Prophète. Il avait reçu de son Père la science de toutes choses. Tous ceux qui ont

[1] *Luc* I, p 33.

été honorés du nom de Prophètes n'étaient que ses Disciples, envoyés devant lui pour annoncer celui qui devait donner aux hommes la véritable connaissance des mystères de Dieu. De plus, il a exercé lui-même la fonction de Prophète; il a montré en bien des circonstances qu'il connaissait parfaitement les plus secrètes pensées de l'esprit et les sentiments les plus cachés du cœur; il a prédit avec certitude des événements qui se sont vérifiés à la lettre, sa passion et ses principales circonstances, sa mort et son genre de mort, la ruine de Jérusalem et du Temple. Tous ces événements, exactement accomplis, sont le gage de l'accomplissement de ceux qui ne le sont pas encore, tel que son retour sur la terre à la fin des siècles, pour juger tous les hommes, et rendre à chacun selon ses œuvres.

Son Fils unique. Ces paroles nous apprennent que Notre Seigneur est Fils de Dieu, et vrai Dieu comme son Père qui l'a engendré. Or, quand nous entendons prononcer que Jésus est Fils de Dieu, gardons-nous de nous représenter sa naissance d'une manière mortelle et terrestre; mais croyons d'une foi ferme, et honorons avec une piété profonde le mystère par lequel son Père l'engendra de toute éternité; mystère qui est au-dessus de la raison, et qui doit nous ravir d'admiration comme le Prophète : *Qui pourra*, s'écriait-il, *raconter sa génération*[1] ? Nous devons donc croire que le Fils est de même nature que le Père, qu'il a la même puissance, la même

[1] *Isai.* 53, 8.

sagesse, la même éternité, suivant cette explication plus étendue du concile de Nicée : *Et en Jésus-Christ, son Fils unique, né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non créé, consubstantiel au Père, par qui toutes choses ont été faites*. Lorsque le Fils de Dieu s'est fait homme, il a véritablement pris la nature de l'homme, et il a pu être appelé Fils de l'Homme, mais il n'a pas cessé d'être Fils de Dieu.

Jésus-Christ est appelé le Fils unique de Dieu, parce qu'il en est le seul vrai Fils. Nous sommes enfants de Dieu; mais ce n'est que par adoption, c'est-à-dire, par l'élection de Dieu et par grace, tandis que Jésus-Christ est vrai Fils de Dieu par nature, et il est le seul qui le soit ainsi.

Notre Seigneur. Jésus-Christ est Notre Seigneur ou notre Maître, 1° parce qu'il est Dieu, et que c'est lui qui nous a créés et qui nous conserve; 2° parce qu'il est homme, et qu'il nous a rachetés, et rachetés à grand prix, et que son Père lui a donné toute puissance au Ciel et sur la terre; 3° parce qu'il est Homme-Dieu.

Cette union admirable de la nature divine et de la nature humaine, en une seule personne, le rendrait notre Maître, lors même qu'il ne fût point mort pour nous, puisqu'il est par là maître souverain de toutes les créatures en général, et spécialement des Fidèles qui lui sont unis comme les membres à leur chef, comme les enfants à leur père, comme les Disciples à leur Maître; car c'est de Jésus-Christ que nous avons pris notre nom de Chrétiens.

Nous nous sommes rangés sous ses lois au jour de notre baptême, nous lui avons juré une éternelle fidélité. Ainsi, nous appartenons à Jésus-Christ bien plus qu'un serviteur, qu'un esclave n'appartient à son maître, un enfant à son père. Et cependant ce Seigneur, si puissant, nous traite avec tant de charité, qu'il daigne nous donner, non pas le nom d'esclaves, mais les deux noms de frères et d'amis. Voilà une des raisons les plus justes, et je ne sais même s'il y en a de plus juste, pour nous engager à le reconnaître, à le respecter et à l'honorer comme Notre Seigneur.

Le Symbole nous apprend que nous venons de Dieu; que nous appartenons à Dieu. A quelle haute vertu ce seul mot ne doit-il pas nous porter !

Un empereur romain avait un cerf magnifique qu'on était venu à bout d'apprivoiser. Il était nourri au palais, et y revenait tous les jours après avoir visité les forêts voisines. Cet animal était cher à l'empereur. Craignant que dans les courses qu'il faisait au-dehors, quelqu'un ne le poursuivît ou ne le blessât, il fit graver sur un collier d'or qu'on lui mit, ces paroles : *Ne me touchez pas, j'appartiens à César.* — Nous venons de Dieu, nous appartenons à Dieu, nous sommes le bien de Dieu, il nous a marqués de son sceau ; notre ame et ses facultés, notre corps et les organes de nos sens, portent l'empreinte de la divinité ; ne nous laissons pas séduire par les mauvais exemples, entraîner par les passions, réduire en servitude par l'esprit de malice, qui est l'ennemi de Dieu, et notre grand ennemi.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui a éclairé notre esprit des vives et sûres lumières de la foi. De combien d'erreurs il nous a guéris! de combien de désordres il nous a retirés! en nous apprenant à vous connaître, à nous connaître nous-mêmes et les créatures; faites-nous la grace de bien profiter de tant de lumières, car on demandera beaucoup à celui à qui on aura beaucoup donné.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai avec attention les instructions du Catéchisme.*

PETIT CATÉCHISME.

UNION DE NOTRE ESPRIT AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI.

Q. Vous avez dit que nous devions nous unir par la foi à Notre Seigneur, qui est le second Adam, dites-nous encore quel est l'objet de notre foi.

R. L'objet de notre foi sont toutes les vérités révélées de Dieu, et proposées par l'Eglise à notre croyance.

Q. Où sont contenues ces vérités?

R. Ces vérités sont contenues en abrégé dans le Symbole des Apôtres. Pendant les quarante jours que

Notre Seigneur passa sur la terre après sa résurrection, il instruisit à fond ses Apôtres. Ils firent, avant de se séparer, un abrégé de la doctrine de leur Maître, afin que tous les Chrétiens n'eussent qu'une même foi, et qu'ils apprissent d'abord les vérités les plus importantes de la Religion. Cet abrégé s'appelle le Symbole des Apôtres.

Q. Que nous apprend le Symbole?

R. Le Symbole nous apprend en abrégé tout ce que nous devons croire de Dieu, de l'homme et du monde.

Q. Que devons-nous croire de Dieu?

R. Nous devons croire qu'il y a un Dieu, qu'il n'y en a qu'un; qu'il y a en Dieu trois personnes distinctes, qui sont également Dieu, mais qui ne forment qu'un seul Dieu, parce qu'elles ont la même nature; que le Père engendre son Fils égal à lui, de toute éternité; que le Fils s'est fait homme pour nous racheter; que dans le Fils de Dieu fait homme, appelé Jésus-Christ, il y a deux natures : la nature divine et la nature humaine, mais qu'il n'y a qu'une seule personne, la personne divine : que le Saint-Esprit, égal en tout au Père et au Fils, procède de l'un et de l'autre.

Q. Que devons-nous croire de l'homme?

R. Nous devons croire de l'homme qu'il a été créé de Dieu; qu'il a une ame spirituelle, libre, immortelle; qu'il a péché, qu'il a été racheté; qu'il ressuscitera un jour, pour être jugé et recevoir, suivant ses œuvres, un bonheur ou un malheur éternel; qu'il a tous les moyens pour connaître la vérité, pour expier ses fautes, et qu'il doit être uni avec ses frères par la charité.

Q. Que devons-nous croire du monde?

R. Nous devons croire du monde qu'il a été créé, qu'il est conservé et gouverné par une providence universelle, et qu'il aura une fin. Voilà les belles et sûres connaissances que le Symbole nous donne sur ce qu'il nous importe le plus de savoir. Le Symbole nous porte aussi à une grande reconnaissance pour Dieu, à une grande charité pour nos frères, et à un grand détachement des créatures.

Q. Combien y a-t-il de parties dans le Symbole?

R. Il y a trois parties dans le Symbole : la *première*, qui regarde le Père et l'œuvre de la création ; la *seconde*, qui regarde le Fils et l'œuvre de la rédemption ; la *troisième*, qui regarde le Saint-Esprit et l'œuvre de la sanctification. Ces trois parties se divisent en douze articles. Ainsi, il y a douze articles dans le Symbole.

Q. Quel est le premier?

R. Voici le premier article du Symbole : *Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la terre. Croire en Dieu*, veut dire tenir pour vraie, pour certaine, pour au-dessus de toute espèce de doute, l'existence d'un seul Dieu, sa bonté, sa sagesse, sa vérité et toutes ses perfections, parce qu'il nous les a révélées. *Le Père* : nous donnons à Dieu le nom de Père : 1° Parce qu'il nous a créés ; 2° parce qu'il nous a adoptés en Notre Seigneur ; 3° parce qu'il est le principe de tout ce qui existe. *Tout-puissant* : par là nous entendons qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Ce n'est pas sans raison que le Symbole nous propose la toute-puissance

de Dieu comme le principal objet de notre foi. Nous en retirons plusieurs avantages : 1° la confiance; 2° l'humilité; 3° la reconnaissance. *Créateur du Ciel et de la terre*. Quoique nous disions que le Père a créé le Ciel et la terre, il faut entendre que l'œuvre de la création est commune aux trois personnes de la sainte et indivisible Trinité.

Q. Quel est le second article du Symbole?

R. Voici le second article du Symbole : *Et en Jésus-Christ son Fils unique, Notre Seigneur*. Le nom de *Jésus* veut dire Sauveur, parce que c'est le Fils de Dieu fait homme qui nous a sauvés du péché et de la mort éternelle. Le mot *Christ* veut dire oint ou sacré. Notre Seigneur est appelé oint ou sacré, parce que chez les Hébreux on consacrait par une onction sainte, les Prêtres, les Rois et les Prophètes, et que Notre Seigneur est Roi, Prêtre et Prophète. L'onction par laquelle Notre Seigneur a été consacré n'est pas une simple participation de la grace divine, c'est la plénitude de la divinité qui habite en lui. *Son Fils unique*. Notre Seigneur, est l'unique Fils de Dieu par nature, nous ne le sommes que par adoption. Notre Seigneur Jésus-Christ est *Notre Seigneur* ou notre Maître, parce qu'il nous a créés, et parce qu'il nous a rachetés. Nous sommes à lui, nous lui appartenons bien plus que nous n'appartenons à nos parents. Nous devons donc l'aimer, le respecter et lui obéir plutôt qu'aux hommes.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui a éclairé notre esprit des vives lumières de la foi. Il nous a appris à vous connaître et à vous aimer, à nous connaître et à nous aimer, à connaître les créatures et à nous en détacher; accordez-nous la grace d'être fidèles à ses leçons.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai avec attention les instructions du Catéchisme.*

XIX^e LEÇON.

UNION DE NOTRE ESPRIT AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI.

Troisième article du Symbole. — Mystère de l'Incarnation. — Divinité, humanité de Notre Seigneur. — Quatrième article du Symbole. — Mystère de la mort et passion. — Actes de Pilate. — Témoignage de saint Justin, de Tertullien, d'Eusèbe de Césarée. — Cinquième article du Symbole. — Résurrection. — Trait d'histoire.

Le troisième article du Symbole est ainsi conçu : *Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie*. Par ces paroles, nous croyons et nous confessons que Jésus-Christ qui est le Fils unique de Dieu de toute éternité, a été fait dans le temps Fils de Marie; en sorte que la même personne divine demeurant Dieu, comme elle l'était de toute éternité, est devenue homme, ce qu'elle n'était pas auparavant. C'est ainsi que l'apôtre saint Jean a expliqué ce mystère profond, dont il avait puisé la connaissance dans le cœur même du Sauveur. Après avoir déclaré la nature du Verbe par ces paroles : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu*, il termine par celle-ci : *Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous* [1].

[1] *Joan.* 1. 24.

Le Verbe, en effet, qui est une des personnes divines, en prenant la nature humaine, l'a unie à la nature divine en une seule et même personne. De là il résulte 1° que dans cette union admirable les deux natures ont conservé chacune ses opérations et ses propriétés, sans que la gloire de la divinité détruisît l'humanité, dit le grand saint Léon, ni que l'élévation de l'humanité abaissât la divinité; 2° que Notre Seigneur Jésus-Christ est Dieu parfait, puisque toute la divinité est en lui; et en même temps qu'il est homme parfait, puisqu'il a un corps et une ame comme nous, et qu'il nous est semblable en tout, excepté qu'il est sans péché.

Puisqu'il y a en Jésus-Christ deux natures, il y a aussi deux volontés : la volonté divine et la volonté humaine; mais entre ces deux volontés il n'y a jamais opposition. La volonté humaine étant parfaite dans le nouvel Adam, elle veut toujours, quoique très-librement, ce que veut la volonté divine. Néanmoins, comme nous l'avons déjà dit, il n'y a en Jésus-Christ qu'une seule personne qui est la personne divine. La nature divine et la nature humaine sont en Jésus-Christ une seule personne, à peu près comme l'ame et le corps sont dans nous un seul homme. Le mystère du Fils de Dieu fait homme s'appelle le mystère de l'Incarnation.

Expliquons maintenant les différentes parties de ce troisième article du Symbole : *Qui a été conçu du Saint-Esprit*[1]. Remarquons qu'il y a dans l'Incarnation des choses au-dessus de la nature, et d'autres qui viennent

[1] *Luc.* 1. 38.

de la nature même. Nous croyons que le corps de Jésus-Christ a été formé du sang très-pur de la Vierge Marie, sa mère : voilà qui appartient à la nature humaine ; car c'est le propre du corps de tous les hommes d'être formé du sang maternel. Mais ce qui est au-dessus de la nature et même de l'intelligence humaine, c'est que la bienheureuse Vierge n'eut pas plutôt consenti aux paroles de l'Ange, en disant : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ce que vous dites* [1], que le corps très-saint de Jésus-Christ fut formé ; que son ame y fut unie, jouissant de l'usage de la raison ; que la divinité fut jointe à son corps et à son ame, en sorte qu'en un seul instant Jésus-Christ fut Dieu parfait et homme parfait, et la très-sainte Vierge fut vraiment

[1] Si nous disons que le Fils de Dieu a été conçu par la vertu du Saint-Esprit, ce n'est pas à dire pour cela que cette personne de la Sainte-Trinité ait seule concouru à l'Incarnation ; car, quoique le Fils seul ait pris la nature humaine, cependant les trois personnes divines ont eu part à ce mystère. C'est en effet une règle dans la foi chrétienne, que tout est commun aux trois personnes, dans les choses que Dieu fait hors de lui, sans que l'une fasse plus que l'autre, ou que l'une agisse sans l'autre. Quant à la manière de procéder les unes des autres, elle ne peut leur être commune, puisque le Fils n'est engendré que du Père, et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ; mais tout ce qu'elles produisent hors d'elles, elles le font également toutes les trois. Or, le mystère de l'Incarnation est de ce genre ; et néanmoins c'est un usage dans l'Écriture, d'attribuer à une personne en particulier des choses qui sont communes également aux trois personnes ; au Père, par exemple, le souverain domaine de toutes choses ; au Fils la sagesse ; au Saint Esprit l'amour. Si donc nous attribuons spécialement au Saint-Esprit l'œuvre de l'Incarnation, c'est parce que ce mystère n'est que la manifestation de l'amour singulier et infini de Dieu envers les hommes. — *Catéch. du concile de Trente, t. 1. p. 89. n. 90.*

ci proprement la mère d'un Dieu-Homme, puisqu'au même moment elle conçut un Homme-Dieu.

Ce miracle, d'un ordre supérieur, fut produit par l'opération du Saint-Esprit. Voulons-nous exciter un vif amour dans notre cœur? méditons un peu sérieusement les vérités contenues dans cet article : Un Dieu a pris notre chair! un Dieu s'est fait homme d'une manière autant au-dessus de nos pensées que de nos paroles! Son dessein, en se faisant homme, a été de rendre les hommes enfants de Dieu! A la vue de tant de prodiges de bonté, le fidèle qui croit à la charité de Dieu, l'adore en silence et se garde bien de vouloir en scruter les mystères avec une curiosité rarement exempte de péril.

Qui est né de la Vierge Marie. Toutes les fois que nous entendons prononcer ces paroles, la voix de notre cœur doit s'unir à la voix des Anges, pour répéter avec la joie la plus vive : *Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Or, si la conception du Sauveur a été tout à fait surnaturelle, sa naissance ne l'est pas moins. On n'y trouve rien que de divin. Et ce qui surpasse toute admiration, ce qui est au-dessus de toutes nos pensées et de tous nos discours, c'est qu'il est né sans blesser la virginité de sa divine Mère.

De même qu'il sortit dans la suite de son tombeau, sans rompre le sceau qui le tenait fermé; de même qu'il entra, les portes fermées, dans le lieu où étaient ses Disciples; de même encore, pour prendre un exemple

dans les choses ordinaires de la nature, que nous voyons tous les jours les rayons du soleil pénétrer la substance solide du verre, sans le briser ni l'endommager; ainsi, mais d'une manière infiniment plus incompréhensible, Jésus-Christ naquit de sa divine Mère, sans nuire aucunement à sa virginité. C'est donc avec la plus grande vérité que nous croyons en Marie une virginité perpétuelle et une intégrité parfaite dans la conception et dans l'enfantement de son divin Fils.

De même que Notre Seigneur est le second Adam, de même Marie est la seconde Eve. Il avait été dit à Eve : *Vous enfanterez dans la douleur*. Marie, affranchie de cette loi, enfante le Verbe incarné, sans douleur et sans peine. Comme le second Adam s'est uni à la nature humaine, comme il est né d'une manière toute surnaturelle, il faut aussi pour nous unir à lui et participer à sa Rédemption, que nous naissions non du sang et de la chair, mais de Dieu; que nous vivions en conséquence, comme des créatures nouvelles animées d'un esprit nouveau [1]. C'est en agissant de la sorte que nous pourrons retracer en nous-mêmes quelque image de cette conception et de cette naissance toute sainte du Fils de Dieu.

Le quatrième article du Symbole est ainsi conçu : *Qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli*. Cet article a été expliqué en détail dans les instructions sur la Passion.

Nous dirons seulement ici que Notre Seigneur est mort

[1] *Joan.* 1. 13. *Rom.* 6. 4.

pour tous les hommes sans exception; qu'il leur a mérité à tous sans exception les graces nécessaires pour opérer leur salut; mais que pour participer au bienfait de sa mort, il faut que le mérite de sa passion nous soit appliqué[1]. Or, il nous est appliqué par le moyen de la grace et surtout par les Sacrements.

Nous dirons encore que l'on doit regarder comme plus coupables de la mort du Sauveur ceux qui tombent plus souvent dans le péché. Puisque nos crimes ont fait subir à Jésus-Christ le supplice de la croix, il est certain que ceux qui se roulent dans tous les désordres crucifient de nouveau, autant qu'il est en eux, le Fils de Dieu par leurs péchés, et le couvrent de confusion. En cela notre crime est plus grand que celui des Juifs qui, au témoignage de l'Apôtre, n'auraient jamais crucifié le Roi de gloire, s'ils l'eussent connu.

Nous dirons enfin, que c'est par une raison très-sage que les Apôtres ont nommé dans cet article le gouverneur romain qui condamna le Sauveur à mourir. Ils ont prouvé par là leur sincérité et la certitude de ce grand événement. S'ils en avaient imposé, ils fournissaient eux-mêmes à tout le monde le moyen de les convaincre d'imposture. Pour cela il aurait suffi de prouver que Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée, n'a point fait mourir d'homme nommé Jésus de Nazareth. La chose eût été très-facile, puisqu'on conservait à Rome, dans

[1] Etsi Christus pro omnibus mortuus est, non omnes tamen mortis ejus beneficium recipiunt : sed ii duntaxat, quibus meritum passionis ejus communicatur — *Con. Trid, Sess.* VI. *c.* 3.

les archives du Sénat, la relation de tous les événements qui arrivaient dans les différentes provinces de l'empire. C'est même à cette relation de Pilate que les premiers Apologistes de la Religion renvoyaient les Payens.

Aussi la mort du Sauveur, arrivée sous Ponce-Pilate, est un fait tellement certain qu'un historien payen, Tacite, en parlant de l'incendie de Rome, sous Néron, affirme positivement que cet empereur accusa d'avoir causé cet incendie les Chrétiens ainsi appelés à cause de *Christ* qui avait été mis à mort sous le règne de Tibère, pendant que Ponce-Pilate gouvernait la Judée[1]. Les premiers ennemis de la Religion chrétienne n'ont jamais révoqué ce fait en doute; donc ils le regardaient comme incontestable, puisqu'étant plus rapprochés des temps et des lieux, ils avaient tous les moyens d'en montrer la fausseté.

Mais nous avons d'autres preuves de la mort de Notre Seigneur sous Ponce-Pilate. C'était la coutume de l'empire romain, comme ce l'est encore aujourd'hui dans tous les gouvernements du monde, que les gouverneurs des provinces envoyassent à l'empereur une relation de ce qui arrivait de remarquable dans le pays, afin qu'il fût informé de tout[2]. Or, Pilate, obéissant à la loi de l'empire, écrivit à Tibère tout ce qui s'était

[1] *Annal. lib.* XV.

[2] C'est la remarque d'Eusèbe de Césarée dans son *Hist. eccl.* liv. II. c. 2. Cette remarque est justifiée par les faits. Ainsi nous voyons que Pline le jeune écrivit à Trajan ce qu'il avait fait en Asie contre les Chrétiens, etc.

passé au sujet de Jésus de Nazareth ; sa lettre fut déposée dans les archives du Sénat romain. Les témoignages que nous allons citer en font foi.

1° Saint Justin, martyr, qui vivait cent ans après la mort de Notre Seigneur, cite les paroles suivantes des actes envoyés de Palestine par Pilate, à Tibère : « On attacha Jésus à la Croix avec des clous aux pieds et aux mains, et, après l'avoir crucifié, ceux qui l'avaient mis en croix jouèrent ses habits aux dés et les partagèrent entre eux. » Il ajoute, en parlant aux Payens : « C'est ce que vous pourrez aisément connaître par les actes qui en ont été écrits sous Ponce-Pilate. » Il dit encore : « Les Prophètes ont marqué distinctement que le Christ guérirait toutes sortes de maladies et qu'il ressusciterait les morts, et vous pouvez vous convaincre que Jésus l'a fait, par la lecture des actes qui en ont été écrits sous Ponce-Pilate[1]. »

2° Tertullien, qui vivait cinquante ans après saint Justin, rapporte, en abrégé, la vie, les miracles, la passion, la condamnation, la mort, la résurrection de Notre Seigneur, puis il conclut en ces termes : « Pilate, déjà en quelque sorte Chrétien dans sa conscience, écrivit tout cela touchant le Christ, à Tibère alors empereur : et dès-lors les empereurs auraient cru en Jésus-Christ si les Césars n'avaient pas été les esclaves du siècle, ou si des Chrétiens avaient pu être des Césars[2]. » « Quoi qu'il en soit, dit-il ailleurs, lorsque

[1] *Just. Apol.* 2. *pro Christian. p.* 76. 84.

[2] *Apol, c.* 21,

Tibère, sous le règne duquel le nom de Chrétien se répandit dans le monde, ayant appris de la Palestine, les faits qui prouvaient la divinité du Christ, proposa au Sénat de le mettre au rang des dieux; lui-même lui accorda son suffrage. Le Sénat ne l'approuvant pas rejeta sa demande. L'empereur persista dans son sentiment et menaça de son courroux ceux qui accuseraient les Chrétiens[1]. » Puis, en parlant des miracles arrivés à la mort de Notre Seigneur, il ajoute : « Vous en avez la relation dans vos archives[2]. »

3° Eusèbe de Césarée, célèbre historien de l'Église, qui vivait au troisième siècle, dit « que la résurrection miraculeuse et l'ascension de Jésus-Christ, étant devenues célèbres; comme c'était une ancienne coutume que les gouverneurs de province envoyassent à l'empereur la relation de tout ce qui arrivait de nouveau dans leur gouvernement, afin qu'il ne se passât rien dont il ne fût bien informé, Ponce-Pilate fit savoir à Tibère la résurrection du Sauveur qui était connue de tout le monde dans la Palestine. Il lui marqua aussi qu'il avait appris que Jésus avait fait plusieurs miracles et que, depuis sa résurrection, il était déjà reconnu de plusieurs pour un Dieu. Tibère ayant appris ces choses, en parla au Sénat et proposa de mettre Jésus-Christ au rang des dieux. Le Sénat s'y opposa, sous prétexte qu'il y avait une ancienne loi qui défendait de recevoir personne au rang des dieux, sinon par un décret du Sénat; mais la

[1] *Id. c.* 5.

[2] *Id. c.* 21.

vraie raison de ce refus, est que la Religion chrétienne étant divine, ne devait pas être établie par l'autorité des hommes. Le Sénat ayant donc rejeté cette proposition, l'empereur ne laissa pas de persister dans son sentiment, et il n'entreprit rien contre la doctrine de Jésus-Christ [1]. »

Voilà ce que disaient aux Payens, ces grands Apologistes de la Religion. S'ils avaient forgé ce témoignage de Pilate, auraient-ils osé le donner en preuve aux philosophes payens ? auraient-ils osé, comme fit saint Justin, martyr, défier les Payens à disputer avec lui publiquement sur la Religion chrétienne, en présence même du Sénat romain, en prenant pour base unique les actes de Pilate? ou bien les Payens auraient-ils refusé le défi, s'ils avaient pu triompher en découvrant la fausseté de ces actes? Non ; ils répondirent comme répondent les tyrans de tous les siècles, en envoyant les défenseurs du Christianisme à la mort.

Le cinquième article du Symbole est exprimé en ces termes : *Qui est descendu aux enfers et le troisième jour est ressuscité des morts.*

Le Sauveur n'interrompit pas un instant l'œuvre de la Rédemption pour laquelle il était venu sur la terre. A peine fut-il expiré, c'est-à-dire, à peine son ame fut-elle séparée de son corps, qu'il fit sentir dans l'empire de la mort, la vertu de son sang réparateur.

Est descendu. Par ces paroles, nous faisons profession

[1] *Euseb. Hist. eccl., liv.* 2. *c.* II.

de croire que Jésus-Christ étant mort et son corps étant enseveli dans le tombeau, son ame sainte alla délivrer les ames des justes qui avaient vécu avant sa venue.

Quoique pendant ce temps-là, l'ame du Sauveur fût réellement séparée de son corps, la divinité ne fut jamais séparée de son corps ni de son ame.

Aux enfers. Le nom d'enfer a plusieurs significations; il désigne premièrement cette prison noire et obscure où les ames des réprouvés sont tourmentées jour et nuit avec les démons, par un feu qui ne s'éteint jamais. Ce lieu qui est l'*Enfer* proprement dit, s'appelle encore *Géhenne* et *abîme*. Il désigne secondement le lieu où les ames des justes souffrent pendant un certain temps, pour être entièrement purifiées avant que l'entrée leur soit ouverte dans la céleste patrie, où rien de souillé ne saurait pénétrer jamais; ce lieu s'appelle le *Purgatoire*. Enfin il désigne le lieu où étaient reçues, avant la venue de Jésus-Christ, les ames saintes. Ce lieu s'appelle vulgairement les *Limbes*, et dans l'Écriture il est nommé *le sein d'Abraham*. Les ames des justes qui mouraient y entraient en sortant de ce monde, si elles étaient exemptes de toute souillure; ou bien elles allaient se purifier par le feu du Purgatoire, comme aujourd'hui encore celles à qui il reste quelques dettes à payer pour leurs péchés. Ces ames n'étaient pas dans le Ciel, parce qu'il était fermé au genre humain depuis le péché du premier Adam, et que le second Adam devait y entrer le premier pour nous en ouvrir les portes. Les ames justes qui étaient dans les Limbes, étaient exemptes

de douleurs ; elles jouissaient d'un repos tranquille consolées et soutenues par l'espérance de leur rédemption ; mais elles étaient privées du souverain bonheur, la vision intuitive de Dieu.

Ce fut auprès de ces ames prédestinées que le Sauveur descendit ; c'est à elles qu'il annonça l'Évangile, c'est-à-dire leur rédemption et celle du monde entier [1]. Ce fut leur prison dont il brisa les portes et les verroux, car depuis ce moment les Limbes ont cessé d'exister. Puisque le Ciel nous est ouvert, il est de foi que les ames parfaitement purifiées y sont portées sans délai.

[1] Deus conditor ac redemptor noster claustra inferni penetrans, electorum exiude animas eduxit, nos illò ire non patitur, unde jam alios descendendo liberavit. Hi verò qui ante ejus adventum in hunc mundum venerunt, quantamlibet justitiæ virtutem haberent à corporibus educti in sinu cœlestis patriæ statim recipi nullo modo poterant ; quia nondum ille venerat, qui inferni claustra sua descensione solveret et justorum animas in perpetua jam sede collocaret. — *S. Greg. Mag. Pap. lib.* 13. *Moral. in Job. c.* 43.

Omnia etenim traxit, qui de electis suis apud inferos nullum reliquit. Omnia adstulit, utique electa ; neque enim infideles quosque et pro suis criminibus æternis suppliciis deditos, ad veniam Dominus resurgendo reparavit ; sed illos ex inferni claustris rapuit, quos suos in fide et actibus recognovit. Unde etiam recte per Osee dicit : *Ero mors tua, ô mors ; ero morsus tuus, inferne.* — *Id. Homil.* 22. *in Evang.*

In ultimo per novissimum omnes, qui ab initio Discipuli, emundati et abluti quæ sunt mortis, in vitam veniant Dei... Sicut Jeremias ait : *Rememoratus est Dominus sanctus Israël mortuorum suorum, qui prædormierunt in terra defossionis,* et descendit ad eos, uti evangelisaret eis salutare suum ad salvandum eos... Passio ejus expergefactio est dormientium Discipulorum, propter quos et descendit in inferiora terræ. — *S. Irenæus. lib.* 4. *adv. hær. c.* 22.

Prædicavit Dominus iis quoque, qui erant apud inferos... si qui sunt collocati apud inferos ipsi sunt, qui divinam audierunt virtutem et vocem ;

La présence du Sauveur répandit une joie infinie dans ces ames saintes et les fit jouir de la souveraine béatitude qui est la vision de Dieu. Alors se vérifia cette promesse faite au bon Larron : *Aujourd'hui même vous serez avec moi dans le Paradis* [1]. Le jour de son ascension, le Sauveur conduisit au Ciel avec lui cette multitude d'ames, glorieuses prémices du genre humain, nobles dépouilles enlevées à la mort. Ainsi, non-seulement les justes qui sont venus au monde après l'avènement de Jésus-Christ, mais ceux qui l'ont précédé depuis Adam, et ceux qui doivent venir encore

nam qui sanæ mentis, et justorum et peccatorum animas esse existimaverit in una condemnatione injustitiæ, maculam inurens Providentiæ? Quid verò? an non significant Dominum annuntiasse Evangelium, et iis 1 Petr. 3. 19 et 20, qui perierant in diluvio, vel potius vincti fuerant, et iis qui in præsidio continebantur et custodia?... Dominus nulla alia de causa descendit ad inferos, quam ut annuntiaret Evangelium... Anima ergo Christi animabus prædicavit Evangelium. — *Clem. Alex. Strom. lib.* VI. *p.* 637.

Ob id porro deificata anima ad inferos descendit, ut quemadmodum his, qui in terra versabantur, *justitiæ Sol* ortus erat, ita etiam illis qui subtus terram in tenebris et umbra mortis sedebant, illuceret. Ac sicut iis qui in terra erant, pacem, captivis remissionem, cæcis visum evangelizaverat, atque illis quidem qui crediderant salutis auctor extiterat; incredulos autem infidelitatis arguerat; sic etiam eis qui in infero erant : ut ipsi *omne genu flecteretur, cœlestium, terrestrium et infernorum.* — Phil. II. 10. — Hoc pacto, solutis illis, qui ab omni ævo tenebantur, ipse rursus à morte ad vitam rediit, viam nobis ad resurrectionem sternens. — S. Joan. Damasc. lib. 3. *de fide orthod.* c. 29. — id. Aug. lib. 20. de *Civ. Dei*. — id. Tertull. *de anima*. c. 55. — id. Justinus. in *dial. cum Tryphone Judæo*. — Id. Athanas. in illud : *omnia mihi tradita sunt*. p. 105. — Id. Cyril. Hieros. *catech.* 4. — Id. Greg. Nyssenus. *orat.* 1, *in Christi resurrectione*. — Id. Ambros, *de incarnat. Domini*. c. 5. n. 40, et omnes sancti Patres.

[1] *Luc.* 23, 44.

jusqu'à la fin des siècles, ont tous été sauvés par le mérite de sa passion. Voilà pourquoi, avant sa mort et sa résurrection, le Ciel n'a été ouvert à personne.

Et maintenant, qui n'admirera la bonté infinie de Dieu envers les hommes et l'étendue de la Rédemption? qui ne sera pas étonné de voir le Fils de Dieu, après avoir souffert pour nous une mort douloureuse, pénétrer encore *aux plus basses parties* de la terre, pour en arracher des ames qui lui étaient chères et les conduire avec lui dans le Ciel?

Le troisième jour il est ressuscité des morts. Nous avons vu que Notre Seigneur était mort le vendredi et qu'il était ressuscité le dimanche au matin. Il n'est donc pas resté trois jours pleins dans le tombeau. Cependant, pour dire avec vérité qu'il a été trois jours dans le sépulcre et que le troisième jour il est ressuscité, il suffit qu'il y ait été un jour entier, et pendant une partie du jour précédent et du jour suivant. Pour prouver qu'il était Dieu, le Sauveur ne voulut pas différer sa résurrection jusqu'à la fin des siècles; mais pour montrer qu'il était homme et qu'il était réellement mort, il ne ressuscita pas immédiatement après avoir expiré, mais le troisième jour, cet intervalle de temps étant suffisant pour prouver qu'il était véritablement mort.

Il est ressuscité des morts. Quand on dit que Notre Seigneur est ressuscité, il ne faut pas seulement entendre qu'il est sorti d'entre les morts, comme il est arrivé à plusieurs autres; mais qu'il est ressuscité par sa propre puissance, ce qui ne peut convenir qu'à lui seul; car il

est contre l'ordre de la nature, et il n'est accordé à personne de passer par sa propre vertu de la mort à la vie; cela est réservé à la souveraine puissance de Dieu seul. En effet, la divinité n'ayant été séparée ni du corps de Jésus-Christ dans le tombeau, ni de son ame lorsqu'elle descendit aux enfers, une vertu divine se trouvait dans son corps et dans son ame; d'où il suit que le corps pouvait être réuni à l'ame, que l'ame pouvait retourner au corps, et que Jésus-Christ pouvait revivre et ressusciter d'entre les morts par sa propre vertu.

En ressuscitant de la sorte, le Sauveur accomplissait en sa personne, jusqu'au sein même du tombeau, une prophétie qui regardait le Messie; car David avait prédit : *C'est sa droite, c'est son bras saint*, c'est-à-dire sa toute-puissance *qui l'a sauvé*[1]. Si nous disons quelquefois que Jésus-Christ a été ressuscité par le Père, cela a rapport à son humanité, comme il faut rapporter à sa divinité, qu'il est ressuscité par sa propre vertu[2].

Il faut remarquer que la résurrection de Notre Seigneur a été une résurrection parfaite qui ôte toute nécessité de mourir, en donnant une vie immortelle. Notre Seigneur est le premier qui est ressuscité de la sorte. D'où vient que l'Écriture l'appelle le premier-né d'*entre les morts*[3]; car s'il s'agit d'une résurrection qui laisse la

[1] *Psal.* 97. 1.

[2] Quamvis autem in scripturis interdum legamus Christum Dominum à Patre suscitatum esse hoc ad eum, ut ad hominem referendum est; quemadmodum illa rursus ad eumdem ut Deum spectant quibus significatur eum sua virtute resurrexisse. — *Catech. Consil. trid. l.* 1.

[3] *Apoc.* 1.

nécessité de mourir une seconde fois, plusieurs, avant Jésus-Christ, l'avaient obtenue. Pour le Sauveur, en ressuscitant, il vainquit et dompta tellement la mort, qu'il ne pouvait plus mourir. Ainsi nous l'enseigne clairement saint Paul : *Le Christ ressuscité des morts ne meurt plus*, nous dit-il, *la mort n'aura plus d'empire sur lui*[1].

Il faut remarquer encore que la résurrection du second Adam a été le principe de la résurrection de tous les hommes, ce qui en fait une résurrection tout à fait à part. *La mort est venue par un homme*, dit l'Apôtre, *et la résurrection des morts, par un homme. De même que tous meurent en Adam, ainsi tous seront rendus à la vie en Jésus-Christ*[2].

Il faut remarquer enfin que la résurrection du second Adam, achève l'œuvre de notre rédemption. En mourant, le Sauveur nous avait délivrés de nos péchés ; mais, en ressuscitant, il nous a rendu tous les biens que le péché nous avait fait perdre. Pour qu'il ne manquât rien au salut des hommes, il fallait donc qu'il ressuscitât comme il avait fallu qu'il mourût. Pour participer à sa résurrection, unissons-nous donc à ce nouvel Adam comme nous avons été unis au premier ; croyons en lui, aimons-le, vivons saints comme lui sur la terre, pour vivre glorieux comme lui dans le Ciel.

Voilà une partie des travaux et des souffrances auxquels le Fils de Dieu s'est dévoué pour nous témoi-

[1] *Rom.* 6. 9.

[2] 1. *Cor.* 15. 20.

gner son amour. Se peut-il qu'il y ait des hommes qui ne l'aiment pas? que dis-je, des hommes qui rougissent de lui? Le trait suivant nous fera sentir toute l'indignité de leur conduite.

Un poète fameux du dernier siècle, devait le jour à un honnête artisan. Aux prix de ses sueurs, de ses privations et de ses veilles prolongées, ce vertueux père avait donné à son fils une éducation distinguée. A tant de bontés, le jeune homme répondit par un travail soutenu. De brillants succès vinrent bientôt couronner ses efforts et révéler son talent : une pièce de vers surtout lui valut des applaudissements universels. Jaloux d'en connaître l'auteur, un Seigneur de la cour pria le jeune poète de venir réciter ses vers dans une réunion composée de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la capitale. La proposition était trop flatteuse pour être refusée. A l'insçu de son fils, le père sollicita et obtint la faveur d'être admis.

Avec une grande assurance, le jeune poète commence sa récitation; des applaudissements viennent bientôt l'interrompre. Il continue, et des couronnes lui pleuvent sur la tête ; il achève et le noble Seigneur qui l'avait invité s'avance, et, en témoignage de son contentement, l'embrasse en présence de toute cette illustre assemblée. Au même instant, on voit venir, du fond de la salle, un vieillard à cheveux blancs, couvert des vêtements d'une honnête indigence; les yeux mouillés de pleurs, les bras ouverts, il veut aussi embrasser le jeune lauréat. Celui-ci détourne la tête et refuse de le reconnaître, et ce vieillard, c'était... son père!!! Une explosion de

cris d'indignation part de toutes les parties de la salle, et toutes les bouches répètent ces paroles flétrissantes : *Fils ingrat!... enfant dénaturé!.* .

Fils ingrat, enfant dénaturé; oui, voilà les seuls noms qui conviennent au fils qui rougit de son père; mais quel nom mérite celui qui rougit de son Dieu?

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui nous a enseigné tous les moyens de nous unir à lui, afin de participer aux mérites de sa Rédemption. Je crois en lui, je l'aime, je veux l'imiter ici-bas afin de lui devenir semblable dans le Ciel.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ne rougirai jamais de ma Religion.*

PETIT CATÉCHISME.

UNION DE NOTRE ESPRIT AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI.

Q. Quel est le troisième article du Symbole?

R. Voici le troisième article du Symbole : *Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.* Cet article nous apprend que Jésus-Christ, Fils unique

de Dieu de toute éternité, a été fait dans le temps Fils de Marie. Ainsi Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble ; il y a en lui deux natures et deux volontés, et une seule personne, la personne du Fils de Dieu.

Q. Comment s'appelle le mystère du Fils de Dieu fait homme ?

R. Le mystère du Fils de Dieu fait homme s'appelle le mystère de l'Incarnation. Le corps de Notre Seigneur fut formé du plus pur sang de la Sainte-Vierge par l'opération du Saint-Esprit. Marie demeura toujours Vierge soit avant, soit après la naissance de son divin Fils. C'est en naissant nous-mêmes à une vie nouvelle, par notre union avec le second Adam, que nous pouvons imiter en quelque sorte la conception et la naissance toute sainte du Fils de Dieu.

Q. Quel est le quatrième article du Symbole ?

R. Voici le quatrième article du Symbole : *Qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli*. C'est pour des raisons très-sages que les Apôtres ont nommé le gouverneur romain qui condamna le Sauveur à mourir. 1° Ils ont donné par là une preuve de leur sincérité. S'ils en avaient imposé, ils auraient fourni à tout le monde le moyen de les convaincre d'imposture. Il aurait suffi pour cela de montrer que Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée, n'avait fait mourir aucun homme nommé Jésus de Nazareth ; 2° ils donnaient à l'univers entier la certitude de cette mort, en lui indiquant le moyen d'en avoir les preuves ; car Pilate avait envoyé à l'empereur Tibère, la relation de la vie et de la

mort de Notre Seigneur, et cette relation était conservée dans les archives de l'empire.

Q. Comment le savez-vous?

R. 1° Nous savons que Notre Seigneur a été mis à mort sous le règne de Tibère, pendant que Ponce-Pilate gouvernait la Judée, par le témoignage de Tacite, historien payen, qui le dit expressément; 2° nous savons que Pilate avait envoyé à l'empereur la relation de la mort de Jésus, par le témoignage de saint Justin, martyr, qui vivait cinquante ans après; par le témoignage de Tertullien, d'Eusèbe et d'autres auteurs. Or, ces auteurs n'auraient pas osé dire aux Payens : Vous avez entre vos mains *les actes de Pilate*, si la chose n'avait pas été publique. Jamais les Payens ne dirent le contraire.

Q. Pour qui Notre Seigneur est-il mort?

R. Notre Seigneur est mort pour tous les hommes sans exception; il leur a mérité à tous sans exception les graces nécessaires pour opérer leur salut; mais pour participer à ces graces, il faut nous unir au nouvel Adam.

Q. Comment est conçu le cinquième article du Symbole?

R. Le cinquième article du Symbole est conçu en ces termes : *Est descendu aux Enfers, le troisième jour il est ressuscité des morts.* Notre Seigneur étant mort pour tous les hommes, voulut faire sentir à tous les effets de sa Rédemption ; c'est pourquoi il descendit aux Enfers. Aussitôt qu'il fut mort, son ame sainte alla délivrer les ames des justes qui avaient vécu avant sa

venue. Quoique pendant ce temps-là, l'ame du Sauveur fût réellement séparée de son corps, la divinité ne fut jamais séparée de son corps ni de son ame.

Q. Qu'entendez-vous par les Enfers?

R. Le mot Enfer a plusieurs significations : 1° Il désigne cette prison noire et obscure où les ames des réprouvés sont tourmentées jour et nuit avec les démons, par un feu qui ne s'éteint jamais; 2° il désigne le Purgatoire; 3° le lieu où étaient reçues, avant la venue de Notre Seigneur, les ames saintes en sortant du Purgatoire, ou en mourant si elles étaient exemptes de toute souillure. Ce lieu se nomme vulgairement les Limbes, et l'Écriture l'appelle le sein d'Abraham. Ce sont les ames qui s'y trouvaient que Notre Seigneur alla visiter, instruire de l'Évangile et qu'il conduisit au Ciel avec lui.

Q. Que remarquez-vous sur la résurrection de Notre Seigneur?

R. Je remarque sur la résurrection de Notre Seigneur, qu'elle diffère de la résurrection des autres morts : 1° parce que Notre Seigneur ressuscita lui-même par sa propre vertu; 2° parce qu'une fois ressuscité, il ne fut plus sujet à la mort, comme ceux qui avaient été ressuscités auparavant; 3° parcequ'il est la cause et le principe de la résurrection de tous les hommes, suivant ces paroles de saint Paul : *De même que tous les hommes meurent en Adam, tous seront rendus à la vie en Jésus-Christ; mais pour ressusciter avec lui, il faut mourir avec lui.*

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir envoyé un Sauveur qui nous a enseigné tous les moyens de nous unir à lui, afin de participer au mérite de sa Rédemption. Je crois en lui, je l'aime, je veux l'imiter ici bas, afin de lui devenir semblable dans le Ciel.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ne rougirai jamais de ma Religion*.

XX^e LEÇON.

UNION DE NOTRE ESPRIT AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI. — DU PURGATOIRE.

Exposé de la croyance catholique. — Preuves de cette croyance. — L'Ancien Testament. — Le Nouveau Testament. — Tradition de l'Église. — Tradition des sectes séparées. — Tradition des Payens. — La raison. — Motifs de prier pour les morts. — La gloire de Dieu. — La charité. — La justice. — Notre intérêt personnel.

Nous avons vu dans l'instruction précédente, que le Purgatoire est le lieu où les ames des Justes, sorties de ce monde sans avoir suffisamment satisfait à la justice divine pour leurs fautes, achèvent de les expier avant d'être admises à jouir du bonheur éternel ; car il est de foi que rien de souillé ne saurait entrer dans le Ciel. Le dogme du Purgatoire est une des plus consolantes vérités de la Religion. Pour s'unir au second Adam, notre esprit doit la croire comme toutes celles qu'il nous a révélées. Nous sommes naturellement portés à l'admettre ; il est si doux de penser que la mort ne brise point les liens qui nous unissent à nos frères, et que nous pouvons encore leur être utiles après qu'ils ont quitté la vie ! Aussi les preuves que nous allons donner n'ont pas pour but de vaincre notre répugnance à croire cette

vérité, mais bien d'affermir et de consoler notre foi en montrant qu'elle est bien fondée.

Nous allons d'abord exposer ce que nous devons croire sur le Purgatoire.

L'Église catholique, assemblée au concile de Trente, nous enseigne à ce sujet quatre vérités : La première, qu'après la rémission de la coulpe du péché et de la peine éternelle, obtenue de Dieu dans le sacrement de pénitence, il reste encore, ordinairement parlant, une peine temporelle à subir ; la seconde, que quand on n'y a pas satisfait en ce monde, on peut et on doit la subir après la mort dans le Purgatoire ; la troisième, que les prières et les bonnes œuvres des vivants peuvent être utiles aux morts, soulager et abréger leurs peines ; la quatrième, que le sacrifice de la Messe est propitiatoire, qu'il a par conséquent la vertu d'effacer les péchés et de satisfaire à la justice divine pour les vivants et pour les morts [1].

[1] Si quis post acceptam justificationis gratiam, *cuilibet* peccatori pœnitenti, ita culpam remitti et reatum æternæ pœnæ deleri dixerit, ut nullus remaneat reatus pœnæ temporalis exsolvendæ vel in hoc seculo, vel in futuro in purgatorio, antequam ad regna Cœlorum aditus patere possit ; anathema sit. — *Sess.* VI. *can.* 30.

Si quis dixerit totam pœnam simul cum culpa remitti *semper* à Deo, satisfactionemque pœnitentium non esse, aliam quam fidem, qua apprehendunt Christum pro eis satisfecisse ; anathema sit. — *Sess.* XIV. *can.* 12.

Si quis dixerit missæ sacrificium tantum esse laudis, et gratiarum actionis, aut nudam commemorationem sacrificii in cruce peracti, non autem propitiatorium ; vel soli prodesse sumenti ; neque pro vivis et defunctis, pro peccatis, pœnis, satisfactionibus et aliis necessitatibus offerri debere ; anathema sit. — *Sess.* XXII. *can.* 3.

Rien de plus sage que ces décrets. Le Concile ne décide point si le *Purgatoire* est un lieu particulier dans lequel les ames sont renfermées,

C'est donc un article de foi qu'il y a un Purgatoire, et que nous pouvons, par nos prières, nos bonnes œuvres et le saint sacrifice de la Messe, soulager les ames qui achèvent de s'y purifier. Or, en professant cette touchante vérité, nous associons notre foi à la foi de tous les siècles, foi invariable parce qu'elle est fondée sur la parole même de Dieu, qui ne change point.

Première preuve du purgatoire. — *L'Ancien Testament.* A l'armée de Judas Machabée, plusieurs soldats avaient, contre la défense de Dieu, enlevé dans les temples de Samnia, des objets consacrés aux idoles, et les avaient cachés sous leurs habits au moment d'une bataille où tous ces soldats perdirent la vie. Leur faute, qu'on regarda comme la cause de leur mort, fut découverte à l'instant où l'on allait les enterrer. Judas Machabée croyant avoir lieu de penser ou qu'ils n'avaient pas assez connu la loi pour comprendre la grièveté de leur transgression, ou qu'ils s'en étaient repentis devant Dieu avant d'expirer, fit faire une quête et passer l'argent à Jérusalem, afin qu'on y offrît des sacrifices pour leurs

de quelle manière elles sont purifiées, si c'est par un feu ou autrement, quelle est la rigueur de leurs peines ni quelle en est la durée, jusqu'à quel point elles sont soulagées par les prières, par les bonnes œuvres des vivants ou par le saint sacrifice de la messe ; si ce sacrifice opère leur délivrance *et opere operato*, ou autrement ; s'il profite à toutes en général, ou seulement à celles pour qui il est nommément offert, etc. Les théologiens peuvent avoir chacun son opinion sur ces différentes questions; mais elles ne sont ni des dogmes de foi ni d'une certitude absolue, et personne n'est obligé d'y souscrire.—Holden. de *Resol. fid.* lib. 2. c. 6. § 1 et 2. — Veron, *Regul. fid. Cathol.* c. 2. § 3. n. 5. et § 5. — Bossuet, *Exposit. de la foi*, art. 8. — Bergier, art. *Purgatoire.*

péchés : « considérant, dit l'Écriture, qu'une grande miséricorde est réservée à ceux qui meurent dans la piété, ce qui est une sainte et salutaire pensée, il ordonna une expiation pour ces morts, afin qu'ils fussent délivrés de leurs péchés [1]. »

Ainsi on croyait chez les Juifs qu'il était pieux et salutaire d'offrir des sacrifices pour les morts, afin qu'ils fussent délivrés de leurs péchés. L'historien Josephe nous indique assez que cette croyance se maintenait de son temps, lorsqu'il témoigne que les Juifs ne priaient point pour ceux qui s'étaient eux-mêmes privés de la vie [2]. Or, ils ne priaient pas sans doute pour ceux qui étaient déjà dans le sein d'Abraham, où l'on n'avait nul besoin de prières, ni pour ceux qui seraient en Enfer, où les prières sont inutiles. Ils croyaient donc à un état mitoyen entre l'un et l'autre ; et cet état mitoyen, nous l'appelons Purgatoire.

Deuxième preuve. — *Le Nouveau Testament.* Si l'usage d'offrir des sacrifices et de prier pour les morts, qui suppose la croyance du Purgatoire, n'était, comme le prétend Calvin, qu'une invention de Satan, comment se fait-il que Notre Seigneur, le trouvant établi, n'en ait jamais désabusé les Juifs? Comment n'a-t-il pas prémuni ses Disciples contre cette tradition illusoire, fausse et superstitieuse? Bien plus, il savait que tous les Chrétiens la suivraient religieusement pendant des siècles ; qu'en renouvelant tous les jours le sacrifice de

[1] II. *Mach.* XII.

[2] *Guerre des Juifs*, c. 91.

son corps et de son sang, ils en demanderaient ardemment l'application aux ames souffrantes de leurs frères décédés ; il le savait et ne les prévient pas ; que dis-je? il a lui-même approuvé et recommandé cette pratique à ses Disciples, il a confirmé leur foi au Purgatoire.

Un jour il leur dit : Si quelqu'un blasphème contre le Fils de l'homme, il pourra en obtenir le pardon ; mais s'il blasphème contre le Saint-Esprit, ce péché ne lui sera remis ni dans le siècle présent, ni dans le siècle futur [1]. Il y a donc des péchés qui sont remis dans le siècle futur, autrement l'expression du Sauveur ne signifierait rien. Or, comme le péché ne peut être remis dans le siècle futur, quant à la coulpe et à la peine éternelle, il peut donc y être remis quant à la peine temporelle ; mais cette rémission n'a pas lieu dans le Ciel où rien de souillé ne saurait pénétrer, ni dans l'Enfer où *il n'y a plus de Rédemption* : il y a donc entre le Ciel et l'Enfer, un lieu mitoyen où cette rémission s'accomplit. C'est ce lieu que nous appelons Purgatoire.

Troisième preuve. — *La Tradition de l'Église catholique.* Non-seulement, Notre Seigneur a confirmé la foi des Apôtres au Purgatoire, approuvé et recommandé la pratique de prier pour les morts, il leur a encore commandé de prêcher la même vérité, d'établir le même usage. Il le faut bien de toute nécessité, s'il est prouvé que les Apôtres aient instruit l'Église à prier pour les morts. Or, il en est ainsi ; c'est un fait aussi certain que l'existence du soleil, que depuis les Apôtres, l'Église n'a

[1] *Matth. c.* 12. 32.

pas cessé d'offrir des prières et des sacrifices pour ses enfants décédés. Il serait long de rapporter ici tous les témoignages des Pères et des auteurs ecclésiastiques, qui établissent la perpétuité de ce touchant usage. Nous nous bornerons à quelques-uns. « Assemblez-vous, disent les constitutions apostoliques[1], dans les cimetières, faites-y la lecture des livres sacrés, chantez-y des psaumes en l'honneur des Martyrs et de tous les Saints et pour vos frères qui sont morts dans le Seigneur, et offrez ensuite l'Eucharistie. »

Tertullien, qui touchait de si près aux Apôtres, parle fréquemment de la prière pour les morts, et il dit que cet usage est fondé sur la tradition[2]. Saint Cyprien, faisant allusion aux prières pour les morts, écrit ces paroles remarquables : « Les Évêques, nos prédécesseurs, avaient déjà ordonné que nul de nos frères ne nommât par testament un ecclésiastique pour tuteur ou curateur, et que si quelqu'un le faisait, on ne priât point pour lui, et l'on ne célébrât point le sacrifice pour le repos de son ame[3]. » La décision des Évêques antérieurs à saint Cyprien, suppose la pratique établie de prier pour les morts, et par là nous indique l'apostolicité de son origine.

La voici en toutes lettres dans saint Chrysostôme : « Ce ne fut pas sans raison que les Apôtres ordonnèrent que dans la célébration des mystères redoutables, il fût

[1] *Liv.* VI. *c.* 30.
[2] *De coron.* 3.
[3] *Epit.* IX.

fait mémoire des défunts, car ils savaient combien il en revient aux morts d'utilité et de profit[1] » : Saint Augustin, qui a composé un traité sur nos devoirs envers les morts, où les prières pour eux reviennent sans cesse, s'exprime ainsi : « Les pompes funéraires, le faste qui les accompagne, la recherche somptueuse dans la structure des mausolées, sans être de la moindre ressource pour les défunts, peuvent bien offrir quelque sorte de consolation aux vivants ; mais ce dont il ne faut pas douter, c'est que les prières de l'Église, le saint sacrifice, les aumônes, ne leur portent du soulagement, et ne leur obtiennent d'être traités plus miséricordieusement qu'ils ne l'avaient mérités ; car l'Église universelle, instruite par la tradition de ses Pères, observe qu'à l'endroit du sacrifice où l'on fait mention des morts, on prie et on offre pour tous ceux qui sont décédés dans la communion du corps de Jésus-Christ[2]. »

Dans son ouvrage contre les hérésies[3], le même Père range Aérius entre les Hérétiques, ainsi qu'avait fait avant lui saint Epiphane, pour avoir nié, contre la doctrine et la tradition de tous les temps, l'utilité des prières pour les morts; l'un et l'autre nous témoignant ainsi qu'elle était regardée dans l'Église parmi les vérités révélées et connues par tradition apostolique.

Saint Isidore nous l'apprend en ces termes : « Parce que l'oblation du sacrifice et la prière pour le repos des

[1] *Homil.* 59. ad popul. Antioch.

[2] *Serm.* 172.

[3] *Hæres.* 53. 75.

Fidèles qui sont morts, se fait dans l'Église, par toute la terre, nous croyons que ce sont les Apôtres qui nous ont laissé cette coutume par tradition. Or, l'Église l'observe en tout lieu ; et il est certain que si elle ne croyait pas que les Fidèles pussent obtenir le pardon de leurs péchés, elle ne ferait pas des aumônes pour le soulagement de leurs ames, et n'offrirait pas à Dieu le sacrifice pour eux [1]. »

Enfin, saint Cyrille de Jérusalem, expliquant aux Fidèles l'usage de prier pour les morts, dit : « Nous prions pour nos pères et pour nos Évêques, et en général pour tous ceux d'entre nous qui sont sortis de cette vie, dans la ferme espérance qu'ils reçoivent un très-grand soulagement des prières qu'on offre pour eux dans le saint et redoutable sacrifice [2]. » Il serait inutile de multiplier les témoignages, puisque les chefs de la réforme protestante avouent l'existence du Purgatoire et la perpétuité de la prière pour les morts. « Il y a plus de treize cents ans, disait Calvin, qu'il est passé en usage de prier pour les morts [3]. » « Pour moi qui crois fortement, disait Luther, j'oserais même dire plus, moi qui sais que le Purgatoire existe, je suis facile à me persuader que l'Écriture en fait mention. Tout ce que je sais du Purgatoire, c'est que les ames y souffrent et peuvent être soulagées par nos œuvres et par nos prières [4]. »

[1] *Liv. des offices divins, c.* 415.

[2] *Catéch.* 5.

[3] *Inst. liv.* III, *c.* 5, *parag.* 70.

[4] *Dispute à Leipsick*, 6 *juillet* 1519.

Quatrième preuve. — *Tradition des sectes séparées de l'Eglise.* Les liturgies de la plupart des sectes que nous allons citer, bien qu'elles n'aient été écrites qu'au quatrième siècle, datent cependant du temps des Apôtres[1]. Voici comment s'exprime la liturgie[2] des Nestoriens du Malabar : « Souvenons-nous de nos pères, de nos frères, des fidèles qui sont sortis de ce monde dans la foi orthodoxe; prions le Seigneur de les absoudre, de leur remettre leurs péchés, leurs prévarications, de les rendre dignes de partager la félicité éternelle avec les justes qui se sont conformés à la volonté divine. »

La liturgie des Nestoriens Chaldéens : « Recevez cette oblation, ô mon Dieu!.. pour tous ceux qui pleurent, qui sont malades, qui souffrent dans l'oppression, les calamités, les infirmités, et pour tous les trépassés que la mort a séparés de nous.... Pardonnez les délits et les péchés de ceux qui sont morts; nous vous le demandons par votre grace et vos miséricordes éternelles. »

La liturgie des Arméniens offre de très-belles prières pour les vivants et pour les morts en général. Le Diacre s'adressant à tous les Fidèles, s'écrie : « Nous demandons qu'il soit fait mention, dans ce sacrifice, de tous les Fidèles en général, hommes et femmes, jeunes et vieux, qui sont morts avec la foi en Jésus-Christ. — Souvenez-vous, Seigneur, et ayez pitié d'eux, » répond le chœur. — Le Prêtre seul : « Donnez-leur le repos,

[1] *Voy.* Bergier, *art. liturgie.*

[2] La liturgie c'est l'ensemble des prières, des rites et des cérémonies qui composent le culte divin.

la lumière, et une place parmi vos Saints dans votre règne céleste, et faites qu'ils soient dignes de votre miséricorde. »

La liturgie des Grecs contient cette recommandation pour les morts : « Nous vous offrons aussi, pour le repos et la délivrance de l'ame de votre serviteur N...., afin qu'elle soit dans le lieu lumineux où il n'y a ni douleur ni gémissement, et que vous la fassiez reposer, ô Seigneur notre Dieu! au lieu où brille la lumière de votre face. »

La liturgie d'Alexandrie, où des Cophtes jacobites, fait commémoration des morts ainsi qu'il suit : « Souvenez-vous, Seigneur, de tous ceux qui se sont endormis et ont fini leurs jours dans le sacerdoce, comme aussi de tout l'ordre des laïques. Daignez, Seigneur, accorder le repos à leurs ames, dans le sein d'Abraham, Isaac et Jacob; introduisez-les dans le Paradis de délices, dans ce séjour d'où sont bannis la douleur, la tristesse et les soupirs du cœur, et où brille la lumière de vos Saints. » Les mêmes vœux, les mêmes prières se trouvent dans les liturgies des autres sectes séparées de l'Église, tels que les Abyssins, les Tyriens, etc. [1]

C'est donc un fait évident, et toutes les liturgies de la terre en font foi, que depuis les temps apostoliques, non-seulement les Chrétiens de l'Église catholique, mais aussi ceux des communions séparées, ont récité et récitent

[1] *Perpétuité de la foi, t. 5, p. 610.— Discussion amicale, t. 2, p. 257.* — Morin, *Prière pour les morts. Hist. de l'acad. des inscript., t. 2, p. 121.*

encore des prières pour les morts, dans la célébration des saints mystères. Or, ce concours unanime de tous les Chrétiens, cette uniformité de toutes les liturgies, suppose nécessairement une cause, une origine commune, également reconnue des amis et des ennemis, des Catholiques et des Dissidents; une autorité plus sacrée aux yeux des Hérétiques, que celle de l'Église à laquelle ils refusaient de se soumettre; une autorité enfin qu'il est impossible de concevoir et de trouver ailleurs que dans l'enseignement des Apôtres. C'est donc à leur enseignement et à celui de leur divin Maître, qu'il faut rapporter l'usage universel de prier pour les morts, la croyance de l'utilité de ces prières, et celle du Purgatoire qui en est inséparable

Cinquième preuve. — *La tradition des Payens*. Le dogme du Purgatoire est une de ces vérités essentielles qui appartiennent à la révélation primitive, et que la tradition de nos premiers pères a fait passer chez tous les peuples de la terre. Platon [1] distingue parmi les morts les justes qui jouissent d'un bonheur éternel, les méchants qui subissent des supplices également éternels, et les malheureux dont les péchés sont guérissables, et qui ne sont punis que pour devenir meilleurs : ce qui est conforme à la croyance des Juifs et des Chrétiens catholiques. On trouve la même doctrine dans Virgile [2].

[1] *Dans le Gorgias.*

[2] *Enéid., liv.* VI, *v.* 33.

Suivant saint Justin [1] et Tertullien [2], les anciens Payens offraient des sacrifices pour les morts; on employait certains rites expiatoires pour les rétablir dans leur première innocence. Comme on ignorait le sort de chacun de ceux qui quittaient la vie, on priait généralement pour tous les morts; et dans les billets qu'on envoyait pour annoncer le décès de quelqu'un, on ne manquait pas d'y faire son éloge, afin d'engager à prier pour lui [3]. Il y avait une liturgie, des formules de prières pour les morts. On invoquait les *Saints* en leur faveur, comme le prouvent diverses inscriptions gravées sur des tombeaux. En voici quelques-unes : « Ames célestes, venez à son aide, que les dieux te soient propices. » « Mânes très-saints, je vous recommande mon époux ; daignez lui être indulgents [4]. » Tous les peuples payens de l'Orient et de l'Occident ont eu des usages semblables.

Ainsi, les Payens, les Juifs et les Chrétiens, s'accordent à reconnaître le dogme du Purgatoire. Ainsi, toutes les nations de la terre et tous les siècles répètent : « C'est » une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, » afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés [5]. » Or, nous le demandons au Protestant et à l'Impie, que peuvent-ils opposer à une croyance aussi générale et aussi constante, à la foi du monde entier ?

1 *Apol.* 2.
2 *De spectac.*, *c.* 12.
3 *Hist. de l'acad. des inscript.*, *t.* 2.
4 Id. *t.* I, *p.* 270, *et t.* II, *p.* 124.
5 *Mach.*, *liv.* II, *c.* 12.

Sixième preuve. — *La Raison.* Si à tant d'autorités, il n'était pas superflu d'ajouter une nouvelle preuve, nous la tirerions de l'idée que l'Écriture nous donne de la justice de Dieu, en nous disant que Dieu rendra à chacun selon ses œuvres. Nous demandons s'il est juste qu'un pécheur qui a vécu dans le désordre pendant toute sa vie, qui se convertit cependant à la mort, et qui est rétabli dans l'état de grace par une pénitence sincère, soit aussi abondamment récompensé et jouisse aussi promptement du bonheur éternel, qu'un juste qui a persévéré pendant toute sa vie dans la pratique de la vertu, et qui meurt dans les sentiments d'un parfait amour pour Dieu? jamais ce plan de justice divine n'entra dans un esprit sensé [1].

Au reste, le Sauveur, en confirmant, et l'Église, en conservant avec tant de soin le dogme précieux du Purgatoire et le touchant usage de prier pour les morts, a contribué plus qu'on ne pense à entretenir parmi les vivants la charité, garantie de toutes les vertus et base de la paix publique. Il est bien digne de remarque que la charité, qui est l'ame du Christianisme, diminue parmi les vivants lorsqu'elle n'a plus lieu à l'égard des *morts*.

L'usage de prier pour eux nous rappelle un tendre souvenir de nos parents et de nos bienfaiteurs; nous inspire du respect pour leurs dernières volontés; il contribue à l'union des familles, il en rappelle les membres dispersés sur le tombeau de leurs pères, leur remet en mémoire des faits et des leçons qui intéressent leur

[1] Bergier, *art. Purg.*

bonheur : souvent il les réconcilie, on est bien près de s'aimer quand on pleure ensemble ; enfin, il amortit en nous la fièvre des passions en nous rappelant le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. En combattant, en détruisant ce pieux usage, les Hérétiques et les Impies ont résisté au penchant de la nature, à l'esprit du Christianisme, à la tradition la plus universelle et la plus respectable.

Motifs de prier pour les morts. 1° *La gloire de Dieu*. Sommes-nous sensibles à la gloire de notre Père céleste? sommes-nous touchés des outrages, de l'ingratitude, dont il est l'objet de la part d'un si grand nombre d'hommes et même de Chrétiens? Soulageons les ames du Purgatoire, hâtons leur délivrance, envoyons dans le Ciel autant que nous pourrons de ces adorateurs, dont le moins parfait surpasse en perfection tous les Saints de la terre ; ils dédommageront le Seigneur de la perte de tant d'ames qui, chaque jour, le déshonorent et se perdent ; ils lui rendront pour nous et en notre nom, la gloire que nous lui avons trop souvent ravie ; ils consoleront le nouvel Adam en s'unissant inséparablement à lui comme des membres à leur chef ; lui-même ne les châtie qu'à regret, il attend qu'on désarme sa justice, il le désire. Pouvons-nous en douter, puisque dans ses divines Écritures il se plaint de ce qu'on ne le désarme pas, lorsqu'il veut punir les pécheurs qui sont ses ennemis?

2° *La charité*. Ces morts n'appartiennent pas seulement au Seigneur, ils nous appartiennent aussi à nous-

mêmes. Ce sont nos frères dans la foi ; la même vocation les a séparés des infidèles, le même signe d'adoption leur a été imprimé ; ils ont été lavés du même sang, nourris du même pain, sanctifiés par la même parole et par les mêmes sacrements. Ils n'ont pas cessé de faire partie de la même Église. Le lien sacré de la charité chrétienne nous unit à eux ; c'est pourquoi la tendre Mère dont nous sommes tous les enfants, les recommande chaque jour dans l'auguste sacrifice et leur fait l'application des prières et des bonnes œuvres qui se pratiquent sur la terre.

Ce sont nos frères selon la chair; ils sont peut-être nos pasteurs, ceux qui ont formé notre enfance à la piété, qui nous ont rompu si souvent le pain qui nourrit l'ame, qui peut-être, ont abrégé leurs jours par l'activité de leur zèle et de leur sollicitude. Ce sont nos parents, nos frères et sœurs, nos amis ; voilà ceux qui souffrent, qui souffrent beaucoup, qui peut-être ne souffrent que pour nous avoir trop aimés, qui souffrent pendant que nous jouissons de la vie qu'ils nous ont donnée, des biens qu'ils nous ont laissés ; voilà ceux qui, du milieu de leurs souffrances, élèvent vers nous leurs mains et leurs voix suppliantes, nous criant : Ayez pitié de nous ! ayez pitié de nous ! vous du moins qui fûtes nos parents et nos amis.

3° *La justice*. Descendons au fond de notre conscience et demandons-nous sérieusement à nous-mêmes : Parmi ce grand nombre d'ames, n'en est-il aucune qui soit dans le Purgatoire à cause de moi? C'est peut-être

moi qui, par mes défauts, ai donné lieu aux impatiences, aux paroles, aux démarches répréhensibles que mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, mon ami, expient maintenant dans les souffrances. Songeons à toutes les légèretés, à tous les scandales plus ou moins graves de notre vie, et si nous en avons le courage, disons : Nul, dans le Purgatoire, ne souffre à cause de moi.

4° *Notre propre intérêt.* Ces ames n'ont fait que nous précéder ; c'est nous avertir assez que nous les suivrons.

Nous les suivrons, et notre piété est-elle assez solide, notre charité assez ardente, notre vie assez pure, notre mort sera-t-elle assez précieuse devant Dieu, pour que nous puissions nous répondre que rien ne retardera notre bonheur éternel ? Hélas ! peut-être un long et rigoureux Purgatoire est-il le sort le plus favorable que la plupart d'entre nous puissent attendre. Ayons donc pitié de nous-mêmes et hâtons-nous de nous faire, des ames du Purgatoire, autant de protecteurs auprès de Dieu.

Délivrées par nos tendres soins, ces ames bienheureuses garderont fidèlement nos places dans le Ciel, et, par la puissance de leurs prières, hâteront notre entrée dans les tabernacles éternels. Ne craignons de leur part ni oubli ni ingratitude ; ces vices sont bannis du Ciel, séjour même de la charité infinie. Voulons-nous donc qu'après la mort, les ames du Purgatoire viennent à notre rencontre et nous présentent une main victorieuse, présentons-leur maintenant une main secourable. Souvenons-nous de cette parole du divin Maître : On vous traitera comme vous aurez traité les autres.

Mais ces ames n'attendront pas jusqu'après notre mort à nous faire sentir leur reconnaissance. Durant la vie, dans nos tentations, dans nos peines, à nos derniers moments, elles nous obtiendront des secours proportionnés à nos besoins; et dès ce moment, quelle consolation n'éprouverons-nous pas? Ah! si l'effet des prières et des sacrifices de l'Église nous était rendu visible, quelle joie n'éprouverions-nous pas en voyant chaque jour sortir du milieu des souffrances, quelques-unes de ces ames bienheureuses! Et quelle consolation si Dieu daignait nous révéler que c'est à notre piété, à nos bonnes œuvres, qu'elles sont redevables de leur délivrance!

La prière pour les morts est, avec la confession, une des vérités que les Protestants regrettent le plus. J'ai connu un Luthérien que notre croyance du Purgatoire a rendu Catholique. Il avait perdu un frère chéri au milieu d'une fête, et il se souvenait sans cesse, pour tourmenter son cœur, de ce pas si brusque d'un festin au cercueil. Son ame avait besoin d'être rassurée; il savait toute la pureté qu'il faut pour le Ciel, et, dans son culte, il ne trouvait pas de lieu intermédiaire entre les parvis célestes et les profondeurs de l'abîme. Ses frayeurs devenaient de déchirantes angoisses, il n'avait plus de repos; ses jours étaient sans distraction, ses nuits sans sommeil, ses pensées sans espérance. Il dépérissait à vue d'œil, et lui aussi penchait vers la tombe, vers la tombe de son frère qu'il devait partager comme un lit de famille. On lui ordonna de voyager; mais

lui se disait : Je n'aurai pas le temps d'aller loin, je mourrai dans une hôtellerie, soigné par des mercenaires étrangers... et quand j'aurai fermé les yeux, on sera obligé de chercher dans mes papiers pour savoir le nom du voyageur qui vient de s'arrêter pour toujours et qui n'a plus besoin que d'un gîte au cimetière.

Ses amis se joignirent à son médecin, et le jeune Ecossais vint sur le continent. Je me trouvais sur le même vaisseau que lui, et bientôt nous eûmes lié conversation ensemble et bien des points de contact nous lièrent.

Quand nous fûmes débarqués nous logeâmes dans le même hôtel ; au bout de quelques jours il me révéla ce qui avait répandu tant de tristesse sur ses jeunes années, la mort de son frère et ses inquiétudes sur les destinées éternelles d'un être qu'il avait tant aimé !... Ah ! me dit-il un *Jour des Morts*, par amour pour mon frère, je vais adopter votre rite ! Oh ! quand je pourrai prier pour mon frère, je respirerai, je vivrai pour demander chaque jour du bonheur dans le Ciel pour celui que j'ai tant chéri sur la terre !... Votre culte fait qu'on peut encore s'entr'aider après la mort ; vos prières ôtent au sépulcre son terrible silence ; vous, vous conversez encore avec ceux qui sont partis de la vie ; vous, vous avez connu la faiblesse humaine, cette faiblesse qui n'est pas le crime, mais qui n'est pas la *pureté;* et, entre les limites du Ciel et de la terre, Dieu vous a révélé un lieu d'expiation. Mon frère y est peut-être, je me fais Catholique pour l'en délivrer, pour me consoler ici bas,

me soulager de ce poids qui m'oppresse ; ce poids, je ne l'aurai plus quand je pourrai prier. Et il se fit Catholique [1].

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir révélé le dogme consolant du Purgatoire ; donnez-moi une grande compassion pour les ames que votre justice y purifie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire chaque jour une prière pour les ames du Purgatoire.*

PETIT CATÉCHISME.

DE NOTRE UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI. — PURGATOIRE.

Q. Quelles vérités sont contenues dans ces paroles : *Il est descendu aux Enfers ?*

R. Dans ces paroles, *il est descendu aux Enfers*, plusieurs vérités sont contenues, en particulier l'existence du Purgatoire.

Q. Qu'est-ce que le Purgatoire ?

R. Le Purgatoire est le lieu ou l'état dans lequel les ames justes sorties de ce monde, sans avoir satisfait en-

[1] *Fêtes chrét.*

tièrement à la justice divine pour leurs péchés, achèvent de se purifier avant d'être admises dans le Ciel.

Q. Que devons-nous croire touchant le Purgatoire?

R. Nous devons croire touchant le Purgatoire : 1° qu'il y en a un ; 2° que les ames y souffrent ; 3° que les prières et les bonnes œuvres des vivants peuvent les soulager ; 4° que le sacrifice de la Messe étant propitiatoire, il a la vertu de satisfaire à la justice divine pour les vivants et pour les morts.

Q. Quelles preuves avez-vous de l'existence du Purgatoire?

R. Nous avons plusieurs preuves de l'existence du Purgatoire ; en voici quelques-unes que nous rapportons, moins pour vaincre notre répugnance à croire cette touchante vérité que pour consoler notre foi. La première, c'est l'Ancien Testament. Il est écrit que Judas Machabée envoya une somme d'argent à Jérusalem pour faire prier pour ses soldats qui étaient morts sur le champ de bataille, afin qu'ils fussent délivrés de leurs péchés; car, ajoute l'Écriture-Sainte, c'est une salutaire pensée de prier pour les morts. Or, les Juifs ne priaient ni pour les ames qui étaient dans le sein d'Abraham, elles n'avaient plus de péchés à expier, ni pour celles qui seraient en Enfer, les prières leur étant inutiles; les Juifs croyaient donc qu'il y avait entre le Ciel et l'Enfer, un état mitoyen ; cet état ou ce lieu, nous l'appelons Purgatoire.

Q. Quelle est la seconde preuve du Purgatoire?

R. La seconde preuve du Purgatoire, c'est le Nou-

veau Testament. Notre Seigneur dit, dans l'Evangile, que le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre. Il y a donc des péchés qui sont remis dans l'autre monde. Or, ce n'est pas dans le Ciel, où rien de souillé n'entre jamais, ce n'est pas non plus dans l'Enfer où il n'y a plus de rédemption, c'est donc dans un lieu qui n'est ni le Ciel ni l'Enfer : c'est ce lieu que nous appelons Purgatoire.

Q. Quelle est la troisième ?

R. La troisième preuve du Purgatoire, c'est la tradition de l'Église catholique. Depuis les Apôtres, l'Église n'a pas cessé de prier et d'offrir le saint sacrifice pour ses enfants décédés. Tertullien, saint Justin, saint Augustin et tous les autres Pères de l'Église, témoignent de cet usage et nous disent qu'il vient des Apôtres et par conséquent de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Q. Quelle est la quatrième?

R. La quatrième preuve du Purgatoire, c'est la tradition des sectes séparées de l'Église depuis le commencement. Ces sectes sont en grand nombre et répandues dans l'Orient, ce sont les Nestoriens, les Arméniens, les Grecs, etc. Toutes ont conservé et conservent encore l'usage de prier pour les morts. Elles n'ont pas emprunté cet usage de l'Église après leur séparation, elles le tiennent donc des Apôtres et de Notre Seigneur.

Q. Quelle est la cinquième ?

R. La cinquième preuve du Purgatoire, c'est la tradition même des Payens.

Nous voyons dans leur histoire qu'ils offraient des

sacrifices pour les morts; qu'ils priaient pour eux : cet usage se retrouve même chez les Sauvages. Ainsi, l'existence du Purgatoire et la croyance que les prières des vivants peuvent être utiles aux morts, sont attestées par tous les hommes de tous les siècles.

Q. Quels motifs avons-nous de prier pour les morts?

R. Nous avons quatre principaux motifs de prier pour les morts : 1° la gloire de Dieu, à qui nous procurons des adorateurs parfaits, en faisant entrer dans le Ciel les ames du Purgatoire; 2° la charité; les trépassés nous appartiennent, parce qu'ils sont nos frères en Jésus-Christ, et nos parents ou nos amis selon la chair; 3° la justice, parce qu'ils ne souffrent peut-être qu'à cause de nous; 4° notre intérêt personnel, parce que ces ames délivrées par nos prières, nous aideront un jour à sortir nous-mêmes du Purgatoire.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir révélé le dogme consolant du Purgatoire; donnez-moi une grande compassion pour les ames que votre justice y purifie.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire chaque jour une prière pour les ames du Purgatoire.*

XXI^e^ LEÇON.

DE NOTRE UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI.

Sixième et septième articles du Symbole. — Ascension. — Ses causes. — Le Nouvel Adam monte au Ciel pour l'ouvrir et en prendre possession en notre nom, envoyer le Saint-Esprit, être notre Avocat, jouir de sa gloire. — Jugement particulier. — Sa nécessité. — Jugement général. — Sa nécessité. — Ses signes précurseurs.

Après avoir accompagné le Sauveur jusque dans les plus basses parties de la terre, nous allons le suivre au plus haut des Cieux. Partout nous le verrons accomplissant le grand œuvre de la Rédemption. C'est la touchante vérité qui est contenue dans le sixième article du Symbole. Il est ainsi conçu : *Il est monté aux Cieux, il est assis à la droite de Dieu, le Père Tout-Puissant.* Plus tard nous raconterons en détail l'histoire de l'Ascension; ici nous allons expliquer ce que la foi nous enseigne touchant ce mystère.

Or, nous devons croire fermement, et sans hésiter, que Notre Seigneur, après avoir achevé et terminé l'œuvre de notre Rédemption, monta au Ciel comme homme, en corps et en ame. Comme Dieu, jamais il n'avait cessé d'y être, puisque par sa divinité il est

partout et remplit tous les lieux. Il y est monté par sa propre vertu, et non par le secours d'une force étrangère, comme Elie, qui fut transporté dans le Ciel sur un char de feu; comme le prophète Habacuc, ou le diacre Philippe, qui furent portés en l'air par une vertu divine, jusqu'à des distances très-éloignées. Et ce n'est pas seulement en tant que Dieu que Jésus-Christ est monté au Ciel par sa propre vertu, c'est encore en tant qu'homme. Il est vrai que cela n'eut pas lieu par des forces naturelles à l'homme; mais la vertu toute puissante dont était remplie son ame bienheureuse, a pu transporter son corps où elle a voulu : car son corps, déjà en possession de la gloire, obéissait sans peine aux ordres et aux mouvements de l'ame. Voilà pourquoi nous disons et croyons que Jésus-Christ est monté au Ciel comme Dieu et comme homme.

Il est assis à la droite du Père Tout-Puissant. Ces paroles signifient que Notre Seigneur est dans le Ciel comme dans le lieu de son repos; qu'il y est comme un roi sur son trône pour recevoir des hommages, et pour faire la joie des Anges et des Saints. *Être assis* n'exprime pas ici la position du corps, mais il signifie la possession certaine et immuable de la puissance royale et de la gloire infinie que Jésus-Christ a reçue de son Père. Car c'est son Père, dit l'apôtre saint Paul, *qui l'a ressuscité d'entre les morts, qui l'a fait asseoir à sa droite dans le Ciel, au-dessus de toutes les Principautés, des Puissances, des Vertus, des Dominations et de toutes les Dignités qui peuvent être nommées dans le siècle futur, aussi bien que*

dans le siècle présent, et qui a mis toutes choses sous sa puissance [1]. *A la droite du Père Tout-Puissant;* c'est pour s'accommoder à notre langage, que l'Écriture se sert de cette expression. Ainsi, comme c'est un usage parmi les hommes de donner la droite à celui qu'on veut honorer, on a transporté l'idée de cet usage aux choses spirituelles, et pour expliquer la gloire que Jésus-Christ s'est acquise, et qui l'élève, comme homme, au-dessus de tout ce qui est créé, on a dit qu'il est assis à la droite de son Père. On voit par là qu'il s'agit d'une gloire singulière et propre à Notre Seigneur, qui ne peut convenir qu'à lui.

C'est le mystère de l'Ascension qui complète dans Notre Seigneur le caractère du nouvel Adam. Voilà donc le nouvel Homme qui a reconquis tous ses droits; le voilà retourné dans le Ciel sa patrie, auprès de Dieu, dont le péché seul avait séparé le genre humain. Quoi de plus propre à faire battre nos cœurs de joie et de reconnaissance! Car c'est pour nous que le nouvel Adam est monté au Ciel; c'est nous qui, en sa personne, avons pris possession de ce beau royaume : c'est notre chair, c'est notre sang, régénérés, qui sont à la droite du Père Tout-Puissant.

En effet, si nous cherchons les causes de l'Ascension du Sauveur, la foi nous répond que le second Adam est monté au Ciel : 1° pour en ouvrir les portes fermées depuis le péché du premier Adam, et en prendre possession au nom du genre humain. *Vous viendrez un*

[1] *Eph.* 1. 20.

jour où je vais moi-même, disait-il à ses Apôtres, le jour de la Cène. Ce fut pour montrer encore mieux la certitude de ses promesses, qu'il emmena avec lui, dans le séjour de la béatitude éternelle, les ames des Saints, qu'il avait délivrées des ténèbres. Quoi de plus propre à affermir l'espérance dans nos cœurs ? Nous voyons le second Adam, notre Père, notre Chef, monter au Ciel, comme homme, et placer la nature humaine à la droite de son Père. Quel plus puissant motif d'espérer que nous, qui sommes ses membres, y monterons aussi, et que nous nous y réunirons à notre Chef? Ainsi, le Sauveur est monté au Ciel pour y préparer nos places.

2° Il y est monté, ô bonté admirable ! pour nous les garder. En effet, l'apôtre saint Paul nous le représente debout devant le trône de son Père, intercédant en notre faveur, plaidant notre cause, nous obtenant, par sa médiation toute puissante, les graces nécessaires pour ne pas nous écarter de la route du Ciel, ou pour nous y ramener quand nous avons le malheur de nous en éloigner. De là, ces touchantes paroles du Disciple bien-aimé : *Mes petits enfants, je vous écris ceci, afin que vous ne pèchiez point; mais si quelqu'un pèche, nous avons un Avocat auprès du Père ; c'est Jésus-Christ qui est la justice même, et qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier*[1].

3° Il y est monté pour exciter en nous le désir d'y aller. Par suite du péché du premier Adam, le genre

[1] 1 *Joan.* 2. 1.

humain avait oublié sa véritable patrie, il n'avait plus pour elle que de l'indifférence et du dégoût; en y montant, le nouvel Adam a changé notre indifférence en amour, notre dégoût en désir. Il est si naturel que des enfants bien nés soupirent après le bonheur de se réunir à un Père chéri! Pour entretenir en nous ce désir surnaturel, il nous a envoyé le Saint-Esprit qui détache nos affections de la terre, et les élève sans cesse vers le Ciel.

4° Enfin, le Sauveur est monté au Ciel, parce que son corps, devenu glorieux et immortel par sa résurrection, demandait une autre demeure que cette terre basse et obscure, et ne devait plus habiter que dans les hauteurs éclatantes du Ciel; et cela, non-seulement afin d'y jouir de la gloire et du royaume qu'il avait conquis par son sang, mais encore pour nous apprendre que notre corps, rétabli sur le modèle du sien, participerait un jour au même bonheur. Puissions-nous ne jamais oublier que la condition; pour être glorifiés avec lui dans l'éternité, c'est de vivre et de souffrir comme lui dans le temps!

Nous avons dit que la vie de l'homme sur la terre depuis le péché originel, est un délai accordé par la justice divine pour faire pénitence, pour se régénérer en s'unissant au nouvel Adam, et en vivant comme lui. Nous avons vu que le nouvel Adam n'a rien omis pour nous attirer à lui et nous conserver unis à lui. C'est pour cela qu'il s'est fait notre Rédempteur; c'est pour cela qu'il continue d'être notre Avocat dans le Ciel. Lors donc que la durée de l'épreuve sera finie, le nouvel Adam

viendra discerner ceux qui se seront unis à lui, de ceux qui seront restés unis au vieil Adam ; et il rendra à chacun selon ses œuvres. C'est l'imposante vérité contenue dans le septième article du Symbole ; le voici : *D'où il viendra juger les vivants et les morts.*

Pour bien comprendre cette vérité, il faut remarquer qu'il y a deux jugements, le jugement particulier et le jugement général.

Le jugement particulier a lieu au moment où nous quittons la vie, à l'instant même où l'ame est séparée du corps : on est jugé dans le lieu où l'on meurt ; car le juge est partout. A ce jugement, Dieu paraît comme juge, l'ame comme accusée, l'Ange du Ciel, qui en a été le gardien, comme témoin, et le démon comme accusateur. On y est jugé sur toutes les pensées, toutes les paroles et toutes les actions de la vie ; sur tout le mal qu'on a commis, sur tout le bien qu'on a dû faire et qu'on n'a pas fait, et sur tout le bien qu'on a mal fait. C'est ce qu'on appelle le jugement particulier. Il est évident que ce premier jugement est nécessaire.

En effet, Dieu ne serait pas juste, il ne serait pas Dieu, s'il traitait de la même manière ceux qui l'offensent et ceux qui le servent ; il faut donc que les bons et les méchants lui rendent compte de leur vie, afin qu'il donne à chacun selon ses œuvres. Et ce jugement doit avoir lieu aussitôt après la mort, parce que le temps, c'est-à-dire le délai accordé à chaque homme pour regagner le Ciel est fini : l'éternité commence ; et l'éternité est la récompense ou le châtiment immédiat de la vie.

Le jugement général aura lieu lorsque la durée de l'épreuve sera finie pour toute la race humaine, et que tous les hommes réunis paraîtront ensemble au tribunal de Dieu. Il se fera pour confirmer la sentence qui aura été portée au jugement particulier, et en manifester la justice pour la gloire des bons et la confusion des méchants. C'est Jésus-Christ qui sera le juge; il convient qu'il en soit ainsi. Puisqu'il s'agit de juger des hommes, n'est-il pas nécessaire qu'ils puissent voir leur juge des yeux du corps, entendre de leurs oreilles la sentence qui sera portée; en un mot, connaître leur jugement par leurs propres sens? C'est encore une justice qui est due à Jésus-Christ; il a été sur la terre injustement condamné par les méchants, n'est-il pas juste qu'il paraisse à son tour, assis sur son trône, pour juger tous les hommes? Or, il jugera non-seulement comme Dieu, mais comme homme; c'est lui-même qui nous l'apprend en disant : *Le Père a donné au Fils le pouvoir de rendre le jugement parce qu'il est le Fils de l'Homme*[1]. Le Prince des Apôtres enseigne la même vérité : *Il nous a ordonné de prêcher au peuple et de rendre témoignage que c'est lui qui a été établi de Dieu, juge des vivants et des morts*[2].

Si le jugement particulier est nécessaire, le jugement général ne l'est pas moins; en effet, il faut que justice soit faite : 1° à l'égard du Fils de l'Homme; méconnu des Juifs, crucifié par les Payens, blasphémé par les Hérétiques, insulté par les Impies, déshonoré par les

[1] *Joan.* 5. 26.
[2] *Act.* 18. 40.

Chrétiens, il faut qu'une réparation solennelle, éclatante, lui soit faite; il faut que le monde entier tombe une fois à genoux devant celui qui, pour l'amour du monde, voulut mourir sur une croix; 2° il faut que justice soit faite à l'égard du juste : traité maintenant comme son divin Maître, méconnu, méprisé, persécuté, moqué comme lui; il faut qu'un jour, aux yeux de l'univers, sa couronne d'épines se change en couronne de gloire; il faut qu'on voie de quel côté fut la raison, et que l'ordre publiquement violé à son égard soit publiquement rétabli; 3° il faut que justice soit faite à l'égard du pécheur : sur la terre, couronné de roses, nageant dans les plaisirs, se moquant insolemment de Dieu et de sa loi, il faut qu'il reconnaisse un jour, le front dans la poussière, l'empire souverain de celui dont il osa braver et les ordres et les promesses et les menaces; il faut qu'aux regards des hommes et des Anges, le vice audacieux soit un jour couvert de l'ignominie et du mépris dont il essaya si long-temps de flétrir la timide vertu; 4° il faut que justice soit faite à l'égard de tous les hommes, quelle qu'ait été leur vie : car en mourant, les hommes laissent des enfants ou des disciples ou des amis, qui imitent leurs exemples et suivent leurs discours, ce qui doit nécessairement faire augmenter la récompense ou le châtiment long-temps après leur mort; mais cette influence funeste ou salutaire qu'ils exercent sur tant de monde, ne peut finir qu'avec le monde lui-même.

Pour que justice soit faite complètement, exactement, il faut donc qu'il y ait un examen et une

recherche exacte de toutes les actions et de toutes les paroles bonnes ou mauvaises, causées par l'exemple jusqu'à la fin des temps, ce qui ne peut avoir lieu que par un jugement général de tous les hommes, à la consommation du monde[1]; 5° enfin il faut que justice soit faite à l'égard de la Providence : calomniée, niée par les aveugles mortels, il faut qu'un jour le monde entier rende hommage à la sagesse de ses conseils, à la douceur de ses voies, à la profonde économie de sa conduite ; en un mot, il faut que tout rentre un jour dans l'ordre troublé par le péché. Ce n'est pas assez, il faut que tout y rentre d'une manière éclatante, solennelle, afin de réparer tous les scandales. Dieu ne serait pas Dieu s'il

[1] Cette pensée, que le crime des scandaleux ne finit point avec leur vie et qu'ils sont réellement responsables des suites de leurs scandales jusqu'à la fin du monde, est une des plus propres à inspirer aux fidèles une vive horreur de ce péché diabolique. Le catéchisme du Concile de Trente, approuvé par l'Église, fait entendre positivement que les tourments de ceux qui ont été réprouvés, pour cause de scandale, augmentent et augmenteront progressivement tous les jours, jusqu'à la fin des siècles, à mesure qu'il se commettra dans le monde de nouveaux crimes occasionnés par leurs pernicieux exemples. Ce n'est donc qu'au jugement dernier que la mesure de leurs crimes étant parvenue à son comble, leur condamnation et leur supplice pourront être définitivement arrêtés.

Concluez de là combien doit être malheureux le sort des Hérésiarques, des Auteurs ou Fauteurs de schismes, de ceux qui ont inondé la société de livres détestables, et de tous les scandaleux en général.

Au contraire, le bon exemple portera tous les jours de nouveaux fruits de mérite et de récompense pour ceux qui l'auront donné à leurs semblables, et ce ne sera qu'au jugement que le degré de leur bonheur et de leur gloire sera fixé et définitivement arrêté. Jusque-là, il ira toujours croissant. Telle est la pensée du Catéchisme du Concile de Trente. Quoi de plus consolant! — (*Note de M. l'abbé Doney, trad. du Catéch. du Con. de Trente.*

pouvait en être autrement. Or, un jugement public, universel de toutes les nations assemblées, est l'unique moyen de réparer publiquement l'ordre publiquement violé. *C'est pourquoi*, dit le Seigneur, *j'assemblerai tous les peuples et je les conduirai dans la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en jugement avec eux*[1]. Le Sauveur lui-même, en parlant de la fin du monde, a déclaré qu'il y aurait un jugement général. Toutes les vérités annoncées par le Sauveur, se sont accomplies; donc celle-ci s'accomplira de même.

Dans son infinie bonté, le Sauveur ne s'est pas contenté d'annoncer le jugement dernier, il a marqué les signes qui doivent le précéder, afin que nous puissions connaître que la fin du monde est proche et que nous nous tenions bien prêts, en les voyant arriver. Or, voici les trois principaux signes qui, d'après l'Écriture, précéderont le jugement : 1° la prédication de l'Évangile par toute la terre : *L'Évangile du royaume sera prêché dans le monde*, dit le Sauveur, *pour servir de témoignage à toutes les nations, et après viendra la consommation*[2]; 2° l'Apostasie; 3° l'Antechrist. *Ne vous laissez pas tromper*, écrivait l'apôtre saint Paul, *en croyant que le jour du Seigneur est proche, parce que le jugement ne viendra point qu'auparavant l'apostasie ne soit arrivée, et qu'on n'ait vu paraître l'homme de péché*[3]. Une tradition très-ancienne et très-vénérable, fondée en parti-

[1] *Joel.* III. 2.

[2] *Matth.* 24. 14.

[3] 2. *Thess.* 2. 3.

culier sur l'épître de saint Paul aux Romains, ajoute un quatrième signe du jugement : c'est la conversion des Juifs.

L'apostasie sera un signe précurseur du dernier jugement ; cette apostasie ou ce renoncement à la foi, sera donc public, éclatant, général ; non-seulement les particuliers, mais les nations comme nations, se sépareront de l'Église. L'apparition de l'Antechrist est un autre signe du jugement. On croit généralement que l'Antechrist sera un tyran impie et cruel à l'excès, qui doit régner sur la terre lorsque le monde touchera à sa fin. Les persécutions qu'il exercera contre les élus, seront la dernière et la plus terrible épreuve qu'ils auront à subir.

Lors donc que la fin du monde et le jour du jugement seront proches, voici, disait le Sauveur à ses Apôtres, ce qui arrivera : Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et, sur la terre, les nations seront consternées par le trouble que causera le bruit de la mer et des flots ; les hommes sécheront de crainte dans l'attente de ce qui doit arriver à tout l'univers. Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus de clarté, les étoiles tomberont du Ciel et les voûtes célestes seront ébranlées. Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le Ciel. A cette vue, toutes les nations de la terre feront éclater leur douleur, et elles verront venir le Fils de l'Homme sur les nues avec une grande puissance et une grande majesté. Au même temps, il enverra ses Anges avec la trompette et ils diront d'une voix éclatante : Morts, levez-vous, venez au jugement, et les sépulcres s'ouvriront,

et tous ceux qui dorment dans la poussière de la terre entendront la voix du Fils de Dieu; et ils en sortiront, les uns pour la gloire, les autres pour l'opprobre éternel; et les Anges rassembleront les élus de Dieu des quatre coins de la terre, depuis un bout du Ciel jusqu'à l'autre.

Au souvenir de ses élus, de ses bien-aimés qu'il vient de nommer, le Sauveur adoucit tout à coup ces images terribles; il veut que ce qui doit faire sécher les méchants de douleur et d'effroi, soit pour eux un sujet de joie et un motif d'assurance. En effet, ces signes qui annonceront aux premiers l'arrivée imprévue du vengeur de leurs crimes, seront aux seconds le présage infaillible de la venue du Rémunérateur de leurs vertus. C'est donc à ceux-ci qu'il adresse ces consolantes paroles dans la personne de ses Apôtres qui les représentaient tous : Or, quand ces choses commenceront d'arriver, ouvrez les yeux et levez la tête, parce que votre délivrance approche.

Lorsque tous ces préparatifs du jugement seront finis, le Fils de l'Homme, accompagné de ses Anges et environné de tout l'éclat de sa majesté, s'asseoira sur son trône; toutes les nations seront rassemblées devant lui. Alors il séparera les hommes les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs. Il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche; puis le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde; car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez

logé ; j'étais nu et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez visité ; j'étais en prison et vous m'y êtes venu voir. Les justes lui répondront alors : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim et que nous vous avons donné à manger, ou avoir soif et que nous vous avons donné à boire? Quand est-ce que nous vous avons vu étranger et que nous vous avons logé, ou nu et que nous vous avons vêtu? et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison et que nous vous avons été voir? Le Roi leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes frères que voilà, vous me les avez faites à moi-même.

En même temps, il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits : allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges : car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais étranger et vous ne m'avez point logé ; j'étais nu et vous ne m'avez point vêtu ; j'étais malade et en prison et vous ne m'avez point visité. Ils lui diront aussi à leur tour : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif, ou étranger, ou nu, ou malade, ou en prison, et que nous ne vous avons point assisté? Alors il leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez manqué de faire ces choses au moindre de ces petits que voilà, vous avez manqué de me les faire à moi-même ; et ceux-ci iront dans les supplices éternels, et les justes à la vie éternelle.

A ces mots, les élus s'élèveront triomphant vers le Ciel en chantant l'hymne éternel de la reconnaissance et de l'amour; et les réprouvés tomberont dans les abîmes de l'Enfer avec les démons; un Ange en fermera les portes, y apposera le sceau de Dieu, qui ne sera jamais brisé, et l'éternité règnera partout.

Terminons par une remarque bien importante pour notre conduite. Quoique dans les motifs de la double sentence qu'il prononce, le Sauveur ne parle pas de la pratique ou de l'omission de tous les devoirs que la Religion nous impose, il n'en est pas moins certain qu'ils seront l'objet de son examen et de son jugement. S'il attache le bonheur ou le malheur éternel à la pratique ou à l'omission d'une seule vertu, la charité, c'est pour nous apprendre, d'une part, que la charité est l'abrégé de tous les commandements et de quelle ressource elle est pour obtenir toutes les vertus nécessaires au salut ; d'autre part, c'est afin que nous ne puissions pas ignorer quelle sera la sévérité de ses jugements : car si des supplices éternels sont préparés à ceux qui n'auront pas fait le bien, à quoi doivent s'attendre ceux qui auront fait le mal?

L'article du Symbole que nous venons d'expliquer, se termine par ces mots : *Les vivants et les morts*. Ces paroles ont plusieurs significations. Elles signifient premièrement, tous les hommes sans exception; secondement ceux qui seront morts avant la fin du monde et ceux qui mourront immédiatement avant le jugement dernier; troisièmement, par les vivants on entend les justes

qui auront vécu de la véritable vie de la grace et qui vivront éternellement d'une vie bienheureuse dans le Ciel; par les morts, ceux qui auront vécu et qui seront sortis de ce monde dans l'état du péché mortel; ce qui est la véritable mort, puisque c'est la séparation de l'ame d'avec Dieu, et qui ne ressusciteront que pour continuer cette séparation ou cette mort éternelle dans les feux de l'Enfer.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir annoncé vos redoutables jugements; pénétrez-moi d'une crainte filiale et d'un tendre amour pour vous, afin que me tenant uni au nouvel Adam pendant ma vie, je mérite de lui être uni pendant toute l'éternité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux respecter et assister les pauvres autant que je le pourrai.*

PETIT CATÉCHISME.

DE NOTRE UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI. — SIXIÈME ET SEPTIÈME ARTICLES DU SYMBOLE.

Q. Récitez le sixième article du Symbole?

R. Voici le sixième article du Symbole : *Est monté aux Cieux, est assis à la droite du Père Tout-Puissant.*

Cet article nous apprend que Notre Seigneur est monté au Ciel, en tant qu'homme, en corps et en ame; comme Dieu, il n'avait jamais cessé d'y être, puisque par sa divinité il est partout et remplit tous les lieux. Ce n'est point par un secours étranger, mais par sa propre puissance qu'il est monté dans le Ciel.

Q. Que signifient ces paroles : *Il est assis à la droite du Père Tout-Puissant ?*

R. Ces paroles : Il est assis à la droite du Père Tout-Puissant, signifient que Notre Seigneur est dans le Ciel comme dans le lieu de son repos et qu'il jouit de la même gloire que le Père Tout-Puissant et le Saint-Esprit. *Être assis* n'exprime pas ici la position du corps, mais il signifie la possession certaine, immuable de la puissance et de la gloire infinie que Notre Seigneur a reçue de son Père. *A la droite;* c'est pour s'accommoder à notre langage que l'Écriture se sert de ces expressions. En effet, comme c'est un usage parmi les hommes de donner la droite à celui qu'on veut honorer, on a transporté l'idée de cet usage aux choses spirituelles, et pour expliquer la gloire infinie que Jésus-Christ s'est acquise et qui l'élève comme homme au-dessus de toutes les créatures, on a dit qu'il est assis à la droite du Père Tout-Puissant.

Q. Pourquoi Notre Seigneur est-il monté au Ciel?

R. Notre Seigneur est monté au Ciel pour nous en ouvrir les portes et en prendre possession. Par son péché, le premier Adam, représentant tout le genre humain, s'était fermé le Ciel; par sa croix, le nouvel

Adam, représentant tout le genre humain, en a rouvert les portes et pris possession en notre nom. Ainsi notre nature est aujourd'hui rétablie dans tous ses droits ; elle est dans la personne du Sauveur, en possession du Ciel pour toute l'éternité. Le Sauveur est donc monté au Ciel, comme il le disait lui-même, pour nous y préparer des places.

Q. Pourquoi encore le Sauveur est-il monté au Ciel?

R. Le Sauveur est encore monté au Ciel pour y garder nos places ; c'est pourquoi l'apôtre saint Paul nous le représente devant le trône de son Père, priant pour nous, plaidant notre cause et nous obtenant les graces nécessaires pour ne pas nous écarter du chemin du Ciel, ou pour nous y ramener lorsque nous avons eu le malheur de le quitter.

Q. Quelles sont les autres raisons pour lesquelles le Sauveur est monté au Ciel?

R. Le Sauveur est aussi monté au Ciel pour exciter en nous le désir d'y aller, car il est naturel que des enfants bien nés désirent se réunir à leur père chéri; c'est pour exciter et soutenir en nous ce désir qu'il nous a envoyé le Saint-Esprit. Enfin, Notre Seigneur est monté au Ciel, parce que son corps, devenu immortel et glorieux par sa résurrection, demandait une autre demeure que cette terre de misère et d'exil.

Q. Quel est le septième article du Symbole?

R. Voici le septième article du Symbole : *D'où il viendra juger les vivants et les morts.* Il est nécessaire que tous les hommes soient jugés, c'est-à-dire qu'ils

rendent compte à Dieu de la vie et des graces qu'il leur a données. S'il en était autrement, Dieu ne serait pas juste, puisqu'il traiterait de la même manière les bons et les méchants. Il y a deux jugements : le premier, qui a lieu au moment de la mort ; on l'appelle le jugement particulier. Le second jugement aura lieu à la fin du monde; on l'appelle le jugement dernier et le jugement général, parce qu'il se fera pour confirmer le premier et en présence de toutes les nations assemblées.

Q. Pourquoi un jugement général ?

R. Il faut qu'il y ait un jugement général pour réparer la gloire de Notre Seigneur; pour justifier les justes, couvrir d'une confusion publique les méchants, et pour venger la Providence.

Q. Que signifient ces paroles : *Les vivants et les morts?*

R. Par ces paroles les vivants et les morts, on entend d'abord tous les hommes : ensuite tous ceux qui seront morts dans le péché, et tous ceux qui seront sortis de ce monde dans la grace de Dieu, en sorte que personne ne sera exempt du jugement dernier : nous comparaîtrons tous, dit saint Paul, devant le tribunal de Jésus-Christ.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir annoncé vos redoutables jugements : pénétrez-moi d'une crainte filiale et d'un tendre amour pour vous, afin que me tenant uni au nouvel Adam pendant ma vie, je mérite de lui être uni pendant toute l'éternité.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux respecter et assister les pauvres autant que je le pourrai.*

XXII^e^ LEÇON.

DE NOTRE UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI.

Huitième article du Symbole. — Saint-Esprit. — Sa divinité. — Ses apparitions. — Ses œuvres. — Ses sept dons. — Raisons pour lesquelles on explique ailleurs le neuvième et le dixième articles du Symbole. — Onzième article. — Résurrection toujours crue, possible, voulue de Dieu. — État des corps ressuscités.

Le péché avait séparé l'homme de Dieu. Or, en Dieu il y a trois personnes. Le nouvel Adam devait donc, pour réparer les suites du péché, nous réunir à ces trois personnes adorables. Déjà nous avons vu ce que nous devons croire pour nous unir par la foi aux deux premières personnes de l'auguste Trinité. Il reste à exposer ce que nous devons croire pour nous unir à la troisième. Le huitième article du Symbole renferme sur ce point l'objet de notre foi; le voici : *Je crois au Saint-Esprit.* Par ces mots nous faisons profession de croire au Saint-Esprit, comme nous croyons au Père et au Fils; nous confessons qu'il leur est égal en toutes choses; qu'il a la même puissance, la même éternité, la même divinité; en un mot, qu'il est Dieu comme le Père et le Fils. Notre Seigneur nous a clairement révélé cette vérité

lorsqu'il dit à ses Apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*[1]. On voit qu'il accorde au Saint-Esprit le même rang, la même puissance qu'au Père et à lui-même, qu'il met les trois personnes sur la même ligne.

On donne à la troisième personne de l'adorable Trinité le nom de Saint-Esprit, parce qu'il procède par voie de volonté du Père et du Fils, dont il est l'amour consubstantiel. On lui attribue les œuvres de la bonté de Dieu, et il est comme l'esprit, comme l'ame de notre ame en la vivifiant par sa grace. On l'appelle Saint, parce qu'il est Saint par lui-même. Il n'a pas été sanctifié comme les créatures, mais il est Saint par sa nature, et il nous sanctifie ; en un mot, il est la sainteté même et la source de toute sainteté.

Le Saint-Esprit a plusieurs fois apparu sur la terre, sous divers symboles, selon la nature du mystère pour lequel il apparaissait. Il apparut au baptême de Notre Seigneur en forme de colombe, pour nous faire connaître son innocence et sa pureté. Il apparut à la transfiguration de Jésus-Christ en forme de nuée, pour nous manifester que, quoique le Sauveur parût semblable à nous, il était néanmoins le Fils de Dieu, et que sa divinité était cachée sous le voile de son humanité. Il apparut le jour de la Pentecôte en forme de langues de feu, pour annoncer tout à la fois l'unité d'amour, de croyance et de langage qui distinguerait désormais l'Église. C'est ainsi qu'il réparait avec éclat une des suites du péché, la

[1] *Matth.* 28. 19.

division des cœurs et la confusion des idées et des langues.

Après avoir enseigné ce qui regarde la personne du Saint-Esprit, il nous reste à parler de certains effets et de certains dons admirables qui lui sont attribués comme au principe et à la source éternelle de toute bonté. A la vérité, toutes les opérations extérieures de la Sainte-Trinité sont communes aux trois personnes; mais quelques-unes sont néanmoins plus particulièrement attribuées au Saint-Esprit, pour nous faire comprendre qu'elles viennent de l'amour infini de Dieu pour nous. L'Esprit Saint, en effet, procède de la volonté de Dieu, comme enflammé d'amour; et par là même, les effets qu'on lui attribue spécialement viennent de l'amour infini de Dieu pour nous.

On distingue sept principaux effets du Saint-Esprit. Ils lui conviennent d'une manière plus particulière, et sont marqués par le prophète Isaïe, lorsqu'il l'appelle : *Esprit de sagesse et d'entendement; Esprit de conseil et de force; Esprit de science et de piété; Esprit de crainte du Seigneur*[1]. Voilà ce qu'on appelle communément les sept dons du Saint-Esprit.

Par les dons du Saint-Esprit, on entend certaines qualités surnaturelles que Dieu donne par infusion à l'ame du Chrétien, dans le sacrement de Confirmation, pour la rendre docile aux inspirations de la grace.

Le don de *sagesse* nous fait juger sainement de toutes

[1] *Is.* 11. 3.

choses, relativement à notre fin dernière, et nous fait goûter Dieu et les choses de Dieu.

Le don d'*entendement* nous fait croire et comprendre les vérités révélées, autant qu'un esprit borné en est capable.

Le don de *conseil* ou de *prudence*, nous fait discerner le chemin du Ciel, et prendre en toutes choses le meilleur parti pour notre sanctification.

Le don de *force* ou de *courage*, nous fait résister au péché, aux occasions du péché, et vaincre tous les obstacles qui s'opposent à l'accomplissement de nos devoirs.

Le don de *science* nous fait discerner le bien du mal, et nous en fait sentir l'importance.

Le don de *piété* nous porte à remplir de bon cœur, par religion, tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes.

Le don de *crainte de Dieu* imprime à notre ame un grand respect pour Dieu, et lui communique non pas la crainte servile des Juifs, mais la crainte filiale qui convient aux Chrétiens.

Réfléchissez sur ces différents dons, et vous verrez que le Fidèle qui a le bonheur de les recevoir, ne manque de rien pour opérer son salut, c'est-à-dire, son union avec le nouvel Adam. Mais entre tous ces dons, le plus admirable, c'est la grace qui nous rend justes, et nous marque du sceau de l'adoption, et qui est le gage de notre héritage[1]. C'est cette grace, en effet, qui nous unit

[1] *Eph.* 1. 13.

étroitement à Dieu par les liens de l'amour; qui excite en nous les sentiments de la vraie piété ; qui nous fait embrasser une vie nouvelle ; qui nous rend enfin participants de la nature divine, et nous fait mériter le titre et la qualité d'enfants de Dieu [1]. Il est donc bien juste d'attribuer au Saint-Esprit l'œuvre de notre sanctification.

Nous venons de voir que toute sainteté vient du Saint-Esprit, comme de sa source et de son auteur. Ainsi, l'Église catholique, qui est à notre égard la mère, l'organe, la dispensatrice de la sainteté, ne peut venir que du Saint-Esprit. Telle est la raison pour laquelle le Symbole, après avoir parlé du Saint-Esprit, ajoute aussitôt : *Je crois l'Église catholique, la communion des Saints.* Ces paroles expriment le neuvième article de notre croyance. Nous ne les expliquerons pas en ce lieu. En voici la raison : Pendant les quarante jours qui suivirent sa résurrection, le Sauveur fit connaître à ses Apôtres la Religion toute entière, c'est-à-dire, l'ensemble de tous les moyens par lesquels l'homme devait s'unir au nouvel Adam. Il voulait que ces moyens fussent connus de tous les hommes jusqu'à la fin des siècles. Avant de remonter au Ciel, que lui restait-il donc à faire ? sinon établir une société chargée d'en conserver infailliblement le dépôt, et d'en propager la connaissance par toute la terre. Or, cette société, c'est l'Église. Ce n'est donc qu'après avoir expliqué tous les enseignements de Notre Seigneur, toutes les manières par lesquelles il veut

[1] 2. *Petr.* 1. 4. — *Joan.* 3. 1.

que nous nous unissions à lui, que nous parlerons de l'Église, établie pour garder et perpétuer les enseignements du divin Maître. Outre que cet ordre nous semble plus rationnel, il est plus conforme à la vérité historique. En effet, nous voyons que la consécration de saint Pierre comme souverain Pontife, et la mission des Apôtres, furent les dernières actions du Sauveur avant de remonter au Ciel. Enfin, c'est le jour de la Pentecôte que l'Église prit naissance, par conséquent, après que toutes les leçons du Sauveur furent achevées. Le dixième article du Symbole, dépendant essentiellement du neuvième, nous en renvoyons aussi l'explication.

Le onzième article du Symbole est ainsi conçu : *Je crois la résurrection de la chair*. On peut demander, d'abord, pourquoi la résurrection des morts est appelée dans le Symbole, la résurrection de la chair? En voici la raison : elle est digne de la sagesse infinie qui dirigeait les Apôtres. Ils ont eu l'intention de nous enseigner par là l'immortalité de l'ame. Comme il était à craindre qu'on ne vînt à s'imaginer qu'elle mourait avec le corps, et qu'ensuite elle était rappelée à la vie avec lui, nos Maîtres ont eu soin de ne faire mention, dans cet article, que de la résurrection de la chair. Ainsi, ils ont voulu nous faire entendre que des deux parties qui composent l'homme, l'ame et le corps, le corps seul est sujet à la corruption, et doit retourner à la poussière, d'où il a été tiré; mais que l'ame est tout à fait incorruptible et impérissable. Ainsi, l'on ne peut pas dire que l'ame ressuscitera, puisqu'il faut être mort pour ressusciter.

Par le onzième article du Symbole, nous faisons profession de croire qu'à la fin des temps nous ressusciterons tous. Pour montrer combien cette foi consolante est bien bien fondée, nous allons répondre aux trois questions suivantes : 1° La résurrection des morts a-t-elle toujours été crue ? 2° Dieu peut-il nous ressusciter ? 3° Le veut-il ?

1° *La résurrection des morts a-t-elle toujours été crue ?* Aussitôt après que l'homme eut péché et se fut condamné à la mort, Dieu lui annonça, pour le consoler, sa résurrection future, en lui promettant un Rédempteur qui écraserait la tête du serpent, qui réparerait toutes les suites du péché, et lui rendrait tous les biens qu'il venait de perdre. Cette consolante promesse de la résurrection, sortie de la bouche de Dieu même, se conserva dans la mémoire des hommes. Nous en avons un illustre témoin dans la personne de Job.

Cet homme juste, au milieu même de la gentilité, se consolait des calamités sans exemple dont il était accablé, en pensant à sa résurrection future. Voici les sublimes paroles par lesquelles il exprimait sa confiance et sa foi : *Oui, je le sais, mon Rédempteur est vivant ; et au dernier jour du monde, je sortirai de la poussière du tombeau ; je serai de nouveau revêtu de mon corps, et dans ma chair et de mes propres yeux je verrai mon Dieu*[1]. Cinq cents ans avant Jésus-Christ, le prophète Daniel annonce la résurrection générale en ces termes : *Ceux qui dorment dans la poussière de la terre, se réveilleront, les uns pour*

[1] *Job.* 9. 26.

une vie éternelle, les autres pour un opprobre éternel[1]. Cette croyance s'était conservée, sans interruption, chez les Juifs jusqu'au temps de Notre Seigneur. Nous en avons un touchant témoignage dans la réponse de Marthe, sœur de Lazare. Le Sauveur lui demandant si elle croyait que son frère ressusciterait : *Oui, je le sais,* répondit-elle, *mon frère ressuscitera au dernier jour, à la résurrection générale*[2]. Les Payens eux-mêmes avaient conservé une croyance confuse de cette vérité, comme le montrent divers passages de leurs auteurs, et le soin général qu'ils avaient des morts.

Notre Seigneur proclama hautement cette vérité et dissipa tous les nuages que l'erreur avait rassemblés sur ce point capital, en confondant les Sadducéens qui niaient la résurrection et en annonçant le jugement dernier : il dit en propres termes que tous les morts ressusciteront[3]. Les Apôtres ont enseigné la même vérité[4] ; l'Église catholique, les Juifs, les Hérétiques, font profession de la croire, personne ne la nie que certains êtres dégradés qui voudraient que l'homme ne fût qu'une bête, parce qu'ils en ont tous les penchants.

Or, cette croyance que nous voyons commencer avec le monde et se perpétuer à travers tous les siècles, ne peut venir que de Dieu, et Dieu en la donnant à l'homme pécheur, n'a point voulu se jouer de lui, mais bien le

[1] *Dan.* 12. 2.
[2] *Joan.* 11. 24.
[3] *Matth.* 12. 31. — *Joan.* 5. 25. 28.
[4] 1. *Cor.* 15.

consoler. En effet, puisque Dieu a dit qu'il ressusciterait l'homme, il le fera ; il le peut et il le veut.

2° *Dieu peut-il nous ressusciter?* Voici comment Tertullien répond à cette question : « Dieu peut tout ; et si vous étiez tentés de douter qu'à sa voix cette chair réduite en poudre, dévorée par les bêtes, engloutie par les flots, dispersée par les vents, puisse redevenir un corps, reportez-vous à l'instant de la création, et vous n'aurez plus de peine à croire. Ce monde qui, la veille, n'existait pas, comment a-t-il été produit...? Et vous-mêmes, ô hommes! qu'étiez-vous avant d'être hommes? Rien. Pourquoi donc celui qui vous a appelés du néant à l'existence ne pourrait-il pas vous y ramener quand il le voudra? qu'y aura-t-il de nouveau? vous n'étiez pas, et vous êtes; vous ne serez plus, et vous recommencerez d'être. Expliquez-moi si vous pouvez le mystère de votre création, et je vous expliquerai celui de votre résurrection. Sera-t-il plus difficile de redevenir ce que vous étiez déjà, que d'être ce que vous n'aviez pas encore été? Certes, c'est quelque chose de plus grand de produire que de réparer ; de donner l'être que de le rendre ; de bâtir une maison que d'en relever les ruines : pour la réparer vous avez des matériaux; pour la construire vous n'aviez rien. Dieu a voulu commencer par ce qu'il y a de plus difficile, afin qu'il ne vous en coûtât pas de croire ce qui l'est moins [2].

[1] *Thess.* 4. 13.

[2] Apol. *c.* XLVIII. Voyez aussi l'admirable Traité du même Père *de resurrect. carn.*

Ainsi, Dieu peut nous ressusciter, la chose est évidente; mais *le veut-il?* C'est la troisième question à laquelle il faut maintenant répondre.

3° Oui, Dieu veut nous ressusciter, et le veut, puisqu'il a promis de le faire. *L'heure viendra*, dit le Verbe fait chair, le Verbe par qui tout a été fait, *l'heure viendra où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de l'Homme; et ceux qui auront fait de bonnes œuvres, ressusciteront à une vie bienheureuse; et ceux qui auront fait le mal ressusciteront par la condamnation*[1]. Ecoutons encore le docteur des nations, saint Paul, instruit immédiatement par Jésus-Christ. *Voici*, nous dit-il, *un mystère que je vous annonce : nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés; en un moment, au son de la dernière trompette, car la trompette sonnera, et les morts ressusciteront pour ne plus mourir*[2].

Nous allons plus loin et nous disons que Dieu doit à sa justice de ressusciter tous les hommes. En effet, il faut que l'homme soit jugé, puni ou récompensé, suivant ses œuvres. Mais, qu'est-ce que l'homme? Ce n'est ni l'ame séparée du corps, ni le corps séparé de l'ame, c'est la réunion de l'un et de l'autre. Il faut donc que l'homme en corps et en ame comparaisse au jugement, d'autant que c'est par la chair, avec la chair et dans la chair que l'ame fait le bien ou le mal : il est donc de toute justice que la chair, compagne et instrument de toutes ses

[1] *Joan.* 5. 28.

[2] 1. *Cor.* 15. 51.

œuvres, en partage le châtiment ou la récompense pendant l'éternité. Mais pour cela il faut qu'elle se réunisse à cette ame ; en d'autres termes, il faut que la chair ressuscite : cela est rigoureusement exigé par la justice, donc la résurrection aura lieu [1].

Pour nous aider à croire ce mystère, Dieu a multiplié sous nos yeux des images de la résurrection. Voyez : tous les jours la lumière disparaît à nos yeux comme si elle était détruite, et tous les jours elle se montre de nouveau comme si elle ressuscitait. Les plantes perdent leur verdure et la reprennent ensuite comme si elles revenaient à la vie. Les semences meurent en se corrompant, puis elles ressuscitent en poussant leurs germes. Nous-mêmes avons chaque jour en nous l'image sensible de la mort et de la résurrection. Qu'est-ce que le sommeil ? sinon une image de la mort ; et qu'est-ce que le réveil ? sinon une image du retour à la vie ou de la résurrection.

Ainsi, nous ressusciterons et nous ressusciterons tous ; car le nouvel Adam a pleinement réparé le péché du premier Adam, qui nous condamne à la mort. La rédemption est aussi universelle que la perte. *De même que tous meurent en Adam*, dit l'apôtre saint Paul, *ainsi tous seront ressuscités en Jésus-Christ* [2]. Déjà même le genre humain est ressuscité dans le nouvel Adam ; unissons-nous à lui, afin de ressusciter à sa gloire;

[1] *Voyez* le développement de ce raisonnement dans Tertullien *de resur. carn.*

[2] 1. *Cor.* 15. 22.

en restant unis au vieil Adam, nous n'en ressusciterons pas moins, mais ce sera pour l'opprobre et le châtiment.

Nous avons prouvé que les hommes doivent ressusciter pour recevoir le châtiment ou la récompense du bien ou du mal qu'ils auront fait étant dans leur corps, c'est-à-dire pendant la vie; donc chacun ressuscitera avec le même corps qu'il aura employé au service de Dieu ou au service du démon, afin de le rendre participant des récompenses ou des châtiments qu'il aura mérités [1]. Non-seulement notre propre corps ressuscitera; mais il ressuscitera avec tout ce qui est de l'intégrité de sa nature, et tout ce qui peut servir à l'ornement et à la beauté de l'homme. Nous avons dans saint Augustin un excellent témoignage de cette vérité. « Alors, dit-il, il ne restera rien de défectueux dans le corps. Ceux qui auront eu trop d'embonpoint, ne reprendront pas toute cette masse de chair :

[1] Les plus habiles philosophes, tels que Leibnitz, Clarke, Niewentit, etc., ont observé qu'il n'est pas nécessaire pour qu'un corps ressuscité soit *le même*, qu'il récupère exactement toutes les parties de matières dont il a été autrefois composé. La chaîne, disent-ils, le tissu, le moule original (*stamen originale*) qui reçoit par la nutrition les matières étrangères auxquelles il donne la forme, est, à proprement parler, le fond et l'essentiel du corps humain; il ne change point en perdant ou en acquérant ces parties de matière accessoire. De là vient 1° que la figure et la physionomie d'un homme ne changent point essentiellement en se développant et en croissant; 2° que le corps humain ne peut jamais passer une certaine grandeur, quelque nourriture qu'on lui donne; 3° qu'il est impossible de réparer par la nutrition un membre mutilé. Ainsi, à l'âge de trente ans, au jugement du sens commun, un homme est censé avoir le même corps qu'à quinze, parce que le moule intérieur et la conformation organique ne sont pas essentiellement changés; chaque corps a son moule propre qui ne peut appartenir à un autre. — Bergier, art. *Résurrection*. — *Voyez* aussi saint Thomas, *q.* 82, *art.* v.

tout ce qui est au-delà d'une juste proportion sera réputé superflu. Au contraire, tout ce que la maladie ou la vieillesse aura détruit dans le corps, sera réparé par la vertu de Jésus-Christ. Il en sera de même des corps naturellement maigres et décharnés; non-seulement le Sauveur les ressuscitera, mais il leur rendra encore tout ce que les maux de la vie leur avaient ôté [1]. »

Ainsi nous ressusciterons tous avec un corps parfait; les aveugles de naissance ou par accident, tous ceux qui auront eu quelque défaut ou manquement dans leurs membres en seront délivrés : autrement le désir de l'ame qui a une pente naturelle pour le corps, ne serait pas pleinement satisfait; et cependant la foi nous enseigne qu'à la résurrection les désirs de l'ame seront entièrement remplis. De plus, la résurrection est une seconde création. Or, puisque dans la première toutes les choses ont été faites avec perfection, il n'est pas douteux que dans la résurrection il en sera de même.

Il faut maintenant parler des qualités des corps ressuscités. La première, c'est l'immortalité. Il est de foi que nos corps, qui étaient auparavant sujets à la mort, deviendront réellement immortels après la résurrection, sans distinction de bons ni de méchants : effet admirable dont nous sommes redevables à la victoire que Jésus-Christ a remportée sur la mort, comme nous le voyons par les témoignages exprès de l'Écriture. *Il précipitera la mort à jamais*, dit Isaïe en parlant du

[1] *Liv.* 22. *Cité de Dieu.*

Sauveur[1]. Osée lui fait dire : *Je serai ta mort, ô mort*[2]*!* Là-dessus saint Paul nous assure *que la mort a été le dernier ennemi que Jésus-Christ a vaincu*[3]; et saint Jean, qu'*il n'y aura plus de mort après cela*[4]. En effet, il convenait que les mérites de Jésus-Christ, qui ont détruit l'empire de la mort, fussent plus efficaces et plus puissants que le péché d'Adam. La justice de Dieu demandait aussi que les bons jouissent éternellement de la vie bienheureuse, et que les méchants souffrissent éternellement, cherchant la mort sans la trouver, et la désirant sans pouvoir l'obtenir.

Ainsi, la première qualité des corps ressuscités, sera l'immortalité; cette qualité sera commune aux bons et aux méchants.

Il en est d'autres qui seront exclusivement propres aux corps des Saints. Ces qualités très-glorieuses les rendront infiniment plus excellents qu'ils n'étaient auparavant. Les Pères de l'Église, fondés sur les paroles de l'Apôtre, en comptent quatre principales : L'impassibilité, la clarté, l'agilité, la subtilité.

L'*impassibilité* empêchera les corps des Saints d'être sujets aux souffrances, aux douleurs et aux incommodités. Ni le chaud, ni le froid, ni aucun accident ne pourra leur nuire. *Le corps est semé corruptible*, dit saint Paul, *mais il se relèvera incorruptible*[5]. Or, les

[1] *Is.* 25. 8.
[2] *Osc.* 13. 14.
[3] 1 *Cor.* 15. 26.
[4] *Apoc.* 23. 4.
[5] 1. *Cor.* 15. 42.

Théologiens ont appelé ce don *impassibilité* plutôt qu'*incorruptibilité*, afin de n'exprimer par là que ce qui convient aux corps des bons ; car eux seuls seront impassibles, pendant que les corps des réprouvés, tout incorruptibles qu'ils seront réellement, seront néanmoins sensibles à toutes les impressions du chaud, du froid et des autres incommodités.

La *clarté* rendra les corps des Saints aussi brillants que le soleil. Les *justes*, dit Notre Seigneur en saint Matthieu, *brilleront comme le soleil dans le royaume de mon Père* [1]. Et pour confirmer cette promesse, il opéra devant ses Apôtres le miracle de sa transfiguration. Saint Paul, pour exprimer cette qualité, se sert tantôt du mot de clarté, tantôt du mot de gloire. *Jésus-Christ*, dit-il, *reformera notre corps vil et abject, en le rendant semblable à son corps glorieux* [2]. Or, cette clarté sera comme un éclat de lumière qui rejaillira de la souveraine félicité de l'ame sur tout le corps, et le corps sera heureux du bonheur même de l'ame, comme l'ame n'est heureuse que par une participation de la félicité infinie de Dieu. Mais ce don ne sera pas également distribué à tous comme l'impassibilité. Les corps des Saints seront tous également impassibles ; mais ils n'auront pas la même clarté, il y aura entre eux la même différence que nous remarquons entre les astres. *Le soleil a son éclat*, dit saint Paul, *la lune a le sien et les étoiles ont le leur ; entre les étoiles, l'une est plus éclatante*

[1] *Matth.* 13. 43.
[2] *Phil.* 3. 21.

que l'autre. Il en arrivera de même dans la résurrection des corps [1].

L'*agilité*. Cette qualité délivrera le corps du poids qui l'accable maintenant, et l'ame pourra le porter partout où il lui plaira avec autant de facilité que de vitesse. Ainsi l'enseignent clairement saint Augustin et saint Jérôme [2].

Enfin la *subtilité* sera aussi accordée à nos corps après la résurrection. Elle rendra le corps entièrement soumis à l'ame qui le trouvera toujours prêt à exécuter toutes ses volontés. C'est ce que saint Paul nous apprend par ces paroles : *Ce qui est mis en terre est un corps animal, et ce qui ressuscitera sera un corps spirituel* [3].

Tirons quelques fruits de cet article du Symbole et concluons : 1° qu'il nous faut remercier Dieu de tout notre cœur, de ce qu'il a daigné révéler ces admirables et consolantes vérités aux petits, pendant qu'il les a laissé ignorer aux sages ; 2° que cette certitude que nous avons de la résurrection est un grand motif de nous consoler nous-mêmes et de consoler les autres à la mort de nos parents et de nos amis. *Pleurez vos morts*, nous dit l'Apôtre, *mais ne pleurez pas comme ceux qui n'ont point d'espérance* [4] ; 3° que la pensée de notre résurrection doit nous consoler aussi dans toutes les afflictions

[1] 1 *Cor.* 15. 41.

[2] *Cit. de Dieu. liv.* II. *c.* 18. 20 *et liv.* 22. *c.* II.; *sur Isaïe*, *c.* 40.

[3] 1 *Cor.* 15. 44. *Voyez* Saint-Thomas qui entre, sur l'état des corps ressuscités, dans les plus grands détails. — *Q.* 82 *art.* IV, et les questions suivantes.

[4] *Ad Thess.* 4. 12.

et misères de la vie, c'est ce que nous apprend l'exemple du saint homme Job ; 4° que la pensée de la résurrection est la vérité la plus capable de porter les Chrétiens à mener une vie pure et exempte de tout péché. Comment ne pas s'adonner avec ardeur à la pratique des bonnes œuvres, quand on pense sérieusement à la gloire qui doit suivre la résurrection et récompenser la vertu? Au contraire, comment ne pas réprimer ses passions et fuir le péché, quand on se rappelle souvent les supplices et la honte dont les méchants deviendront la victime, lorsqu'au jour de la résurrection ils paraîtront pour être jugés ?

C'est dans la pensée de la résurrection que les Martyrs puisaient le courage, la joie même qu'ils faisaient paraître au milieu des tourments. Le cruel Antiochus s'étant rendu maître de la Judée, publia un édit pour forcer les Juifs à renoncer à leur religion. Ceux qui refusèrent d'obéir furent traités avec la dernière cruauté. De ce nombre fut une famille à jamais célèbre dans l'histoire des Martyrs, c'est la famille des Machabées. Elle se composait de la mère et des sept enfants. Ils furent pris et amenés devant le tyran ; menaces, promesses, tout fut employé pour les faire apostasier, mais tout fut inutile. Le tyran ordonna qu'on les livrât aux plus cruels supplices ; ils les endurèrent avec un grand courage. Le second des sept fils étant sur le point de rendre le dernier soupir, dit au roi : Tu nous ôtes la vie présente, mais le Roi du monde, pour la gloire de qui nous mourons, nous ressuscitera un jour pour la vie

éternelle. Le troisième ajouta avec une confiance admirable : J'ai reçu ces membres du Ciel, mais je les méprise maintenant pour la défense des lois de Dieu, parce que j'espère qu'il me les rendra un jour. Les autres tinrent le même langage et firent paraître la même constance. Leur admirable mère avait exhorté ses pieux enfants à mourir avec courage, en leur disant : Le Créateur du monde vous rendra l'esprit et la vie par sa miséricorde. Elle souffrit elle-même la mort avec une fermeté qui étonna le tyran ; elle avait obtenu la couronne du Martyre pour ses sept enfants, il était bien juste qu'elle la reçût elle-même. Souffrir chrétiennement est la condition d'une résurrection glorieuse.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir sanctifié par votre Saint-Esprit et de m'avoir communiqué le germe d'une vie nouvelle ; faites, ô mon Dieu ! que je vive et que je meure saintement, afin de ressusciter glorieux.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je demanderai chaque jour la grace d'une bonne mort.*

PETIT CATÉCHISME.

DE NOTRE UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI. — HUITIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

Q. Quel est le huitième article du Symbole?

R. Voici le huitième article du Symbole : *Je crois au Saint-Esprit.* Le péché nous avait séparés des trois personnes de la Sainte-Trinité ; pour en réparer les suites, le nouvel Adam devait nous réunir à ces trois adorables personnes. Déjà nous avons vu ce que nous devons croire pour nous unir par la foi aux deux premières, le huitième article du Symbole contient ce que nous devons croire pour nous unir à la troisième.

Q. Que nous enseigne le huitième article du Symbole?

R. Le huitième article du Symbole nous enseigne ce que nous devons croire du Saint-Esprit et de ce qu'il fait pour notre sanctification. Le Saint-Esprit est la troisième personne de la Sainte-Trinité, il procède du Père et du Fils, il est Dieu comme le Père et le Fils, c'est-à-dire qu'il a la même nature, la même éternité, la même puissance. On l'appelle Saint-Esprit, parce qu'il est la sainteté même et la source de toute sainteté. Le Saint-Esprit s'est montré plusieurs fois aux hommes en particulier, le jour du baptême de Notre Seigneur.

Q. Qu'entendez-vous par les dons du Saint-Esprit?

R. On entend par les dons du Saint-Esprit, certaines

qualités surnaturelles qu'il communique à nos ames pour nous aider à faire notre salut. On en compte sept qui sont ainsi marquées par le prophète Isaïe : Le don de *sagesse* qui nous fait goûter Dieu et les choses de Dieu ; le don d'*entendement* qui nous fait croire et comprendre les vérités de la Religion, autant qu'un esprit borné en est capable ; le don de *conseil* qui nous fait prendre en toutes choses le meilleur parti pour notre salut ; le don de *force* qui nous fait vaincre les obstacles qui s'opposent à notre sanctification ; le don de *science* qui nous fait discerner le bien du mal et nous donne une grande idée de Dieu et de notre ame ; le don de *piété* qui nous porte à remplir de bon cœur et par Religion tous nos devoirs ; le don de *crainte de Dieu*, qui imprime à notre ame un grand respect pour Dieu. Le fidèle qui reçoit tous ces dons ne manque de rien pour opérer son salut, c'est-à-dire pour s'unir au nouvel Adam. Ainsi, c'est avec raison qu'on attribue au Saint-Esprit l'œuvre de la sanctification.

Q. Quel est le neuvième et le dixième articles du Symbole ?

R. Voici le neuvième et le dixième articles du Symbole : *Je crois l'Église catholique, la Communion des Saints, la rémission des péchés.* Après avoir expliqué tous les moyens par lesquels nous pouvons nous unir au nouvel Adam, nous parlerons de l'Eglise chargée de les garder et de nous en donner la connaissance. C'est pourquoi nous n'expliquons pas ici ces deux articles du Symbole.

Q. Quel est le onzième article du Symbole ?

R. Le onzième article du Symbole est ainsi conçu : *Je crois la résurrection de la chair.* Cet article nous apprend que nous ressusciterons tous.

Q. Dieu peut-il nous ressusciter ?

R. Oui, Dieu peut nous ressusciter, puisqu'il peut tout. Il a bien pu nous donner la vie quand nous ne l'avions pas, lui sera-t-il plus difficile de nous la rendre quand nous ne l'aurons plus ?

Q. Dieu veut-il nous ressusciter?

R. Oui, Dieu veut nous ressusciter, puisqu'il l'a promis et que l'homme doit être jugé, puni ou récompensé suivant ses œuvres ; mais l'homme, ce n'est pas l'ame séparée du corps, ni le corps séparé de l'ame, c'est la réunion de l'un et de l'autre. Ainsi la justice de Dieu exige que l'homme ressuscite.

Q. En quel état ressusciterons-nous?

R. Nous ressusciterons avec le même corps que nous avons sur la terre ; les uns pour la gloire, les autres pour l'ignominie, et les bons et les méchants ressusciteront pour ne plus mourir.

Q. Quelles sont les qualités des corps glorieux?

R. Les corps des Saints, après la Résurrection, auront quatre qualités principales : l'*impassibilité* qui les empêchera d'être sujets aux incommodités et aux souffrances ; la *clarté* qui les rendra aussi brillants que le soleil, cette clarté sera plus ou moins vive suivant le mérite des bienheureux ; l'*agilité* qui délivrera le corps du poids qui l'accable et qui permettra à l'ame de le porter partout où elle voudra avec autant de facilité que de

vitesse ; enfin la *subtilité* qui rendra le corps entièrement soumis à l'ame.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir sanctifié par votre Saint-Esprit et de m'avoir communiqué le germe d'une vie nouvelle ; faites, ô mon Dieu ! que je vive et que je meure saintement, afin de ressusciter glorieux.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je demanderai chaque jour la grace d'une bonne mort.*

XXIII^e^ LEÇON.

DE NOTRE UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI.

Douzième article du Symbole. — Double éternité. — Enfer. — Sa certitude. — Ses peines. — Sa justice. — Ciel. — Nature du bonheur éternel. — Obligation de professer sa foi. — Signe de la Croix. — Son antiquité. — Son efficacité. — Traits historiques.

Nous avons dit que le Symbole renferme en abrégé toutes les vérités que nous devons croire pour nous unir par la foi au nouvel Adam : car ces vérités, ce sont ses paroles, c'est sa doctrine. Il est donc évident qu'en les recevant et les gardant dans notre esprit, nous recevons l'esprit de Jésus-Christ : nos pensées deviennent semblables aux siennes. Or, le Symbole nous transmet en abrégé les pensées du nouvel Adam, sur Dieu, sur nous-mêmes et sur le monde, sur notre état présent et sur notre état futur. Ainsi, croire le Symbole, c'est régénérer, c'est diviniser en quelque sorte notre esprit.

Le onzième article nous a parlé de notre résurrection. Le douzième va nous révéler ce qui suivra ce miracle tout à la fois si consolant pour les uns et si redoutable pour les autres. Le voici : *Je crois la vie éternelle.*

Quoique ces paroles expriment principalement le bonheur éternel dont les Saints jouiront dans le Ciel, elles nous indiquent aussi le malheur également éternel des méchants dans l'Enfer. Car, en disant je crois la vie éternelle, nous reconnaissons que tous les hommes, bons ou méchants, ne mourront jamais plus après la résurrection générale. Comme leur sort sera différent, nous allons parler de la double éternité qui nous attend et à laquelle nous faisons profession de croire par le douzième article du Symbole.

1° *De l'Éternité malheureuse.*—La foi nous enseigne qu'il y a un Enfer, c'est-à-dire un lieu où la justice divine punit et punira pendant toute l'éternité ceux qui sont morts en état de péché mortel. La croyance d'une vie future, où les bons sont récompensés et les méchants punis éternellement, est aussi ancienne que le monde et aussi étendue que la race humaine : on l'a trouvée chez les Sauvages qui montraient à peine quelques signes de religion.

D'où a pu venir cette croyance si contraire à toutes les passions, si ce n'est d'une révélation primitive? Cependant ce dogme de foi constamment professé chez les Juifs, les Sadducéens cherchaient à l'obscurcir; il en était de même des philosophes payens qui cherchaient à l'ébranler par leurs faux raisonnements, chez les autres peuples. Il était donc très-nécessaire que Notre Seigneur vînt le confirmer par ses leçons. C'est pourquoi il a déclaré en termes exprès que les méchants *iront dans le feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges; que le feu*

qui les brûlera ne s'éteindra jamais, et que le ver qui les rongera ne mourra point[1]. Ainsi l'existence d'un Enfer, et d'un Enfer éternel, est une vérité que l'Église catholique, fondée sur les paroles de Notre Seigneur, a toujours enseignée, condamnant comme hérétique tous ceux qui ont voulu la nier, et que nous ne pouvons, sous peine de damnation, révoquer en doute. En effet, lorsque Notre Seigneur a dit : Les justes iront dans la vie *éternelle*, personne ne disconvient qu'il n'ait voulu parler d'une vie qui ne finira jamais ; donc, en disant dans le même passage : Les méchants iront au feu *éternel*, il a entendu parler d'un feu qui n'aura pas de fin. Autrement le Fils de Dieu nous aurait induits en erreur en donnant dans le même endroit, et sans nous avertir, un double sens au même terme.

A la pensée d'un Enfer éternel, la raison confondue est tentée de se récrier ; mais quand elle revient à elle-même, elle rend hommage à la justice de ce châtiment. Voici comment elle raisonne : il faut de toute justice qu'il y ait une proportion entre le crime et le châtiment. Or, le péché est tout à la fois fini et infini ; fini, parce qu'il est l'œuvre d'une créature finie et bornée ; infini, parce qu'il outrage une majesté infinie, qu'il abuse d'une bonté infinie, et que l'injure croît en proportion de la personne offensée. Il faut donc que le châtiment du péché, pour être juste, soit tout à la fois fini et infini. Mais il ne peut être infini dans sa rigueur, puisque c'est une créature finie qui doit le subir, il doit donc être infini dans sa

[1] *Matth.* c. 15. 41. — *Marc.* 7. 43.

durée. C'est pourquoi il est rigoureusement nécessaire que l'Enfer soit éternel [1].

De plus, il est de foi qu'il a fallu une expiation infinie pour effacer le péché; donc il est aussi de foi qu'il faut une peine infinie pour le punir. Du reste, au lieu de raisonner sur l'Enfer, nous ferons beaucoup mieux de songer à vivre chrétiennement, afin de ne pas y tomber.

2° *Des peines de l'Enfer*. — La foi ne nous apprend pas seulement qu'il y a un Enfer, et que cet Enfer est éternel; elle nous apprend encore les tourments qu'on y endure. Ces tourments sont de deux sortes : la peine du *dam*, ou le regret d'avoir perdu Dieu et le bonheur éternel; et la peine des *sens*, ou la douleur causée par les ardeurs d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Ces deux espèces de tourments sont clairement distingués dans les paroles du Sauveur : *Le ver qui ne meurt point* désigne la peine du dam, et *le feu qui ne s'éteint point* est la

[1] D'ailleurs, qu'est-ce qu'un réprouvé? C'est un homme qui n'a pas profité du délai que Dieu lui avait donné, c'est-à-dire de l'épreuve du temps. Que dis-je? il en sort plus souillé qu'il n'y était entré; il en sort avec la volonté de pécher, d'outrager Dieu; la mort le surprend dans cette disposition, elle l'y fixe. En cet état il tombe entre les mains de Dieu, il n'y a plus de temps pour lui; donc, tant qu'il aura la volonté du crime, il doit en subir le châtiment. Or, il l'aura toujours, donc il doit être toujours puni; c'est le raisonnement de saint Grégoire-le-Grand.

« Iniqui voluissent utique, si potuissent, sine fine vivere, ut potuissent sine fine peccare. Ostendunt enim quia in peccato semper vivere cupiunt, qui nunquam desinunt peccare dum vivunt. Ad magnam ergo justitiam judicantis pertinet, ut nunquam careant supplicio, qui in hac vita nunquam voluissent carere peccato... Omnipotens Deus quia pius est, miserorum cruciatus non pascitur; quia vero justus est, ab iniquorum ultione in perpetuum non sedatur. » — *Lib. 4. Dialog. c. 44.*

peine des sens. Ce ver rongeur c'est la conscience [1], et la conscience du réprouvé ce sont ses souvenirs, et tous ses souvenirs sont tristes : ils se résument en quatre mots : J'ai perdu Dieu ! je l'ai perdu par ma faute ! je l'ai perdu pour une bagatelle ! je l'ai perdu sans ressource ! Cette peine est la plus sensible que puisse éprouver une créature raisonnable.

Ces deux sortes de tourments sont parfaitement justes, car ils répondent à deux sortes de désordres renfermés dans le péché : l'un est le mépris insolent du Créateur ; l'autre, l'amour déréglé de la créature. Tous les damnés éprouveront ce double tourment. Leurs souffrances seront les mêmes quant à leur nature et quant à leur durée ; mais leur rigueur sera proportionnée au nombre et à l'énormité des fautes. Ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, l'Enfer du Chrétien sera bien plus insupportable que celui du Payen.

De plus, il *est de foi* que les réprouvés souffriront jour et nuit pendant toute l'éternité. Enfin, il est *certain* que le feu qui les brûlera sans les consumer est un feu matériel, mais un feu intelligent, dit Tertullien, qui augmentera ou diminuera ses ardeurs suivant la culpabilité de chaque réprouvé. L'unique moyen d'éviter l'Enfer est de vivre chrétiennement.

La vérité que nous venons d'expliquer est effrayante,

[1] Vermis qui in damnatis ponitur non debet intelligi esse corporalis, sed spiritualis qui est *conscientiæ remorsus*, qui dicitur vermis, in quantum oritur ex putredine peccati, et animam affligit, sicut corporalis vermis ex putredine ortus affligit pungendo. — *S. Thom. q.* 98. *art.* 2.

nous allons passer à une autre qui est bien capable de porter la consolation dans nos ames : c'est l'éternité bienheureuse.

3° *De l'Éternité bienheureuse.* — La foi nous apprend, qu'il y a un Paradis, un Ciel, c'est-à-dire, un lieu où tous les hommes morts en état de grace, seront éternellement heureux du bonheur de Dieu même. Comme l'éternité malheureuse, l'éternité bienheureuse a été l'objet de la croyance de tous les peuples depuis le commencement du monde. Mais aussi, comme toutes les autres, cette vérité avait été obscurcie par les passions. Il était nécessaire que Notre Seigneur la proclamât de nouveau et la mît à couvert de toutes les contradictions humaines. C'est pourquoi il a déclaré en termes exprès que les justes iront dans la vie éternelle.

Conformément à ces paroles du Sauveur, nous disons dans le douzième article du Symbole : *Je crois la vie éternelle.* Ces paroles ne désignent pas seulement l'éternité des Saints, mais encore l'éternité de leur bonheur. La raison principale qui a fait appeler ainsi le bonheur souverain, c'est pour éloigner tout à fait l'idée qu'il puisse consister dans des choses corporelles, fragiles et d'une durée limitée. Le nom de vie éternelle nous avertit encore que le bonheur, une fois acquis, ne pourra plus se perdre. La félicité comprend tous les biens sans mélange de mal; et puisqu'elle doit remplir tous les désirs de l'homme, il est nécessaire qu'elle soit éternelle. S'il en devait être autrement, la crainte et l'anxiété seraient un très-grand tourment, inévitable aux élus.

Enfin, cette même expression de vie éternelle est propre à nous faire concevoir combien est grand le bonheur des Saints dans le Ciel. La vie est le plus grand des biens que nous puissions naturellement désirer. Or, le bonheur nous est présenté sous cette idée, lorsqu'on l'appelle la vie éternelle. Si donc l'on n'aime rien tant que cette vie si courte et si calamiteuse, si sujette à tant de misères et si digne d'être appelée une véritable mort, s'il n'y a rien qui soit plus agréable, avec quel zèle, avec quelle ardeur ne devons-nous pas chercher cette vie éternelle où, exempts de tous les maux, nous jouirons de l'abondance parfaite de tous les biens ?

4° *Nature du bonheur éternel.* — Le bonheur de la vie éternelle comprend à la fois la délivrance de tous les maux et la jouissance de tous les biens. Il comprend la délivrance de tous les maux. Il est dit expressément dans l'Apocalypse que les bienheureux *n'auront plus ni faim ni soif; que le soleil ni les vents brûlants ne les incommoderont plus; que Dieu essuiera les larmes de leurs yeux; que la mort ne sera plus; que les pleurs, les gémissements, les douleurs, n'auront plus lieu*[1].

Il comprend encore une gloire immense et tous les genres de joies et de délices. Mais l'énumération des maux dont nous serons alors délivrés est plus facile à faire, dit saint Augustin, que celle des plaisirs et des biens dont nous jouirons. Cependant on distingue principalement deux sortes de biens qui composent la béatitude éternelle : les uns qui appartiennent à son essence

[1] *Apoc.* 21. 4.

et qui sont pour cela appelés essentiels, et les autres qui n'en sont que des conséquences et qu'on appelle accidentels.

La véritable béatitude, celle qu'on peut appeler essentielle, consiste dans la vision de Dieu et la connaissance de sa beauté, principe et source de toutes les beautés et de toutes les amabilités créées. Nous verrons Dieu face à face, tel qu'il est; bien plus, nous lui deviendrons semblables[1]. Les Saints conservent toujours, il est vrai, leur propre substance, mais néanmoins ils reçoivent une forme admirable et comme divine, qui les fait paraître plutôt des dieux que des hommes. Quoique la langue humaine soit impuissante à expliquer une si grande merveille, nous en voyons cependant quelque image dans les choses sensibles. Le fer qu'on met au feu, prend la forme du feu; et quoique sa substance ne soit pas changée, cependant elle paraît changée et réduite en feu. Ainsi, les Saints introduits dans la gloire céleste, sont tellement enflammés par l'amour de Dieu, que, quoique leur nature ne soit pas changée, ils sont néanmoins beaucoup plus différents de ceux qui vivent sur la terre, que le fer ardent de celui qui est froid. Pour tout dire, en un mot, le bonheur souverain et absolu, que nous appelons essentiel, consiste dans la possession de Dieu. Que peut-il manquer au parfait bonheur de celui qui possède le Dieu très-bon et très-parfait?

Quant aux biens accidentels, ce serait une chose infinie que de les énumérer; il est même impossible de les

[1] 1. *Joan.* 3. 2.

connaître tous. Nous devons savoir, en général, que tous les genres de biens et de plaisirs qu'il est possible de désirer et de goûter sur la terre, soit pour l'esprit, soit même pour le corps, nous les posséderons avec une pleine abondance ; mais d'une manière si élevée et si incompréhensible, que suivant l'Apôtre, *l'œil n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais rien conçu de semblable*[1]. Puisse la pensée du Ciel nous donner un vif désir d'y arriver bientôt, et nous faire dire du fond de notre cœur avec le Prophète royal : *Que vos Tabernacles sont aimables, Seigneur des vertus! mon ame soupire et se consume du désir de la maison du Seigneur ; mon cœur et ma chair brûlent d'ardeur pour le Dieu vivant*[2]! La vie éternelle est la conclusion du Symbole, parce que la Religion ayant pour objet de rappeler l'homme à la félicité qu'il a perdue, le bonheur qu'elle lui propose comme le fruit de sa fidélité à remplir ses préceptes, doit être le terme de toutes ses actions, le sujet de toutes ses pensées, le but de tous ses désirs. Puisse-t-il en être ainsi !

Le Symbole, voilà donc l'abrégé de ce que nous devons croire pour nous unir par la foi au nouvel Adam, et participer aux fruits de sa Rédemption dans le temps et dans l'éternité. Le Symbole, voilà l'admirable moyen par lequel le Messie a délivré l'esprit humain de ses erreurs passées, et mis à couvert d'erreurs nouvelles. Quiconque croit le Symbole, possède la vérité ; quiconque refuse

[1] 1. *Cor.* 2. 9.

[2] *Ps.* 83. 1.

d'y croire, se condamne aux doutes et à toutes les incertitudes les plus pénibles et les plus humiliantes.

Mais il ne suffit pas de croire intérieurement, il est des circonstances où nous sommes obligés de manifester extérieurement notre foi. C'est un devoir sacré, imposé par le Sauveur lui-même : *Quiconque*, dit-il, *fera profession de me connaître devant les hommes, je le confesserai moi-même devant mon Père, qui est dans les Cieux ; au contraire, celui qui refusera de me reconnaître devant les hommes, je le renierai moi-même devant mon Père qui est dans les Cieux*[1]. Il y a trois manières de professer notre foi devant les hommes : 1° par nos paroles et par nos œuvres; 2° par la récitation du Symbole, si cela est nécessaire; 3° par le signe de la Croix, qui est un abrégé du Symbole et de toute notre croyance. En effet, nous avons vu que tout le Symbole se rapporte au mystère de la Sainte-Trinité, et aux opérations de chacune des trois personnes divines. Or, le signe de la Croix exprime tout cela en abrégé.

Il y a, comme chacun sait, deux manières de le faire. La première, en traçant, avec le pouce, une croix sur son front, sa bouche et son cœur; c'est ainsi que le Prêtre le fait, et que les Fidèles doivent le faire pendant l'auguste sacrifice de la Messe, à la lecture de l'Évangile.

Le front est le siége de la pudeur, il rougit lorsqu'il a de la confusion. On imprime le signe de la Croix sur le front, pour annoncer qu'on ne rougit pas d'être Chrétien.

[1] *Matth.* 10. 32. 33.

et d'en faire les œuvres. C'est la bouche qui parle ; on imprime le signe de la Croix sur la bouche, pour montrer qu'on est prêt à confesser la Religion. C'est le cœur qui veut et qui aime ; on imprime le signe de la Croix sur son cœur, pour témoigner que l'on croit sincèrement et qu'on aime véritablement ce dont on fait profession de bouche.

La seconde manière de faire le signe de la Croix, c'est en portant la main d'abord au front ensuite sur la poitrine, de là à l'épaule gauche, enfin, à l'épaule droite, prononçant alors ces mots : *Au nom du Père,* etc. Par là, on fait entendre qu'on croit et qu'on adore les trois personnes de la Sainte-Trinité dans l'unité de nature ; et la figure de la Croix qu'on forme sur soi, en prononçant ces paroles, est une marque qu'on croit que le Fils de Dieu s'est fait homme ; qu'il est mort sur une croix pour pour nous racheter ; qu'on est un de ses Disciples, et qu'on renouvelle l'engagement contracté dans le baptême de le bien servir. C'est pour cela qu'il faut toujours accompagner ce signe d'un grand respect, d'un grand recueillement et aussi d'une grande confiance..

En effet, le signe de la Croix est tout puissant pour éloigner le démon, notre ennemi capital, et pour nous attirer la protection de Dieu. Le démon a été vaincu par la Croix ; à la vue de ce signe, il fuit épouvanté. Cet Ange rebelle a corrompu toutes les créatures, et en a fait autant de piéges pour l'homme déchu. C'est pourquoi l'Église fait le signe de la Croix sur tout ce qu'elle veut purifier et faire servir à ses usages. Ce lion rugissant

rode sans cesse autour de nous ; c'est pourquoi les premiers Chrétiens et leurs fidèles enfants, faisaient et font encore si souvent le signe de la Croix : « En mouvement et en repos, dit Tertullien, en entrant et en sortant, en mettant nos vêtements et nos chaussures, en nous levant, en prenant nos repas, le jour, la nuit, nous traçons sur notre front le signe de la Croix[1]. » Rien de plus profondément philosophique que cet usage. Instruits par l'exemple de nos pères, nous devons donc faire le signe de la Croix souvent, surtout en nous levant et en nous couchant, avant nos principales actions, dans les dangers et les tentations.

En faisant avec piété le signe de la Croix sur les créatures, nous en chassons les influences malignes de l'esprit corrupteur, et en le faisant sur nous-mêmes, nous nous rendons inviolables à ses attaques, ou nous réparons les brèches qu'il a faites à notre ame, en reformant de suite l'image de la Sainte-Trinité, à la ressemblance de laquelle nous avons été créés.

Le signe de la Croix nous a été enseigné par les Apôtres, et aux Apôtres par Jésus-Christ lui-même. Une tradition constante en fait foi. Ce signe a toujours été en usage dès les premiers siècles, dans toutes les églises du monde[2]. On n'en sera pas étonné quand on

[1] *Couronne du soldat. c.* 3.

[2] *Voyez* Tertullien cité plus haut. — Lactance, *Institut. div. liv.* 4. *c.* 26. — St. Basile, *Du Saint-Esprit. c.* 25. — St. Grégoire de Nyse, *Vie de saint Grégoire-le-Thaumaturge. t.* 11. *p.* 980. — St. Chrysost. *Homél.* 55 *sur saint Matth.* — St. Aug. *Cité de Dieu. liv.* 22. *c.* 8. — St. Ignace, martyr, *Épitr. aux Philipp.*

saura quel pouvoir merveilleux le Sauveur a bien voulu y attacher. Il est certain que le signe de la Croix, fait avec foi et piété, a le pouvoir de chasser les démons, et d'opérer des miracles. Les écrits des Pères de l'Église ne laissent, là dessus, aucun doute. Voici quelques-uns de leurs témoignages.

Lactance[1] rapporte que l'empereur Maximien étant en Orient, cherchait à connaître l'avenir. Pour cela, il faisait immoler des victimes, et fouillait dans leurs entrailles pour y trouver des indices des choses futures. Un jour qu'il se livrait à cette superstition diabolique, quelques soldats chrétiens qui étaient présents, firent sur leur front le signe immortel de la Croix ; aussitôt les démons prirent la fuite, et le sacrifice demeura sans succès. Les Prêtres des idoles tremblèrent, et ne purent découvrir dans les entrailles des victimes les signes accoutumés; ils en immolèrent de nouvelles, mais sans aucun succès.

Saint Grégoire de Nazianze, dans son discours contre Julien l'Apostat, rapporte le fait suivant : Julien descendait un jour dans un sanctuaire souterrain, inaccessible à la foule, et dans lequel on redoutait de pénétrer. Il était accompagné d'un magicien fameux. L'empereur fut à peine entré, qu'il fut saisi de crainte. Des cris inconnus, effrayants se firent entendre ; une noire fumée remplit le sanctuaire, et des spectres de feu se présentèrent devant lui. Frappé d'un spectacle si nouveau pour lui, car il était déjà d'un âge mûr lorsqu'il

[1] *De la mort des persécuteurs, c.* 10.

embrassa l'idolâtrie, il eut recours au signe de la Croix ; cette arme toute puissante qu'il aurait voulu briser, il s'en sert contre ses frayeurs. Le signe de la Croix montre sa vertu, les démons fuient, les terreurs de Julien s'évanouissent. Mais voici un nouveau miracle. Il veut continuer ces superstitions sacriléges ; ses terreurs reviennent, les monstres infernaux reparaissent. Il fait de nouveau le signe de la Croix, et les démons, épouvantés, se hâtent de fuir une seconde fois.

Ce n'est pas seulement pour chasser les démons, c'est encore pour guérir les maladies et préserver des dangers qui menacent notre corps, que le signe adorable de notre Rédemption a une vertu toute puissante. Les Pères de l'Église nous en fournissent les preuves les plus authentiques.

Saint Augustin rapporte qu'une femme de Carthage, nommée Innocente, avait un cancer que les médecins avaient déclaré incurable. C'est ce que m'avait dit en termes formels, continue le saint Docteur, le médecin qui la soignait, et qui était l'ami intime de ma famille. Désespérée des hommes, cette femme avait mis toute sa confiance en Dieu. Le Seigneur daigna récompenser ses prières et sa foi. Il l'avertit en songe de se présenter à l'Église la veille de Pâque ; de se rendre au baptistère des femmes, et de prier la première nouvelle baptisée de lui faire le signe de la Croix sur son mal. Elle obéit, et fut aussitôt guérie. Le médecin étant revenu, la trouva en parfaite santé. Étonné au-delà de toute expression, il la supplia de lui dire quel remède elle avait employé.

Elle lui raconta la chose avec beaucoup de naïveté. Je croyais, lui dit le médecin, que vous alliez me dire quelque chose d'extraordinaire. Puis il ajouta un instant après : Qu'y a-t-il d'étonnant que le Christ ait guéri un cancer, lui qui a ressuscité un mort de quatre jours[1]?

Il est rapporté dans la vie de saint Benoît, que des méchants, dont l'orgueil et les vices ne pouvaient souffrir la vertu et la sainte fermeté du serviteur de Dieu, résolurent de se défaire de lui. Ils mirent du poison dans du vin, et lui présentèrent le verre afin qu'il en bût. Fidèle à la pratique de tous les vrais Chrétiens, qui ne prennent jamais leur nourriture sans la bénir et rendre graces[2], Benoît fit le signe de la Croix sur le verre, qui se brisa en morceaux.

Saint Antoine, retiré dans le fond du désert, éprouvait souvent de la part des démons les plus rudes attaques. Ces esprits malfaisants lui apparaissaient quelquefois sous mille formes épouvantables. Le Saint riait de leur impuissance, et pour les mettre en fuite, il se contentait de faire le signe de la Croix. Instruisant ses Disciples des moyens les plus efficaces pour repousser les tentations du démon, il leur disait : Croyez-moi, Satan redoute les prières, les jeûnes, la pauvreté volontaire, la miséricorde et l'humilité, mais surtout l'amour ardent pour Jésus-Christ. Le seul signe de la Croix suffit pour le désarmer et le mettre en fuite.

[1] *Cité de Dieu*, liv. 22. c. 8.

[2] Porro, cum in mensa sederis, cœperisque frangere panem, ipso ter consignato signo crucis... gratias age. — *St. Athan. de virginitate n.* 13.

Rien ne serait plus facile que de multiplier les exemples de cette efficacité du signe de la Croix. Ceux que nous venons de citer suffisent pour ranimer notre foi, et nous inspirer le plus profond respect pour le signe auguste de notre salut. Malheur au Chrétien qui le fait mal, honte au Chrétien qui rougit de le faire[1].

Dans une société assez nombreuse, une personne n'avait pas osé faire le signe de la Croix en présence d'un étranger, avant une action où il est d'usage de le faire. Un Prêtre plein de zèle s'en étant aperçu, la fit rougir de sa lâcheté et de son peu d'amour pour Jésus-Christ. Quoi! lui dit-il, Jésus-Christ n'a pas rougi de mourir sur la Croix pour vous racheter, et vous rougissez de former sur vous le signe auguste de votre Rédemption! Prenez-y garde, si vous rougissez de Jésus-Christ, il rougira lui-même de vous devant son Père.

[1] Ne ergo Christi crucem erubescamus, sed si quis alius abscondat, tu palam ad frontem obsignato, ut dæmones regium signum intuentes, tremuli procul aufugiant. Signo autem isto utere, tum edens ac bibens, tum sedens ac cubans, de lecto surgens, loquens, ambulans, et ut semel dicam in omni negotio... Non pudeat igitur nos crucifixum confiteri, sed in fronte confidenter signaculum crucis digitis imprimatur, et in aliis omnibus crux fiat : in panibus comedendis, et in poculis bibendis, et in egressu et ingressu, ante somnum, recumbendo et surgendo, eundo et quiescendo. Magna hæc custodia, quæ propter pauperes gratis datur : sine labore propter infirmos, cum à Deo sit hæc gratia signum fidelium, et timor dæmonum : triumphavit enim de illis in hoc signo. Ostenta illud audacter, quando enim viderint crucem recordantur Crucifixi. Metuunt enim qui contrivit capita draconis. Neque propterea quod est gratuitum condemnas hoc signaculum ; sed ideo magis venerare benefactorem. — *St. Cyril. hieros. catech. 4, n. 10 et 18.*

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir enseigné tout ce que je dois croire pour m'unir par la foi au nouvel Adam. Que votre bonté est grande ! non content de m'aimer dès avant ma naissance et durant tout le cours de ma vie mortelle, vous voulez encore me rendre heureux pendant toute l'éternité. Ne permettez pas, ô mon Dieu ! que je reste insensible à tant d'amour, ou que je rougisse jamais de vous appartenir.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire le signe de la Croix avec beaucoup de piété.*

PETIT CATÉCHISME.

DE NOTRE UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI. — DOUZIÈME ARTICLE DU SYMBOLE. — SIGNE DE LA CROIX.

Q. Quel est le douzième article du Symbole ?

R. Voici le douzième article du Symbole : *Je crois la vie éternelle.* Ces paroles signifient qu'après la résurrection générale, les hommes ne mourront plus, que les méchants seront punis de supplices éternels, tandis que les bons jouiront d'un bonheur éternel. Ainsi, deux éternités nous attendent : l'éternité malheureuse et l'éternité bienheureuse.

Q. Comment appelle-t-on l'éternité malheureuse ?

R. L'éternité malheureuse s'appelle l'Enfer. L'Enfer est le lieu où la justice divine punit et punira, pendant toute l'éternité, ceux qui seront morts en état de péché mortel. La foi nous enseigne là-dessus : 1° qu'il y a un Enfer ; 2° que cet Enfer est éternel ; 3° que les méchants y seront tourmentés avec les démons nuit et jour. Au jour du jugement, le Sauveur dira aux méchants : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.*

Q. Quels seront les tourments des réprouvés ?

R. Les réprouvés éprouveront toutes sortes de tourments, mais il en est deux en particulier que la foi nous fait connaître : la peine du dam et la peine des sens. La peine du dam, c'est le regret d'avoir perdu Dieu : c'est la plus grande peine que puisse éprouver une créature raisonnable. Le Sauveur la désigne quand il dit : *Leur ver ne mourra point;* ce ver, c'est la conscience, et la conscience du réprouvé, ce sont ses souvenirs. Ils se résument en quatre mots qu'il aura sans cesse présents à l'esprit : J'ai perdu Dieu, je l'ai perdu par ma faute, je l'ai perdu pour une bagatelle, je l'ai perdu sans ressource.

Q. Quelle est la seconde peine des réprouvés ?

R. La seconde peine des réprouvés, c'est la peine des sens, ou la douleur occasionnée par un feu qui brûlera le corps sans le consumer, et qui ne s'éteindra jamais. Le Sauveur l'indique clairement quand il dit : *Allez, maudits, au feu éternel; ce feu ne s'éteindra jamais.* Ces deux peines sont de toute justice, parce qu'elles répondent

à deux désordres renfermés dans le péché : le mépris de Dieu et l'amour déréglé des créatures. L'existence d'un Enfer éternel a été crue chez tous les peuples. Mais les passions avaient obscurci cette croyance; c'est pourquoi Notre Seigneur l'a proclamée et confirmée de nouveau.

Q. Qu'est-ce que l'éternité bienheureuse ?

R. L'éternité bienheureuse, c'est le Ciel. On l'appelle vie éternelle : 1° pour nous faire comprendre non-seulement l'éternité des Saints, mais encore l'éternité de leur bonheur; 2° pour nous faire comprendre que le bonheur du Ciel, une fois acquis, ne pourra plus se perdre, et qu'il sera sans mélange d'aucun mal; 3° pour nous faire comprendre combien est grand le bonheur des Saints; car la vie d'ici bas est le plus grand des biens que nous puissions naturellement désirer; cependant, cette vie est sujette à bien des misères. Quel est donc le bonheur des Saints qui jouissent d'une vie éternelle sans mélange d'aucun mal !

Q. Pourquoi les Apôtres ont-ils placé cet article à la fin du Symbole ?

R. Les Apôtres, nos maîtres dans la foi et dans la vertu, ont enseigné la vie éternelle comme conclusion du Symbole, parce que la Religion ayant pour but de rappeler l'homme à la félicité qu'il a perdue, le bonheur qu'elle lui propose comme le fruit de sa fidélité à remplir ses préceptes, doit être le terme de toutes ses actions, le sujet de toutes ses pensées, et l'objet de tous ses désirs ?

Q. Est-ce assez de croire intérieurement pour être sauvé?

R. Non, ce n'est pas assez de croire intérieurement pour être sauvé, il faut encore faire une profession extérieure de la foi.

Q. Quel est le signe par lequel nous manifestons notre foi?

R. Le signe par lequel nous manifestons notre foi, c'est le signe de la Croix. En le faisant, nous confessons les trois principaux mystères du Christianisme. Le mystère de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption. Ces mystères sont le fondement de la Religion; le signe de la Croix, qui les exprime, est donc une profession abrégée de notre foi. Celui qui rougit de faire le signe de la Croix, semble donc rougir du Christianisme; celui qui le fait mal, semble le mépriser.

Q. Le signe de la Croix est-il bien ancien dans l'Église, et bien puissant?

R. Le signe de la Croix est aussi ancien que l'Église. L'usage de le faire remonte jusqu'aux Apôtres et à Notre Seigneur. Les premiers Chrétiens le faisaient presque continuellement; car le signe de la Croix est tout puissant pour chasser le démon, éloigner les tentations, et nous délivrer des dangers de l'ame et du corps. Comme le démon a corrompu toutes les créatures dont il se sert pour tenter l'homme, les premiers Chrétiens ne manquaient jamais de le faire lorsqu'ils voulaient se servir de quelques créatures, surtout avant et après leurs repas.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir enseigné tout ce que je dois croire pour m'unir, par la foi, au nouvel Adam, Notre Seigneur, et participer aux mérites de sa Rédemption. Conservez, augmentez ma foi, et accordez-moi la grace de la professer avec courage.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je veux faire le signe de la Croix avec beaucoup de piété.*

XXIVe LEÇON.

DE NOTRE UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA CHARITÉ.

Vertus Théologales. — Rapports de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. — De l'Espérance. — Ses fondements. — Les péchés qui lui sont opposés. — Charité. — Son objet. — Guérison du cœur humain. — Règle d'aimer Dieu. — Règle d'aimer le prochain. — Motifs d'aimer Dieu. — Traits historiques.

Par la Foi, unissant notre esprit à l'esprit du nouvel Adam, nous nous guérissons de nos erreurs et de notre ignorance ; sous ce premier rapport, nous participons aux fruits de la Rédemption. Néanmoins, toute importante qu'elle est, cette union ne suffit pas. Toute seule, la Foi ne peut nous sauver ; la raison en est simple, c'est que, par la foi seule, notre union avec le nouvel Adam n'est que commencée, elle n'est pas complète. Il faut que notre être tout entier s'unisse à lui. En effet, ce n'est pas seulement notre esprit qui a été dégradé par le péché, c'est aussi notre cœur et notre corps. Si donc, la foi au nouvel Adam réhabilite notre esprit en le délivrant de l'ignorance et lui communiquant des pensées divines, l'amour du nouvel Adam peut seul réhabiliter notre cœur en l'affranchissant de la concupiscence et lui communiquant des affections divines.

Cette seconde manière de nous unir à Jésus-Christ va maintenant nous occuper. Ainsi, la charité ou l'amour de Dieu, tel est l'objet de nos leçons suivantes.

Mais pour arriver de la Foi à la Charité, il faut passer par l'Espérance. La Foi, l'Espérance, la Charité, sont les trois degrés qui nous élèvent jusqu'à l'union complète avec le nouvel Adam. L'Espérance tient de la Foi parce qu'elle s'appuie sur elle ; elle tient de la Charité parce que sa perfection est en elle. La Foi, dit Origène, est la base de l'édifice, l'Espérance en est le corps et la Charité le couronnement[1]. Il est facile de voir par là que ces trois vertus, comme trois sœurs, se supposent, s'appellent, se donnent la main et se perfectionnent mutuellement. On les nomme *Théologales*, parce qu'elles ont Dieu pour objet immédiat; elles tendent directement à nous unir à lui par tous les rapports que Dieu peut avoir avec nous. Ainsi, Dieu parlant ou Dieu vérité, voilà l'objet de la Foi; Dieu promettant ou Dieu bienfaiteur, voilà l'objet de l'Espérance; Dieu aimant ou Dieu se donnant à l'homme, voilà l'objet de la Charité.

Ces notions essentielles montrent clairement l'unité de notre plan et la suite de l'œuvre de la Rédemption, Arrêtons-nous un instant à étudier l'Espérance.

Qu'est-ce que l'Espérance? L'Espérance est un don de Dieu, une vertu surnaturelle par laquelle nous atten-

[1] Puto quod prima salutis initia, et ipsa fundamenta fides est ; profectus vero et augmenta ædificii spes est ; perfectio autem et culmen totius operis charitas est, et ideo major omnium dicitur charitas. — *Origen. in epist. ad Rom. c. 4.* — Origène, pas plus que nous, ne veut dire par là que la Foi est la première grace : Proposition condamnée.

dons avec confiance tout ce que Dieu nous a promis. Nous disons que l'Espérance est un don de Dieu et un don surnaturel, parce que nous ne pouvons l'avoir de nous-mêmes; si Dieu ne l'avait rendue à l'homme après le péché, jamais nous n'aurions pu ni même dû nous livrer au doux sentiment de cette vertu. Nous ajoutons qu'elle est une vertu surnaturelle parce qu'elle se rapporte directement à notre salut ; en effet, nous espérons tout ce que Dieu nous a promis. Or, il ne nous a rien promis qu'en vue de notre salut.

Les fondements de notre espérance, sont 1° la fidélité de Dieu à ses promesses ; pour nous rassurer pleinement et faire de notre espérance comme une ancre immobile, il faut qu'à la fidélité se joigne en Dieu la toute-puissance et la bonté. En effet, nous ne pourrions pas espérer en Dieu s'il manquait du pouvoir ou de la volonté de tenir ses promesses. L'espérance est donc un hommage que nous rendons tout à la fois à sa fidélité, à sa bonté, à sa puissance infinie; 2° les mérites du Rédempteur. Ces mérites sont infinis, ils suffisent par conséquent pour nous obtenir tout ce qui est nécessaire à notre salut; ils sont à nous, nous pouvons donc nous en prévaloir et nous en servir en toute confiance. Le prix de toutes les graces que nous sollicitons, est payé d'avance, et Dieu lui-même l'a accepté; il est convenu de nous accorder tout ce que nous demanderions par les mérites de son Fils. La seule chose qui puisse troubler notre sécurité, c'est notre indignité et notre inconstance. De là vient que nous ne pouvons avoir, tant que nous

sommes ici bas, une certitude absolue de notre état devant Dieu.

Nous disons une certitude absolue, car nous pouvons très-bien avoir une certitude morale que nous sommes en grace avec Dieu, et cette assurance suffit pour nous tranquilliser. La preuve qu'on peut avoir cette assurance morale, c'est que l'Église ordonne à tous ses enfants de communier. Elle ne leur ferait pas un pareil commandement s'ils ne pouvaient s'assurer, autant que cela est possible dans l'ordre actuel de la Providence, qu'ils sont en état de grace.

Nous avons ajouté que l'objet de l'Espérance, c'est tout ce que Dieu nous a promis. Or, Dieu nous a promis la possession de lui-même dans l'éternité ; par conséquent tous les secours spirituels et temporels nécessaires pour arriver à ce bonheur infini. Ainsi Dieu et tous les moyens de le posséder, voilà l'objet de l'espérance chrétienne.

On pèche contre l'Espérance de deux manières, par excès et par défaut, par la présomption et le désespoir. 1° Ceux-là pèchent par présomption, qui se flattent de pouvoir obtenir le pardon de leurs péchés, sans y renoncer et sans les détester ; de vivre chrétiennement, sans réprimer leurs passions, sans réfléchir souvent sur les vérités du salut, sans fréquenter les sacrements et se mettre en état de les recevoir dignement ; de mourir de la mort des Saints sans mener la vie des Justes, sans se mortifier et sans observer fidèlement les Commandements de Dieu et de l'Église. Pour se corriger de ce péché de présomption, il faut se souvenir que tous les

Saints ont fait de grands efforts pour mériter le salut ; que Notre Seigneur a dit que personne ne serait couronné s'il n'avait vaillamment combattu ; que pour être glorifié il faut souffrir ; que le royaume des Cieux souffre violence, qu'il faut l'acheter, l'emporter d'assaut.

On pèche encore par excès contre l'Espérance, lorsqu'on tente Dieu. Tenter Dieu, c'est en attendre ou lui demander sans nécessité, sans raison légitime, ce qu'il n'a point promis. Par exemple, celui qui prétend réussir dans une entreprise en négligeant d'employer tous les moyens ordinaires établis par la Providence ; celui qui, sans nécessité et sans fondement, demande un miracle ; le pauvre qui attend de Dieu les choses nécessaires à la vie, en passant ses jours dans l'oisiveté et la mollesse ; celui qui ne prépare point son ame à la prière, qui prie sans aucune attention et qui espère obtenir ce qu'il demande avec tant de négligence ; enfin celui qui pèche plus librement dans l'espérance du pardon.

2° On pèche contre l'Espérance, par défaut, lorsqu'on se laisse aller au désespoir, soit parce qu'on regarde ses péchés comme trop énormes, ou trop nombreux pour en obtenir le pardon ; soit parce qu'on regarde ses passions comme trop violentes, ou ses mauvaises habitudes comme trop enracinées pour pouvoir jamais s'en affranchir ; soit enfin parce qu'on ne se confie pas assez à la Providence et qu'on se laisse aller à de trop grandes inquiétudes pour les choses nécessaires à la vie. L'état du désespoir est un état affreux. Un Saint a dit que le

péché donnait la mort à l'ame et que le désespoir mettait un obstacle invincible à sa résurrection.

Le remède au désespoir, c'est de se remettre devant les yeux l'infinie bonté avec laquelle Dieu nourrit les oiseaux du Ciel et jusqu'au plus petit insecte, mais surtout sa miséricorde que rien ne lasse ni ne rebute; c'est de se rappeler qu'il a pardonné à de bien plus grands pécheurs; qu'il ne méprise jamais les cœurs contrits; qu'il n'y a que le péché de l'impénitence finale qui soit irrémissible; c'est de se rappeler l'étonnante facilité avec laquelle il a pardonné à David, à la Madeleine, à saint Augustin, à saint Pierre. Hélas! il aurait pardonné à Judas lui-même, si Judas était venu lui demander pardon. C'est de s'encourager en lisant la parabole de la Brebis perdue ou de l'Enfant Prodigue, ou l'histoire de la Passion de Notre Seigneur. En un mot, c'est de se rappeler que nous avons en Dieu, le plus tendre des Pères, qui veut sincèrement que tous ses enfants se convertissent et se sauvent; en Jésus-Christ, un charitable Sauveur qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous et qui nous aime jusqu'à se donner à nous; en Marie, une Mère pleine de tendresse, qui est le refuge de tous les pécheurs les plus désespérés; dans les Anges et les Saints, de puissants protecteurs[1].

La Foi et l'Espérance nous conduisent à la Charité, c'est-à-dire, à la seconde manière de nous unir au nouvel Adam. Comme nous l'avons dit ailleurs, le péché du premier Adam n'avait pas séparé de Dieu notre esprit seulement, il en avait aussi séparé notre cœur. De même

[1] *Voyez* St. Aug. *in Psal.* 38. *n.* 9.

qu'avant la venue du Messie, le genre humain dégradé ne connaissait plus Dieu qu'imparfaitement, de même il ne l'aimait pas comme il faut. Tandis que son esprit était le jouet de mille erreurs superstitieuses, infames, cruelles; son cœur était l'esclave de mille inclinations grossières et tyranniques. L'histoire du Paganisme témoigne de cette humiliante vérité, et la vie de tous les hommes qui refusent d'obéir au nouvel Adam, la rend encore sensible à nos yeux. Or, en s'unissant par la foi au nouvel Adam, notre esprit se guérit peu à peu de son ignorance et s'affranchit de ses erreurs; de même c'est en s'unissant par l'amour au nouvel Adam, que notre cœur se délivrera de l'empire de ses mauvais penchants.

L'or jeté dans le creuset y perd tout alliage impur; ainsi notre cœur uni au cœur divin de Notre Seigneur, perd ses souillures, se dégage des affections déréglées de la concupiscence, et prend des inclinations toutes divines. Il apprend ce qu'il doit aimer, et de quelle manière il doit l'aimer : sa régénération commence : il devient juste et heureux. Or, les cœurs s'unissent lorsqu'ils s'aiment. L'amour ou la charité est donc le lien qui unit notre cœur au cœur du nouvel Adam, comme la foi est le lien qui unit notre esprit à son esprit. La charité, telle est donc la seconde manière par laquelle nous devons nous unir à Jésus-Christ, pour participer à sa vie et aux fruits de sa Rédemption. Cette seconde union est bien supérieure à la première, parce que le cœur ou la volonté est ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé en

nous. L'homme est tout par le cœur; c'est le cœur qui donne leur qualité à nos pensées, à nos désirs, à nos paroles, à nos actions, à toute notre vie; en un mot, c'est le cœur qui fait l'homme bon ou mauvais, juste ou pécheur, saint ou réprouvé.

Disons maintenant ce que c'est que la Charité qui, achevant ainsi notre union avec le nouvel Adam, nous replace sur la voie de notre perfection primitive.

La Charité est un don de Dieu, une vertu surnaturelle par laquelle nous aimons Dieu par-dessus toute chose, parce qu'il est infiniment aimable, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu. Déjà nous avons expliqué ces mots : *Un don de Dieu, une vertu surnaturelle;* ceux qui suivent : *Par laquelle nous aimons Dieu,* montrent que la Charité est une vertu théologale, puisque c'est Dieu qui en est l'objet essentiel. *Et notre prochain comme nous-mêmes* ; ces paroles nous apprennent que le second objet de la charité c'est nous-mêmes, et le prochain que nous devons aimer comme nous-mêmes pour obéir à Dieu, ou pour l'amour de Dieu.

Il suit de là qu'il est impossible d'aimer Dieu, si l'on n'aime pas son prochain. La même autorité qui a dit : Vous aimerez Dieu, dit également : Vous aimerez votre prochain. C'est pour cela que l'apôtre saint Jean s'exprime ainsi : *Celui qui dit j'aime Dieu, sans aimer son frère, est un menteur*[1]. Et le Sauveur met sur la même ligne le commandement d'aimer le prochain et

[1] 1. *Joan.* c. 4. 20.

celui d'aimer Dieu; *le second Commandement*, dit-il, *est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même* [1].

Ainsi, Dieu et le prochain, voilà le noble aliment que le Rédempteur présente à notre amour. Oh ! quelle doit être vive la joie du cœur humain en pensant à sa glorieuse destinée ! de ce cœur qui, jusqu'au nouvel Adam, cherchait presque toujours dans les plus grossières créatures un aliment à ses affections. Né pour s'asseoir au banquet des Anges et comme eux se nourrir de Dieu même, ce cœur dégradé demandait aux plus vils animaux de partager avec lui leurs honteuses jouissances. Mais il avait beau faire, il avait beau mendier et s'avilir, le bonheur fuyait loin de lui. En le rappelant à sa perfection primitive, le nouvel Adam lui a rendu la paix. Dieu, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus beau, de plus aimable, de plus parfait, tel sera désormais l'objet de toutes ses affections; telle la source pure et toujours féconde où il pourra étancher cette soif d'amour qui le consume.

L'objet secondaire de la charité, c'est le prochain. Par *Prochain*, il ne faut pas entendre seulement nos parents, nos amis, nos bienfaiteurs, les habitants d'une même ville ou d'un même royaume, les disciples de la même Religion. Cette touchante dénomination comprend tous les hommes sans distinction ni exception : les Chrétiens, les Hérétiques, les Juifs, les Idolâtres, tous et même nos ennemis. Notre charité doit être universelle, c'est-à-dire catholique, comme notre foi. Ainsi

[1] *Matth.* 19. 19.

nous devons tous nous regarder comme les membres d'une même famille, comme les enfants d'un même père ; par conséquent nous supporter, nous pardonner, nous aider, nous aimer, nous désirer, et nous faire les uns aux autres tout le bien que nous pourrons, afin que nous connaissions tous, que nous aimions tous, que nous honorions tous comme des enfants bien nés, notre tendre Père qui est dans le Ciel.

La règle pour aimer Dieu, c'est de l'aimer par-dessus toute chose. Quoi de plus juste? N'est-il pas vrai que pour être équitable notre cœur doit aimer plus ce qui est plus aimable, beaucoup ce qui est très-aimable, par-dessus tout, ce qui est infiniment aimable? Or, Dieu est infiniment aimable, puisqu'il est l'Être par excellence, l'assemblage de toutes perfections. Ce serait un désordre étrange que d'aimer quelque chose plus que lui ou autant que lui. L'amour de Dieu par-dessus toute chose est donc un devoir sacré pour nous ; c'est ainsi que le nouvel Adam l'a aimé. Si nous ne l'aimons pas de même, il n'y a point de salut pour nous, c'est-à-dire qu'il n'y a point d'union de notre cœur avec le cœur du Rédempteur. Il s'en est formellement expliqué dans l'Evangile : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi*, nous dit-il, *n'est pas digne de moi* [1]. *Celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi* [2]. *Celui qui aime son ame en cette vie la perdra*, c'est-à-dire celui qui s'aime lui-même plus que Dieu, sera réprouvé. Si donc celui qui

[1] *Matth.* 10. 37.

[2] *Joan.* 12. 25.

aime ses parents ou sa vie plus que Dieu, est en état de damnation, à plus forte raison est-il indigne de Dieu celui qui aime plus que Dieu sa réputation, ses plaisirs, son argent, sa santé.

La règle pour aimer le prochain est de l'aimer comme nous-mêmes.

Cette règle de charité prouverait à elle seule la divinité du Christianisme. Jamais aucun législateur ne la proposa, bien moins encore n'osa l'imposer. Quoi de plus touchant, de plus social, de plus propre à faire de la terre un Ciel anticipé? et d'un autre côté, quelle règle plus infaillible et moins équivoque? c'est une loi qu'il est impossible d'éluder, de fausser par des interprétations mensongères. Aimer notre prochain comme nous-mêmes, c'est lui désirer et lui faire tout le bien que nous voudrions raisonnablement qu'on nous désirât et qu'on nous fît à nous-mêmes, si nous étions dans la position de notre prochain. *Raisonnablement*, c'est-à-dire dans l'intérêt de notre salut : car, pour être raisonnables, nous ne devons rien vouloir ni rien désirer qu'en vue de notre fin dernière.

Puisque l'amour de nous-mêmes est la règle de celui que nous devons avoir pour le prochain, nous sommes donc obligés de nous aimer nous-mêmes. Or, pour nous aimer suivant la volonté du nouvel Adam, nous devons préférer en toute chose notre ame à notre corps, la vie éternelle à la vie temporelle, nous procurer tous les moyens de parvenir à notre fin dernière, et fuir tout ce qui pourrait nous en éloigner. Ainsi, aimer le pro-

chain comme nous-mêmes, c'est préférer en toute chose son ame à son corps, sa vie éternelle à sa vie temporelle; c'est lui procurer, autant qu'il est en nous, les moyens de se sauver et éloigner de lui tout ce qui pourrait le conduire à la damnation.

Puisque l'amour que nous devons avoir pour nous-mêmes est la règle et le modèle de celui que nous devons avoir pour le prochain, il s'ensuit que nous ne sommes pas obligés de préférer le bien d'autrui au nôtre, excepté quand le bien du prochain est d'un ordre supérieur. Or, la vie de l'ame est d'un ordre supérieur à la vie du corps, la vie du corps est préférable à la réputation, la réputation aux biens. Ainsi, nous sommes obligés de préférer le salut du prochain à notre vie temporelle, la vie temporelle du prochain à notre réputation, la réputation ou l'honneur du prochain à nos biens. Mais cela n'a lieu que lorsque le prochain est dans une extrême nécessité, parce qu'alors seulement nous sommes obligés de renoncer à nos biens d'un ordre inférieur.

Quoique nous devions aimer tous les hommes comme nous-mêmes, il est cependant un ordre à suivre dans notre charité. Quand il s'agit de procurer le bien spirituel ou temporel du prochain, nous devons secourir nos parents, nos enfants, nos frères et sœurs, nos proches avant les autres; les Chrétiens avant les Infidèles; les Pasteurs et ceux qui nous tiennent lieu de pères avant le commun des Chrétiens; les domestiques avant les étrangers[1].

[1] *Origen homil. 3. in cant. cant.* — *B. Liguori. tr.* IV *n.* 14. 15.

Nous venons de voir que la règle de notre amour envers Dieu, c'est de l'aimer plus que toute chose. Les motifs que nous avons d'aimer Dieu de la sorte, sont : 1° *ses perfections infinies;* il est juste d'aimer par-dessus tout ce qui est infiniment aimable, d'aimer uniquement ce qui est uniquement aimable. Aussi, tout autre amour doit se rapporter à l'amour de Dieu ; c'est Dieu que nous devons aimer dans nous-mêmes, dans le prochain, dans les créatures ; car tout ce qu'il y a de beau, de bon, d'aimable en nous-mêmes, dans les autres et dans les objets créés, vient de Dieu, est un écoulement de ses perfections infinies ; 2° *ses bienfaits.* Il nous serait plus facile de compter les cheveux de notre tête, que les bienfaits de Dieu, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grace ; 3° *ses promesses.* Saint Paul, revenu du troisième Ciel, prit un jour la plume pour écrire les merveilles de la cité bienheureuse ; mais impuissant à retracer ces biens ineffables, il ne laissa échapper que ces mots : *Non, l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur même ne saurait se former une idée de ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment*[1] ;

4° *Son Commandement.* Le Commandement d'aimer Dieu n'est pas nouveau. Il est le premier de tous par son ancienneté, par sa dignité, par sa nécessité. Il a son fondement et sa racine dans la nature même de l'homme. En effet, quoi de plus naturel et de plus sacré, que l'homme rende à Dieu, comme à son

[1] 1. *Cor.* 2. 9.

Créateur, un culte et un hommage souverain? Or, Dieu étant amour, le seul culte qui plaise à Dieu, dit saint Augustin, c'est l'amour de ses créatures[1]. A la vérité, Dieu est honoré par la Foi et par l'Espérance, mais notre culte n'est parfait que par la Charité. Aussi, l'amour de Dieu fut-il toujours le grand précepte de la Religion. Voici en quels termes il est exprimé dans la loi de Moïse : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de tout ton esprit et de toute ta force. Ce précepte, que je te donne aujourd'hui, tu le graveras dans ton cœur. Tu l'apprendras à tes enfants, tu le méditeras assis dans ta maison, en marchant dans ton chemin, en prenant ton sommeil et en t'éveillant. Tu le lieras à ton bras comme un signal*[2].

Pendant plus de deux cents ans, les Prophètes ne cessèrent de rappeler le même précepte. Le Sauveur le proclama encore plus haut, et lui donna une étendue et une perfection nouvelles : nous le verrons plus loin. Il rappela au genre humain que l'amour de Dieu était la condition indispensable de son salut, c'est-à-dire de son union avec le nouvel Adam. Il lui apprit que cette union par l'amour était la plus parfaite et le lien même de la perfection. *Vous aimerez*, dit-il, *le Seigneur votre Dieu de toute votre ame et de tout votre esprit; c'est là le premier et le plus grand de tous les Commandements*[3]. Puis,

[1] Non colitur. Deus nisi amando. *Epist.* 120. *ad Honor. c.* 18. *n.* 45. — Domus Dei credendo fundatur, sperando erigitur, diligendo perficitur. *id. serm.* 37. *c.* 1.

[2] *Deuter.* IV. 5.

[3] *Matth.* 22. 37.

comme il est impossible d'aimer Dieu sans aimer le prochain, ainsi que nous le verrons bientôt, il ajoute incontinent : *Le second Commandement est semblable au premier; vous aimerez votre prochain comme vous-même*[1]. Pendant tout le cours de sa vie, il ne cessa de prêcher la charité. Il réduit tout l'Évangile, tous les enseignements des Prophètes, toutes les institutions de la loi mosaïque, toutes les prédications des Apôtres et de l'Eglise, jusqu'à la fin des siècles, à ces deux mots qui doivent être écrits en lettre de feu dans le cœur de tous les Chrétiens, et qui devraient l'être en lettres d'or sur la porte de toutes les maisons : *Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-mêmes : A ces deux Commandements se rapportent toute la loi et tous les Prophètes*[2]. C'est pour rappeler sans cesse, pour graver, si nous le pouvons, dans tous les cœurs, en caractères ineffaçables, le divin abrégé de toute la Religion, que chacune des prières qui terminent nos leçons, est un acte de charité.

Heureux celui qui accomplit cette douce loi de l'amour divin. Les cruelles inquiétudes, les noires terreurs fuient loin de lui.

Saint François de Sales se reposait sur la Providence divine avec plus de tranquillité qu'un enfant sur le sein de sa mère. Dieu, disait-il, a promis de nous assister dans toutes nos tribulations. Qu'y a-t-il à craindre? rien n'arrive que par la permission de Dieu. Ayant été

[1] *Matth.* 19. 17.
[2] *Id.* 19. 17.

horriblement calomnié, il n'en perdit point la paix de l'ame. Il écrivait un jour à Mgr l'Évêque de Belley : On vient de m'avertir de Paris qu'on déchire mes vêtements d'une belle manière; mais j'espère que Dieu me les raccommodera, de sorte qu'ils seront meilleurs qu'ils n'étaient, si cela est nécessaire pour son service.

Saint Paul était tellement pénétré d'amour pour Dieu, qu'au milieu même de ses immenses travaux, des fatigues et des persécutions qu'il éprouvait, il était rempli de consolations et inondé de joie. L'amour divin était si profondément enraciné dans son cœur, qu'il osait écrire ces étonnantes paroles : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? Ce ne sera, j'en suis certain, ni la vie, ni la mort, ni les persécutions, ni le glaive, ni la faim, ni le dénuement, ni le présent, ni l'avenir, ni aucune puissance, quelle qu'elle soit*[1]; et ailleurs : *Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[2].

C'est ainsi que parle l'amour; c'est ainsi qu'on aime.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir appris que le premier et le plus grand de tous les Commandements, c'est de vous aimer; faites-le comprendre à mon cœur, afin qu'il l'observe avec fidélité, et qu'en l'observant, il s'unisse au cœur du nouvel Adam, et s'affranchisse de la concupiscence.

[1] *Ad Rom. l.* VIII. 35. 39.

[2] *Ad Gal.* 2. 20.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je ferai souvent l'acte de charité parfaite*.

PETIT CATÉCHISME.

DE NOTRE UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA CHARITÉ. — ESPÉRANCE ET CHARITÉ.

Q. Suffit-il de nous unir par la foi à Notre Seigneur pour être sauvé?

R. Non, il ne suffit pas de nous unir à Notre Seigneur par la foi pour être sauvé. En voici la raison : c'est que par la foi, notre union avec le nouvel Adam n'est pas complète, elle n'est que commencée. Tout notre être ayant été dégradé par le péché du premier Adam, il faut que tout notre être s'unisse à Notre Seigneur pour être régénéré.

Q. Quelle est donc la seconde manière dont nous devons nous unir à Notre Seigneur.

R. La seconde manière dont nous devons nous unir à Notre Seigneur, c'est la Charité. Mais pour arriver de la Foi à la Charité, il faut passer par l'Espérance. La Foi commence notre union, l'Espérance la perfectionne, la Charité l'achève.

Q. Qu'est-ce que l'Espérance?

R. L'Espérance est un don de Dieu, une vertu surnaturelle par laquelle nous attendons avec confiance tout ce que Dieu nous a promis. Le fondement de notre espérance, c'est 1° la puissance, la fidélité, la bonté de Dieu ; 2° les mérites infinis de Notre Seigneur. L'objet de notre espérance, c'est Dieu lui-même, qui a promis de se donner à nous dans l'éternité ; ce sont aussi tous les moyens spirituels et temporels nécessaires pour arriver au Ciel. En un mot, la grace de Dieu en ce monde, et sa gloire en l'autre ; voilà l'objet de l'espérance chrétienne.

Q. Quels sont les péchés opposés à l'Espérance ?

R. Les péchés opposés à l'Espérance, sont la présomption et le désespoir. On pèche par présomption lorsqu'on se flatte d'arriver au Ciel sans prendre les moyens nécessaires ; par exemple, sans observer fidèlement tous les Commandements de Dieu et de l'Église. Pour réprimer la présomption, il faut se souvenir de ce que les Saints ont fait pour se sauver ; il faut se souvenir encore que Notre Seigneur a dit que le royaume des Cieux souffre violence, et qu'il faut l'acheter à grand prix. Le second péché opposé à l'Espérance, c'est le désespoir. On pèche par désespoir lorsqu'on regarde ses fautes comme trop grandes pour en obtenir le pardon, ses passions comme trop fortes pour les réprimer ; enfin, lorsqu'on se laisse aller à une trop grande inquiétude pour les choses nécessaires à la vie. Le remède au désespoir, c'est de se remettre devant les yeux l'infinie bonté avec laquelle Dieu prend soin de ses moindres créatures,

et l'extrême facilité avec laquelle il a pardonné aux plus grands pécheurs.

Q. Qu'est-ce que la Charité ?

R. La Charité est un don de Dieu, une vertu surnaturelle par laquelle nous aimons Dieu par-dessus toute chose, parce qu'il est infiniment aimable, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu. De même que notre esprit s'unit à l'esprit de Notre Seigneur par la Foi ; de même notre cœur s'unit au sien par la Charité. C'est dans cette union que notre cœur prend des affections saintes et divines, et s'affranchit de la concupiscence.

Q. Quel est l'objet de la Charité ?

R. L'objet principal de la Charité, c'est Dieu ; l'objet secondaire, c'est le prochain. C'est en présentant à notre cœur ce double aliment, que Notre Seigneur le relève, et le dégage des affections grossières dont il était rempli depuis la chute du premier Adam.

Q. Qui est notre prochain ?

R. Notre prochain, ce sont tous les hommes, sans exception : les Chrétiens, les Juifs, les Idolâtres, et même nos ennemis. Ainsi, nous devons aimer tous les hommes.

Q. Comment devons-nous aimer Dieu et le prochain ?

R. Nous devons aimer Dieu par-dessus toute chose, et notre prochain comme nous-mêmes. Dieu étant souverainement aimable, il est juste que nous l'aimions plus que toute chose, et que nous rapportions à lui toutes

nos affections. Nous devons aimer notre prochain comme nous-mêmes, c'est-à-dire que nous devons lui vouloir et lui faire tout le bien que nous voudrions raisonnablement qu'on nous fît à nous-mêmes, si nous étions à sa place.

Q. Quels sont les motifs de notre charité envers Dieu?

R. Les motifs de notre charité envers Dieu, sont: 1° ses perfections infinies; 2° ses bienfaits; 3° ses promesses; 4° son Commandement; car Dieu nous commande de l'aimer. Il l'avait commandé aux Juifs; Notre Seigneur l'a commandé aux Chrétiens, et il a dit que ce Commandement était le premier et le plus grand de tous, et l'abrégé de tous les autres.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir appris que le premier et le plus grand de tous les Commandements, c'est de vous aimer; faites-le comprendre à mon cœur, afin qu'il l'observe avec fidélité, et qu'en l'observant, il s'unisse au nouvel Adam, et s'affranchisse du joug de la concupiscence.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même; et, en témoignage de cet amour, *je ferai souvent l'acte de charité parfaite.*

XXV^e LEÇON.

DE NOTRE UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA CHARITÉ.

Motifs de la Charité envers le prochain. — Qualités de l'amour de Dieu pour nous et de notre amour pour lui. — Qualités de notre charité envers le prochain. — Décalogue. — Sa nature. — Ses avantages pour l'homme et pour la société.

Nous devons aimer tous les hommes, parce que Dieu le veut ; voilà le grand motif de notre charité. Or, Dieu veut que nous aimions tous les hommes : 1° parce que tous les hommes sont créés comme nous à son image et ressemblance ; 2° parce que tous les hommes sont nos frères dans le premier Adam, héritiers du même sang et des mêmes misères ; 3° parce qu'ils sont tous nos frères dans le second Adam, héritiers de son sang et de ses mérites, rachetés au prix infini de sa mort, pour ne former avec lui et avec nous qu'un cœur et qu'une ame sur la terre et dans le Ciel ; union délicieuse, ineffable qui, pour exister dans l'éternité, doit commencer dans le temps ; 4° enfin, parce que le but principal de l'Incarnation est de substituer à la loi de haine qui régnait sur le monde depuis le péché d'Adam, et divisait les hommes, la douce loi de charité qui, les unissant tous, n'en doit plus former qu'un seul peuple de frères, une seule famille, comme aux jours de la primitive inno-

cence. Quiconque n'aime pas son frère, quiconque hait un seul homme parmi ces millions d'hommes qui couvrent la surface de la terre, contrarie donc les vues du second Adam, anéantit son œuvre autant qu'il est en lui, résiste par conséquent à sa volonté. De là, cette parole qu'on ne saurait trop répéter : *Celui qui dit j'aime Dieu sans aimer son frère, est un menteur* [1].

Ainsi l'amour du prochain, c'est-à-dire de tous les hommes, est une conséquence nécessaire de l'amour que nous devons avoir pour Dieu. Il est facile de le comprendre. La charité consiste à aimer Dieu souverainement. Mais nous ne pouvons aimer Dieu souverainement sans désirer qu'il soit connu, aimé, adoré de tous les hommes; car Dieu désire ardemment être connu et aimé de tous les hommes : le Calvaire en est la preuve. Si nous n'avons pas le même désir, nous ne voulons pas ce que Dieu veut. Dès-lors il n'y a plus d'union entre notre volonté et la sienne, partant plus d'amour; mais si nous désirons sincèrement que Dieu soit connu, aimé, adoré de tous les hommes, nous ferons ce qu'il dépendra de nous pour qu'il en soit aimé. Donc le précepte de l'amour du prochain dépend et découle nécessairement du précepte de l'amour de Dieu. C'est ce que le Sauveur nous enseigne quand il dit : *Le second Commandement est semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même*[2]. Voyons maintenant quelles doivent être les qualités de notre charité envers Dieu.

[1] 1. *Joan.* c. 4. 20.

[2] *Matth.* 22. 35.

Notre amour pour Dieu doit ressembler à celui de Dieu pour nous. Or, l'amour de Dieu pour nous est :

1° *Généreux*. La générosité est ce noble sentiment qui nous porte à donner libéralement, sans intérêt personnel. Tel est l'amour de Dieu; il nous a donné le monde entier pour en jouir, il nous a donné la vie, il nous la conserve par un miracle continuel, il a mis ses Anges à nos ordres, enfin il s'est donné lui-même à nous, il promet de nous donner le Ciel. Et cependant, heureux par lui-même, il n'a aucun besoin de nous ; que sont nos hommages comparés à ses bienfaits? Tel doit être aussi notre amour pour Dieu. C'est bien le moins que nous lui rendions tout, que nous lui fassions hommage de tout ce que nous tenons de sa générosité, notre corps, notre ame, nos biens.

2° *Constant*. Dieu nous aime de toute éternité; immuable, il ne cesse jamais de nous aimer autant qu'il nous aimait sur la Croix quels que soient nos ingratitudes et nos outrages. Chaque jour il fait lever son soleil sur tous les hommes indistinctement ; il fait tomber la pluie bienfaisante sur les campagnes, que les propriétaires soient justes ou pécheurs. Non-seulement il pourvoit, sans se lasser jamais, aux besoins de notre corps ; mais encore il distribue chaque jour aux ames de tous les hommes leur nourriture, c'est-à-dire, les graces nécessaires pour les faire vivre de leur vie propre, qui consiste à le connaître et à l'aimer. Tel doit être aussi notre amour pour Dieu ; nous devons l'aimer constamment, depuis le jour où notre cœur est capable d'aimer jusqu'à notre dernier

soupir qui doit être un soupir d'amour, dans toutes les positions conformes ou contraires aux inclinations de la nature ; en un mot, nous devons toujours aimer Dieu et ne jamais cesser un instant, comme lui-même ne cesse pas un instant de nous aimer. Dieu est tout amour pour nous, nous devons être tout amour pour lui.

3° *Saint*. Dieu nous aime en vue de notre sanctification et de notre bonheur éternel, c'est là son unique pensée, le but unique de tous ses desseins, le ressort secret du gouvernement de sa Providence, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin des siècles. Étant infini, l'amour qu'il a pour nous se rapporte à lui-même, il s'aime en nous et dans toutes ses œuvres. Il n'en peut être autrement; un bien infini est le seul objet digne d'un amour infini. C'est encore ainsi que nous devons aimer Dieu. Comme le soleil est le centre autour duquel gravitent tous les astres, comme l'Océan est le rendez-vous de tous les fleuves, ainsi Dieu doit être le terme de toutes nos affections. Nous ne devons rien aimer qu'en vue de Dieu et pour Dieu.

Or, cet amour qui rapporte tout à Dieu, cet amour de préférence sans lequel on ne peut être en grace avec Dieu, ni rien faire qui mérite le Ciel, est ou un amour de reconnaissance, ou un amour d'espérance, ou un amour de charité.

Nous aimons Dieu d'un amour de reconnaissance, quand nous l'aimons parce qu'il nous a fait du bien, qu'il a été et qu'il est bon par rapport à nous.

Nous aimons Dieu d'un amour d'espérance, quand

nous l'aimons, parce qu'il veut être lui-même éternellement notre récompense dans le Ciel.

Nous l'aimons d'un amour de charité, quand, abstraction faite de ses bienfaits et de l'amour qu'il a pour nous, nous l'aimons pour lui-même à cause de ses perfections infinies. Le désir de posséder Dieu dans le Ciel est aussi un acte de charité et même un acte très-parfait, parce qu'il tend directement à notre fin dernière et que la possession de Dieu est la consommation de la charité[1].

Dieu aime *tous* les hommes. Ainsi devons-nous aimer tous nos frères. Il les aime d'un amour *généreux*, *constant*, *saint;* notre charité envers le prochain, c'est-à-dire envers tous les hommes, doit donc être :

1° *Universelle.* C'est-à-dire qu'elle doit s'étendre à tous les hommes que Dieu aime, vivants ou morts. Ainsi nous sommes obligés d'aimer tous les hommes, excepté les réprouvés que Dieu n'aime plus. Mais il est surtout une classe d'hommes que nous devons aimer, ce sont nos ennemis. Oh! oui, l'amour des ennemis, voilà le grand précepte du Sauveur, voilà le grand miracle du Christianisme et ce qui l'élève infiniment au-dessus de la loi ancienne. Sans l'amour des ennemis, il est impossible d'être les enfants du nouvel Adam qui est mort en priant pour ses bourreaux.

2° *Généreuse.* Dieu ne nous fait jamais aucun mal; ainsi nous ne devons jamais faire aucun mal à notre prochain, ni par paroles, ni par désirs, ni par actions: c'est la loi du Christianisme : *Ne faites jamais à autrui*

[1] *B. Liguori. h. ap. tr.* IV. *n.* 10.

ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même. Dieu nous fait toujours du bien, ainsi nous devons faire au prochain et lui vouloir tout le bien qu'il est en droit d'exiger de nous. C'est encore la loi du divin Maître : *Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même.*

3° *Constante.* Comme Dieu aime toujours les hommes, ainsi nous devons toujours les aimer ; il les aimait lorsqu'ils le crucifiaient, ainsi nous devons les aimer quelque mal qu'ils nous fassent.

4° *Sainte.* Dieu aime les hommes en vue de leur salut, nous aussi nous devons les aimer en vue de leur salut. C'est le premier sens de ces paroles par lesquelles se termine l'acte de charité : *Pour l'amour de Dieu.* Un autre sens de ces paroles, c'est que nous devons aimer notre prochain pour obéir à Dieu. Admirable sagesse du divin Législateur! il était impossible de donner à la charité, qui doit unir tous les hommes, un fondement plus solide. Que le prochain ait ou non des vertus ou des vices, des avantages et des qualités qui nous conviennent, qu'il nous ait fait du bien ou du mal, il n'en doit pas moins avoir part à notre affection. Dieu veut que nous l'aimions comme nous-mêmes et il le veut toujours ; devant ce seul mot, il ne reste qu'à se taire, à se soumettre et à s'embrasser. Ce seul Commandement, bien accompli, dispense de toutes les lois humaines, comme sans lui, toutes les lois humaines sont insuffisantes. Ne nous étonnons plus qu'un empereur payen, Alexandre Sévère, l'ait fait graver en lettres d'or sur les murs de

son palais; puisse chacun de nous l'avoir toujours écrit dans son cœur !

Aimer Dieu par-dessus toute chose, et notre prochain comme nous-mêmes pour l'amour de Dieu, voilà donc le grand précepte du Sauveur, la seconde manière de nous unir au nouvel Adam, l'abrégé de tout ce que Dieu a commandé à l'homme par lui-même, par ses Prophètes, jusqu'à la venue du Messie ; et, depuis, par le Messie lui-même, par ses Apôtres, jusqu'à la consommation des siècles. Tous les autres Commandements se rapportent à celui-là.

Le Décalogue n'est que l'explication et l'application de ce grand précepte de l'amour. En effet, si vous l'étudiez avec soin, vous verrez que le Décalogue n'a pour but que de nous apprendre les actes par lesquels nous devons exercer notre charité envers Dieu et envers le prochain, et de protéger cette charité contre tout ce qui pourrait la diminuer ou l'anéantir.

De là, dans le Décalogue, deux sortes de préceptes : les uns *affirmatifs* ou qui nous commandent quelque chose à faire ; les autres *négatifs*, ou qui nous défendent de faire certaines choses. Ainsi on peut considérer le grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain, comme une belle source d'eau pure et vivifiante que le péché du premier Adam avait comblée, mais que le nouvel Adam a rouverte au milieu du monde pour l'arroser, le rafraîchir et lui faire produire des fruits abondants de grace et de salut. Les préceptes affirmatifs du Décalogue sont comme les ruisseaux différents qui doivent conduire

les eaux de cette source sacrée sur les différentes parties de la terre; les préceptes négatifs sont comme des barrières destinées à empêcher les passions de troubler ces eaux limpides ou de les détourner de leurs cours.

On peut encore considérer le précepte de l'amour de Dieu et du prochain comme un trésor précieux, enlevé au genre humain par la *couleuvre voleuse*, mais reconquis par le nouvel Adam et rendu au genre humain pour faire son bonheur et sa gloire dans le temps et dans l'éternité. Le Décalogue, dans ses préceptes affirmatifs, est le moyen de nous appliquer ce trésor; dans ses préceptes négatifs, c'est un rempart pour le préserver des attaques de l'antique serpent, conjuré avec le vieil homme pour l'enlever à l'homme nouveau, contre lequel ils sont toujours en lutte.

C'est sous ce point de vue qu'il faut envisager le Décalogue pour l'aimer et pour comprendre le sens profond des nombreuses paroles du Sauveur sur la douceur délicieuse de sa loi, entre autres de celles-ci : *Je vous ai aimés comme mon Père m'a aimé, demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes préceptes, vous demeurerez dans mon amour, comme moi-même j'ai gardé les préceptes de mon Père et je demeure dans son amour. Je vous dis cela, afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite. Or, mon précepte, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés*[1]. Et ces autres : *Prenez mon joug sur vous, car mon joug est doux et mon fardeau léger.* Comme s'il avait dit : Mon

[1] *Jean.* 13. 9.

joug, c'est l'amour ; tous mes autres préceptes n'ont pour but que de conserver l'amour, conservez-le *et vous trouverez le repos de vos ames* [1].

Oui, c'est en aimant Dieu et le prochain que nous trouverons le repos de nos ames. Pourquoi ? Parce qu'étant les images de Dieu qui est tout amour, nous sommes faits pour aimer. Or, rien ne peut satisfaire ce besoin d'aimer qui presse notre cœur, que Dieu lui-même ; car il nous a fait pour l'aimer. Ainsi nous n'aurons ni paix ni trêve jusqu'à ce que notre cœur concentre en lui toutes ses affections. Rien de ce qui nous environne ne peut nous contenter. La raison en est simple : notre cœur est plus noble et plus grand que tout ce qui l'environne. Le premier Adam a fait son malheur et celui de toute sa postérité en aimant autre chose que Dieu ; le nouvel Adam fait notre bonheur en nous rappelant à l'amour de Dieu. C'est ainsi qu'en apprenant à notre cœur ce qu'il doit aimer, il se montre son Sauveur, comme il a été le Sauveur de notre esprit en lui apprenant ce qu'il devait croire.

Pour nous conduire à cet amour, pour nous y conserver, le divin Maître a confirmé le Décalogue, et nous devons l'en remercier comme de son plus grand bienfait : le Décalogue est tout entier à notre avantage. L'abrégé suivant va nous faire toucher au doigt cette vérité trop peu connue.

Par le *premier* Commandement, Dieu, en nous ordonnant de l'aimer et de ne rien aimer que pour lui, pré-

[1] *Matth.* 7.

serve notre cœur de toute affection capable de le dégrader, de le profaner et de le rendre malheureux. Il nous préserve du malheur des Payens qui donnaient aux plus indignes créatures et leur amour et leur encens. Il nous préserve du malheur des mauvais Chrétiens qui s'attachent aux biens de la terre, à ces biens qui nous corrompent, qui nous aveuglent, qui nous tourmentent et qui nous échappent sans avoir rassasié notre cœur.

Par le *second* Commandement, Dieu, en nous défendant de blasphémer son saint nom, nous préserve du mépris que nous pourrions concevoir pour sa divine majesté. et il empêche ainsi notre charité de s'affaiblir; car on cesse bientôt d'aimer celui qu'on ne respecte plus.

Par le *troisième* Commandement, Dieu, en nous prescrivant le culte que nous devons lui rendre, nous préserve des superstitions honteuses ou cruelles par lesquelles se déshonoraient et se déshonorent encore les Payens. En nous obligeant à lui réserver un jour chaque semaine, soit pour nous délasser de nos travaux, soit pour le remercier de ses bénédictions passées, soit pour lui en demander des nouvelles, soit pour reconnaître humblement que tout ce que nous avons vient de lui et lui appartient; il pourvoit également à notre bien spirituel et corporel. En un mot, en nous obligeant à nous occuper du Ciel un jour chaque semaine, il empêche l'amour des créatures de prévaloir dans notre cœur. Il ranime au contraire l'amour de notre fin dernière et nous fait soupirer avec plus d'ardeur après cette bien-

heureuse patrie où il n'y aura plus de travail ni de peines, mais un repos et un bonheur parfaits.

Par le *quatrième* Commandement, Dieu, nous ordonnant de le voir et de lui obéir dans la personne de nos supérieurs, ennoblit l'obéissance et donne à la société une base inébranlable. Le Chrétien n'obéit qu'à Dieu, et non point à l'homme, ce qui est très-humiliant, ce qui est l'esclavage. Il voit Dieu dans ses supérieurs ; c'est sa voix qu'il écoute quand ils lui parlent ; c'est son autorité qu'ils respectent dans la leur. Par là, l'obéissance a un motif toujours sacré ; parce que Dieu à qui, seul, le Chrétien obéit, est toujours le même, toujours infini en puissance et en bonté, quels que soient d'ailleurs la douceur ou la sévérité, les vertus ou les défauts de ceux qu'il établit pour commander à sa place.

Si le quatrième Commandement contient les devoirs des inférieurs, il contient aussi ceux des supérieurs. Lieutenants de Dieu même, ils sont ses ministres pour le bien ; bons, justes, fermes, vigilants, ils doivent commander comme Dieu même. Or, le but de l'obéissance et du commandement, c'est d'entretenir l'union, la paix, la charité parmi les hommes sur la terre, et de les conduire par là à leur fin dernière qui est la possession de Dieu pendant l'éternité.

Par le *cinquième* Commandement, Dieu met notre corps, notre ame, notre réputation à couvert de la haine, de la vengeance et de la malice des hommes. Par là, il nous empêche d'altérer la charité qui doit unir tous les hommes comme des frères et les membres d'une même famille.

Par le *sixième* et le *neuvième* Commandements, il protége notre innocence et celle des autres contre nos propres passions et contre les passions d'autrui. Par là, il empêche notre amour de se dégrader, il entretient en nous cette paix délicieuse, inséparable de la plus belle des vertus.

Par le *septième* et le *dixième* Commandements, il met nos biens à couvert de l'injustice des méchants et protége contre la force et la cupidité des grands et des riches, les petits et les faibles. Par là, il empêche la convoitise de prévaloir sur la charité, et préserve la société des troubles, des haines et des bouleversements, tristes suites de l'ambition et de l'injustice.

Enfin, par le *huitième* Commandement, Dieu protége notre réputation ; en proscrivant le faux témoignage, la médisance, la calomnie, le mensonge, il entretient parmi les hommes la bonne foi, la confiance mutuelle, la loyauté sans laquelle il n'y a plus ni union, ni sécurité; mais défiance, tromperie, hypocrisie et dissimulation : vices odieux qui font de la vie sociale un long supplice.

Il est donc vrai que le Décalogue n'est que la loi organique du grand précepte de la charité envers Dieu et envers le prochain ; il est donc vrai que le Décalogue est tout entier à notre avantage ; il est donc vrai que tous les hommes sont souverainement intéressés à l'accomplir et qu'ils ne peuvent en violer aucun point sans compromettre leurs intérêts les plus chers, même dès cette vie. Il est donc vrai que si jamais nous avons regardé les Commandements de Dieu comme un joug pénible,

comme des entraves à notre liberté, c'est une erreur grossière dont nous devons nous humilier et demander pardon ; car, nous le répétons, en nous donnant le Décalogue, Dieu nous a donné une des plus grandes preuves de son amour : sa loi est le plus beau présent qu'il ait pu nous faire. La comparaison suivante est bien propre à nous rendre sensible cette importante vérité.

Je suppose un voyageur qui marche vers une ville magnifique où l'attend avec sa famille bien-aimée une brillante fortune. Entre lui et la ville désirée, il y a un abîme sans fond ; d'épaisses ténèbres couvrent le chemin : lui-même est sans guide, sans flambeau. Sur cet abîme, il n'y a qu'une simple planche, étroite, vacillante; il faut nécessairement qu'il passe dessus ; il est très-sujet à faire de faux pas, de déplorables chutes ne le prouvent que trop. Eh bien, si un guide charitable venait prendre ce voyageur par la main ; s'il élevait de chaque côté de cette fatale planche deux fortes barrières ; s'il y suspendait de nombreux et brillants flambeaux, en sorte qu'il fût impossible au voyageur de tomber dans le gouffre à moins qu'il ne renversât volontairement les barrières, regarderait-on ces barrières, ces flambeaux, comme un mauvais service rendu à ce voyageur ? Et ce guide charitable mériterait-il le nom de tyran pour lui avoir donné la main, prévenu ses chutes et assuré le succès de son voyage ? L'application est facile.

Ce voyageur, c'est l'homme sur la terre ; cette ville où l'attend le bonheur et une famille chérie, c'est le Ciel ; cet abîme, c'est l'Enfer ; cette planche étroite,

fragile, vacillante, c'est la vie; ce guide charitable, c'est Dieu; ces barrières élevées de chaque côté de la planche, ces flambeaux qui y sont suspendus, ce sont les Commandements de Dieu. Après cela, que le mondain qui ne veut suivre que la fougue de ses passions, que le Chrétien peu instruit, disent que les Commandements de Dieu sont des entraves insupportables; pour nous, ô mon Dieu ! nous dirons toujours que le Décalogue est un de vos plus grands bienfaits, et nous nous garderons bien de le jamais violer, afin de ne pas tomber dans l'abîme éternel.

Cette loi de Dieu, si belle et si propre à faire le bonheur et la gloire de l'humanité, est néanmoins attaquée, méprisée, calomniée par un grand nombre; mais tôt ou tard il arrive un moment où ses plus grands ennemis sont forcés de lui rendre hommage. Témoin ce philosophe du dernier siècle, nommé Toussaint, dont les ouvrages ont été si justement condamnés. Cet auteur attiré en Prusse par Frédéric, y fut atteint d'une maladie de langueur, dont il mourut après un an de souffrances.

La veille de sa mort, il envoya prier ses amis de vouloir bien se trouver le lendemain à six heures du matin, chez lui, pour assister à une cérémonie religieuse qui devait y avoir lieu. En effet, le lendemain, dit l'un d'entre eux, nous y trouvâmes le curé catholique qui se disposait à lui donner le saint viatique; sa femme et ses enfants étaient à genoux aux pieds de son lit, nous fîmes comme eux.

En ce moment, M. Toussaint ayant fait relever ses

coussins, de manière à être presque assis dans son lit, pria monsieur le curé d'attendre un moment, et, s'adressant à son fils alors âgé de quinze ou seize ans, et le faisant placer sous ses yeux : « Mon fils, lui dit-il, écoutez et retenez bien ce que je vais vous dire. Je vais paraître devant Dieu et lui rendre compte de toute ma vie, je l'ai beaucoup offensé, j'ai grand besoin d'en obtenir miséricorde. Pour cela, mon fils, est-ce assez de mon repentir et de ma confiance? Ah ! sans doute, ce serait assez, tant la bonté de Dieu est infinie, si je n'avais à me reprocher que mes propres faiblesses et mes fautes ; mais si j'ai scandalisé, si j'ai offensé d'autres personnes, ne faut-il pas encore que ces personnes intercèdent en quelque sorte pour moi auprès de Dieu, en me pardonnant elles-mêmes? Eh bien, je compte encore sur cet acte de charité de la part de ceux qui peuvent avoir à se plaindre de moi. J'ai des torts envers votre mère, et sa piété qui m'est connue me répond qu'elle me pardonnera, comme je l'en supplie. Je suis coupable de bien des négligences envers vos sœurs, second article sur lequel j'aurais des regrets désespérants, si je ne considérais qu'à leur âge, les impressions sont encore faibles et que votre mère saura et voudra réparer le mal par l'éducation solide et chrétienne qu'elle leur donnera. Il n'y a donc que vous, mon fils, qui, au moment où j'expire, soyez pour moi le sujet des plus affreuses inquiétudes. Je vous ai scandalisé par une conduite trop peu religieuse et par des maximes beaucoup trop mondaines, me le pardonnez-vous? ferez-

vous ce qu'il faut pour que Dieu me le pardonne? arriverez-vous de vous-même à d'autres principes que ceux que je vous ai donnés? Par malheur, vous entrez dans un âge où l'on n'est que trop enclin à oublier les leçons les plus sages. Puis-je me flatter que vous n'oublierez que celles qu'il est si désolant pour moi de vous avoir données? Écoutez bien, mon fils, les leçons tardives que je vous donne en ce moment : j'atteste le Dieu que je vais recevoir et devant qui je vais paraître, que si j'ai paru peu chrétien dans mes actions, dans mes discours et dans mes écrits, ce n'a jamais été par conviction, que ce n'a été que par respect humain, par vanité et pour plaire à telles ou telles personnes.

« Si donc vous avez quelque confiance à votre père, ne vous en servez que pour rendre plus respectable à vos yeux ce que je vous dis aujourd'hui. Puissiez-vous graver dans votre ame et vous rappeler plus vivement cette dernière scène de la vie de votre père! Mettez-vous à genoux, mon fils, joignez vos prières à celles des personnes qui m'entendent et qui vous voyent, promettez à Dieu que vous profiterez de mes dernières leçons, et conjurez-le de me pardonner [1]. »

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de nous avoir rappelé le grand précepte de la charité envers vous et envers le prochain; la charité, c'est là

[1] *Souvenirs du roi de Prusse*, t. v. p. 78.

notre trésor, la source de tout notre bonheur ; le démon nous l'avait enlevé, vous nous l'avez rendu, et pour nous aider à en profiter, vous nous avez donné le Décalogue qui est tout à la fois le moyen d'exercer la charité envers nous et envers nos frères, et la sauve-garde de cette admirable vertu contre les attaques du démon et du vieil homme ; faites-nous donc la grace d'aimer le Décalogue et de l'accomplir fidèlement.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je remercierai Dieu de m'avoir donné ses saints Commandements.*

PETIT CATÉCHISME.

DE NOTRE UNION AVEC LE NOUVEL ADAM, PAR LA CHARITÉ. — CHARITÉ. — DÉCALOGUE.

Q. Pourquoi devons-nous aimer notre prochain ?

R. Nous devons aimer notre prochain, parce que Dieu le veut, et Dieu le veut : 1° parce que tous les hommes sont créés comme nous à son image et ressemblance ; 2° parce que tous les hommes sont nos frères dans le premier et dans le second Adam ; 3° parce que le but de l'Incarnation est de remplacer la haine universelle qui régnait entre les hommes depuis le péché originel, par une charité universelle qui fasse de tous les hommes un seul peuple de frères. Ainsi, le commandement d'aimer le prochain est une conséquence nécessaire du commande-

ment d'aimer Dieu : *Celui qui prétend aimer Dieu*, dit saint Jean, *et qui n'aime pas son frère, celui-là est un menteur.*

Q. Quelles doivent être les qualités de notre charité envers Dieu et envers le prochain ?

R. Nous devons aimer Dieu comme il nous aime. Or, Dieu nous aime d'un amour *généreux*, il nous donne libéralement tout ce qui nous est nécessaire pour l'ame et pour le corps ; d'un amour *constant*, il nous a aimés de toute éternité, il ne cesse pas même de nous aimer lorsque nous l'offensons ; d'un amour *saint*, Dieu nous aime en vue de sa gloire et de notre salut. C'est ainsi que nous devons aimer Dieu. Nous devons aimer le prochain, c'est-à-dire tous les hommes, comme Dieu les aime. Ainsi, notre charité doit être universelle ; nous devons aimer tous les hommes, nous devons les aimer d'un amour généreux qui consiste à ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes ; au contraire, à faire à autrui ce que nous voudrions qu'on nous fît à nous-mêmes ; nous devons les aimer d'un amour constant quelles que soient leurs dispositions à notre égard ; d'un amour saint, c'est-à-dire en vue de leur salut.

Q. Que signifient ces paroles, aimer le prochain pour l'amour de Dieu ?

R. Ces paroles, aimer le prochain pour l'amour de Dieu, signifient que nous devons aimer nos frères en vue de leur salut éternel ; elles signifient encore que nous devons les aimer pour plaire et pour obéir à Dieu. Il

était impossible de donner à notre charité un fondement plus solide. Puisque Dieu est toujours infiniment aimable, notre amour pour le prochain ne doit jamais se démentir quels que soient ses torts à notre égard : s'il ne mérite pas notre amour, Dieu le mérite. Ce commandement de la charité est si admirable et si propre à faire le bonheur de la terre, qu'un empereur payen l'avait fait graver en lettres d'or sur les murs de son palais.

Q. Quel est l'objet du Décalogue?

R. L'objet du Décalogue est de nous aider à pratiquer le grand Commandement de l'amour de Dieu et du prochain, car Notre Seigneur a dit que c'est à ce Commandement que tous les autres se rapportent. C'est pourquoi il y a dans le Décalogue deux sortes de préceptes : les uns *affirmatifs*, ou qui nous commandent ce que nous devons faire pour pratiquer la charité envers Dieu et le prochain ; les autres *négatifs*, ou qui nous défendent ce qui pourrait diminuer ou détruire cette charité.

Q. Devons-nous bien aimer le Décalogue?

R. Oui, nous devons bien aimer le Décalogue, parce que c'est une des plus grandes marques d'amour que Dieu ait pu nous donner, et que c'est en l'observant avec fidélité que nous trouverons le repos de nos ames.

Q. Comment cela?

R. Parce que nous sommes faits pour aimer Dieu et que notre cœur n'aura ni paix ni trève jusqu'à ce qu'il rapporte à Dieu toutes ses affections. Les créatures qui nous environnent nous étant inférieures, elles ne peu-

vent nous satisfaire. Le Décalogue a pour but de nous conduire et de nous conserver dans l'amour de Dieu. Il ne gêne pas notre liberté, il n'en réprime que les écarts.

Q. Faites-nous comprendre cette vérité?

R. Je suppose un voyageur qui marche vers une ville magnifique où l'attend avec sa famille chérie une brillante fortune. Entre lui et cette ville se trouve un abîme sans fond, d'épaisses ténèbres couvrent le chemin. Ce voyageur est sans guide et sans flambeau; sur cet abîme il n'y a qu'une petite planche, étroite, vacillante, et il faut nécessairement qu'il passe dessus pour arriver au terme de son voyage. Eh bien, si un guide charitable venait prendre ce voyageur par la main, s'il élevait de chaque côté de cette planche de fortes barrières, s'il y suspendait de nombreux flambeaux, en sorte que le voyageur ne pût tomber qu'en renversant volontairement ces barrières ou en éteignant ces flambeaux, regarderait-on ce charitable guide comme un tyran? ces barrières, comme une entrave à la liberté de ce voyageur? Ne serait-il pas au contraire le premier à bénir ce guide bienfaisant et à regarder ces barrières comme le plus grand service qu'on ait pu lui rendre? Tels doivent être nos sentiments envers Dieu et envers sa loi; car ce voyageur, c'est nous; ce guide charitable, c'est Dieu; ces barrières, c'est le Décalogue qui nous empêche de nous écarter du chemin du Ciel, soit à droite, soit à gauche. Nous devons donc souvent remercier Dieu de nous l'avoir donné.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de toute l'étendue de mon cœur, de m'avoir donné votre sainte loi qui est comme un flambeau devant mes pas, comme une barrière sur le chemin de la vie, pour m'empêcher de tomber dans l'abîme de l'Enfer. Je vous demande pardon d'avoir peut-être regardé le Décalogue comme un joug pénible; je le regarde, dès ce moment, comme un de vos plus grands bienfaits; accordez-moi la grace de l'aimer et de l'observer fidèlement.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je remercierai Dieu de m'avoir donné ses saints Commandements*.

XXVI^e LEÇON.

DE NOTRE UNION AVEC LE NOUVEL ADAM, PAR LA CHARITÉ.

Histoire du Décalogue. — Division du Décalogue. — Objet du premier Commandement. — Vertu de Religion. — Péchés contraires. — Culte des Anges et des Saints. — Honneurs rendus aux images sacrées. — Traits historiques.

Notre intérêt et celui du prochain, sont des motifs d'accomplir le Décalogue. Mais de tous les motifs, le plus puissant, c'est de prouver que Dieu lui-même est l'auteur des dix Commandements : lui-même les donna à Moïse au sommet du Sinaï. Il accompagna cette promulgation de sa loi d'un appareil formidable. Il exigea des Juifs des purifications et des préparations extraordinaires, pour nous apprendre avec quelle soumission, avec quelle pureté d'intention il faut recevoi ses ordres, et quelles peines terribles sont réservées à ceux qui en négligeront l'accomplissement. Cette loi adorable est aussi ancienne que le monde; mais elle s'était obscurcie et presqu'éteinte dans tous les esprits par le déréglement des mœurs et une longue suite de crimes. C'est pourquoi Dieu résolut de l'écrire sur des tables de pierre, pour montrer qu'elle était durable et éternelle comme lui.

Il suit de là qu'en donnant le Décalogue à Moïse, Dieu voulut plutôt renouveler et faire revivre une loi déjà existante, que de porter une loi nouvelle. Il faut donc bien nous garder de penser que nous ne sommes pas obligés d'accomplir le Décalogue, parce que nous avons entendu dire que la loi de Moïse était abrogée; car il est très-certain que ces divins préceptes ne tirent point leur force obligatoire de ce que Moïse en a été le promulgateur, mais de ce qu'ils sont gravés dans tous les cœurs, et que Notre Seigneur les a tout ensemble expliqués et confirmés de nouveau.

Il nous dit lui-même qu'il n'est point venu pour détruire la loi, mais pour la perfectionner et l'accomplir; et pour nous faire comprendre de quelle partie de la loi il voulait parler, voici la réponse qu'il fit un jour à un docteur qui lui demandait ce qu'il fallait faire pour être sauvé : *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les Commandements. Celui qui m'aime*, dit-il ailleurs, *garde ma parole*. L'Évangile est plein de semblables expressions. Ainsi, nous sommes obligés d'observer le Décalogue, parce qu'il est la loi du Législateur suprême, du Maître du monde, du Créateur et du Juge de tous les hommes : Roi immortel dont la sagesse et la justice sont infinies, dont la puissance et la force sont inévitables. La nécessité d'observer le Décalogue ne regarde pas seulement les particuliers, les enfants, les pauvres; mais les riches et les grands, les rois et les nations, parce que c'est sur le Décalogue que tous seront jugés. C'est à l'observation de cette loi descendue du Ciel, que sont

attachés leur gloire, leur repos, leur prospérité sur la terre, et leur félicité dans l'éternité. Malheur aux peuples qui ne prennent pas le Décalogue pour base de leur législation, ou ils resteront, ou ils retomberont tôt ou tard dans la barbarie.

Lorsque Dieu donna le Décalogue à Moïse, il le grava sur deux tables de pierre. Sur l'une étaient les trois premiers Commandements; sur l'autre, les sept derniers. Ainsi, le Décalogue se divise en deux parties : la première contient les Commandements qui règlent nos devoirs envers Dieu; la seconde, ceux qui règlent nos devoirs envers le prochain. Notre Seigneur a fait de ces dix Commandements un abrégé aussi simple que sublime, en les réduisant à deux, savoir : au précepte d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et à celui d'aimer le prochain comme soi-même. Quelle différence entre ce code de morale, si court et si complet, si sage et si fécond, et ce qu'ont écrit sur la morale les Législateurs et les Philosophes, qui étaient regardés comme les sages par excellence!

Notre Seigneur, envoyé de Dieu son Père pour nous instruire et nous conduire à la perfection, a ajouté au Décalogue des *conseils* dont la pratique est très-propre à déraciner les passions et à garantir l'observation des Commandements. En effet, ses trois principaux conseils, opposés aux trois grandes passions de l'homme, sont la pauvreté, la continence, et l'obéissance volontaire et absolue.

Le premier Commandement, *un seul Dieu tu adoreras*

et aimeras parfaitement, nous ordonne d'adorer et d'aimer Dieu de tout notre cœur.

Le mot adorer signifie porter la main à la bouche, baiser sa main par un sentiment de vénération. Dans tout l'Orient, ce geste était une des plus grandes marques de respect et de soumission. Il a été en usage à l'égard des hommes et à l'égard de Dieu. Quand on s'en servait à l'égard des hommes, il exprimait un respect et une soumission profonde. Ainsi, Pharaon parlant à Joseph, lui dit : *Tout mon peuple baisera la main à votre commandement; il recevra vos ordres comme ceux du Roi*[1]. Ce geste, employé par rapport à Dieu, indiquait le culte suprême qui n'est dû qu'à lui seul. Aussi, Job proteste qu'il ne l'a jamais fait à l'égard d'aucune créature : *Si j'ai regardé le soleil dans son éclat, et la lune dans sa clarté; si j'ai baisé ma main avec une joie secrète, ce qui est un très-grand péché, et une manière de renier le Dieu très-haut*[2]. Dans le troisième livre des Rois, le Seigneur s'exprime ainsi : *Je me réserverai sept mille hommes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal, et toutes les bouches qui n'ont pas baisé leurs mains pour l'adorer*[3]. Ainsi, adorer Dieu, c'est le reconnaître pour l'Être par excellence, pour le Créateur, le Conservateur et le souverain Seigneur de toutes choses.

Or, nous adorons Dieu par la Foi, l'Espérance, la Charité, par le Culte extérieur qui est l'expression de

[1] *Gen.* 40. 41.
[2] *Job*, c. 31. v. 17.
[3] *C.* 19. v. 18.

toutes ces vertus. Par la Foi, nous reconnaissons que Dieu est la souveraine vérité; par l'Espérance, qu'il est la souveraine bonté, et par la Charité, qu'il est l'amour même, le bien par excellence, et l'assemblage de toutes les perfections. Nous sommes par conséquent obligés de faire des actes de toutes ces vertus, autrement nous n'adorerions pas Dieu en esprit et en vérité; et ne lui rendant pas le culte extérieur qui lui est dû, nous manquerions au premier Commandement. Mais il y a une obligation particulière de faire des actes explicites de Foi, d'Espérance et de Charité : 1° quand il le faut, pour vaincre les tentations, ou pour remplir quelque précepte; 2° quand on est parvenu à l'âge de raison; 3° à la fin de la vie; 4° plusieurs fois pendant la vie, du moins une fois l'an; mais nous devons faire plus souvent l'acte de Charité, du moins une fois le mois[1].

La Foi, l'Espérance, la Charité, constituent le culte intérieur que nous devons à Dieu, et qui nous est prescrit

[1] Circa actum caritatis magis mihi arridet sententia eorum qui eum requirunt semel in mense dum difficiliter observari poterit legem divinam, qui frequenter suum erga Deum amorem actibus positivis non exercet. Attamen opus non est ut hi actus reflexe et explicite fiant, cum intentione præcepto satisfaciendi; sed satis est si exercite fiant, licet ex alio fine, nempe ad abjiciendam tentationem, ad eliciendam contritionem, si confiteri velit. Ita etiam actus caritatis sunt omnes uniformitatis actus divinæ voluntati, et omnes virtutes exercitæ ad Dei complacentiam; ita pariter sunt actus fidei orare, crucifixum adorare, signare se signo crucis, etc. Quare bene ait card. de Lugo, quod ille, qui semel amplexus est fidem christianam (aut vixerit, ego addo, christiane saltem præcepto paschali satisfaciendo), non debet dubitari quin satisfecerit præcepto spei. — *Hom. apost, tract.* IV. *n*, 13.

par le premier Commandement. Mais l'homme étant composé de corps et d'ame, doit à Dieu l'hommage de tout son être. Son corps doit adorer Dieu à sa manière, mais il ne le peut que par des actes extérieurs, tels que des prières vocales, des signes de Croix, des prosternements, des génuflexions et autres marques de respect et de soumission. Pour être agréable à Dieu, ce culte corporel doit être la fidèle expression des sentiments de l'ame. Autrement, ce ne serait qu'une dérision et une hypocrisie. C'est là ce que nous commande la vertu de Religion, qui n'est que la vertu par laquelle nous rendons à Dieu le culte qui lui est dû[1].

Trois principaux péchés sont opposés à la vertu de Religion : L'irréligion, la superstition et le culte illégitime.

1° L'*irréligion* : les œuvres d'irréligion sont celles par lesquelles on blesse l'honneur, le respect qui est dû à Dieu. De ce nombre sont le sacrilége, l'impiété et la simonie. Le sacrilége est la profanation d'une chose sainte ; il peut avoir pour objet les personnes, les lieux ou les choses. Ainsi, on commettrait un sacrilége *personnel* si on frappait un ecclésiastique ou un religieux, ou si l'on faisait une action déshonnête sur une personne consacrée par le vœu de chasteté. Ce serait un sacrilége *local* de profaner les lieux saints. On entend par *lieux saints* toutes les églises ou chapelles bénites, pour rendre à Dieu le culte qui lui est dû, et aussi les cimetières. Ainsi, les péchés commis dans ces lieux-là

[1] Religio est virtus exhibens Deo debitum cultum. — *Id. tr.* IV.

ajoutent à leur malice particulière celle de la profanation. Le sacrilége *réel* a lieu quand on profane des choses saintes. Par exemple, ce serait un sacrilége de profaner les calices, les patènes et les linges d'autel, connus sous le nom de *corporaux*, de *purificatoires* et de *palles*, que les simples Fidèles ne peuvent point toucher dès qu'ils ont servi au saint sacrifice. Mais le plus horrible de tous les sacriléges, c'est de recevoir les Sacrements en état de péché mortel.

Le second genre de péché d'irréligion, c'est *l'impiété*. On entend par impiété le mépris formel et affecté de la Religion. Ainsi, ceux qui tournent en dérision les pratiques, les commandements, les cérémonies de l'Eglise; ceux qui outragent la Croix, les images des Saints, sont des impies. Il faut être bien en garde contre leurs discours et leurs exemples, car l'impiété est un grand crime et les impies sont malheureusement trop nombreux. Le troisième péché d'irréligion c'est la simonie. La simonie est un péché par lequel on trafique des choses saintes, on les vend ou bien on les achète à prix d'argent [1].

Le deuxième péché opposé à la vertu de Religion, c'est la *superstition*. La superstition est un culte faux, excessif et superflu. Rendre aux créatures un culte qui n'est dû qu'à Dieu, est une superstition abominable; c'est le crime des Payens qui adorent le démon sous la figure de leurs idoles. Il n'y a parmi les Chrétiens aucun idolâtre proprement dit : mais il est une espèce de

[1] Studiosa voluntas emendi pretio temporali aliquod spirituale, vel spirituali annexum. — *Id. tr.* IV.

recours au démon qui est très-commune, c'est ce recours à l'esprit infernal qu'on appelle proprement superstition. Les principales manières par lesquelles on recourt au démon, sont : la magie, la divination, le maléfice, la vaine observance.

La *magie* est l'invocation du démon dans le but d'opérer par son secours des effets merveilleux. Nous en voyons plusieurs exemples dans l'Ecriture, entre autres celui des magiciens de Pharaon. Cet art diabolique était très-répandu chez les Payens; toutes leurs histoires en font foi [1].

La *divination* est l'invocation du démon, dans le but de connaître les choses à venir. Cette pratique abominable remonte encore jusqu'au commencement de l'idolâtrie. Nous en voyons de fréquents exemples dans l'Ecriture et dans l'histoire profane. Combien de fois le Seigneur ne reproche-t-il pas à son peuple de consulter les dieux étrangers [2]? Aujourd'hui encore on trouve de prétendus devins, et des femmes qui se disent devineresses, diseuses de bonne aventure.

Le *maléfice* est l'invocation du démon dans le but de faire du mal aux autres, en prononçant contre eux certaines paroles, en faisant certaines choses ou en déposant chez eux secrètement certains effets. Cette pratique est aussi très-ancienne dans le monde.

La *vaine observance*, c'est l'invocation du démon,

[1] *Voyez* Cicéron, *de la nature des dieux*, *liv.* 3, *et de la divinat. liv.* 2. *n.* 149.

[2] *Voyez* l'histoire d'Ochosias, au 1er chapitre du IVe liv. des Rois.

dans le but de se faire du bien à soi-même et aux autres. Il y a vaine observance dès que les moyens qu'on met en œuvre ne peuvent pas produire naturellement ce qu'on désire. Ainsi, toutes les pratiques vaines qu'on emploie dans les villes et surtout dans les campagnes, pour guérir les maux divers des hommes et des animaux, sont condamnables. Ce genre de superstition est aussi ancien que les autres. Le témoignage de l'Ecriture et de l'histoire profane en fait foi [1].

Que faut-il croire de toutes ces pratiques superstitieuses opposées à la vertu de Religion? 1° Il est certain et formellement enseigné dans l'Ecriture que le démon ne peut agir sur l'homme que par une permission expresse de Dieu; 2° il est certain que Dieu lui accorde quelquefois cette permission, soit pour manifester sa gloire, soit pour punir ceux qui s'abandonnent à leurs passions : témoins les magiciens de Pharaon, les possédés guéris par Notre Seigneur, et bien d'autres exemples rapportés dans les saints livres; 3° il est certain que le démon ne néglige aucun moyen de défigurer la Religion, en y introduisant par ses artifices mille superstitions ridicules, infames ou cruelles, afin de ramener le monde à l'humiliant état de l'idolâtrie, et de se faire rendre des hommages et des adorations. Or, toutes ces pratiques superstitieuses dont nous venons de parler, tendent à ce but. Aussi Dieu, dans l'Écriture, les a-t-il toujours punies par les plus sévères châtiments. Organe de Dieu, l'Eglise

[1] *Levit. c.* 19 *et* 20. Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo, *disaient les Payens.*

a prononcé les peines les plus graves contre ceux qui s'y livrent. Dans les premiers siècles elle les condamnait, les uns à sept ans, les autres à cinq ans de pénitence publique.

C'est en vain que ceux qui emploient de semblables pratiques disent pour se justifier : Je n'ai pas l'intention de recourir au démon. Cela est faux ; car on a recours tacitement au démon, toutes les fois que pour obtenir un effet qu'on désire, on emploie une cause qui ne peut produire cet effet, ni par la promesse de Dieu, ni par les forces de la nature ; mais si on ne peut espérer ce qu'on désire ni de Dieu ni de la nature, ce n'est plus que du démon qu'on peut l'attendre.

Donnons un exemple. Vous êtes malade ; un homme s'offre à vous guérir en disant certaines paroles et en faisant sur vous certains signes : il répond que le succès est infaillible. Ce n'est pas de Dieu qu'il peut attendre votre guérison, puisque Dieu et l'Eglise défendent d'employer un semblable moyen pour la procurer; ce n'est pas non plus des forces de la nature, puisqu'il n'y a aucune proportion entre certaines paroles, certains signes bizarres, et le retour de la santé. Si donc la santé est rendue, à qui faut-il l'attribuer, sinon à une puissance intermédiaire entre Dieu et la nature? or, cette puissance n'est autre que celle du démon. Cet esprit de malice se sert de ce moyen pour tromper les hommes, exciter leur confiance en lui, les éloigner de Dieu, et enfin les perdre.

L'expérience confirme ce raisonnement. En effet, si, avant de faire ces signes et ces prières, celui qui les

emploie et celui à l'égard de qui il les emploient, disent du fond de leur cœur : Je renonce de tout mon cœur au démon, à ses pompes et à ses œuvres, l'effet n'a pas lieu : des faits incontestables ne laissent là-dessus aucun doute. Il est donc défendu de recourir à aucune de ces pratiques, soit pour obtenir sa guérison ou celle d'autrui, ou celle des animaux, soit pour connaître l'avenir ou pour réussir dans quelque entreprise.

Tirer ou se faire tirer les cartes pour deviner ce qui arrivera, est aussi un péché. Je n'y ajoute point de foi, dit-on; si cela est vrai, le péché est moindre; mais est-il bien vrai qu'on n'y ajoute point de foi? Les personnes qui parlent ainsi ne sont-elles pas souvent assez simples pour se réjouir ou s'effrayer de leurs découvertes?

Quant aux *présages*, ce ne sont pas des superstitions proprement dites, parce qu'en croyant aux présages heureux, on ne rend pas un culte à un autre qu'à Dieu, communément parlant; mais ce sont des opinions fausses et ridicules. Ainsi, on ne peut regarder comme des péchés, au moins griefs, les préjugés de certaines personnes plus que simples, qui craignent certains nombres, comme de se trouver treize à table; certains jours, comme de commencer une chose, d'entreprendre un voyage le vendredi; certains événements, comme une salière renversée à table; certains signes, comme un couteau et une fourchette mis en croix.

Quant aux *songes*, y ajouter foi, c'est ordinairement une faiblesse d'esprit. Il n'y a ordinairement à cela qu'une faute vénielle. Néanmoins il est toujours dange-

reux de régler sa conduite en conséquence, lors même qu'on n'y croit pas [1].

Le *culte illégitime* est celui qu'on rend à Dieu autrement qu'il ne lui est dû, parce qu'on y mêle des circonstances qui ne peuvent pas être agréables à Dieu. L'Eglise a fixé ce qui concerne le saint sacrifice de la Messe, l'administration des Sacrements, l'office divin, en un mot le fond et la forme du culte sacré qu'on peut et qu'on doit rendre à Dieu et à ses Saints. Ainsi, 1° on ne doit pas rendre à Dieu un culte que l'Eglise ne propose pas; 2° on ne doit jamais mêler au culte que l'Eglise propose aucune circonstance que l'Eglise ne saurait approuver. Le culte de l'Eglise catholique est assez beau, assez varié, assez touchant, pour parler au cœur et rendre tous nos sentiments envers Dieu, sans y ajouter aucune pratique. Ces additions, souvent ridicules, ne sont propres qu'à exciter les dérisions des impies, sans aucun avantage pour ceux qui les emploient [2].

Le premier Commandement défend de rendre à d'au-

[1] Pro regula autem discernendi, an somnia sint à Deo, vel à demone, observandum an somnium impellat ad opus bonum, vel malum, aut præsumptuosum. Item an post somnium homo se sentiat perturbatum et minus promptum ad opera pietatis : vel alacrum et promptum, tunc enim potest prudenter censere somnium esse à Deo. Communiter et ut plurimum in similibus in quibus tacitum tantum est pactum, venialiter tantum peccari docent doctores... Recte tamen notat Delrio esse semper rem valde periculosam juxta illa (somnia) actiones suas dirigere, etiam non credendo. — *B. Ligouri. tr.* 1, *n.* 9.

[2] Si homines rudes bona fide et ex devotione aliquem ritum ab ecclesia non receptum observent, aliquando in sua simplicitate reliquendos esse dum difficulter abducantur ab eo quod bona fide à suis majoribus acceperunt. — *Id. tr.* 1, *n.* 17.

tres qu'à Dieu le culte suprême, c'est-à-dire le culte qui atteste sa qualité de seul souverain Seigneur; mais il ne défend pas de rendre aux Anges et aux Saints un culte religieux qui soit inférieur et subordonné. En effet, qu'un souverain défende à ses sujets de prendre la qualité de *roi* et d'exiger les honneurs qui ne sont dus qu'à cette qualité sublime, est-il un insensé qui oserait inférer de là, que ce roi ne veut pas qu'on honore et qu'on respecte les magistrats? Aussi, depuis les Apôtres jusqu'à maintenant, l'Eglise a toujours honoré et invoqué les Anges et les Saints.

Nous honorons les Anges parce qu'ils sont les ministres de Dieu. Il s'en sert non-seulement dans l'administration de son Eglise, mais encore dans le gouvernement de toutes les choses de ce monde; c'est par leur moyen que chaque jour nous sommes arrachés à une multitude de périls, soit du côté du corps, soit du côté de l'ame. Ajoutez à cela le tendre amour qu'ils nous portent. Ils nous regardent comme leurs jeunes frères et les futurs compagnons de leur gloire. C'est cet amour qui les fait prier, comme nous le voyons dans l'Ecriture, pour les provinces dont ils sont les protecteurs; et il est certain qu'ils ont la même sollicitude pour ceux qui sont commis à leur garde, car ils présentent au Seigneur nos larmes et nos prières [1].

Nous honorons les Saints parce qu'ils sont les amis de Dieu, nous les prions d'intercéder pour nous. Ce culte ne diminue en rien la gloire du Très-Haut, il

[1] *Dan.* 10, 13. — *Tob.* 12, 12. — *Apoc.* 8, 3.

l'augmente au contraire par la raison qu'il élève et confirme les espérances des hommes, et qu'il les excite puissamment à marcher sur les traces des Saints. Oh! avec combien d'amour et de confiance nous devons invoquer les Saints! Plus puissants que nous parce qu'ils sont plus agréables à Dieu; ils prient sans cesse pour notre salut, et c'est à la considération de leurs mérites que Dieu nous accorde une multitude de graces et de bienfaits; car, comme le dit saint Augustin, il arrive souvent que Dieu n'accorde ce qu'on lui demande que par l'intervention et la prière d'un médiateur [1]. C'est ce qu'on voit dans le fameux exemple des amis de Job. Ce ne fut que par les prières de ce saint homme qu'ils obtinrent le pardon de leurs péchés [2].

Nous honorons les reliques des Saints, parce que leurs corps ont été les temples vivants du Saint-Esprit. Comment douter de la sainteté et de l'utilité du culte que nous leur rendons, à la vue des merveilles opérées sur les tombeaux des Saints et par l'attouchement de leurs restes sacrés? C'est là que les aveugles ont recouvré la vue, que la vie a été rendue aux morts, et que les démons ont été chassés de ceux qu'ils possédaient. Ces miracles sont attestés par des témoins infiniment dignes de foi. Saint Augustin et saint Ambroise [3] entre autres, en racontent plusieurs, non pour les avoir lus dans les his-

[1] *Serm.* 2. et 4 sur *S. Étienne.*

[2] *Job et Genes.* 20.

[3] *S. Ambr. ep.* 85, et *S. Jerem.* 91. — *S. Aug. Cité de Dieu, liv.* 22. *c.* 8.

toires, ou les avoir entendus de la bouche des autres; mais pour les avoir vus eux-mêmes. Pour tout dire en un mot, si les vêtements des Saints, si leur ombre seule, avant leur mort, pouvaient dissiper la maladie, qui osera prétendre que Dieu ne puisse pas opérer les mêmes miracles par le moyen de leurs ossements et de leurs cendres sacrés? Le cadavre qui fut mis par hasard dans le sépulcre d'Elie, ne revint-il pas en vie dès qu'il eut touché le corps du Prophète[1]? Aussi, la confiance aux Saints et à leurs reliques est trop universelle pour être suspecte de fausseté, et trop enracinée dans le cœur des peuples pour que l'impiété puisse jamais l'en arracher.

Nous honorons la Croix, les images de Notre Seigneur, de la Sainte-Vierge et des Saints, parce qu'elles nous rappellent les souvenirs les plus chers à nos cœurs et qu'elles sont propres à nourrir notre dévotion. Ce n'est pas qu'il y ait en elles quelque vertu pour laquelle on doive les honorer. Non, on ne leur demande rien, on ne met point sa confiance en elles, comme les Payens la mettaient dans leurs idoles. L'honneur qu'on leur rend se rapporte aux modèles qu'elles représentent. Ainsi, en les baisant, en se découvrant et se prosternant devant elles, c'est Notre Seigneur qu'on adore, ce sont les Saints dont elles sont la figure qu'on vénère : de même que l'enfant qui baise le portrait de son père, ne donne pas son affection aux couleurs et à la toile, mais au tendre objet qu'elles rappellent à son cœur.

Au livre xxii de la cité de Dieu, saint Augustin rap-

[1] 4. *Rois.* 13. 21.

porte un grand nombre de miracles opérés par l'intercession des Saints. Ce grave docteur en avait vu plusieurs s'accomplir sous ses yeux ; en voici quelques-uns. Il y avait à Hyppone un homme, nommé Bassus, originaire de Syrie ; cet homme priait devant les reliques de saint Étienne, martyr, pour sa fille qui était dangereusement malade, lorsque quelques-uns de ses gens accoururent pour lui dire qu'elle était morte. Mais quelques-uns de ses amis qui les rencontrèrent en chemin, les empêchèrent de lui annoncer cette nouvelle de peur qu'il ne pleurât devant tout le monde. Lorsqu'il fut de retour au logis qui retentissait des cris de ses domestiques, et qu'il eut jeté la robe de sa fille, qu'il apportait de l'Église, sur son corps, elle revint incontinent en vie.

Audure, continue le saint évêque, est une terre où il y a une Église et dans cette Église une chapelle de saint Étienne. Or, il arriva par hasard que comme un petit enfant jouait dans la cour, des bœufs qui traînaient un chariot, sortant de leur chemin, firent passer la roue sur lui et le tuèrent à l'instant. Sa mère l'emporta et l'ayant approché de la châsse du saint, non-seulement il recouvra la vie, mais il ne parut pas même qu'il eût été blessé.

Je pourrais, ajoute saint Augustin, rapporter beaucoup d'autres miracles. Si je voulais seulement raconter toutes les guérisons qui se sont opérées à Calame et à Hyppone, par le glorieux martyr saint Étienne, elles contiendraient plusieurs volumes, encore ne serait-ce que celles dont on a dressé des relations pour les lire au

peuple ; car nous avons ordonné qu'on en dressât, lorsque nous avons vu de notre temps des miracles semblables à ceux d'autrefois, persuadés que nous étions qu'il ne fallait pas en laisser perdre la mémoire.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir délivré de toutes les superstitions du Paganisme; ne permettez pas que je pèche jamais contre la vertu de Religion.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai toujours un crucifix dans ma chambre.*

PETIT CATÉCHISME.

DE NOTRE UNION AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA CHARITÉ. — PREMIER COMMANDEMENT.

Q. Est-il nécessaire d'observer le Décalogue?

R. Oui, il est nécessaire d'observer le Décalogue, parce qu'il est la grande loi que Dieu a donnée aux hommes, le principe et la sanction de toutes les autres. Le Décalogue est aussi ancien que le monde. Dieu, en le donnant à Moïse, ne fit qu'écrire une loi déjà existante, de peur qu'elle ne fût oubliée ou altérée par les

passions. Notre Seigneur le Fils de Dieu est venu sur la terre pour rappeler l'homme à l'observation du Décalogue et lui en donner l'exemple. C'est lui qui a dit : *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les Commandements.*

Q. A quoi nous oblige le premier Commandement?

R. Le premier Commandement nous oblige à adorer Dieu et à l'aimer de tout notre cœur. Adorer Dieu, c'est le reconnaître pour le créateur, le conservateur, le souverain maître de toutes choses, et l'être infiniment parfait. Nous adorons Dieu par la foi, parce que nous le reconnaissons pour la vérité même; nous l'adorons par l'espérance, parce que nous le reconnaissons pour la bonté même; nous l'adorons par la charité, parce que nous le reconnaissons pour le Bien infini; nous l'adorons par la vertu de Religion, parce que nous exprimons par le culte que nous lui rendons notre dépendance absolue. Nous sommes obligés de faire des actes de foi, d'espérance et de charité, 1° quand nous avons atteint l'âge de raison; 2° quand il le faut pour vaincre la tentation; 3° de temps en temps pendant la vie; 4° à l'heure de la mort.

Q. Qu'est-ce que la vertu de Religion?

R. La vertu de Religion est la vertu par laquelle nous rendons à Dieu le culte qui lui est dû. L'homme étant composé d'un corps et d'une ame, doit à Dieu l'hommage de tout son être; de là, un culte intérieur et un culte extérieur.

Q. Quels sont les péchés opposés à la vertu de Religion?

R. Les péchés opposés à la vertu de religion, sont : l'irréligion, la superstition et le culte illégitime. On pèche par irréligion lorsqu'on manque de respect aux personnes, aux lieux, aux choses consacrées à Dieu. On pèche par superstition lorsqu'on rend aux créatures un culte qui n'est dû qu'à Dieu, et ce péché s'appelle idolâtrie ; ou bien lorsqu'on a recours au démon, et ce péché s'appelle proprement superstition.

Q. Quelles sont les principales manières par lesquelles on recourt au démon ?

R. Les principales manières par lesquelles on recourt au démon, sont : la magie, la divination, le maléfice, la vaine observance. La magie, c'est le recours au démon dans le but d'opérer par son secours des choses merveilleuses. La divination, c'est le recours au démon dans le but de connaître par son secours les choses futures ou cachées. Le maléfice, c'est le recours au démon dans le but de faire du mal aux autres. La vaine observance, c'est le recours au démon dans le but de se faire du bien à à soi-même ou aux autres, comme de se guérir de quelque mal. L'Église a toujours sévèrement défendu ces sortes de superstitions ; ceux qui s'en rendaient coupables étaient condamnés autrefois à sept ans de pénitence publique.

Q. Qu'est-ce que le culte illégitime ?

R. Le culte illégitime est celui qu'on rend à Dieu autrement qu'il ne lui est dû, parce qu'on y mêle des circonstances qui ne peuvent pas être agréables à Dieu. Le culte illégitime et la superstition sont des artifices

du démon pour défigurer la Religion et s'attirer la confiance des hommes, afin de les détacher de Dieu et de les perdre.

Q. Est-il permis de rendre un culte aux Anges, aux Saints, à la Croix et aux Images?

R. Oui, il est permis de rendre un culte aux Anges, parce qu'ils sont les ministres du Seigneur et nos amis; aux Saints, parce qu'ils sont nos protecteurs et que leurs corps furent les temples vivants du Saint-Esprit; à la Croix et aux Images, parce qu'elles nous rappellent le souvenir de Notre Seigneur et des Saints, et que le culte que nous leur rendons se rapporte aux objets qu'elles représentent.

Q. Le culte que nous rendons aux Saints est-il le même que celui que nous rendons à Dieu ?

R. Non, le culte que nous rendons aux Saints n'est pas le même que celui que nous rendons à Dieu : c'est un culte inférieur. Ainsi, nous adorons Dieu, nous n'adorons pas les Saints ; nous prions Dieu d'exaucer nos prières, et les Saints d'intercéder pour nous. Rien n'est plus naturel et plus touchant que le culte des Saints, aussi devons-nous le pratiquer fidèlement.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir délivré de toutes les superstitions du Paganisme, ne permettez pas que je pèche jamais contre la vertu de Religion.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai toujours un crucifix dans ma chambre.*

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

DEUXIÈME PARTIE.

Ire LEÇON. — ÉTAT DU MONDE A LA VENUE DU MESSIE.

État des Gentils. — Politique. — Domination romaine. — Religion. — Idolâtrie. — État des Juifs. — Politique. — Division de leur territoire. — Dépendance des Romains. — Religion. — Sectes. — Pharisiens. — Esséniens. — Sadducéens. — Hérodiens. 1

IIe LEÇON. — NAISSANCE DU MESSIE.

Attente générale — chez les Juifs, — chez les Gentils, — en Orient, — en Occident. — Édit de l'empereur Auguste. — Voyage à Bethléem. — Naissance du Messie. — Adoration des Mages. 16

IIIe LEÇON. — VIE CACHÉE DU MESSIE.

Circoncision. — Purification. — Vieillard Siméon. — Fuite en Égypte. — Massacre des Innocents. — Retour à Nazareth. — Jésus au temple. 32

IVe LEÇON. — VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — Ire ANNÉE.

Prédication de saint Jean-Baptiste. — Baptême de Notre Seigneur. — Sa retraite au désert. — Ses tentations. — Noces de Cana. — Vendeurs chassés du Temple. 9

Ve LEÇON. — VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — Ire ANNÉE.

La Samaritaine. — Condescendance du Sauveur. — Eau de la grace. — Annonce de la loi nouvelle. — Guérison d'un possédé, — d'un

paralytique. — Pouvoir de remettre les péchés. — Choix des douze Apôtres. 65

VI^e LEÇON. — VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — I^re ANNÉE.

Sermon sur la montagne. — Se divise en deux parties. — Fondements de la société nouvelle. — Huit Béatitudes. — Devoirs des Apôtres et des Prêtres. — Devoirs communs aux Prêtres et aux Fidèles. — Pureté d'intention. — Prière, jeûne, aumône. — Confiance sans bornes à la Providence. — Oiseaux du Ciel. — Lys des champs. — Lépreux guéri. — Serviteur du Centenier guéri. 81

VII^e LEÇON. — VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — II^e ANNÉE.

Résurrection du fils de la veuve de Naïm. — Disciples de Jean-Baptiste. — Multiplication des pains. — Pierre marche sur les eaux. — Promesse de l'Eucharistie. — Pierre choisi pour chef de l'Église. — Transfiguration. 98

VIII^e LEÇON. — VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — II^e ANNÉE.

Possédé guéri. — Parabole du Débiteur. — Exemple et leçon de douceur et de charité. — L'unique nécessaire. — Aveugle-né guéri. 114

IX^e LEÇON. — VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — III^e ANNÉE.

Brebis égarée. — Petits enfants bénis. — Annonce de la Passion. — Zachée converti. 128

X^e LEÇON. — VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — III^e ANNÉE.

Accomplissement des Prophéties. — Parfum répandu. — Murmures de Judas. — Entrée à Jérusalem. — Jalousie des Pharisiens. — Larmes du Sauveur. — Prédiction sur Jérusalem. — Obole de la veuve. — Pureté d'intention. — Nouveaux murmures de Judas. — Sa trahison. 145

XI^e LEÇON. — VIE PUBLIQUE DU MESSIE. — III^e ANNÉE.

Fête de Pâque. — Jésus mange l'Agneau pascal. — Annonce de la Trahison de Judas. — Instruction sur l'Humilité. — Lavement des pieds. — Institution de l'Eucharistie. — Sortie de Judas. — Adieux du Sauveur. — Départ pour le jardin des Oliviers. 161

XII^e LEÇON. — PASSION DU MESSIE.

Réflexions sur la Passion. — Prière. — Agonie. — Apôtres endormis. Arrivée de Judas. — Accomplissement des Prophéties. — Jésus

trahi et livré. — Il est conduit chez Anne et de là chez Caïphe. — Premier interrogatoire. — Outrages faits à Jésus pendant la nuit. — Reniement de saint Pierre. 179

XIII^e LEÇON. — PASSION DU MESSIE.

Jésus devant Pilate. — Il est déclaré innocent. — Il est conduit devant Hérode. — Ramené devant Pilate. — Flagellé. — Condamné à mort. — Conduit au Calvaire. — Crucifié. — Il prie pour ses bourreaux. — Les soldats jouent sa robe. — Les Juifs l'insultent. — Jésus accomplit les Prophéties. — Il convertit le bon Larron. — Il meurt au milieu des prodiges. 198

XIV^e LEÇON. — SÉPULTURE ET RÉSURRECTION DU MESSIE.

Ténèbres universelles. — Voile du Temple déchiré. — Morts ressuscités. — Centenier converti. — Accomplissement des Prophéties. — Joseph et Nicodème. — Les Limbes. — Les saintes Femmes. — Apparition à Marie Madeleine. — Conduite des gardes et des chefs de la Synagogue. — Preuves de la Résurrection. 221

XV^e LEÇON. — VIE GLORIEUSE DU MESSIE.

Le Sauveur se fait voir seulement à des témoins choisis, et pourquoi? — Il apparaît à Simon Pierre. — A Jacques le mineur. — Aux deux disciples d'Emmaüs. — Aux Apôtres assemblés. — A Thomas. — Il leur donne l'intelligence des Écritures. — Explication sur les miracles. 244

XVI^e LEÇON. — LE MESSIE RÉPARATEUR DU MONDE.

Il ôte le péché par rapport à Dieu, par rapport à l'homme, par rapport aux créatures. — Abaissements infinis, souffrances infinies, obéissance infinie. 262

XVII^e LEÇON. — LE MESSIE NOUVEL ADAM.

Nécessité de notre union avec le Nouvel Adam. — Son excellence. — Sa nature. — Union par la foi. — Définition de la foi. — Sa nécessité. — Ses qualités. — Ses avantages. — Son objet. — Elle est raisonnable. — Péchés opposés à la foi. — Histoire. 286

XVIII^e LEÇON. — UNION DE NOTRE ESPRIT AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI.

Symbole catholique ou Symbole des Apôtres. — Sa raison. — Il se rapporte au mystère de la Sainte-Trinité. — Avantages de ce mys-

tère pour l'esprit, pour le cœur, pour l'homme et pour la société. — Histoire. — Premier article du Symbole. — Second article du Symbole. 309.

XIX^e LEÇON. — UNION DE NOTRE ESPRIT AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI.

Troisième article du Symbole. — Mystère de l'Incarnation. — Divinité, humanité de Notre Seigneur. — Quatrième article du Symbole. — Mystère de la mort et passion. — Actes de Pilate. — Témoignages de saint Justin, de Tertullien, d'Eusèbe de Césarée. — Cinquième article du Symbole. — Résurrection. — Trait d'histoire. 334

XX^e LEÇON. — UNION DE NOTRE ESPRIT AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI. — DU PURGATOIRE.

Exposé de la croyance catholique. — Preuves de cette croyance. — L'Ancien Testament. — Le Nouveau Testament. — Tradition de l'Église. — Tradition des sectes séparées. — Tradition des Payens. — La raison. — Motifs de prier pour les morts. — La gloire de Dieu. — La charité. — La justice. — Notre intérêt personnel. 356

XXI^e LEÇON. — UNION DE NOTRE ESPRIT AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI.

Sixième et septième articles du Symbole. — Ascension. — Ses causes. — Le Nouvel Adam monte au Ciel pour l'ouvrir et en prendre possession en notre nom, envoyer le Saint-Esprit, être notre Avocat, jouir de sa gloire. — Jugement particulier. — Sa nécessité. — Jugement général. — Sa nécessité. — Ses signes précurseurs. 378

XXII^e LEÇON. — UNION DE NOTRE ESPRIT AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI.

Huitième article du Symbole. — Saint-Esprit. — Sa divinité. — Ses apparitions. — Ses œuvres. — Ses sept dons. — Raisons pour lesquelles on explique ailleurs le neuvième et le dixième articles du Symbole. — Onzième article. — Résurrection toujours crue, possible, voulue de Dieu. — État des corps ressuscités. 397

XXIIIe LEÇON. — UNION DE NOTRE ESPRIT AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA FOI.

Douzième article du Symbole. — Double éternité. — Enfer. — Sa certitude. — Ses peines. — Sa justice. — Ciel. — Nature du bonheur éternel. — Obligation de professer sa foi. — Signe de la Croix. — Son antiquité. — Son efficacité. — Traits historiques. 419

XXIVe LEÇON. — UNION DE NOTRE CŒUR AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA CHARITÉ.

Vertus Théologales. — Rapports de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. — De l'Espérance. — Ses fondements. — Les péchés qui lui sont opposés. — Charité. — Son objet. — Guérison du cœur humain. — Règle d'aimer Dieu. — Règle d'aimer le prochain. — Motifs d'aimer Dieu. — Traits historiques. 440

XXVe LEÇON. — UNION DE NOTRE CŒUR AVEC NOTRE SEIGNEUR LE NOUVEL ADAM, PAR LA CHARITÉ.

Motifs de la Charité envers le prochain. — Qualités de l'amour de Dieu pour nous et de notre amour pour lui. — Qualités de notre charité envers le prochain. — Décalogue. — Sa nature. — Ses avantages pour l'homme et pour la société. 460

XXVIe LEÇON. — UNION DE NOTRE CŒUR AVEC LE NOUVEL ADAM, PAR LA CHARITÉ.

Histoire du Décalogue. — Division du Décalogue. — Objet du premier Commandement. — Vertu de Religion. — Péchés contraires. — Culte des Anges et des Saints. — Honneurs rendus aux images sacrées. — Traits historiques. 481

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 001666592b

BX 1962 .G36 1838 V3

GAUME, JEAN JOSEPH.

CATECHISME DE PERSEVER

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 08 06 04 8